

COLLECTION DE DOCUMENTS ET DE TÉMOIGNAGES
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS

YVES PETIT-DUTAILLIS

ANCIEN DIRECTEUR
DU COURRIER DES INDES

MANI MULLA

DIPLOMÉE
DE L'UNIVERSITÉ DE BOMBAY

L'INDE DANS LE MONDE

GÉOGRAPHIE. - APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'INDE. - RELIGIONS
ET COMMUNAUTÉS. - L'INDE RURALE. - L'INDE INDUSTRIELLE. -
L'ÉDUCATION DANS L'INDE. - LA FEMME INDIENNE.

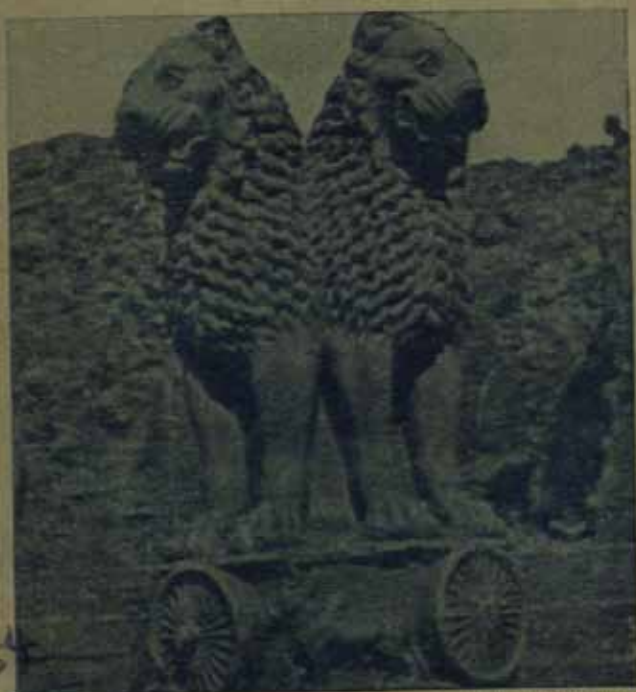


Photo musée Guimet

901.095
Kart/Mul
PRÉFACE DE PAUL MASSON-OURSSEL
DIRECTEUR D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

PAYOT, PARIS

GOVERNMENT OF INDIA
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

CLASS 2965
CALL No. 901.0954 Pet-Mul

D.G.A. 79.

Les mêmes auteurs ont publié en anglais :

The Evolution of French Democracy (Thacker, Bombay).

Sous le pseudonyme de George Barret :

Far Away From Home (Thacker, Bombay).

Forty Three Years (Thacker, Bombay).

YVES PETIT-DUTAILLIS

Ancien Directeur du Courrier des Indes.

MANI MULLA

Diplômée de l'Université de Bombay.

L'INDE DANS LE MONDE

Géographie. — Aperçu de l'histoire de l'Inde. — Religions et communautés. — L'Inde rurale. — L'Inde industrielle. — L'éducation dans l'Inde. — La femme indienne.

PREFACE DE PAUL MASSON-OURSSEL

Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes.



2965

901.0954

Pet/Mul



PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1951

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays. Copyright, 1951, by Payot, Paris.

A
MADAME MARCELLE FALCOZ

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 2965.....
Date 13. 6.55.....
Call No. 901.0954 | Pet- | Nut

18.5.55-
Rame Krishan + son
Ch 8/8/-

PREFACE

Connaître et faire connaître l'Inde est la tâche que se sont assignés les auteurs de cet ouvrage. Quant à son passé, l'Inde est peu connue du public français, quant à son présent, moins encore. Pourtant il est de tradition que nous nous intéressions à la libération des peuples.

Monsieur Yves Petit-Dutaillis qui porte un nom illustre dans la science historique et Madame Mani Mulla, experts à l'observation directe des faits indiens, ont voulu nous éclairer sur les débats parmi lesquels une très vieille civilisation cherche à devenir, non seulement Etat mais Nation.

Les Indous qui eurent pour ambition religieuse la délivrance spirituelle n'avaient jamais avant notre époque conçu le désir d'une liberté politique. Les problèmes afférents à l'équilibre de l'immense et chaotique société, parmi les sociétés plus ou moins voisines, étaient presque toujours tranchés par les dynasties étrangères : Grecs, Iraniens, Turcs, Mogol et, succédant aux dominations musulmanes, l'Empire britannique.

C'étaient les castes qui formaient la vraie Patrie indienne, et l'on se tromperait en supposant qu'elles vont disparaître assez vite au nom de quelques principes abstraits du genre de ceux qui nous sont familiers.

La vie politique purement indienne est donc récente. Mais elle existe, elle possède même déjà des traditions que le présent livre nous explique fort bien. On y trouve l'origine, l'évolution et l'aboutissement de l'organisation actuelle de l'Inde à travers l'histoire des deux nations : HINDUSTAN, PAKISTAN qui s'y sont créées.

L'ouvrage « L'Inde dans le Monde » est tout à fait précieux, unique en son genre et fort objectif. Sincère, vrai, documenté sur place, il traite pour le cas le plus considérable du problème de la réalisation de la liberté politique, si obsédant pour les populations de notre Union Française, si angoissant aussi quand il s'agit de nous-mêmes.

PAUL MASSON-OURSSEL.

Sorbonne, novembre, 1950.

NOTE DES AUTEURS

Nous tenons à témoigner notre très sincère gratitude à : Monsieur Paul Masson-Oursel pour l'intérêt qu'il a bien voulu prendre à ce livre et pour les conseils qu'il nous a si souvent donnés ; à Madame Marcelle Falcoz pour la part active qu'elle a prise à nos recherches et à nos efforts ; à Monsieur Roger Bourdon, Mesdemoiselles Monique de Vigan et Madeleine Cottin, et Madame Nicole Marle pour l'amical concours qu'ils nous ont si aimablement apporté ; à Monsieur l'Attaché Commercial et à Monsieur l'Attaché de Presse près l'Ambassade de l'Inde à Paris, pour nous avoir permis de reproduire les deux cartes de la République Indienne, les deux tableaux se rapportant à la Constitution de 1950 et les Données Statistiques ; au Commandant Lucien Giboin à qui nous devons la carte sur les Grandes Zones Climatiques.

Y. P.-D.

M. M.

Paris, novembre 1950.

L'INDE DANS LE MONDE

PREMIERE PARTIE

GEOGRAPHIE

CHAPITRE PREMIER

LE CLIMAT

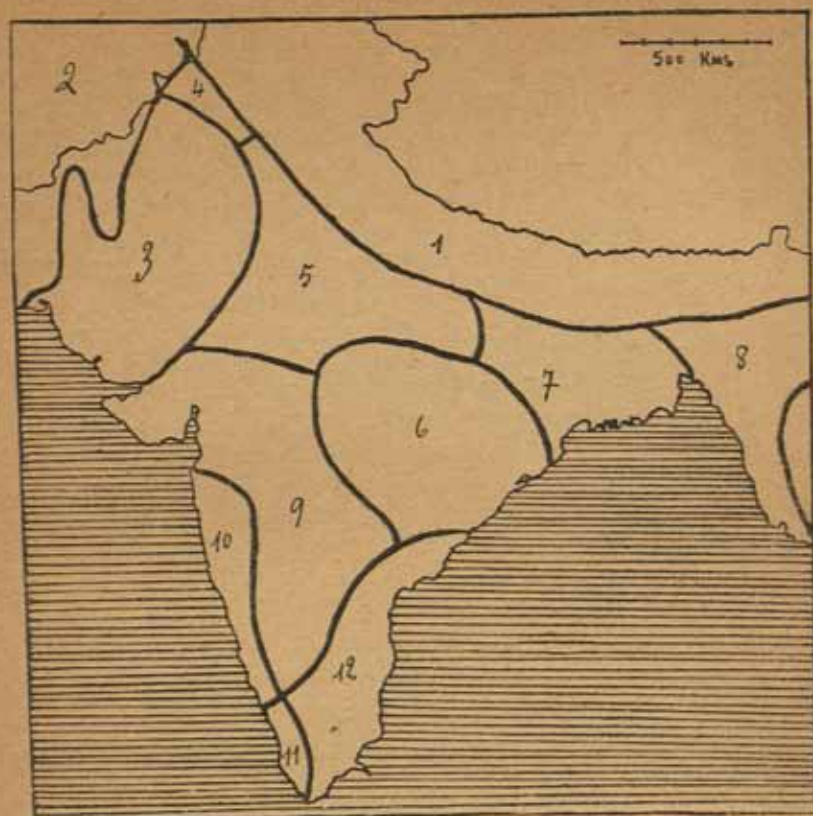
L'Inde est un pays chaud où se trouvent des régions tempérées et froides, et dont la prospérité dépend en grande partie de l'abondance des pluies des moussons. Les chaînes de l'Himalaya sont éternellement couvertes de neige, mais sur leurs pentes, de leurs glaciers aux plaines tropicales qu'elles dominent, l'on trouve presque tous les climats. On compare souvent le climat indien à celui de l'Afrique centrale, mais au Cachemire, d'avril à mi-juin, à environ deux mille mètres d'altitude, la température est semblable à celle de la Côte d'Azur en hiver ; et si dans les zones arides de la région frontière du Nord-Ouest les étés sont fort chauds, il y fait froid en hiver. Dans la plupart des nombreuses stations indiennes d'altitude, l'air est frais et vivifiant ; et à Ootacamund, dans les Nilgiri qui s'élèvent à l'extrémité du plateau du Dekkan, la température moyenne est de 12°5 en janvier et de 14° en juillet. Le climat est tropical entre la région traversée par le tropique du Cancer et l'extrémité de la péninsule, qui pointe vers l'équateur. Les moussons arrosent abondamment la côte occidentale de l'embouchure de la Tapti au cap Comorin, le versant indien des montagnes de l'Himalaya, les plaines gangétiques, surtout au Bengale et en Assam, une partie du Bihar, de l'Orissa et du Madhya Pradesh. Elles sont médiocres dans tout le Pandjâb, la partie est du Dekkan et la côte de Coromandel, parcimonieuses sur le Plateau Central du Dekkan, et nettement insuffisantes dans la vallée de l'Indus et l'ouest du Radjpoutana. Le lieu le plus humide de l'Inde est Cherrapoundji, dans les montagnes de Khasi en Assam, qui reçoit en moyenne douze mètres de pluie par an, alors qu'à Jacobabad, la ville la plus chaude, il ne tombe que dix centimètres d'eau dans le même laps de temps. La région la plus sèche est celle comprise entre les monts Aravilli et le Plateau Iranien.

Les Saisons. — Il y a trois saisons aux Indes : la saison fraîche ou froide ; la saison chaude ; la saison des pluies.

La Saison Fraîche ou Froide. — Elle dure de fin octobre au début de mars et remplace, dans la plus grande partie du pays, l'hiver qui n'est rigoureux que dans les régions himalayennes. C'est la meilleure période de l'année. Dans les parages de Bombay et une partie du Dekkan elle est souvent plus agréable que le printemps dans le Midi de la France, car elle n'a pas d'écarts de température aussi brusques. Une luminosité intense émane d'un ciel toujours bleu, et la nuit est d'une transparence laissant aux étoiles leur plein rayonnement. L'air est frais et limpide, les arbres sont très verts, les jardins remplis de fleurs et les gens pleins d'énergie et de bonne humeur.

La Saison Chaude. — Elle a lieu de fin mars à la première quinzaine de juin pour les pays soumis à la mousson du Sud-Ouest, et de fin mars à octobre pour ceux qui dépendent de la deuxième mousson. Dès que le soleil a passé sur l'équateur dans sa course vers le nord, la température commence à monter. Très rapidement elle devient pénible et presque insupportable (40° à 45° dans les plaines) du commencement de mai au début des pluies. La terre desséchée se crevasse, toutes les graminées se fanent, puis meurent. La plupart des arbres souffrent également sauf les flamboyants, les cytises et quelques autres qui se mettent à fleurir avec exubérance. Dans les plaines, les Européens perdent l'appétit et souvent le sommeil, doivent se faire violence pour accomplir leur travail habituel et pour se défendre de l'insurmontable nonchalance qui s'empare d'eux. Le gouvernement anglais l'avait si bien compris que dans les présidences très chaudes, les services administratifs, gouverneur en tête émigraient vers les stations d'altitude.

La Saison des Pluies. — Elle s'étend du début de juin à la mi-octobre dans la plus grande partie de l'Inde. La mousson s'annonce par des cieux nuageux, des rafales de vent, du tonnerre. Enfin, vers la mi-juin, elle éclate sur la côte du Malabar, et en quelques jours se répand sur presque toute l'Inde. Ces pluies, d'une violence et d'une abondance incroyables apportent avec elles une humidité dont on se défend mal, tout moisit alors que la terre aussitôt détrempée se couvre de verdure. Les nuages protégeant quelque peu du soleil et les pluies rafraîchissant l'air et le sol, la température devient de plus en plus supportable ; mais dès que les averses s'arrêtent, une chaleur étouffante et débilitante accable bêtes et gens. A partir de septembre les pluies diminuent et octobre, à peine moins chaud que mai, n'a que de rares ondées.



1. **Zône Himalayenne:** Climat toujours froid—très fortement pluvieux sur les pentes centrales et orientales. 2. **Plateau Désertique:** Étés brûlants et secs—Hivers très froids et secs. 3. **Basses Terres Désertiques:** Étés brûlants et secs—Hivers froids et secs. 4. **Zône:** à étés chauds et secs—Hivers froids et humides. 5. **Zône:** à hivers frais, étés très précoces, très chauds et secs. 6. **Zône:** chaude et humide Très fortes précipitations—Humidité relative très élevée. 7. **Zône:** très chaude et très humide. 8. **Zône:** chaude et humide—Très fortes précipitations. 9. **Zône:** des étés chauds et des hivers tièdes et secs—Pluies modérées au printemps. 10. **Zône:** chaude et très humide—Fortes précipitations de la mi-juin à la mi-septembre. 11. **Zône:** chaude et humide—Fortes précipitations. 12. **Zône:** des étés très chauds et secs et des hivers frais et humides. Précipitations modérées dans les mois d'hiver (d'Octobre à Décembre).)

Cette carte est extraite de l'ouvrage : « Epitomé de Botanique et de Matière Médicale de l'Inde et spécialement des Etablissements Français dans l'Inde », par Monsieur Lucien M. GIBOIN. — Pondichéry 1949.

Le Mécanisme des Moussons. — Les moussons ont leur origine dans l'Océan Indien, aux environs de l'équateur et sont liées à l'alizé austral. Quand durant le deuxième trimestre de l'année, les plaines de l'Inde du Nord et de l'Asie sont surchauffées, la couche d'air qui les surplombe, devenue plus légère, tend à s'élever, et dans la dépression ainsi formée s'engouffre de l'air venant de l'équateur, car cette région de l'Océan Indien est alors relativement fraîche. Le fort vent du Sud-Ouest qui en résulte, en passant sur l'Océan Indien, se charge de beaucoup d'humidité. Cette humidité, en se condensant au contact de la péninsule indienne, donne naissance aux pluies saisonnières de la mousson du Sud-Ouest. Les nuages s'engagent dans les bassins fluviaux, les suivent et les inondent ainsi que les montagnes qui les bordent ; d'autres crèvent en s'élevant contre les parois et les Ghâtes du Plateau Central, mais le mur gigantesque de l'Himalaya qui limite l'Inde, est infranchissable pour la mousson. En octobre, l'abaissement de la température dans les plaines qui ont mis la mousson en action, provoque un renversement complet des vents qui se mettent à souffler de la terre à la mer. Ces nouveaux courants qui se chargent à leur tour d'humidité en traversant le golfe du Bengale, sont la cause des pluies d'hiver de la deuxième mousson. Les perturbations atmosphériques qui accompagnent le début et la fin des moussons, font naître des orages et parfois des cyclones qui, en remontant très loin dans les vallées où coulent les fleuves, causent des raz de marée et des inondations d'où résultent souvent des famines. Les moussons sont loin d'être égales d'une année à l'autre ; si elles sont hâtives ou tardives ou encore coupées de trop longs intervalles, les récoltes sont perdues ou déficitaires. Il s'ensuit des famines d'une gravité plus ou moins grande, mais qui peuvent être désastreuses, car la vie des $\frac{4}{5}$ ^e de la population dépend des moussons.

CHAPITRE II

LE PAYS

Situé entre les parallèles du 8° et du 37° de latitude Nord et les méridiens du 61° et du 101° de longitude Est de Greenwich, le continent indien est bordé au nord-ouest par l'Iran et l'Afghanistan, au nord par le Turkestan, le Tibet et Népal, à l'est par la Birmanie, au sud-est par le golfe du Bengale, et au sud-ouest par la mer d'Oman. Il est coupé dans toute sa largeur, du delta de l'Indus au delta du Gange par le tropique du Cancer. Isolé de l'Asie par les montagnes les plus hautes du globe, et du

reste du monde par l'Océan Indien, l'Inde est une immense péninsule, « un continent à part », ayant « un véritable caractère d'insularité » (1). Plus grande que l'Europe, moins la Russie, sa superficie est plus de sept fois celle de la France (2) ; sa longueur du Cachemire au cap Comorin est d'environ 3.300 km. et sa plus grande largeur de 3.200 km. Ses excellentes frontières naturelles sont de plus de 9.000 km. sur terre, et de plus de 7.500 km. sur mer. L'Inde ne couvre que les 3,4 % de la surface des terres du globe, mais contient près du sixième de la race humaine, et d'immenses troupeaux. Sa superficie dépasse 4 millions km². (Union Indienne : 3.160.056 km² ; Pakistan : 935.000 km²).

Les Frontières Terrestres. — Adossée au Plateau de Pamir, le « toit du monde », l'Inde est séparée du Turkestan Chinois, du Tibet et du Népal par les chaînes de l'Himalaya dont les nombreux pics dépassant 6.000 mètres sont dominés par : le Gowdin Austen (8.260 m.) dans le massif du Karakorum et le Nanga Parbat (8.120 m.) au Cachemire. Le Daulagiri (8.180 m.), le Kinchinjunga (8.580 m.) et l'Everest (8.860 m.) couronnent le grand Himalaya. Cette chaîne, qui se prolonge par les monts séparant l'Assam de la Birmanie, trace sur une largeur d'environ 250 à 300 km., une immense courbe de près de 2.400 km. Les collines qui annoncent ce massif de montagnes ont une certaine ressemblance avec les Alpes par leur âge et leur structure ; mais la limite des neiges est beaucoup plus basse en Europe (3) qu'en Asie (4). Partant du Karakorum et se dirigeant vers le sud-ouest, la chaîne de l'Hindou-Kouch, continuée par les monts Souleiman et Kirthar, sépare l'Inde de l'Afghanistan et de l'Iran.

Les Voies d'Accès Terrestres. — De tout temps, bien des vallées ont laissé passer les caravanes. Du Cachemire on se rend au Turkestan par les passes de Gilgit et du Karakorum, et nombreuses sont les sentes qui conduisent des plaines du Gange au Népal d'où l'on atteint le Tibet et la Chine par des cols dangereux ; mais la grande route commerciale pour Lhassa, la capitale tibétaine, part de Kalimpong, non loin de la station d'altitude de Darjiling qu'une voie ferrée relie à Calcutta. Plusieurs des nombreuses pistes qui joignent l'Inde à la Birmanie à travers les monts des confins Birmans, ont été doublées de routes militaires durant la guerre avec le Japon. Les grandes voies par lesquelles

(1) R. GROUSSET, Histoire de l'Asie. — L'Inde, page 1.

(2) 550.986 kilomètres carrés avec la Corse.

(3) 3.000 m. sur le Mont-Blanc.

(4) De 4.500 m. à 5.700 m. suivant les versants.

ont déferlé toutes les invasions qui eurent toujours lieu par terre jusqu'à l'arrivée des Européens, sont faciles à surveiller et à défendre pour un état-major responsable de la défense de tout le sous-continent indien, disposant d'une organisation et d'un matériel modernes, car elles sont rares, difficiles, et traversent des régions désolées, presque inhabitées et souvent manquant d'eau. Le chemin, le long de la côte du Baloutchistan, se contrôle aisément de la mer ; la frontière du Plateau Persan est jalonnée de fortifications gardant les cols, dont le plus important est la trouée de Gomal que défend le camp retranché de Quetta. Le point stratégique névralgique des Provinces Frontières du Nord-Ouest est le défilé de Khaïber, route historique des conquérants qui, de Kaboul, capitale de l'Afghanistan, conduit à Peshawar, porte de la plaine Indo-Gangétique, des pays les plus musulmans, de Delhi et de l'Inde du Sud. Dans cette région aride et montagneuse, dont l'aspect farouche et inquiétant est parfaitement en harmonie avec les tribus guerrières, turbulentes et semi-indépendantes qui y vivent, résidaient continuellement des garnisons britanniques qui y maintenaient l'ordre et montaient la garde le long des frontières d'Iran et d'Afghanistan, derrière lesquels s'étendent les immenses steppes russes.

Les Frontières Maritimes. — Les côtes baignées par l'Océan Indien sont dangereuses à l'ouest, parce que très rocheuses, et à l'est par suite des bas-fonds qui les bordent. Peu découpée, manquant de mouillages bien abrités, de ports naturels et de deltas propices à la navigation des gros navires, l'Inde n'a jamais été une grande puissance militaire maritime. La navigation à voile, très active dès l'antiquité entre les rives de l'ancien monde donnant sur l'Océan Indien, est encore pratiquée par des barques dont la forme et la voilure n'ont guère changé.

Les Ports Principaux. — La plus grande partie du commerce d'outre-mer se fait par les quatre grands ports suivants : Bombay, sur une magnifique baie naturelle, est le plus important centre d'importation ; Calcutta, sur l'Hougli, l'un des bras du Gange, à cent vingt-huit kilomètres de la mer, est le plus grand port d'exportation ; Karachi, capitale du Pakistan, à quelques kilomètres du delta de l'Indus, est un grand port aérien et maritime ; Madras, le meilleur port artificiel des Indes, est situé sur le golfe du Bengale.

Les Régions Naturelles. — L'Inde se divise en trois régions : la région des montagnes ; la plaine Indo-Gangétique ; l'Inde péninsulaire.

LA RÉGION DES MONTAGNES

Elle comprend le Plateau du Baloutchistan, les monts du Nord-Ouest, le système de l'Himalaya, formé de deux chaînes immenses et parallèles, jointes et prolongées par leurs rameaux et contreforts, et les monts des confins birmans. Elle mesure 3.500 km. de l'ouest à l'est et 800 km. du nord au sud. Sa superficie est égale à celle de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de l'Autriche et de l'Allemagne réunies. La muraille himalayenne arrête les vents glacés venant de l'Asie centrale, et conserve à l'Inde ceux chargés de l'humidité des moussons. De ses neiges et de ses glaciers naissent la plupart des cours d'eau de la plaine Indo-Gangétique. Sur les versants des monts exposés au sud, aux prairies d'herbes compactes des hautes altitudes, font suite des bois de sapins, de pins et de cèdres, qui sont remplacés au fur et à mesure que l'on descend par des forêts magnifiques de chênes, de frênes et de hêtres. Plus près des plaines sont des bambous et des palmiers ; puis se trouvent surtout à l'est des jungles humides, fiévreuses et couvertes de forêts. Sur les pentes himalayennes vivent bisons, yaks, chevrotins musqués, singes, moutons et chèvres sauvages, ours, tigres et éléphants. Les aigles, les perdrix, les faisans ainsi que bien d'autres oiseaux y abondent. Des légumes divers et des céréales y poussent facilement, et des rhododendrons y couvrent de vastes espaces. On cultive le thé dans l'Assam et dans les régions de Darjiling, Dehra Dun et Kangra. Dans les fertiles vallées du Cachemire poussent tous les fruits d'Europe, et dans les régions sèches de ce pays, prospère une espèce de mouton dont la laine soyeuse est très recherchée. Dalhousie, Murree, Simla, Naini Tal et Darjiling sont parmi les nombreuses stations climatiques situées dans les vallées et sur les pentes de l'Himalaya.

LA PLAINE INDO-GANGÉTIQUE

Cette immense plaine, faite d'alluvions de fleuves préhistoriques, s'étend parallèlement à l'Himalaya, des frontières du Nord-Ouest au golfe du Bengale. Elle mesure plus de 3.200 km. d'un bout à l'autre ; sa largeur de près de 500 km. à l'Ouest n'est qu'à peine de 150 km. à l'extrémité Est.

Extrêmement basse et plate, ne dépassant pas trois cents mètres d'altitude, arrosée par les trois grands fleuves indiens nés, ainsi que leurs principaux tributaires, de l'Himalaya, elle est très fertile et productive partout où le sol est suffisamment humidifié. Dans cette plaine, le cœur de l'Inde, se sont développées plusieurs civilisations

antérieures à l'éveil de l'Europe. Elle commence à l'ouest au pied de l'aride Plateau Persan, par le Sind et le Pandjâb où l'on cultive le blé, pour se terminer à l'est par les régions humides du Bengale et de l'Assam, où l'on récolte le riz. La transition entre ces deux extrêmes s'effectue très lentement, sous l'action des moussons, du voisinage de l'Himalaya et du golfe du Bengale. Son sol très riche se compose surtout de couches épaisses d'alluvions anciennes. Dans les bassins du Sind et du Brahmapoutre, se trouvent des dépôts fluviaux plus récents.

Le gouvernement britannique a créé dans l'Inde le plus grand et le plus important système d'irrigation du monde. Cette entreprise grandiose, très rémunératrice pour les capitaux qui y sont investis, a apporté la richesse dans bien des régions, principalement celles du Sind, du Pandjâb, du Bengale et de l'Inde du Sud. En réparant, en améliorant, en utilisant des ouvrages déjà existants, en les faisant devenir partie intégrante de nouveaux et considérables travaux, les Britanniques ont agi avec la continuité que l'on trouve aussi bien dans leur action économique que politique, et qui est probablement la raison principale du succès de leur colonisation.

Dans l'Inde du Nord se font deux moissons : celle du printemps — rabi — qui mûrit de mars à avril, et celle d'automne — kharif — qui se récolte d'octobre à décembre. Les principales cultures sont : le blé, les légumineuses à graines comestibles (pois, lentille, fève, haricot) le maïs, l'orge, le coton, la canne à sucre, le thé, le jute. La ligne de démarcation des eaux, qui sépare le haut bassin de l'Indus de celui du Gange, se trouve entre la Satledj et la Djamna, mais ce sont les monts Aravalli, à l'extrémité de la haute plaine du Radjpoutana et du désert de Thar, qui isolent la basse vallée de l'Indus du reste de l'Inde.

Le Bassin de l'Indus. — Ce fleuve de 2.900 km. de long, prend sa source sur le plateau du Tibet. Après avoir longtemps serpenté dans ce pays et en Cachemire, il entre dans l'Inde à Attock. Dès qu'il quitte les abords verdoyants des montagnes, il coule, en se déplaçant souvent dans les steppes unies, monotones et brûlées du soleil, du Pandjâb et du Sind qui, sans lui, ne seraient qu'un immense désert parsemé de dunes sableuses.

Alimenté par les neiges et les glaciers du Karakoroum et de l'Hindou-Kouch, ce fleuve, comme tous les cours d'eau venant de l'Himalaya, charrie beaucoup d'alluvions. Son débit rapide et irrégulier rend sa navigation si difficile qu'elle a considérablement diminué depuis qu'une voie ferrée a fait de Karachi le débouché commercial de toute la vallée. Ses affluents de l'ouest — la Kaboul, le Kuran, la Toshi et le Gomal — descendent du Plateau Persan,

et sont peu utilisables comme voies de transport ou même pour alimenter des irrigations continues. Il en est tout autrement de ceux de sa rive gauche qui lui viennent du Pandjâb.

Le Pandjâb. — Cette ancienne province d'une superficie de 135.880 milles carrés, peuplée de 33.923.000 h. (1) a été amputée de 62.012 milles carrés et de près de 19.000.000 h., au profit du Pakistan. Son nom persan signifie « cinq eaux », car c'est le célèbre et riche pays des « cinq rivières » qui s'unissent avant de se jeter dans l'Indus. La Jhelam, la Chenab et la Ravi coulent de l'autre côté de la nouvelle frontière, alors que la Béas et la Satledj arrosent les territoires indiens. Ces cours d'eau apportent la fertilité à cette contrée unie et basse où les pluies sont toujours insuffisantes, la chaleur très forte, la saison sèche trop longue et les hivers relativement froids.

Lors de la fonte des neiges et des grandes pluies de la mousson, l'une ou l'autre de ces rivières se gonfle ; la crue passée il arrive souvent, tant le pays est plat, qu'elle ait changé de cours et ne rentre jamais dans le lit qu'elle a abandonné. Le Pandjâb de tout temps a été irrigué, soit au moyen de rigoles alimentées par des puits, soit par des tranchées ou des canaux. Actuellement, grâce aux ingénieurs anglais, plus de 60 % des terres arables sont arrosées artificiellement. La plus importante culture de cette région est le blé ; puis viennent les fourrages à bestiaux, le millet, le coton, l'orge, le maïs et la canne à sucre. La culture du riz est infime moins de 3 % des récoltes totales. Le cheptel, important comme dans toute l'Inde, comprend des bovidés, des chameaux, et beaucoup de moutons et de chèvres. Dans toute la haute vallée du Gange, les habitants vivent groupés en petits villages d'agriculteurs.

Les Villes Principales. — Lahore, 670.000 h., sur la Ravi, centre du gouvernement de la province du Pandjâb occidental (Pakistan) ; Amritsar, 691.000 h., la ville sainte des sikhs ; la très ancienne Multan ; Lyallpour ; Ambala et Dhariwal. Les plus importants états indigènes : Patiala, Bahawalpour et Kapourthala, font maintenant partie d'une fédération d'états de l'Union Indienne nommée P.E.P.S.U.

Le Sind. — Puis l'Indus entre dans « l'infortunée vallée », comprise entre les monts Khirtar et le désert de Thar, et qui parut un Eden aux conquérants grecs, venant de traverser les régions désolées de la Perse et du Baloutchistan. Les nombreuses bonnes

(1) Sauf indication contraire, le nombre d'habitants donné est celui du recensement qui a eu lieu en 1941. La population a considérablement augmenté depuis, et s'est grandement modifiée par suite des très importants déplacements qui se sont produits au moment de la division du pays.

terres de cette longue plaine, où l'eau manque presque totalement, sont irriguées, depuis la plus haute antiquité, par des canaux partant des berges du fleuve et inondant, lors des crues, la plaine alluviale. Depuis quelque dix ans, une savante irrigation a considérablement augmenté la richesse de ce pays, où l'on cultive du millet, du blé, des graines oléagineuses, du riz, du coton américain à longues fibres. Dès que l'on s'éloigne des champs vivifiés par le fleuve, le Sind est un triste désert coupé de vallées où, le long du lit de quelques cours d'eau disparus, les ruines de villes abandonnées achèvent de se calciner sous le soleil ; il fut un temps où l'Indus coulait beaucoup plus à l'est et se jetait dans le grand rame de Catch. Cette mer intérieure, peu à peu comblée par les alluvions des cours d'eau qui y aboutissaient, continue à être asséchée par les sables du désert de Thar, apportés par le vent. L'Indus se termine par un delta extrêmement étendu, inculte et à peine plus haut que la mer d'Oman qui le borde. En été, à marée haute, son estuaire est en grande partie submergé, en hiver, il devient une lagune salée, couverte de mangroves peuplées d'oiseaux sauvages.

LA VALLÉE DU GANGE

Le passage de la vallée de l'Indus à la haute vallée du Gange se fait insensiblement. Le climat, de très sec devient humide ; la chaleur en été, le froid en hiver, et la différence entre ces deux extrêmes diminuent graduellement. Lentement, la civilisation du blé fait place à celle du riz. Les habitants de pur type aryen sont de moins en moins nombreux, à mesure que les sites des premières colonies aryennes font place aux régions tropicales. Cette immense vallée, l'une des contrées les plus fertiles et les plus peuplées du monde a 177.400.000 habitants. Dehli, la capitale des dynasties mahométanes, de l'Empire britannique de 1912 à 1947, et actuellement de l'Union Indienne, se trouve tout près de la faible saillie de grès qui divise les deux bassins. Sa position stratégique commande la vallée Indo-Gangétique, ainsi que la meilleure route de l'Inde du Sud. La population est surtout agricole, mais la vallée du Gange est si peuplée en son milieu, que durant la saison froide beaucoup de ses habitants doivent aller chercher du travail dans les tissages du Bengale et les docks de Calcutta. Ils reviennent à leur village où ils ont laissé leur famille, au moment des semailles et des récoltes, et y restent de quatre à cinq mois.

La Haute et Moyenne Vallée. — Le Gange, fleuve sacré des hindous, prend sa source dans l'Himalaya et entre en Inde à Hardwar, centre de pèlerinage. Navigable comme beaucoup de ses tributaires, il coule lentement dans la direction du sud-est, à

travers l'Uttar Pradesh, le Bihar et le Bengale. Il a 3.100 km. de long. Deux de ses affluents sortant des mêmes montagnes, lui sont longtemps parallèles : l'un à droite, la Djamna le rejoint à Allahabad ; l'autre à gauche, la Gogra, grossie de la Sarda, s'y jette beaucoup plus bas, à Chapra. Toute la région qui s'étend de l'Himalaya à la Djamna est très fertile, grâce à ces trois grands cours d'eau et aux canaux d'irrigation qu'ils alimentent. Entre Allahabad et la ville sacrée de Banaras, centre intellectuel, religieux et spirituel de la très ancienne croyance hindoue, le fleuve atteint la région où l'irrigation disparaît rapidement, la chute des pluies devenant suffisante et l'humidité plus grande. Le Gange reçoit ensuite de l'Himalaya, le Gandak et de nombreux affluents moins importants, tous si chargés d'alluvions qu'ils construisent sur leurs bords des berges plus hautes que les campagnes qu'ils traversent ; aussi arrive-t-il souvent, durant la mousson, que ces rivières, emportant les murs où elles se sont enfermées, inondent leurs bassins et changent de cours. Le pays est plein de lacs peu profonds et de mares formées de cette manière, dont beaucoup, asséchés, deviennent de fertiles champs de culture. Par contre, ses tributaires de droite dépendant surtout de la mousson d'été demeurent presque sans eau une grande partie de l'année.

Culture. — Plus l'on s'approche du Bengale, et plus le blé, l'orge, le maïs et le millet cèdent la place au riz dont la production atteint 75 % de la moisson totale dans le bassin du Gange-Brahmapoutre. Chaque année, la culture de la canne à sucre qui se pratique dans toute l'Inde, augmente dans cette région. Il existe encore de grands champs de pavots à opium dans l'Uttar Pradesh. Jusqu'à la hauteur d'Allahabad se trouvent des plantations de coton américain à longues fibres qui demande des terres riches, travaillées et bien irriguées ; le coton indien dont les fibres sont beaucoup plus courtes est plus répandu, parce que rustique et d'une culture aisée. Non loin du Bengale commencent les plantes oléagineuses. Tenu compte de son étendue, la haute vallée du Gange contient les plus nombreux troupeaux de bêtes à cornes du pays, mais la terre étant partout très productive, les moutons et les chèvres que l'on met généralement paître dans les landes, sont peu nombreux.

Les Villes Principales. — Delhi, capitale de l'Union Indienne, 521.000 h. ; Agra, centre industriel, dont le passé historique est affirmé par le Fort et l'incomparable Taj Mahal ; Lucknow, 387.000 h., capitale de l'Uttar Pradesh ; Kanpur, 487.000 h., sur le Gange, grand centre agricole et textile ; Allahabad, au confluent de la Djamna et du Gange est un lieu de pèlerinage,

ainsi qu'un nœud important de navigation fluviale et de chemins de fer ; Banaras, la cité sainte de l'hindouisme ; Meerut et Moradabad s'agrandissent continuellement, alors que Farrukhabad, sur le Gange, diminue depuis que la voie ferrée lui fait concurrence. On peut encore citer Bareilly, Aligarh, Rampour et Shahjahnpour. Dans le Bihar, Patna, sur le Gange, chef-lieu de l'état, réputé pour son riz, est un centre agricole et un nœud de chemins de fer. Bhagalpour, Monghyr, Chapra, aux confluent du Gogra et du Gange, et Bihar, petite ville éloignée du fleuve.

Le Bengale du Nord. — Il fait suite à la moyenne vallée du Gange et se continue au nord par la haute vallée du Brahmapoutre. C'est une région riche, bien arrosée par la mousson et par de nombreux torrents, dont beaucoup tarissent durant la saison sèche.

La Vallée du Brahmapoutre. — Après un long parcours au Tibet, le Brahmapoutre coule, en se divisant en un grand nombre de bras, dans l'Assam indien, puis en Pakistan oriental, et reçoit des affluents nombreux mais peu importants. Cette partie de son bassin diffère beaucoup du Bengale ; il y fait plus frais en hiver et moins chaud en été, car elle est bordée à droite par l'Himalaya et à gauche par la haute chaîne Birmane. La population peu nombreuse, de type mongol, s'est beaucoup augmentée de vigoureux Biharis (1) venus travailler dans les plantations de thé dont la presque totalité des récoltes va à l'exportation. Cette fertile vallée est en grande partie inondée six mois l'an par les crues du fleuve, et reçoit annuellement plus de 203 c/m. de pluie ; mais c'est à peine si le quart des terres arables sont cultivées dans cette contrée insalubre. Les principaux produits agricoles sont : le thé, le jute, le riz, l'orge et le millet. Le rapport des forêts qui couvrent 16 % de cette contrée, est important. A l'extrémité orientale de ce bassin se trouve les puits de pétrole de Digboi et un gisement de charbon. Dans ce pays souvent malsain, rempli de marécages qui, asséchés, deviennent des rizières, Gaour la capitale des Mogols au Bengale, Nadia la résidence des rois indiens, et bien d'autres villes sont devenues, par suite des caprices des rivières, des cités expirantes ou désertes. Plus près des côtes, à l'ouest de l'embouchure de l'Hougli, le Plateau Central d'où dévalent la Damodar et durant la mousson de nombreux torrents, s'abaisse graduellement par des jungles dont le sol pauvre et dur ne produit que des broussailles. Au sud s'étendent les « Sundarban », refuges des fauves, couverts de forêts de mangroves qui, peu à peu défrichées, font place au riz, aux cocos et aux noix d'arc.

Le Delta du Gange et du Brahmapoutre. — La grande plaine

(1) Habitants de l'état de Bihar.

Indo-Gangétique se termine sur la côte basse et peu navigable du golfe du Bengale, par un delta immense, de plus de 8.000 km. carrés où se rejoignent le Gange, le Brahmapoutre, leurs nombreux bras et plusieurs rivières dont les plus importantes sont la Damodar et la Surma.

Le climat du Bengale est chaud, sans grands écarts de température, mais l'hiver y est assez frais. La chute annuelle des pluies qui, de 134 c/m. à l'ouest atteint 406 c/m. à Sylhet, en Assam dans le Pakistan, permet partout la culture du riz qui, avec le jute, le thé et le coton, sont les principaux produits agricoles du pays. Les habitants presque exclusivement de race bengalie, parlent la langue du même nom. Avant la création des deux Dominions, les musulmans représentaient un peu plus, et les hindous un peu moins de la moitié de la population qui est agricole. La variation des grands cours d'eau qui aboutissent au delta, a complètement transformé cette région. Dans le Bengale occidental et central coulent des « rivières mortes ou mourantes » depuis le fort déplacement du Gange de l'ouest à l'est, qui s'est produit au XVI^e siècle. Bien des rivières ont également changé leur cours dans cette plaine sans aucun relief ; c'est ainsi que la Testa en 1787 passa du Gange au Brahmapoutre, ce qui eut pour résultat d'unir ces deux fleuves. La Damodar, par son changement de confluent, après les inondations de 1770, fit de l'Hougli une rivière ayant si peu d'eau que son cours supérieur s'envaserait s'il n'était balayé par un fort mascaret et drainé régulièrement.

Le nouveau Delta. — Cette région où se jette aussi la Surma, est saine, très fertile et abondamment peuplée. Tous les ans à l'époque des inondations qui y déposent beaucoup d'alluvions, on ne s'y déplace qu'en barque. Les cultures les plus importantes sont : le riz qui représente 75 % des récoltes, et le jute. Les jungles de Madhoupour, couvertes d'herbes et de forêts de sal entre le Brahmapoutre et le Sarma, ont, par leur très faible élévation, arrêté le déplacement des fleuves.

Les Villes Principales. — Dans l'Union Indienne : Calcutta, la plus grande ville de l'Inde et la deuxième de feu l'Empire britannique, fut la capitale de toute l'Inde anglaise jusqu'au transfert du gouvernement général à Delhi en 1912. Avec son faubourg d'Howrah, situé sur l'autre rive de l'Hougli, c'est une grande cité commerciale et industrielle de plus de 4.200.000 h. (1950), à 128 km. de la mer. Bhatpara, Titagarh, Serampore, Shalakati, sont des centres de culture du jute et du riz. Au Pakistan : Dacca, la capitale du Pakistan oriental, fut ruiné lors du déclin de l'industrie des mousselines indiennes, et doit sa

nouvelle fortune au jute et surtout à la création du Dominion du Pakistan. Chittagong, est le port principal de cette partie du nouvel état musulman. Sylhet est le marché des noix d'arec.

L'INDE PÉNINSULAIRE.

Elle se compose d'une région intermédiaire, du Plateau Péninsulaire, de la Plaine Occidentale et de la Plaine Orientale.

La Région Intermédiaire. — Les hautes plaines du Radjpoutana et de l'Inde centrale s'étendent entre le bassin Indo-Gangétique et le Plateau Péninsulaire.

Le Radjpoutana. — Ce pays est aride, parsemé de collines et traversé du sud-ouest au nord-est par la chaîne des Aravalli dont le sommet, le mont Abou, est célèbre par ses temples jâins. Les Radjpoutes conquièrent ce pays vers le VII^e siècle de notre ère, et y installèrent le régime féodal qui dure encore, mais qui est en voie de disparition depuis la formation de l'état de Rajasthan. Avant la « paix anglaise », leurs sujets vivaient dans des villages retranchés au sommet des collines, ainsi que dans des villes-oasis fortifiées. Ils se répandent maintenant dans les vallées, le long des cours d'eau et des canaux d'irrigation et peu à peu les cultures se développent. Le pays sec, montueux et dont seule la partie orientale est fertile, reste difficile à irriguer. Les moissons d'hiver et d'été dépendent surtout des pluies ; si les récoltes sont mauvaises, c'est la famine. Dans les collines du Radjpoutana du Sud qui, malgré le manque d'eau sont couvertes de forêts, vivent des tribus aborigènes. Les nombreux troupeaux de moutons des steppes du Radjpoutana ont donné naissance à une florissante industrie de tapis et de couvertures de laines, alors qu'aux confins du désert de Thar, l'on tisse des tapis et des étoffes en poil de chameau. On y produit également des cotonnades, surtout dans l'Etat de Bikaner.

Les Villes Principales. — Ajmer, le seul centre industriel (textiles et ateliers de construction de matériel de chemin de fer), est également un lieu de pèlerinage mahométan, parce qu'Akbar y obtint, grâce au saint Shaik Salim Chisti, la naissance d'un héritier. Jaipour, Bikaner et Udaipour capitales des états indigènes du même nom et quinze autres principautés, font maintenant partie du Rajasthan.

Le Plateau de l'Inde Centrale. — Peu peuplé, il fait suite au Radjpoutana. Il y existait de nombreuses principautés maintenant intégrées dans les états de Madhya Pradesh et de Madhya Bharat. Les pluies assez abondantes, permettent la culture du riz qui se pratique même dans la région sèche du nord,

grâce aux irrigations alimentées par la Djamna durant la saison des pluies.

Les Villes Principales. — Jubbulpore, Indore, Bhopal et Gwalior.

Le Plateau Péninsulaire. — Ce plateau est le reste d'un continent très antérieur à l'Inde du Nord, qui s'étendait probablement de l'Australie à l'Afrique et dont faisaient partie Ceylan et Madagascar. Il est bordé, sur la mer d'Oman comme sur le golfe du Bengale, par des plaines côtières, et s'élève graduellement de la plaine jusqu'aux chaînes des Satpoura, des Mahadeo et des Maikal, qui le traversent au nord, de l'ouest à l'est. Ces monts ont beaucoup contribué à conserver à l'Inde du Sud ses caractéristiques, en arrêtant souvent, en retardant toujours les invasions venues du nord. Elles sont précédées par les hauts monts Vindhya et renforcées vers le sud par ceux d'Ajanta. Dans la plus grande partie de ce pays semi-aride, la sécheresse règne sept à huit mois par an. Nettement incliné de l'ouest à l'est mais se relevant sur ses bords, ce plateau très inégal de niveau est rempli de ravins, de vallées et de collines souvent plates à leurs sommets. A son extrémité, se trouvent les Nilgiri ou « montagnes bleues » (2.600 m.), mais le plus haut sommet des Ghâtes de l'extrémité sud de la péninsule atteint près de 2.700 m. Alors que le bassin du Gange, formé d'alluvions fertiles, est très favorisé par les pluies et par des rivières intarissables, la péninsule indienne au sol moins productif et souvent rocheux, a des cours d'eau dépendant pour une large part des moussons. Les principaux d'entre eux sont : la Narbada et la Tapi qui se jettent dans la mer d'Oman ; la Mahanadi, la Godavéri, la Kistna et la Cavéry qui aboutissent au golfe du Bengale.

La Région du Nord-Ouest. — C'est un immense champ volcanique d'une altitude variant entre 300 et 700 m. En bien des points, les laves, sous l'action du temps et du climat se sont transformées en une terre noire où, malgré la sécheresse, pousse du coton à fibres grossières, qui alimente en partie les filatures de Bombay. Ce pays souvent nu et monotone était autrefois presque entièrement couvert de forêts. Actuellement, les sentes des Ghâtes occidentales sont encore très boisées et renferment en abondance du sal et du teck. Malgré les difficultés d'irrigation, car les rares cours d'eau tarissent souvent, et en dépit de la faible chute des pluies, les industriels montagnards mahrattes plantent plus des deux tiers du terrain en millet, coton, blé et légumes.

Les Villes Principales. — Poona, l'ancienne capitale des conquérants mahrattes, est devenue la ville d'été du gouvernement de Bombay, Sholapour.

La Région du Nord-Est. — Elle est très variée et comprend

le haut Plateau Central, le Plateau du Chota-Nagpou (700 à 900 m. d'altitude), les Ghâtes orientales, les vallées de la Godavéri, de la Mahanadi et de leurs affluents. Les pluies y sont assez abondantes (100 à 150 centimètres) les forêts de sal nombreuses, ainsi que les prairies en terrain plat. Sur ce plateau où régnerent beaucoup de princes indiens jusqu'en 1948, se trouve, dans les régions restées les plus sauvages de l'Inde, le paradis des chasseurs de fauves. Là vivent également des aborigènes n'ayant d'autres armes que des arcs et des flèches, et dont la principale occupation est de récolter de la laque dans les bois. C'est la meilleure région minière de l'Inde où se trouvent du mica, du charbon (les neuf dixièmes de la production indienne), du fer et du cuivre.

Les Villes Principales. — Ce sont des centres miniers et industriels, dont le plus grand est Jamshedpour, la capitale indienne de l'acier. L'on peut citer encore Jubbulpour, Nagpou, 302.000 h., et Haïderabad, 739.000 h., la capitale du plus grand état indigène, faisant partie de l'Union Indienne. La vallée de la Godavéri contient des gisements non encore exploités de charbon. Cette rivière navigable durant la dernière partie de l'année, traverse les Ghâtes orientales par des rapides dangereux, avant d'atteindre la plaine côtière. La vallée de la Mahanadi, où les pluies sont peu abondantes est, grâce aux irrigations, une immense rizière.

Le Dekkan. — Le Dekkan proprement dit occupe le sud et le sud-est du Plateau Central. D'une altitude moyenne de 700 à 1.000 m. il est bordé à l'ouest par les Ghâtes occidentales qui se terminent au sud par les massifs des Nilgiri et des Cardamomes. La mousson du Sud-Ouest inonde ces montagnes aux pentes couvertes de forêts, mais arrose peu et très irrégulièrement la plaine du Dekkan où l'on conserve l'eau dans des lacs et des étangs artificiels. Lors des années de sécheresse, ces réservoirs s'épuisent vite ou ne se remplissent même pas, et la famine sévit. Pour lutter contre ces calamités, de grands travaux d'irrigation ont été créés dont les plus importants sont alimentés par la Cavéry et ses affluents. Malgré les efforts de la population laborieuse et courageuse qui cultive la plus grande partie de ce pays peu fertile, le rendement du sol est très moyen. Il fait plus frais au Dekkan durant la saison chaude que dans les plaines côtières, mais les écarts de température y sont plus grands par suite de l'éloignement de la mer. La population est en grande majorité hindoue, et parle suivant les régions, le télégou, le kanarèse, le tamoul et l'ourdou. Les maigres prairies nourrissent mal les troupeaux ; aussi les moutons et de nombreux bovidés doivent être, en partie, alimentés avec du fourrage. Les principaux produits agricoles sont : le millet et le

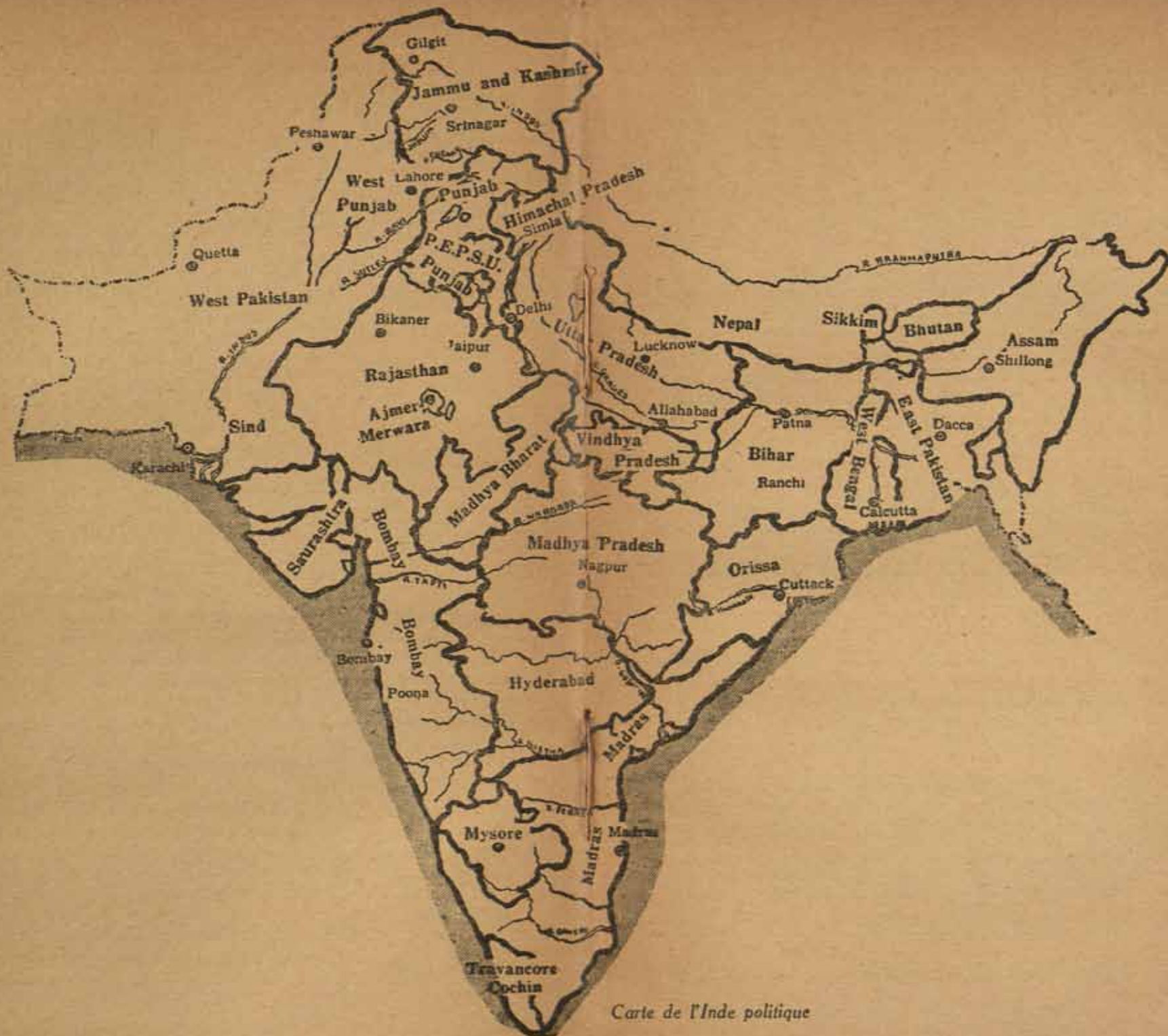
riz, aliment de base de la population, le coton, le ricin, les plantes oléagineuses, la canne à sucre, le thé dans les Nilgiri et le Carnatic, et enfin le café dont la production qui avait considérablement diminué par suite de la concurrence brésilienne, a beaucoup repris depuis la guerre.

Les Villes Principales. — Mysore ; Bangalore, 406.000 h. et Bellary.

La Plaine Côtière Occidentale. — La côte occidentale s'étend le long de la mer d'Oman, du désert de Thar à la pointe de l'Inde du Sud, par le Konkan et le Malabar. On y rattache la presqu'île de Kathiawar et de Catch et le Goudjerate dont le sol est très semblable à celui du Plateau Central. Le Catch fait suite au désert de Thar. Il pleut rarement dans cette région désolée, rocheuse et presque sans arbres, où le vaste rame du Catch n'est qu'un marais salant, à jamais inutilisable. Le Kathiawar pourrait être productif s'il était bien arrosé, mais les rivières y sont très peu nombreuses et les pluies rares. La forêt de Gir d'où naissent quelques cours d'eau, occupe le centre du pays dont le reste parsemé d'oasis, n'est que collines rocheuses et vallées sableuses. Le Goudjerate s'étend du Kathiawar au pied du Plateau Central. Ce pays fertile et très peuplé s'est surtout enrichi par le commerce et l'industrie, spécialement du coton. Au nord se trouve une région fertile, où l'on produit du riz et du coton, et sur la côte saine et propice à toutes cultures, on récolte principalement du riz, du beau coton, de la canne à sucre et des cocos. Dans ces régions où se sont jadis succédées de puissantes dynasties, régnèrent jusqu'en 1949, de très anciennes familles sur de petits états. Du Kathiawar, au temple de l'Empire mogol, de hardis marins conduisaient les pèlerins à la Mecque et ramenaient des esclaves des côtes d'Afrique. Le golfe de Cambay fut fréquenté par des navigateurs et des marchands grecs, persans, arabes et africains dont beaucoup ne rentrèrent jamais dans leur patrie et se mêlèrent à la population aryenne, bien avant l'arrivée des Portugais et des Anglais. On y cultive principalement le riz, le coton et le millet.

Les Villes Principales. — Ahmedabad, 591.000 h., centre commercial et industriel ; Baroda, capitale du riche état du même nom ; Surate, où se trouvait la première factorerie anglaise, fut jusqu'au développement de Bombay, la plus grande ville de toute cette côte ; Bhavnagar, grand port de Saurashtra dans la presqu'île de Kathiawar.

Les côtes du Konkan et du Malabar. — De Daman au cap Comorin, le littoral beaucoup moins plat n'a en moyenne que 60 km. de large. Il doit sa richesse au fait qu'il se trouve dans



Carte de l'Inde politique

une des régions les plus favorisées par la mousson du Sud-Ouest (2 m. 10 à Bombay, 3 m. 50 à Honawar, 1 m. à Trivandrum). C'est un pays fertile, très peuplé, à climat équatorial à saison sèche et à température constante (23° en janvier, 29° en mai à Bombay). La côte peu découpée manque de baies et de mouillages bien abrités : elle est par endroits bordée de marécages où abondent les mangroves. Le long des rivages de Cochin et de Travancore existent des lagon reliés par des canaux, par où s'opèrent en grande partie les transports de marchandises. Au rivage couvert de cocotiers et de palmiers, succèdent des cultures, principalement de riz et de millet, puis des forêts toujours vertes escaladent les pentes des Ghâtes. On y exploite des bambous dont on fait aux Indes tous les échafaudages ainsi que le teck, très recherché pour la construction et l'ébénisterie, car les termites ne l'aimant point, ne le mangent pas. Les habitants, très nombreux et surtout cultivateurs, vivent par familles dans des huttes possédant chacune leur lopin de terre. Au Malabar « l'Inde des Palmes », la région la plus pittoresque de l'Inde péninsulaire, le matriarcat est toujours en honneur. Les moplals, descendants de corsaires arabes, sont encore fanatiques. Il existe une colonie juive à Cochin et le quart de la population de Travancore était chrétien bien avant l'arrivée des missionnaires de l'Eglise catholique. Les principales cultures sont : le cocotier (copra, cordes et tapis), le palmier, le riz, les différents bois de construction et d'ébénisterie, le caoutchouc, dans le Travancore, les noix d'arec et les épices.

Les Villes Principales. — Bombay, la deuxième ville de l'Inde qui, avec ses faubourgs compte près de 3.500.000 habitants (1950), doit sa fortune à son excellente rade, à l'ouverture du Canal de Suez et à sa position auprès d'une trouée donnant accès au Dekkan, par où passent les voies ferrées conduisant à Delhi en vingt-sept heures, à Calcutta en trente-six et à Madras en vingt-six; Goa, capitale de l'Inde portugaise et très bon port naturel, qui fut au XVI^e siècle l'une des ville les plus importantes de l'Asie; Mahé, grand village est l'unique témoignage de l'effort français dans ce magnifique pays; Mangalore, centre catholique; Cochin qui ne cesse de se développer; Calicut; Quilon et Trivandrum, capitale de l'état Travancore-Cochin.

Des centres industriels naissent sur toute la côte, mais maintenant comme autrefois, au cap Comorin, à la pointe de l'Inde, les dévots hindous viennent prier sur la grève où les flots de la mer d'Oman et du golfe du Bengale se mélangent, dit-on, à ceux de l'Océan Antarctique.

La Plaine Côtière Orientale. — La côte orientale, bordant le

Plateau Central sur le golfe du Bengale, est beaucoup plus large que la côte ouest. Elle s'étend du delta du Gange à l'extrémité sud de l'Inde où les collines des Cardamomes la séparent de la côte du Malabar. La navigation côtière y est dangereuse, le ressac très violent, les ports peu nombreux, les fleuves et les deltas à peine navigables. La mousson d'été, arrêtée par les Ghâtes du Dekkan, y est faible sur bien des points. La température est plus élevée (20° à 31° à Madras) que sur l'autre versant du Plateau Central, sans y être cependant excessive, sauf d'avril à juin, quand, parfois, les vents torrides du Dekkan la font monter. La côte d'Orissa fait suite au Bengale et lui ressemble beaucoup, mais la langue et les mœurs y sont différents. Son rivage, surtout fait de dunes de sable et de marécages couverts de mangroves, est fertile dans l'immense delta de la Mahanadi qui a plus de 13.000 km². On y cultive surtout le riz et le jute. Sur un canal qui relie l'Hougli à ce delta, se trouvent Balasore et des comptoirs français, anglais et hollandais qui se firent concurrence avant que les Britanniques ne se fussent assurés la suprématie commerciale de cette région, par les armes et par la création de Calcutta.

Les Villes Principales. — Cuttack, ancienne capitale des rois d'Orissa ; Puri, sur la côte, grand lieu de pèlerinage hindou, où chaque année des fidèles vont tirer le char gigantesque de Jaganath.

La côte des Circars. — Très resserrée entre le Plateau Central et la mer, elle fit partie autrefois du royaume de Kalinga. Près de l'antique Kalingapatam se trouve la limite approximative de la séparation entre les langues aryennes et dravidiennes. Au nord, des collines couvertes de forêts contiennent du manganèse encore inexploité. Les deltas de la Godavéri et de la Kistna ont chacun plus de 2.000 km² ; ils ont été considérablement améliorés par des canaux d'irrigation et sont devenus de vastes rizières. On cultive également dans le pays dont les habitants parlent télégou, le millet et les épices.

Les Villes Principales. — Visakapatnam, bon port, chantier naval, protégé par le cap du Nez du Dauphin ; les ports de Cocanada, Masoulipatam, Kalingapatam, Gohalpour. Vizianagram est la ville la plus importante de l'intérieur.

Le Carnatic. — Il se compose d'une large plaine côtière constituée pour la plus grande part d'alluvions fertiles, où l'agriculture est florissante et d'une région de collines contenant des mines en exploitation. Il est limité au nord par les pentes du plateau du Dekkan, à l'ouest par les Nilgiri et le massif des Cardamomes. Le pays, bien cultivé, est irrigué grâce à des lacs artificiels et à l'aménagement des rivières. L'immense système de barrages et de canaux

de la Cavéry remonte à des siècles et fait la richesse de cette partie de la côte où l'on récolte du riz, du millet, des plantes oléagineuses, de la canne à sucre, du tabac, et des cocos dans les dunes au bord de la mer. Les pentes des collines du Nilgiri produisent du thé, du bois de santal et de teck. L'on exploite des gisements de mica à Nellore, et le sel marin. Les pêcheries de perles fines sont importantes. Le climat du Carnatic diffère de celui du reste de la péninsule, car ce pays est soumis aux deux moussons ; la petite mousson (octobre à fin décembre) y est la plus forte. A l'extrémité de la côte, la saison sèche dure de neuf à dix mois car les pluies, arrêtées à l'ouest par les monts de Travancore et au sud par ceux de l'île de Ceylan, y sont très rares et peu abondantes. C'est du sud de l'Inde, qu'avant le début de notre ère, s'embarquèrent les émigrants et les moines qui portèrent dans l'Inde Océanique la religion et la civilisation hindoue et bouddhique. La langue et l'art du Cambodge et du Laos, pour ne parler que des pays de l'Union Française, en sont les témoignages.

Les Villes Principales. — Madras plus de 1.500.000 h. (1950), la troisième ville de l'Inde, port artificiel important, filature de coton, cuir et peau ; Pondichéry, capitale des Indes Françaises, est le meilleur point de débarquement de toute cette côte ; Tuticorin : coton, pêcherie de perles fines ; Madhurai, vieille capitale tamoule et l'un des plus anciens centres religieux, se trouve dans une région irriguée par les eaux provenant du lac Périyar en Travancore ; Tiruchirapalli. Temple célèbre ; Tanjore, Rameshwaram, lieux de pèlerinage hindou ; Ootacamund, dans les Nilgiri, capitale d'éte de la Présidence de Madras.

Les Deux Dominions. — Le 15 août 1947, les Anglais quittèrent l'Inde après y avoir créé deux Dominions : l'Inde et le Pakistan. Le 26 janvier 1950, l'Inde ou Bharat devint une République fédérale comprenant toutes les provinces et tous les états qui constituaient l'Empire britannique des Indes, sauf ceux dont est formé le Pakistan. L'Union Indienne est bordée à l'ouest par le Pakistan occidental ; au nord, derrière le Cachemire, par l'Afghanistan, le Sinkiang, puis par le Tibet, le Népal, le Sikkim et le Bhutan ; à l'est par le Pakistan oriental et la Birmanie ; au sud par l'Océan Indien. Le tracé des frontières situées dans l'Himalaya, de la limite territoriale afghane au Népal, n'a jamais été précisé jusqu'ici. L'Union Indienne a une superficie de 316.005.641 hectares carrés. Sa population dépasse 347.000.000. Sa capitale est la Nouvelle Delhi. Elle est composée des états dont nous donnons ci-contre le tableau.

SUPERFICIE ET POPULATION DES ETATS QUI FORMENT L'UNION INDIENNE

Capitale: New-Delhi - Superficie: 316.005.641 ha. - Population: 347.000.000

ETATS

Nom de l'Etat	Capitale	Superficie en hectares	Population
Madras	Madras	32.676.994	49.341.810
Bombay	Bombay	19.798.737	20.849.840
Bengale Occidental ..	Calcutta	7.186.732	21.211.427
Uttar Pradesh	Lucknow	27.517.973	55.020.617
Punjab Oriental ..	Chandigarh (Capitale proposée) ..	9.598.022	12.617.175
Bihar	Patna	18.063.955	36.340.151
Madhya Pradesh ..	Nagpur	25.530.925	16.813.584
Assam	Shillong	13.026.664	7.471.531
Orissa	Bhubaneswar	8.339.282	8.728.544

UNIONS D'ETATS

Saurashtra	Rajkot	4.590.775	2.885.000
Rajasthan	Jaipur	33.261.816	13.085.000
Madhya Barat	Gwalior	12.005.427	7.150.000
Patiala et Union des Etats du Punjab			
Oral	Patiala	2.615.641	3.424.000
Union Travancore Cochin	Trivandrum	2.371.145	7.500.000

ETATS ADMINISTRES PAR LE GOUVERNEMENT CENTRAL

Himachal Pradesh ..	Simla	2.745.400	936.000
Cutch	Bhuj	2.191.399	500.000
Bilaspur	Bilaspur	117.327	110.000
Bhopal	Bhopal	2.612.792	1.331.000
Rampur	Rampur	231.096	477.000
Tripura	Agartala	1.066.044	512.000
Manipur	Manipur	2.232.580	512.000

ETATS AUTONOMES

Hyderabad	Hyderabad	21.319.067	16.338.000
Jammu et Kashmir ..	Srinagar	21.304.822	4.021.000
Mysore	Bangalore	7.629.622	7.329.000

REGIONS A STATUT SPECIAL ADMINISTREES DIRECTEMENT PAR LE GOUVERNEMENT

Delhi	Delhi	148.666	2.000.000 environ
Ajmer	Ajmer	621.600	700.000
Coorg	Mercara	412.587	168.725
Iles Andaman et Nicobar	Port Blair	814.037	28.000
Vindhya Pradesh ..	Rewa	6.373.990	3.569.000

CHAPITRE III

VEGETATION NATURELLE ET ANIMAUX SAUVAGES

Une grande partie de l'Inde étant défrichée depuis des siècles, dans les régions très fertiles comme par exemple la plaine indogangétique, toutes les terres arables sont cultivées. Dans les contrées moins peuplées, les habitants des villes et des villages se sont contentés de labourer les terres nécessaires à leur subsistance. 1.358 millions d'acres sont actuellement cultivées dont 77.000.000 grâce à l'irrigation. La végétation naturelle est encore très importante dans ce pays ensoleillé où elle dépend principalement de l'humidité du sol et de l'altitude. Il reste de vastes espaces susceptibles de donner un très bon rendement agricole.

Les Forêts à Feuillage Vivace. — Dans les régions où les pluies dépassent 200 c/m. par an, la plus grande partie des terres arables sont exploitées, mais sur les pentes des Ghâtes du Plateau Central et de l'Himalaya jusqu'à une altitude de 1.500 m., ainsi que sur les collines de la côte d'Arakan et de l'Assam, se trouvent de belles et grandes forêts. La plupart des arbres qui les composent sont à feuillage vivace, les jeunes feuilles remplaçant les anciennes au fur et à mesure que celles-ci tombent. Les arbres de ces bois sont généralement grands et gros, et le plus souvent d'un grain très dur, ce qui en rend l'exploitation et la vente très difficile, sauf comme bois de chauffage.

Les Forêts de la Mousson. — Là où les pluies sont assez abondantes, et où l'altitude est faible, la chaleur est si forte que durant la saison sèche les arbres perdent leurs feuilles. Les forêts les plus riches sont dans ces régions, et comme elles contiennent des arbres précieux ou de première utilité comme le teck, le sal, l'ébène et le santal, elles sont contrôlées par le gouvernement. Dans l'Inde péninsulaire il existe des montagnes et des collines dont les sommets faits de très bonne terre sont couverts de beaux bois.

Les Forêts Buissonnantes. — Elles se trouvent le long de la frontière du Nord-Ouest, autour du désert de Thar et en quelques lieux du Plateau Central. Elles sont faites de broussailles et de petits arbustes rébarbatifs et armés de piquants, poussant dans des terrains trop secs pour que d'autres arbres puissent y prospérer.

Certaines d'entre elles couvrent de vastes étendues assez comparables aux savanes africaines, remplies d'herbes rudes, de buissons et de taillis hostiles garnis d'épines.

Les Forêts de Montagnes. — Dans l'Inde du Sud et dans l'Himalaya, il existe des forêts ressemblant à celles des régions tempérées, mais elles sont toujours vertes et souvent formées de sals, de khairs, de noyers et de magnolias. Dans les Nilgiri, l'eucalyptus et le wattle d'Australie poussent remarquablement bien ; à Darjiling l'on exploite le cinchona dont on extrait la quinine. Dans l'Himalaya au-dessous de 2.700 m. il y a des conifères, puis des déodars ; plus haut encore se trouve la fameuse ceinture de rhododendrons bordant les pentes couvertes d'herbe rase, épaisse et parsemée, au début de la saison chaude, de fleurettes aux vives couleurs. La coupe des arbres se fait durant la saison sèche, afin de pouvoir aisément les faire traîner par des éléphants ou des bœufs jusqu'au lit des petites rivières où ils attendent la mousson. Durant la saison des pluies, les cours d'eau devenus torrents, emportent les arbres jusqu'aux grandes rivières où ils sont flottés jusqu'à leur destination.

Les Forêts de Mangliers. — Les mangliers, ces vigoureux arbustes, dont les racines doivent baigner dans l'eau de mer à chaque marée haute, pullulent dans les deltas et sur les berges plates et boueuses, et sont très utilisés comme bois de chauffage.

Les Différentes Essences d'Arbres. — Parmi les nombreuses espèces d'arbres indiens le babul, une variété d'acacia, est très commun dans les régions occidentales ; dans les pays de l'est et du sud, les pluies abondantes favorisent le développement des bambous et des palmiers. Les manguiers entourent presque tous les villages ; les mahuas de la famille de l'olivier et les arbres de l'espèce du figuier, comme le pipal et le banyan sont très communs. Les cocotiers et les palmiers aiment les sols sablonneux, voisins de la mer, et prospèrent spécialement bien sur la côte humide et chaude du Malabar. L'avocatier pousse dans les Nilgiri ; les pommiers, les poiriers, les pruniers et les cerisiers sont nombreux sur les flancs de l'Himalaya. Enfin l'on rencontre dans toute l'Inde tropicale des papayers, des orangers, des citronniers et des bananiers. L'on trouve dans les forêts nationales qui couvrent environ 100.000 milles carrés, dont 70.000 sont exploités par le gouvernement, des bois de construction, de décoration et d'ébénisterie dont les principaux sont le teck, le déodar, le mûrier, le palissandre, le laurier, le bois gris d'argent, l'ébène, le sal, le noyer et le kokko. L'on récolte du santal pour la distillerie, du

mirabolam, du tumeric, du gambrier pour la tannerie, du shillac, des gommés et des résines.

Les Prairies. — Peu nombreuses dans l'Inde, elles se trouvent surtout sur le Plateau Central sur les hauteurs situées entre les rivières du Dekkan, et dans l'Himalaya, soit au-dessus, soit entre les forêts.

Les Animaux Sauvages. — Les tigres, les léopards, les cheetas (panthère), les cerfs, les hyènes, les lynx et bien d'autres animaux vivent dans la jungle et les forêts indiennes. Les tigres s'aventurent souvent à l'orée des pâturages où paissent les troupeaux. Les lions devenus très rares, n'existent plus guère que dans le Kathiawar. Les rhinocéros dont l'espèce indienne est presque éteinte, hantent encore la jungle inextricable de l'Assam. Les éléphants vivent dans les forêts, au pied de l'Himalaya, ainsi que dans celles du Plateau Central, de l'Assam et de l'extrémité de la péninsule. Les « buffalos » sauvages et les bisons se plaisent dans les plaines herbeuses surtout dans le Dekkan ; les loups sont très nombreux dans les bois de l'Himalaya, d'où ils guettent les moutons et les chèvres qui broutent dans les prairies. Les hyènes et surtout les chacals se trouvent dans les régions chaudes. Les cochons sauvages et les sangliers se multiplient particulièrement dans la jungle où poussent des acacias. Les antilopes, les civettes, les mangoustes, les rats musqués habitent les plaines, alors que les ours, les ibex, les moutons et les chèvres sauvages préfèrent l'Himalaya. De petits troupeaux d'antilopes se rencontrent dans toute la péninsule, mais elles vont en plus grand nombre dans les régions sauvages, bordant les terres cultivées, tandis que les grands cerfs et les biches s'abritent surtout sur les flancs boisés des collines et des montagnes du Plateau Central. Les crocodiles sont très répandus dans les rivières de la plaine Indo-Gangétique et dans la Mahanadi. Les serpents pullulent partout ; on en connaît plus de trois cents espèces dont beaucoup sont inoffensives mais dont quelques-uns très dangereux tuent cent personnes par jour. Les oiseaux sont nombreux. Il en est de très beaux ; d'autres chantent délicieusement, tel le bul-bul qui ravissait l'empereur Jehan Gir et la belle Nur Jahan. Les oiseaux de proie sont communs, et il y a autant de corbeaux aux Indes que de moineaux en France. Les singes, animaux sacrés, abondent dans bien des régions chaudes là où se pavanent les paons qui sont dédiés à la déesse Saraswati.

CHAPITRE IV

LES HABITANTS

« Si les aborigènes sont de la famille des Malayo-Polynésiens ; si les Dravidiens s'apparentent soit aux Australiens, soit aux Samoyèdes ; si les Aryens ont essaimé soit des plaines danubiennes, soit des steppes sibériennes ; de toute façon, la population résultant de ce croisement forme un chaos de races » (1).

P. MASSON-OURSSEL.

Des époques héroïques nous ne savons pas grand'chose, sinon que de mémoire humaine, l'histoire de l'Inde fut continuellement traversée ou coupée par des invasions. Les premiers aborigènes sur lesquels nous avons quelques renseignements, durent se réfugier lors de l'invasion dravidienne dans des montagnes et des jungles d'accès difficile où leurs descendants vivent encore actuellement. Les Dravidiens furent à leur tour submergés sans être annihilés, par les Aryens qui s'établirent dans les meilleures plaines en chassant devant eux leurs prédécesseurs. Des jaunes, venus de l'est, se fixèrent en Birmanie, en Assam, au Nepal, et dans le Bengale se mêlèrent aux Dravidiens, et de tous temps, l'Inde fut en relation avec l'Afrique. Alexandre descendit la vallée de l'Indus, bientôt suivi de Syriens, d'autres Grecs et de Scythes dont beaucoup se fixèrent dans le pays et un peu plus tard des Huns. Peu de temps après la mort de Mahomet, des incursions arabes par mer, sur la côte de Bombay, furent le prélude aux nombreuses invasions musulmanes qui aboutirent plus tard à l'Empire mogol fondé par Baber, descendant de Tamerlan et de Gengis-Khan dont les hordes avaient pillé, violé, et tout massacré sur leur passage. Les Juifs s'établirent au Malabar, très probablement du temps du roi Salomon, et les Parsis chassés de Perse par les mahométans se réfugièrent sur la côte du Goudjerate au début du VIII^e siècle. Peu nombreux, énergiques, braves et cruels, assoiffés de lucre et de conquêtes, d'aventureux navigateurs portugais conduits par Vasco de Gama, apportèrent la foi chrétienne aux Indes en débarquant à Calicut au printemps de 1498. D'eux et des Européens qui suivirent est issue la sous-famille des Anglo-Indiens dont tant de femmes sont séduisantes (2).

(1) L'Inde Antique et la Civilisation Indienne, page 22 (Edition La Renaissance du Livre — Paris 1933).

(2) Voir chapitre : « Les Anglo-Indiens ».

Ainsi se trouvèrent réunies dans la vaste péninsule, toutes les races de l'ancien continent. Elles se mêlèrent, inégalement, indifféremment, suivant les lieux, les circonstances et les affinités, si bien qu'actuellement l'on rencontre de l'Himalaya au cap Comorin qui pointe vers les solitudes antarctiques, tous les types de l'espèce humaine et leurs sous-types, toutes les formes de tête, tous les genres de nez, toutes les tailles, toutes les couleurs de peau du blanc au noir en passant par le jaune. Ces habitants, qui se mêlent sans souvent se comprendre — l'on parle plus de deux cents langues et dialectes aux Indes — sont plus de 430.000.000, le cinquième de la famille humaine, plus de dix fois la population de la France.

LES RACES PRINCIPALES.

Les Indo-Aryens, descendants directs des Aryens, habitent le Pandjâb, le Radjpoutana et le Cachemire. Ils ont le visage ovale, les yeux grands et foncés, la peau blanche, les cheveux abondants. Grands et bien proportionnés, les Aryens sont très racés, et les Cachemiriennes sont célèbres pour leur beauté depuis des millénaires.

Les Dravidiens se trouvent dans la vallée du Gange, et surtout dans l'Inde péninsulaire. On les reconnaît à leur peau foncée, leur petite taille, leurs yeux foncés ou noirs, leur nez assez large, leur tête plutôt longue, et leurs cheveux souvent bouclés.

Les Mogoloïdes habitent le Népal, l'Assam, la Birmanie et les régions himalayennes. Leur teint est jaunâtre, leur visage est plat et leurs yeux sont généralement fendus en obliques.

LES SOUS-RACES.

Les Aryo-Dravidiens habitent le plus souvent dans l'Uttar Pradesh, le Radjpoutana, et le Bihar. Leur couleur va d'un brun clair au noir.

Les Scytho-Dravidiens se trouvent parmi les Maharattes, les Kinbis et les Coorgs ; issus d'union des envahisseurs scythes et des Dravidiens, ils ont la tête large et le teint souvent foncé.

Les Mongolo-Dravidiens que l'on rencontre surtout dans le Bengale, l'Assam, et l'Orissa, sont mêlés d'Aryo-Dravidiens et de Mongols ; ils sont de taille moyenne, de peau foncée et ont le nez assez large.

Les Turquo-Iraniens se trouvent dans les régions limitrophes de l'Afghanistan et de la Perse. Les Baloutchis et les Afghans sont grands et vigoureux ; leur peau blanche est à peine cuivrée et leurs yeux sont gris ou foncés. Leur nez long et proéminent les font souvent prendre pour des Sémites.

Dans cette diversité qui côtoie le fouillis est une unité, pas très apparente, mais profonde, primordiale, terrienne, que Gandhi a bien comprise s'il n'a su pleinement la révéler à ceux qui en sont le plus près. En effet, l'Inde est essentiellement un pays rural dont 87 % de la population vit dans la campagne, et c'est avec raison que Beni Prasad fait remarquer dans son ouvrage sur Jahan Gir que « la grandeur des plaines indiennes et son caractère agricole ont fait du village une unité sociale ». L'Indien est foncièrement attaché à son village. Sans distinction de caste, de race, de langue, les ouvriers et les employés hindous ne se fixent qu'à contre-cœur dans les villes. Chaque fois qu'ils le peuvent, ils rejoignent leur hameau. Avec joie, ils retrouvent leur case, le dur labeur terrien, leur troupeau (1), le culte de la vache si cher au cœur de l'hindou, et la dévotion aux forces élémentaires. Soumis aux lois de la nature, ils la redoutent et la révèrent. Ils en acceptent les rigueurs et se laissent prendre à sa tendresse, redevenant en cela les paysans, les pasteurs primitifs qu'ils n'ont jamais cessé d'être. Ils chérissent la terre qui souvent ne leur donne que tout juste assez pour qu'ils ne meurent pas de misère. Mais de cette misère-là, ni eux, ni la terre ne sont responsables.

Répartition de la Population. — Du fait même de sa grande population, l'on trouve dans l'Inde des êtres humains partout où ils peuvent vivre et se nourrir. Les habitants se répartissent suivant la fertilité du sol et son degré d'humidité. La population est très dense dans le riche bassin Indo-Gangétique où le climat est sain, les communications faciles et le sol d'alluvions très productif : au Pandjâb, dans les régions bien irriguées ou arrosées par la mousson ; dans les plaines côtières de l'est et de l'ouest où les moussons sont fortes. L'état de Haïderabad et la majeure partie des provinces centrales, sont bien peuplés ; ce n'est guère que dans les steppes du désert salé de Thar et dans une partie du Radjpoutana, dans le Sind non encore irrigué, sur les plateaux arides du Baloutchistan, dans les solitudes rocailleuses de l'Himalaya, dans les forêts et les marécages du Terai et du Sundarban, en enfin dans les forêts touffues, humides et malsaines de l'Assam, que les habitants sont rares ou absents.

La population indienne, qui par comparaison avec celle du reste du monde a toujours été grande, augmente d'une façon suivie et continue depuis 1881. Dans l'Inde qui, après la Chine est le pays le plus peuplé, durant les dix années qui se sont écoulées de 1931 à 1941, la population s'est accrue de 15 %, soit 50.000.000 d'êtres

(1) Le bétail aux Indes est souvent maigre et efflanqué, mais nombreux, trop nombreux peut-être.

— plus que la population totale de la France — mais ce pourcentage est inférieur à la progression enregistrée dans les Indes néerlandaises. Le nombre des femmes est inférieur d'environ 13.000.000 à celui des hommes, et les habitants se sont multipliés moins rapidement dans les états indigènes que dans les territoires britanniques. Lors du recensement (1941), la population se répartissait ainsi :

Inde anglaise	295.809.000
Etats indiens	93.189.000

Total pour l'Empire des Indes.. 388.998.000

Le nombre d'Indiens résidant dans les villes de plus de cinq mille âmes ne dépassent plus 10 % de la population totale, mais alors que de 1850 à 1931 la population urbaine n'avait cessé de diminuer, de 1931 à 1941, l'accroissement des centres industriels a été si considérable que le nombre des villes de plus de 100.000 habitants, est passé de trente-neuf à cinquante-huit. Bombay et Calcutta ont pris rang dans les vingt plus grandes villes du monde. Delhi, Madras, Kanpur et Haïderabad ont dépassé les 400.000 habitants ; les autres villes s'étant le plus développées sont Ahemedabad, Jamshedpour, Lahore et Haïderabad (1).

Les Langues. — Beaucoup de langues et de dialectes sont en usage aux Indes où à peine 13 % de la population sait lire et écrire, et seulement 2 % parle anglais. Les langues indiennes appartiennent aux trois grandes familles : les langues de la famille Indo-Européenne qui descendent du sanscrit et du persan ; les langues dravidiennes — télégou, tamoul, kanarese et le malayalam — parlées par plus de 65.000.000 ; les langues de la famille tibéto-chinoise, en usage parmi environ 13.000.000 d'hommes. La langue la plus usitée, l'hindi est devenue, depuis 1949, la langue officielle, avec l'anglais, de l'Union Indienne. L'ourdou a pris naissance dans les camps des empereurs mogols. Leurs soldats, recrutés dans toutes les parties de l'Inde, en Turquie et en Perse, forgèrent un langage pour pouvoir se comprendre entre eux ; puis cette langue se répandit dans toute l'Inde septentrionale. Elle est aujourd'hui la langue officielle du Pakistan.

Les Religions. — Dans l'univers les quatre religions groupant le plus grand nombre de fidèles sont : la foi chrétienne plus de 700.000.000 ; les croyances chinoises plus de 367.000.000 ;

(1) Depuis le 15 août 1947, se sont produits de grands déplacements de population sur lesquels on manque de documentation précise. Cependant d'après le Comité International de la Croix Rouge, 20 millions d'Indiens auraient été plus ou moins atteints par ces migrations.

l'hindouisme plus de 270.000.000 ; l'Islam plus de 220.000.000. La troisième religion mondiale est de beaucoup la plus importante dans l'Inde. Dans l'immense péninsule où les cultes différents vivent côte à côte sans presque s'interpénétrer, les conversions sont relativement rares ; car l'Indien qui se définit plus facilement en fonction de sa religion que de sa langue ou de sa race, s'intéresse fort peu, en général, à ce que pensent ou font les adeptes d'un autre culte que le sien. L'hindouisme résiste victorieusement, depuis des milliers d'années, à toutes les doctrines qui ont tenté de s'implanter dans son pays. Ses adeptes dont le nombre est environ de 255.000.000 peuvent être répartis en :

hindous de castes	206.117.000 (1)
intouchables	48.813.000

Les mahométans suivent immédiatement, mais de loin avec plus de 93.000.000 d'adhérents ; ils sont donc plus nombreux aux Indes qu'en Turquie, en Irak et en Iran réunis. Les autres cultes se partagent le reste de la population, dans les proportions suivantes :

animistes	2,5 %
chrétiens	1,9 %
sikhs	1,5 %
jaïns	0,3 %
bouddhistes	0,06 %
zoroastriens	0,03 %

Les hindous sont naturellement répandus dans l'Inde entière, mais les mahométans venus en conquérants sont plus nombreux dans le Baloutchistan et tout le long des frontières des pays musulmans, au Cachemire, au Pandjâb, au Bengale et en Assam. Le Pakistan, le plus important des états islamiques du monde, a près de 81.000.000 d'habitants, dont environ 17.000.000 sont hindous, alors qu'actuellement près de 30.000.000 de musulmans sont citoyens de l'Union Indienne. L'animisme est surtout répandu parmi les tribus aborigènes qui vivent presque uniquement dans les montagnes et les collines peu fréquentées. Les chrétiens habitent en général les côtes où les missionnaires qui suivirent Saint François Xavier, se sont consacrés à l'évangélisation. Les sikhs vivent au Pandjâb et les jaïns dans la région de Bombay et au Radjpoutana. Les Parsis, puissants en dépit de leur petit nombre (114.000), résident pour la plupart dans la région de Bombay. Les anglo-indiens qui sont aussi appelés Eurasiens, sont presque tous chrétiens ; de 119.195 en 1931, ils sont passés à 140.422 en 1941. Ils habitent principalement les centres depuis longtemps européens comme Calcutta et Bombay.

(1) Recensement de 1941.

Les Professions. — Les professions manuelles dans l'Inde se répartissent de la façon suivante :

l'agriculture emploie..	67 %	de la population
l'industrie	10 %	—
la domesticité	7 %	—
et enfin le commerce	5,2 %	—

Il est important de noter que beaucoup de gens domiciliés dans les villes, se rendent à la campagne au moment des semailles et des récoltes.

RECENSEMENT DE LA POPULATION DE L'UNION INDIENNE

D'après le recensement fait le 1^{er} mars 1950, la population de de l'Inde se répartit de la manière suivante :

Nom de l'Etat	Population (en millions)	Nom de l'Etat	Population (en millions)
		<i>Report</i>	306,79
Assam	8,51	Patiala et Union des	
Bihar	39,42	Etats du Punjab.	3,32
Bombay	32,68	Rajasthan	14,69
Madhya Pradesh.	20,92	Saurashtra	3,96
Madras	54,29	Travancore-Cochin	8,58
Orissa	14,41	Ajmer	0,73
Punjab	12,61	Bhopal	0,85
Uttar Pradesh ..	61,62	Bilaspur	0,13
Bengale Occiden-		Goorg	0,17
tal	24,32	Delhi	1,51
Hyderabad	17,69	Himachal Pradesh	1,08
Jammu et Cache-		Kutch	0,55
mire	4,37	Manipur	0,54
Madhya Bharat..	7,87	Tripura	0,58
Mysore	8,08	Vindhya Pradesh.	3,88
<i>A reporter</i>	306,79	<i>Total</i>	347,26

DEUXIEME PARTIE

APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'INDE

AVANT-PROPOS

Au XVIII^e siècle, l'Anglais moyen, persuadé que l'Angleterre avait sauvé l'Inde de la barbarie, y débarquait plein de suffisance et de condescendance. A la fin du siècle dernier et jusqu'à la guerre russo-japonaise, la civilisation européenne était partout enviée et respectée, et bien des personnalités indiennes dont dépendait alors l'opinion publique, étaient fermement convaincues de la supériorité morale et matérielle de l'Europe. Puis vint une période (1905-1947) de nationalisme intransigeant où pratiquement tous les Indiens furent imbus du passé de leur patrie et pleins d'un orgueil né, en partie, d'un complexe d'infériorité ; une période où les Anglais furent tenus responsables des injustices sociales et de toutes les calamités. Hindous, Musulmans, Sikhs, Parsis, Anglo-Indiens furent alors nationalistes, mais leur idée de nationalité différant suivant leur religion, leur communauté et leur province, de grandes divergences se firent sentir, toutes les fois qu'ils cessèrent d'être unis « contre » les Anglais. Aujourd'hui, redevenu maître chez lui, l'Indien moyen, tolérant de nature, a oublié sa haine de l'étranger et ne refuse plus de collaborer avec lui, tant dans le domaine matériel qu'intellectuel, et de reconnaître sa dette vis-à-vis des indianistes européens. Ce sont en effet, des Français, Anglais, Allemands, Suisses qui ont dévoilé et mis à la portée de tous, l'héritage ancestral de l'Inde. Les Européens, tout au moins au début, se sont le plus penchés sur les textes hindous pour les étudier et les répandre. Ils ont examiné les monuments aryens, dravidiens et musulmans pour les classer, les comparer, les sauvegarder et, par leur connaissance de l'histoire grecque, romaine et des pays ayant été en contact avec les anciens royaumes indiens, ont retrouvé les points de repère permettant de comprendre, de situer, de coordonner les événements, dont les dates notées par les historiens anciens et dans les récits des voyageurs en Inde, n'étaient souvent conservées dans ce pays que par des traditions orales, des légendes, des chansons de geste et des annales imprécises. On a souvent dit : « Ce peuple n'a pas d'histoire, ou du moins il n'a pas d'historien » (1).

Des invasions aryennes (environ 2000 à 500 av. J.-C.) datent

(1) Essai sur le Régime des Castes, par C. BOUGLÉ. P. II.

les bases de la culture hindoue. Les Persans, qui peuvent à peine être considérés comme des étrangers, tant sont profonds les liens unissant les deux branches — indienne et persane — de la grande famille aryenne, ont beaucoup donné à l'Inde. Ils occupèrent le Gandhâra et la basse vallée de l'Indus de 516 av. J.-C. à la conquête d'Alexandre, incitèrent les Indiens à utiliser dans la construction la pierre à la place du bois, et leur apprirent l'écriture araméenne connue sous le nom de kharostri. Il y a bien des raisons de penser que les colonnes de pierre sur lesquelles sont gravés les édits d'Açoka, furent édifiées à l'instar des inscriptions de Darius et autres rois persans, et certains historiens (1) établissent des rapports entre le développement du jaïnisme, du bouddhisme, et l'enseignement de Zoroastre. Si le séjour des Grecs dans ce pays n'a pas changé le cours de l'histoire, du moins durant plusieurs siècles, l'hellénisme fut un puissant facteur de civilisation. Grâce à eux, des contacts directs s'établirent entre la culture méditerranéenne, celle du Pandjâb et de l'Asie centrale ; la sémitique Babylone ainsi que l'empire des Perses cessèrent de faire écran entre l'Occident et l'Orient. Ces faits sont d'une importance considérable, non seulement pour l'histoire indienne, mais pour « l'histoire du monde qui est la seule véritable histoire » (2). Les Grecs Bactriens, les Scythes, les Chinois, beaucoup plus tard les Musulmans, jouèrent leur rôle dans la formation du patrimoine indien. Durant des siècles, cette contrée fut en excellents termes avec des pays européens tels que la Grèce et Rome, et beaucoup de bouddhistes chinois la visitèrent avant et durant cet âge d'or, la dynastie des Gupta. Il importe de noter que l'orthodoxie hindoue ne coupa jamais complètement l'Inde du reste du monde.

En cette circonstance, comme en ce qui concerne toutes les monarchies anciennes, le bonheur ou le malheur du pays résulta souvent de l'administration d'un ou de plusieurs individus. Un roi fort et bon comme Açoka ou Akbar, un ministre capable comme le fourbe Kautilya ou l'incomparable Mahmoud Gawan, pouvait assurer au peuple des années de stabilité et de prospérité, alors qu'un tyran comme Mohammed Tughluq plongeait le pays dans le chaos et la misère. Les courtes périodes où l'Inde fut unifiée par un gouvernement central, furent les règnes de puissants souverains dont l'œuvre, cependant, fut bientôt anéantie par des successeurs incapables.

(1) *L'Inde Antique et la Civilisation Indienne*, par P. MASSON-OURSÈL, H. DE WILLMANN-GRABOWSKA et Philippe STERN. P. 5. Renaissance du Livre.

(2) *Ibid.*

CHAPITRE V

L'INDE ANCIENNE

Mohan-jo-Daro. — 1922 marque une date pour l'indianisme. Cette année-là, Sir John Marshall, chef du Service Archéologique, R. D. Bannerjee et leurs collaborateurs, découvrirent dans le Sind, à Mohan-jo-Daro, sur la rive ouest de l'Indus, ainsi qu'à Harappa, quelques centaines de kilomètres plus loin, les vestiges d'une civilisation datant d'environ cinq mille ans, mais postérieure à celle dont les ruines d'Amri nous indiquent l'existence. Les fouilles mirent à jour les ruines de quatre ou cinq villes bâties les unes sur les autres, avec leurs rues et leurs ruelles bien drainées, une grande salle à piliers, une somptueuse installation de bains publics avec canalisation, des maisons construites en briques, des bijoux ornés de pierres précieuses, des jouets, d'étonnantes statuettes et des poteries peintes. Cette découverte prouve que l'Inde fut le berceau d'une des plus anciennes civilisations et, quand les sceaux faisant partie des précieux documents auront été déchiffrés, nous apprendrons beaucoup sur le peuple qui, il y a plus de cinquante siècles, était capable d'édifier une ville aussi remarquable, de tisser le coton et de fabriquer ustensiles et instruments de cuivre. Actuellement la plupart des Indiens font remonter la civilisation de Mohan-jo-Daro à 3000 av. J.-C., alors que des historiens américains et européens sont beaucoup plus réservés. Le Professeur Das Gupta pense que cette civilisation a probablement disparu lors d'une grande inondation ou du changement de cours de la Ravi.

Les Dravidiens. — Jusqu'ici on n'a pu fixer d'une façon définitive quand les Dravidiens arrivèrent aux Indes ; fort probablement ils y vinrent par le Baloutchistan, car aujourd'hui encore les Brahuis vivant aux confins de ce pays, parlent une langue d'origine dravidienne. Peut-être ont-ils vécu dans le nord de l'Inde avant d'être rejetés au sud par les Aryens ; peut-être étaient-ils déjà établis dans la péninsule avant la venue des nouveaux envahisseurs ; en tout cas, ce peuple à la peau foncée et au nez large, était parvenu à un haut degré de civilisation, avait imposé son hégémonie aux tribus autochtones, et dès cette époque « la population consistait en un mélange de races » (1). Les marins et les marchands dravidiens connaissaient l'Égypte, Babylone et l'Asie occidentale, et de

(1) A Short History of the Indian People, par TARA CHAND, P. 30.

leurs échanges avec ces pays avait résulté un certain confort et même du luxe. On se demande si les Dravidiens n'avaient pas atteint un degré de développement très supérieur à celui des Aryens, étant donné que ces derniers conservèrent la forme dravidienne de l'administration des villages et de la fiscalité.

Les Aryas ou Aryens (2000 à 1500 av. J.-C.). — L'on fait remonter le début de « l'Inde hindoue » à l'arrivée des Aryens, mais sans rien trouver dans leur littérature pouvant indiquer même approximativement la date de leur venue dans le pays. Le nom « aryen » donne lieu à des controverses. Les Aryens affirment qu'il signifie « homme noble » (en sanscrit *arya*), mais Monier Williams donne une explication plus prosaïque, car faisant dériver ce mot de la racine sanscrite « *viar* » (retourner avec la charrue) il transforme ces aristocrates en paysans.

Ils émigrèrent parce qu'ils avaient besoin de terre et de fourrage pour leur bétail ; le mot qu'ils emploient pour désigner la guerre signifie « désir pour plus de vaches », et n'a rien à voir avec gloire, prestige ou honneur national. Ils avaient fait partie de peuples habitant les plaines de l'Asie centrale, et pénétrèrent aux Indes par vagues successives de 2000 à 1500 avant notre ère. Des historiens pensent qu'ils vinrent en deux groupes : l'un du nord par le Cachemire et l'autre du nord-ouest ; d'autres savants affirment que le pays d'origine des Indo-Européens est l'Europe soit orientale, soit septentrionale. Du Pandjâb ils continuèrent leur marche vers l'est et se fixèrent dans le pays situé entre le Gange et la Djamna dont ils vainquirent les occupants plus civilisés mais moins hardis et moins vigoureux, et qui ne connaissait ni la cavalerie, ni le char de combat.

Comme tous les vainqueurs, les Aryens, persuadés de leur supériorité, méprisaient les vaincus qu'ils appelaient « *dasya* » ou « *dasus* », mais ceux-ci étant trop nombreux et trop utiles pour être détruits, il y eut bientôt interpénétration entre les deux races dont les descendants adoptèrent beaucoup de coutumes et de divinités dravidiennes. Les Védas, plus tard le Râmâyana et le Mahâbhârata, les deux grands poèmes de l'âge épique, nous renseignent sur les institutions politiques, la religion et l'histoire légendaire des Aryens. Vers la fin de cette époque, l'hindouisme s'étant développé et les brahmanes ayant abusé de leur pouvoir, une réaction se produisit cinq ou six siècles avant notre ère et deux grands philosophes — Mahâvirâ et Gautama Çakyamouni — prêchèrent des doctrines basées sur les lois du « karma » et de la réincarnation, ainsi que sur l'égalité foncière des humains. Les Aryens continuèrent à se répandre vers l'est, et on les trouve lors

de la période bouddhique au Magadha, aujourd'hui le Bihar méridional. Ils s'organisèrent en petits états administrés par des rois, ou en républiques de tribus dont les deux plus importants étaient les Licchavis et les Çakyas.

Darius et Alexandre. — Les royaumes de Koçala, de Magadha et de Vindhya (Bihar), sont les premiers que nous atteste l'histoire. L'état de Magadha absorba celui de Koçala et établit sa suprématie sur toute la moyenne et la basse vallée du Gange, transportant ainsi le centre de la civilisation aryenne en plein pays du riz, à peu près à l'époque où Darius de Perse annexait le Pandjâb. L'existence d'une satrapie persane au nord de l'Inde, eut des conséquences philosophiques et culturelles que nous avons déjà mentionnées. L'expédition d'Alexandre (327 av. J.-C.) qui dura sept ans amena un contact effectif entre l'Orient et l'Occident, et nous donne la première date certaine de l'histoire indienne.

L'Empire Maurya. — Dès la mort du Macédonien, Candragupta Maurya, dont les origines sont obscures, organisa des révoltes contre les Grecs, puis contre les rois de Magadha dont il prit la place en 322 av. J.-C. Par son habileté politique et son génie militaire il fonda le premier grand empire indien, repoussa Seleukos Nikator, général d'Alexandre, devenu roi de Syrie, qui était entré dans l'Inde septentrionale jusqu'à la chaîne des Vindhya. Grâce à l'habileté de son ambassadeur Mégasthène, Seleukos Nikator obtint la paix en échange de la main d'une de ses filles et de deux provinces de son royaume ; de plus, Gandragupta admit les Grecs dans la société indienne en leur reconnaissant une caste. Mégasthène passa plusieurs années à Pâtaliputra, capitale du roi vainqueur, et nous a laissé de nombreux écrits. Si ses dires sont sujets à caution du fait même de sa situation à la cour, ils n'en sont pas moins les meilleurs renseignements que nous ayons sur cet Etat.

L'Empire, hautement civilisé et organisé comportait cinq provinces dont la principale dépendait directement de l'empereur, juge en dernier ressort de tout procès civil ou criminel. Les autres provinces étaient gouvernées par des vice-rois, le plus souvent choisis parmi les princes de la famille royale, et c'est en exerçant cette fonction qu'Açoka fit son apprentissage d'administrateur. Le gouvernement de la capitale, et probablement des autres grandes villes, était assuré par des conseils municipaux, tandis que les villages, groupés par douze, étaient administrés par un fonctionnaire. La terre appartenait en principe à l'Etat, et sa location se confondait avec l'impôt qui était d'un quart de la récolte.

Mégasthène, en nous faisant savoir que l'armée de Candragupta comprenait trois cent mille cavaliers et six cent mille fantassins, même

s'il y a là beaucoup d'exagération, nous permet de présumer de quel poids elle pesait sur l'administration de l'autocrate monarque qui vécut, prisonnier volontaire dans un palais magnifique, une vie somptueuse, tout orientale, sans jamais passer deux nuits de suite dans la même pièce. La police secrète avait un rôle prépondérant, mais ce prince dont l'empire avait été créé par la force, ne fit pas reposer son pouvoir uniquement sur la force. Il confia pour une large part l'administration à son fidèle ministre, Kautilya, qui rédigea un manuel, l'Artha Câstra, dont Machiavel eût pu s'inspirer ; nous savons ainsi qu'il utilisait l'intrigue, l'espionnage et l'argent pour se créer des intelligences chez l'ennemi, selon les usages de la politique en tous temps et tous pays.

Açoka. — Cette dynastie atteignit son zénith avec Açoka qui, après avoir fait assassiner son frère, monta en 264 av. J.-C. sur un trône solidement établi, et appuyé par une administration bien organisée. Ayant gagné la bataille de Kalinga, il cessa de recourir à la guerre, pour avoir constaté le carnage causé par sa victoire. Bien équilibré et conscient de son devoir, il garda le royaume que son grand-père avait acquis par les méthodes habituelles des bâtisseurs d'empire, mais s'abstint de toute autre agression. Son génie, sa bonté, sa tolérance le font figurer parmi les plus grands hommes de l'humanité. Il corrompit le bouddhisme par des dons excessifs aux bonzes, mais sa générosité s'étendait également aux temples hindous et aux monastères jaïns, et il alla même jusqu'à interdire toute critique acerbe contre les différentes croyances pratiquées dans son royaume. Trop de son temps pour songer à abolir l'esclavage, il exigea que l'on traitât bien les esclaves, mais dépassa son époque en encourageant l'instruction des femmes, et en créant une administration spéciale pour s'occuper des peuplades arriérées de son empire. « Tous les hommes sont mes enfants », répétait-il souvent, et sur l'un de ses édits de pierre, il fit graver : « Il n'y a pas de plus grand devoir que le bien-être de tous les vivants ». Mettant ses dires en pratique il fonda des hôpitaux, fit soigner les animaux malades, ordonna de planter des arbres le long des routes, de creuser des puits et de bâtir des maisons pour recevoir les voyageurs sans aucune distinction de race ou de caste. Après sa conversion au bouddhisme, il ne mangea plus de viande, décréta qu'aucun vivant ne serait tué durant cinquante-six jours de l'année et s'efforça d'empêcher, le plus possible, l'abat des animaux.

Açoka a laissé dans ses édits des enseignements s'adressant à tous les temps et à tous les hommes : « Il faut écouter son père et sa mère, et le respect qu'on leur donne doit être étendu à toute créature vivante... La vérité doit être dite... Le professeur doit être

vénéré par l'élève, et une vraie courtoisie doit être d'usage entre parents ». Il est probable que l'empereur croyait à une vie après la mort, car il est parlé sur ses colonnes « du bonheur devant être le lot d'un homme en ce monde et dans l'autre s'il suit les instructions du souverain » ; cependant ses édits sont si strictement pratiques dans leurs enseignements, qu'il « est probable que l'empereur comme son maître, le Bouddha, ait ignoré, sans la nier, l'existence d'un Dieu omnipotent » (1). Il changea complètement sa manière de vivre après sa conversion, mais ne devint pas un ascète et continua à avoir deux femmes, probablement davantage. Il ne semble pas non plus s'être mêlé de la morale ou de la vie privée de ses sujets, car ses édits ne contiennent aucune condamnation des usages du temps qui voulaient que les courtisanes, loin d'être méprisées, fussent traitées de la même manière que les citoyens de basse classe remplissant comme les coiffeurs et les parfumeurs des emplois indispensables.

La conversion d'Açoka changea le cours de l'histoire asiatique. Les bonzes, avec son aide matérielle et morale, répandirent leur doctrine humaine universelle et civilisatrice dans l'empire, à Ceylan et, avec le temps, la « Bonne Loi » conquît les deux tiers de l'Asie. Des missionnaires allèrent évangéliser, avec moins de succès, des pays lointains comme l'Egypte, la Syrie et la Macédoine. Ce souverain avec ses nombreuses vertus et ses quelques défauts, dont le plus grand était l'égoïsme — il est difficile d'être à la fois modeste et réformateur — n'en est pas moins « le Sage parmi les Sages qui furent pour l'humanité des chefs » (2). Il illustre magnifiquement cette phrase de Joseph Mac Cabe : « Un des plus beaux hommages que l'on puisse rendre au Bouddha, est de constater que même quand ses dévots étaient les maîtres ou les vainqueurs, ils n'ont jamais été des tyrans ou des oppresseurs ».

L'Empire Maurya consistait en un grand nombre de royaumes et de peuples jouissant d'une grande autonomie, et s'administrant eux-mêmes. L'empereur était le chef suprême, gardien de l'ordre social, protecteur de la vie et des biens de ses sujets, de l'éducation, de l'industrie et du commerce. Il veillait également à l'administration de la justice et à l'application de la loi — la justice était rendue en vertu de la « Loi Sacrée » (le dharma) — des engagements entre les partis, des coutumes et des édits royaux. Il avait une garde de corps féminine, et dirigeait lui-même le gouvernement central dont l'organisme le plus important était le grand Conseil, mais le roi prenait seul ses décisions. Les ministres présidaient à

(1) *The Ancient World*, par Joseph MAC CABE.

(2) MASSON-OURSSEL. *Ibid.* P. 44.

l'administration dont le personnel était très important. Une police secrète, très bien organisée, active et nombreuse, renseignait l'empereur sur tout ce qui se passait dans ses Etats.

Comme ce fut si souvent le cas dans l'histoire indienne, l'empire Maurya reposait sur son souverain ; aussi déclina-t-il dès la mort d'Açoka en 226 av. J.-C. Le dernier roi de sa dynastie fut assassiné, probablement en 185 av. J.-C., et le Magadha, privé de sa gloire, fut gouverné par des petits princes dont on a oublié jusqu'aux noms. Le démembrement du plus grand empire indien qui ait jamais existé, fut suivi d'une période d'instabilité, de troubles, de luttes entre petits souverains et d'invasions qui dura cinq siècles. Dans l'Inde centrale les dynasties brahmanes des Çunga et des Kânva qui succédèrent aux Maurya, furent des réactions hindoues contre le bouddhisme et l'hellénisme. Ces dynasties disparurent au cours de la deuxième moitié du premier siècle avant notre ère.

L'Invasion des Grecs Bactriens. — Vers 260 av. J.-C., les Grecs Bactriens et les Parthes s'affranchirent du joug séleucide, puis envahirent le Pandjâb. Leurs chefs prenant le titre de satrapes, fondèrent des royaumes à Taxila, Malwa, Kathiawar et au Goudjerat, et ces petits états, véritables centres helléniques furent bientôt complètement coupés de la mère patrie. Démétrios (vers 190 av. J.-C.) conquiert le Pandjâb, le Sind, la presqu'île de Kathiawar et une partie du Goudjerate. Son lieutenant, Eukraditès, après l'avoir vaincu, s'empara d'une partie de ses états, et fut le « premier prince grec s'abandonnant à l'attraction de l'Inde » (1). Un de ses successeurs atteignit Pâtaliputra, puis Ménandros, roi de la petite principauté de Taxila, se rendit maître de toute l'Inde grecque, et établit sa capitale à Sâgalâ (Sialkot).

Le pays eut une nouvelle période de prospérité sous ce règne, dont un document bouddhique nous donne une idée : « La cité de Sâgalâ est un grand centre de commerce ; elle est située dans un pays délicieux, accidenté et bien arrosé, rempli de jardins, de parcs, de bocages, de lacs et de réservoirs... De sages architectes l'ont bien construite et son peuple ignore toute oppression, car tous leurs adversaires et leurs ennemis ont été abattus... Les apôtres de toutes les religions y sont les bienvenus, et les docteurs de toutes les croyances s'y donnent rendez-vous ». Ménandros que l'on appelle souvent Milinda, sut être à la fois un Hellène et un Indien bouddhiste, car il se convertit à cette religion qui fit de lui un saint. Son œuvre religieuse, l'association intime du bouddhisme et de l'hellénisme dura des siècles, mais son empire périclita aussitôt après sa mort, vers 150 av. J.-C.

(1) Histoire de l'Asie : l'Inde, par R. GROSSET, P. 44.

Les Invasions Scytho-Parthes. — Chassés de l'Asie Centrale par d'autres nomades, les tribus Yue-tche, très probablement de race indo-aryenne, se mirent en marche vers l'Occident, poussant devant elles les Scythes, dont les Sakas et les Parthes, qui envahirent l'Inde en 90 av. J.-C. Ces invasions mirent fin à la plupart des royaumes indo-grecs de 80 à 30 avant notre ère, mais les razzias qu'elle produisirent dans ce pays durèrent jusqu'au III^e siècle après J.-C. Gondophares, le plus connu des rois scytho-parthes, appelés également indo-parthes, aurait fait venir Saint Thomas dans l'Inde. Sa dynastie fut renversée par d'autres envahisseurs, les Kusâna, qui régnèrent au Gandhâra et au Pandjâb, et dont le grand souverain, Kaniska (144 A. D.), régna sur un vaste empire. Ce souverain bouddhiste fit bâtir des stupas et des monastères, favorisa la propagation du bouddhisme, mais fut généreux et tolérant envers tous ses sujets. Libéral patron des arts, il fit décorer par des artistes grecs les monuments qu'il éleva dans Peshawar, sa capitale d'hiver, encouragea l'école des artistes du Gandhâra et fonda un monastère bouddhique qui fut un grand centre intellectuel jusqu'au IX^e siècle. Son empire, dont les dates sont incertaines, périclita à sa mort, et au III^e siècle de notre ère, seul en restait le petit état du Gandhâra où ses successeurs vivotaient jusqu'au X^e siècle.

CHAPITRE VI

LA PERIODE HINDOUE

L'Age d'Or de l'Hindouisme. — On sait peu de choses sur le Magadha durant les siècles qui précédèrent l'avènement de Candragupta, prince de Magadha et fondateur de la dynastie de ce nom, qui épousa une princesse de la célèbre famille des Licchavis et rétablit en 320, à Pâtaliputra, une monarchie purement hindoue.

Son fils, Samudra Gupta fut un général victorieux, un poète et un musicien, mais il était réservé à Candragupta II, plus célèbre sous le nom de Vikramaditya (Fils du Pouvoir) d'être le grand monarque de cette lignée. Conquérant et protecteur des arts, il réunit à sa cour des philosophes, des artistes, des savants et des poètes dont le plus célèbre, Kalidasa, est un classique indien. Durant son règne, le moine bouddhiste, Fa-hien, séjourna dans le pays dont il dit : « Les habitants sont nombreux et heureux. Ils n'ont pas à faire inscrire leur famille, ni à se soucier des magistrats ou de leurs

lois. S'ils veulent s'absenter, ils le font ; s'ils ne veulent pas bouger, ils ne bougent pas. Ceux cultivant les terres royales payent en rapport des gains qu'ils font. Leur roi gouverne sans avoir besoin de recourir aux châtimens corporels ou à la peine de mort ; les criminels payent une amende plus ou moins élevée suivant leurs méfaits. Ce n'est qu'en cas de rébellion que l'on coupe la main des révoltés... Dans tout le royaume la grande majorité des gens s'abstient de tuer des animaux et de boire des liqueurs intoxicantes. Seuls les bouchers font exception à cette règle ; aussi ces méchants vivent-ils à part. Les marchands ont créé des maisons où l'on fait la charité, et où l'on donne des médicaments à tous les pauvres du pays. Les sans ressources du royaume reçoivent dans ces établissemens tous les soins dont ils peuvent avoir besoin ».

Sous l'impulsion des Gupta, les traditions religieuses et littéraires pré-bouddhiques furent reprises ; le Râmâyana et le Mahâbhârata auxquels fut ajouté la Bhagvad Gita écrits dans la forme que nous connaissons aujourd'hui. Les livres de feuilles de palme ou d'écorce devinrent d'un usage courant. L'astronomie, les mathématiques, la médecine, la chirurgie firent de grands progrès, et Bhâskaracharya énonça la loi de gravitation. Charaka et Susruta écrivirent sur la médecine. L'on étudia le corps humain en disséquant les cadavres ; l'on commença à s'intéresser à la botanique, à la chimie et à vérifier l'action des drogues végétales ou minérales sur les malades traités dans les nombreux hôpitaux du royaume. Mais le jaïnisme fut éclipsé, et le bouddhisme tomba en désuétude au profit de l'indouisme.

Les Invasions des Huns Hephthalites. — L'épanouissement de cet empire fut brusquement arrêté par les incursions successives des Huns Blancs (452-525), et les petits royaumes qui se constituèrent alors, eurent relativement peu d'importance. L'un de leurs rois, Mihirakula ravagea le royaume des Gupta et persécuta les bonzes, comme Attila dévasta les pays d'Europe. Aux Indes ils furent enfin battus, en 528, par une confédération de princes hindous. Plusieurs tribus de ces ennemis vaincus adoptèrent la religion brahmanique, et ne tardèrent pas à se fondre dans la population.

Harsa. — L'orage passé, ce fut à Thanegvar dans l'Inde centrale, au VI^e siècle, qu'un descendant par les femmes des Gupta, le Raja Prabhâkaravardhana, fixa à nouveau le centre politique et culturel de l'Inde septentrionale. Son fils aîné et successeur ayant été assassiné, les nobles élurent roi en 606, son autre fils Harsa, âgé à peine de dix-sept ans. Ce prince, « en appuyant la force sur la justice et la justice sur la force » (1), soumit la plus grande partie

(1) MASSON-OURSSEL, *Ibid.* P. 65.

de l'Inde du Nord, mais fut arrêté au Dekkan par Pulakeçin II de la dynastie des Câlukya. Cet événement capital de « l'histoire indienne, en sauvegardant l'autonomie de l'Inde du Sud, permit aux deux aspects de la culture brahmanique — l'aryenne et la dravidienne — de se développer séparément, mais ne facilita pas une unification de la péninsule » (1).

Harsa, né hindou çivaïte, se convertit au bouddhisme et fut un saint couronné. Hiuan-tsang, moine chinois qui passa alors quinze ans aux Indes, a écrit de ce roi : « Il était juste dans son administration et s'acquittait ponctuellement des devoirs de sa charge... La journée du roi était divisée en trois périodes : une pour les affaires du gouvernement et deux pour les devoirs religieux... Il fit cesser l'usage de la viande dans les « Cinq Indes » et interdit de prendre la vie sous peine de sévères châtiments... Il édifia des auberges dans tout son royaume où l'on trouvait de la nourriture, de l'eau et des médecins qui soignaient gratuitement les pauvres » ; et encore : « L'administration est douce et le pouvoir exécutif simple... Les revenus des terres royales sont divisés en quatre parts : la première est destinée aux affaires de l'Etat ; la seconde à payer les ministres et les fonctionnaires de la cour royale ; la troisième à récompenser les hommes de génie, et la quatrième à pourvoir de donations les ordres religieux... Les taxes que le peuple paye sont légères, et leurs obligations sont modérées ».

Tous les cinq ans Harsa réunissait à Prayag (Allahabad), de grandes assemblées où avaient lieu des controverses religieuses. Les discussions terminées, le roi distribuait aux prêtres bouddhistes, aux brahmanes, aux jaïns et aux « hérétiques », tous les biens qu'il avait personnellement amassés depuis le dernier congrès. Très instruit, calligraphe merveilleux, il a laissé trois drames d'une réelle valeur, et a fondé la grande université bouddhique de Nalanda qui comptait souvent plus de dix mille étudiants. Il défendit de tuer les animaux dans tous les états du royaume où les voies de communications étaient peu sûres, les brigands nombreux et les châtiments sévères. La foi du souverain ne fit que retarder le déclin du bouddhisme. Le Mahâyâna, la forme de cette religion qu'il protégeait, fut à la longue absorbé par l'hindouisme, et Pâtaliputra et Boudh-Gaya, les grands centres de la religion bouddhique, furent de plus en plus désertés. En fait, le pouvoir des brahmanes et le système des castes sur lequel repose toute l'organisation sociale hindoue, n'avaient jamais été détruits.

Harsa qui mourut sans héritier en 647, termina sa vie dans l'ascétisme. Son empire ne tarda pas à se démembler et durant les

(1) R. GROSSET : L'Histoire de l'Asie. L'Inde. P. 108.

cinq ou six siècles de chaos qui suivirent, seuls les Radjpoutes parvinrent à une unité relative mais glorieuse.

Les Radjpoutes. — Les Radjpoutes, qui se disent descendants du soleil, de la lune et du feu, eurent très probablement pour ancêtres des nobles aryens, des Indiens, des Scythes et des Huns. L'épopée de ces « fils de roi », ainsi qu'ils se dénommèrent eux-mêmes, commença vers 850. Au ^x siècle, les trente-deux clans radjpoutes formaient une seule caste guerrière et essentiellement hindoue. Ils commencèrent par s'établir dans le Goudjerate et l'Aoude, puis conquièrent le pays auquel ils ont donné leur nom. Leurs annales, aussi héroïques que la « Chanson de Roland » et la « Mort d'Arthur » nous donnent une idée de leur culte de l'honneur, de leur courtoisie, de leur courage et de leur respect pour les femmes, mais nous apprennent également qu'ils se querelaient et se battaient continuellement entre eux.

L'un des principaux personnages des cours radjpoutes était le barde-héraut qui chantait la généalogie des membres de la famille princière, et récitait leurs hauts faits : victoires, duels, mort du guerrier succombant sous le nombre ou la fatalité, ou de l'héroïne préférant le bûcher au déshonneur d'être faite prisonnière. Ils aimaient la vie, le cheval, la chasse et la guerre, protégeaient les faibles, cultivaient les arts, et avaient le mépris de la mort ainsi que les instincts pillards des barons d'Europe au Moyen Age. Plusieurs de leurs clans conquièrent des royaumes, et aux ^{ix} et ^x siècles la plupart des maisons régnantes de l'Inde du Nord étaient radjpoutes. Un prince Raja Bhoja s'établit dans l'ancienne capitale d'Harsa, régna sur le Kathiawar et une partie de la vallée du Gange, et fit noter très soigneusement les lois et les usages des hindous. Les Radjpoutes étaient, en grande majorité, des ennemis irréductibles des musulmans.

L'INDE DU SUD.

Le Dekkan. — Le Dakshinapatha, le Dekkan actuel, resta longtemps séparé et protégé de l'Inde par une jungle impénétrable et des chaînes de hautes collines. Le Râmâyana nous présente ce pays comme étant habité par des démons, et nous n'en savons rien de précis jusqu'à la dynastie des Andhra.

Les Andhra. — De race dravidienne, dont les descendants sont les télégous, régnèrent dans la région située entre les estuaires de la Godavéri et de la Kistna qui se jettent dans le golfe du Bengale. Puissants au temps de Candragupta Maurya, ces rois durent se soumettre à Açoka, mais reconquirent leur indépendance à la mort de cet empereur. En 28 av. J.-C. un roi Andhra tua le dernier

souverain de Magadha et durant les deux siècles qui suivirent, ce royaume s'agrandit et prospéra si bien que vers l'an 120, cette dynastie régnait dans la ville sainte de Nasik, devenue leur capitale, sur le Bihar, le Malwa, le Kathiawar, le Goudjerate et le Konkan. Beaucoup de leurs sujets ayant été convertis au bouddhisme par les missionnaires d'Açoka, cette dynastie hindoue fut très bienveillante pour les adeptes de la « Loi de Piété », et le pays est encore rempli de caves sculptées où vivaient des bonzes, dont certaines, à Karli, à Nasik et à Kanheri, font notre admiration.

Le royaume atteignit une grande prospérité, grâce à son commerce qui se faisait par terre avec le nord de l'Inde et le Bengale, et par mer avec les Grecs d'Alexandrie qui, en échange de vin, de verrerie et d'autres articles, recevaient des Indes mousselines, parfums et onguents dont une grande partie allait à Rome. Les marchands et les artisans étaient groupés en corporations riches, puissantes et bien organisées. L'administration était libérale ; les rois protégeaient les arts et particulièrement la littérature. La dynastie prit fin vers 225, et les principautés qui avaient contribué à sa chute, furent absorbées les unes après les autres par le royaume de Bâdâmi.

Les Câlukya de Bâdâmi. — Cet état fut fondé en 550 dans ce qui est actuellement la région de Bijapour. Son sixième roi Pulakeçin II (609-642), conquit l'ancien empire des Andhra et arrêta Harsa le long de la rivière Narbada. L'armée de ce souverain impressionna beaucoup le moine chinois Hiuan-tsang ; d'après lui les guerriers calukyas et leurs éléphants de guerre allaient à la bataille, intoxiqués par des liqueurs fortes. Pulakeçin II était si fameux que le roi Khusru de Perse lui envoya une ambassade, ce qui porte à penser que des relations commerciales s'établirent alors entre la Perse et le Dekkan. Sous cette dynastie, le bouddhisme céda peu à peu le pas au brahmanisme et au jaïnisme ; de magnifiques sanctuaires hindous, dont les temples souterrains de Bâdâmi et d'Elephanta, furent construits, et la statue du saint jaïn, Gamata, fut édifiée à Stravana Bergola, dans le Mysore. Les célèbres fresques d'Ajanta commencées en 550, contribuent à la gloire de ce souverain, car elles furent terminées l'année même de sa mort.

Cet empire s'écroula lors d'une invasion d'un roi Pallava qui en détruisit la capitale, après en avoir exterminé la plupart des habitants. Pendant douze ans l'anarchie prévalut dans le Dekkan, mais en 674 le roi Vikramaditya Câlukya vengea Pulakeçin en prenant Kanchi, capitale des Pallava. La lutte se poursuivit durant trois quarts de siècle, jusqu'à ce que les petits états issus de ce

royaume qui se battaient sans cesse entre eux, fussent tous vaincus par les Rastrakuta.

Les Rastrakuta. — Cette dynastie, dont les ancêtres avaient été feudataires des Andhra, s'épuisa en des querelles continuelles avec ses voisins. Un de ses premiers rois construisit le magnifique temple de Kailasa à Ellora, en taillant dans une colline un énorme bloc de pierre qu'il fit ensuite creuser et sculpter. L'Etat qui s'étendait sous le règne d'Amogavarsha (815-875) de la mer d'Oman au golfe du Bengale, était très riche, car la côte du Konkan faisait un grand commerce avec les Arabes du Sind et avec le golfe Persique.

Les Câlukya de Kalyani. — En 973, un prince de cette famille renversa les Rastrakuta et fonda un deuxième royaume câlukya dont les descendants régnèrent durant plus de deux siècles à Kalyani. Aux environs de 1167, une réaction se produisit contre les brahmanes et les croyances hérétiques des jaïns. Les adeptes de la nouvelle secte, encore très nombreux dans certaines régions de ce pays, adorent Çiva sous la forme du Lingam et rejettent le brahmanisme et les Védas.

L'Inde Dravidienne. — L'extrémité de la péninsule n'accepta l'hindouisme qu'en le modifiant, et subit à peine l'influence du bouddhisme. C'est par les récits des marins, des commerçants et des géographes des contrées ayant été, dès l'antiquité, en rapport avec les royaumes dravidiens que nous avons quelques aperçus de l'histoire des états situés entre la rivière Kistna et le cap Comorin. L'étude des langues et des monuments du pays prouvent que l'infiltration aryenne y était très ancienne, et l'Ancien Testament nous apprend que Salomon (974-932 av. J.-C.) envoya des bateaux y chercher « de l'ivoire, des singes et des paons pour décorer ses palais ». En 309 av. J.-C., une communauté jaïne se fixa à Stravana Bergola ; en 254 av. J.-C. des bonzes, à l'instigation d'Açoka, vinrent au Dekkan et dans l'Inde méridionale, mais le bouddhisme ne prit racine qu'à Ceylan. L'Inde du Sud fut de tout temps un pays de navigateurs. Si les hindous de haute caste ne pouvaient sans commettre un sacrilège, quitter leur pays natal, les commerçants et les marins des autres castes étaient nombreux. Les marchands romains et grecs d'Alexandrie allaient à Aden, et de cette ville sur la Mer Rouge à la côte du Malabar, où ils payaient en or des tissus, des épices, des pierres précieuses et des perles. L'Océan Indien était alors vraiment digne de son nom, car les grands navires des rois tamouls le sillonnaient en tous sens et portaient les marchandises indiennes dans le golfe Persique, ainsi qu'à Sumatra et en Extrême-Orient.

Les Trois Royaumes des Chola à l'est, des Pandya au sud et des Chera à l'ouest, existaient déjà au temps d'Açoka.

Les Chola. — Karikal, le premier roi de cette famille dont nous ayons connaissance, envahit Ceylan vers l'an 100 et en ramena des milliers d'esclaves qui construisirent un grand barrage sur la rivière Cavéry. Cette dynastie s'assura la suprématie dans l'Inde du Sud par la victoire décisive d'Aditya sur les Pallava. Leur plus grand roi, Raja Raja le Grand, monta sur le trône en 985, conquît le Mysore, Kalinga et Ceylan et construisit une flotte qui annexa les îles Laquedive et Maldiva. En 1005 il abandonna le trône à son fils Rajendra, dont les navires allèrent conquérir une partie de la Birmanie et la péninsule Malaise.

La monarchie Chola était constitutionnelle ; les pouvoirs royaux étaient limités par cinq assemblées : du peuple, des médecins, des astronomes, des prêtres et des ministres. Le peuple, surtout dans les campagnes, prenait part au gouvernement. Une fois par an chaque groupe de village tirait au sort son conseil qui avait sa propre trésorerie et était responsable de la justice, de l'irrigation, des routes et des terres communales de son district. Le gouvernement prélevait un sixième des récoltes et percevait des impôts, notamment sur les importations et les mines. Les Chola furent de grands bâtisseurs. Leur chef-d'œuvre est le beau temple de Tanjore dont le sommet d'un des « gopurams » est fait d'un bloc de pierre sculptée pesant plus de soixante-dix tonnes. Pour le mettre en place, on dut construire une rampe inclinée de plus de six kilomètres de long.

Les Pallava. — En 350, les Pallava furent les suzerains des rois Chola et Pandya, ainsi que de Ceylan. La guerre entre eux et les Câlukya fut une lutte sans merci, car en dépit des lois et des coutumes, on égorga les brahmanes, les femmes et les enfants. En 610, le roi Câlukya, Pulakeçin II leur enleva deux provinces, mais en 642, les Pallava se vengèrent en tuant Pulakeçin et rasant sa capitale. Puis, durant trente ans, les Pallava s'agrandirent, s'allièrent avec le roi de Ceylan, et devinrent les souverains les plus importants du sud de l'Inde jusqu'à la prise de Kanchi, en 674, par les Çalukya. Cette victoire procura à ces derniers de grands trésors et, ce qui était beaucoup plus important, la presque totalité des éléphants de leurs ennemis. Les Pallava ne se remirent jamais de ces pertes et, moins d'un siècle plus tard, la suprématie de l'Inde du Sud leur échappa au profit des Chola. Avec eux disparut une civilisation qui avait protégé le bouddhisme, puis le jaïnisme et enfin le çivaïsme.

Kanchi fut le centre intellectuel de ce royaume qui a laissé, à

Mamallapuram, près de Madras, en témoignage de sa culture et de son art, l'un des plus beaux et des plus surprenants tours de force conçus par le génie humain. Le roi Pallava qui vainquit Pulakegin fit construire au bord de la mer de nombreux temples, et sculpter des rocs, parmi lesquels le célèbre bas-relief de la « Descente du Gange » et les Sept Pagodes, sept admirables monolithes taillés et ouvragés à même des blocs de pierre, coupés dans une colline dont il ne reste qu'eux.

Les Pandya. — Cette dynastie dont l'épanouissement fut empêché durant des siècles par les Pallava et les Chola, devint très puissante quand leur roi, Sandara Pandya, étendit, au XIII^e siècle, son pouvoir sur tout le pays tamoul. Lorsque Marco Polo visita le port de Kayal en 1288 et en 1293, il fut surpris par la richesse de ce royaume dont il dit grand bien. Le magnifique temple de Madura, ancienne capitale des Pandya, témoigne de la maturité de leur art et du savoir-faire de leurs architectes et de leurs ingénieurs. Malheureusement, quand les incursions musulmanes commencèrent, les princes tamouls, déjà épuisés par leurs rivalités fratricides, ne s'unirent pas et furent vaincus, les uns après les autres, par les cavaliers mahométans.

CHAPITRE VII

LA PERIODE MUSULMANE

Mohammed-ibn-Quasim. — L'arrivée des musulmans aux Indes date de 711, soit moins de quatre-vingts ans après la mort de Mohamet. Le Califat de Bagdad ayant eu un de ses bateaux saisi par un souverain hindou du Sind, son général, Mohammed-ibn-Quasim, s'empara de la vallée du même nom. Cet événement n'est qu'un épisode dans l'histoire de l'Inde, car si les envahisseurs y restèrent à peine un demi-siècle, ils n'entrèrent pas dans l'intérieur du pays, n'en changèrent pas l'armature financière et économique, et entretenrent de bons rapports avec les rajahs du Goudjerate et du Dekkan. La conquête faite, Mohammed-ibn-Quasim, musulman pieux, s'en tenant aux enseignements du Prophète, ne dépouilla pas les hindous dociles de leurs biens, laissa à ceux qui s'en acquittaient avant son arrivée le soin de percevoir les impôts, y compris les taxes destinées aux vainqueurs, et leur confia également l'administration civile du pays. Cette politique,

continué après sa mort, eut comme résultat secondaire un grand nombre de mariages d'Arabes avec les femmes du pays, non seulement dans le Sind mais également sur la côte du Malabar, très fréquentée à cette époque par les navires arabes, et c'est ainsi que naquit la race des Moplals. Les Arabes du Sind apportèrent à Bagdad la culture hindoue. De ce grand centre commercial et intellectuel, elle se répandit en Europe, grâce aux navigateurs mahométans mais surtout aux Ommeyade, quand ceux-ci émigrèrent de Damas à Cordoue.

Les Ghaznévides. — La réelle conquête de l'Inde, par les musulmans commença avec Subuktéguine, esclave devenu général, puis roi des Turcs Ghaznévides dont la capitale, Ghazna, inspira le dicton : « Allah ! Qu'avais-Tu besoin de créer l'enfer ; n'avais-Tu pas déjà créé Ghazna ? » (1) Après avoir agrandi son petit royaume au détriment de ses coreligionnaires, Subuktéguine envahi « l'Inde des idolâtres » et par ses victoires et ses massacres, contraignit les rajas hindous à se soumettre et à payer tribut. Dès qu'il fut loin, l'un d'eux oublia ses promesses et l'émir, tel un « torrent impétueux », revint aux Indes. Les Radjpoutes tentèrent en 991 de s'opposer aux incursions de l'armée afghano-turque, mais leur bravoure fut inutile contre la discipline des vétérans musulmans qui ne vivaient que pour et par la guerre.

Mahmoud le Ghaznévide (998-1030). — Son fils et successeur, envahit l'Inde douze fois en vingt-neuf ans. A l'appel du raja radjpoute, Anangpal de Lahore, tous les souverains de l'Inde septentrionale s'unirent en 1008. Ce fut une levée en masse ; les princesses et les femmes hindoues vendirent leurs bijoux et travaillèrent de leurs mains pour équiper l'armée. La rencontre entre l'hindouisme et l'islamisme eut lieu dans la région de Peshawar. Déjà, l'armée musulmane pliait sous le nombre, quand l'éléphant d'Anangpal prit peur et tourna bride. Ses hommes croyant que leur chef s'enfuyait, furent pris de panique, et une charge des cavaliers afghans changea la défaite en victoire. Le pillage de l'Inde du Nord qui suivit, livra au général turc et à ses hommes un butin fabuleux et des milliers de prisonniers ; d'innombrables convois conduisirent trésors et artisans à Ghazna. Tant d'hindous périrent dans les défilés séparant l'Inde de l'Afghanistan que l'on donna aux montagnes le nom qu'elles portent encore : Hindoukouch, « le massacre des hindous ». Les principaux exploits de ce grand conquérant furent la prise de Multan, de Delhi et de Mathura, la conquête du Cachemire, de Kalindjar, de Gwalior, du Goudjerate et du Kathiawar où il détruisit le célèbre temple çivaïte

(1) Cité par R. GROSSET : Histoire de l'Asie. L'Inde. P. 193.

de Samanth. En 1008 il annexa le Pandjâb, et fonda à Lahore la dynastie des Ghaznévide qui dura un siècle et demi. Il n'est pas cependant considéré comme un souverain indien, car il retournait à Ghazna après ses raids, gavé d'or et de luxure.

Il avait le culte des sciences et des arts et, comme les princes italiens de la Renaissance, entretenait à sa cour des savants, des écrivains et des artistes dont les plus connus sont le grand poète Ferdousi et le célèbre érudit arabe, Abu Rihan-Muhammed. Guerrier farouche, il n'était cependant ni plus sanguinaire, ni plus cruel que les autres conquérants de cette époque, et ses actes de chevalerie sont nombreux ; par contre l'avarice dont il ne se libérait que pour ses protégés et pour orner Ghazna, le dévorait à tel point que quelques jours avant sa mort il se fit apporter les fabuleux trésors, fruits de ses conquêtes, et s'emplissant les mains de bijoux, de gemmes et de diamants, pleura de ne pouvoir les emporter avec lui dans l'autre monde, mais ne donna rien à personne.

De toutes ces richesses comme de sa capitale, il ne reste qu'une tombe. Alaudin Hussain, prince de Ghor, surnommé depuis ce jour « l'Incendiaire du Monde », prit la ville en 1151 et la brûla complètement. Il n'épargna pas la merveilleuse mosquée, la « Divine Fiancée », mais n'osa toucher au tombeau du grand conquérant qui porte cette épitaphe : « Que la merci de Dieu s'étende au grand émir Mahmoud ». Durant près d'un siècle et demi après la mort du Ghaznévide, l'Inde ne subit pas d'invasions. Ce fut de nouveau une floraison et une succession de petites monarchies, les unes hindoues et radjpoutes, les autres mahométanes, qui ne sachant pas tirer profit de la terrible leçon qui venait de leur être infligée, se remirent à se disputer et à se battre entre elles. Dès qu'un nouveau chef afghan fut assez fort et assez puissant, du même pays et par les mêmes chemins, les invasions déferlèrent à nouveau sur l'Inde.

Les Ghouride. — Au milieu du XII^e siècle une famille afghane, feudataire des Ghaznévide, se révolta et par droit de conquête régna sur Ghazna et tout l'Afghanistan. Mohammed le Ghouride (1173-1206) défit les Arabes établis à Multan, puis quatre ans plus tard mit fin à la dynastie dégénérée des Ghaznévide de Lahore, et s'attaqua à l'Inde gangétique (1190-1191). Devant le danger les monarchies hindoues s'unirent autour de Prithvi Raja, et à Tarain, dans la plaine de Kurukshetra, les musulmans furent battus. Ils prirent la fuite de toute la vitesse de leurs chevaux, et sans s'arrêter nulle part, regagnèrent leur aride patrie.

L'année suivante le Ghouride revint. Prithvi Raja à nouveau lui

fit face sur le même champ de bataille ; mais deux puissants princes hindous, pour des raisons personnelles, refusèrent de combattre avec lui. Ces défections, la tactique arriérée des hindous et la discipline des envahisseurs, décidèrent de l'issue de la bataille. Prithvi Raja fait prisonnier, puis assassiné, devint le héros légendaire de l'Hindoustan, mais Delhi et Agra furent occupés, et le Coran fit loi dans l'Inde du Nord. Mohammed, son vice-roi, Qutb-ud-din Aibek et Mohammed-ib Bakhitiyar Khilji, général mamelouk turc, entreprirent si méthodiquement la conquête de l'Inde, qu'en 1236 l'empire afghano-indien de Delhi s'étendait de la mer d'Oman au golfe du Bengale, et de l'Himalaya aux monts Vindhya. Seuls le Goudjerate et le Radjpoutana conservèrent leur indépendance dans cette partie de l'Inde. Vers 1199, Mohammed-ib Bakhtiyar porta le coup de grâce au bouddhisme dans le nord du pays en détruisant, dans le Bihar actuel, les temples, les monastères et les bibliothèques des bonzes qu'il fit si bien exterminer que, voulant un jour se faire lire des manuscrits bouddhiques, il ne trouva personne pour exécuter son ordre. Longtemps les conquérants portèrent le viol, l'incendie et la destruction partout où ils passèrent. Les plus beaux temples, les plus anciens chefs-d'œuvre d'architecture furent démolis, les dieux indigènes bafoués dans leurs sanctuaires profanés, les bibliothèques brûlées et dispersées, les habitants tués sans pitié. Il était devenu habituel de voir les vainqueurs massacrer leurs ennemis, ordonner qu'ils fussent écrasés par des éléphants, brûlés vivants ou pendus aux portes des villes.

Les Raisons du Succès des Musulmans. — Les Turcs et les montagnards afghans, hardis et vigoureux mangeurs de viande, pauvres et envieux de leurs riches voisins, combattaient sachant que s'ils étaient vaincus ils ne pourraient, étant en pays ennemi, espérer ni secours, ni pitié. L'organisation militaire des envahisseurs était différente et supérieure à celle de leurs adversaires. L'armée musulmane, extrêmement disciplinée et composée surtout de cavalerie et d'infanterie montée, était toujours tenue en alerte ; très maniable et mobile, elle pouvait agir vite, fuir de même si elle était battue et se reformer loin de l'ennemi en cas d'insuccès. La structure religieuse et sociale de l'Islam fut pour les conquérants un puissant facteur de force et d'union, car ils combattaient pour leur foi et se considéraient comme des frères unis pour détruire l'idolâtrie dont ils avaient horreur. Leur rêve de gloire était exacerbé par l'idée que tout homme vaillant, fut-il esclave, pouvait devenir riche, glorieux, quelquefois roi.

Les Radjpoutes et la population belliqueuse indienne dont les aïeux, en bien des cas étaient les mêmes que ceux des envahisseurs,

avaient beaucoup perdu de leurs qualités ancestrales à force d'être brûlés, génération après génération, par le soleil et débilités par le climat des plaines indiennes. Les hindous, affaiblis par des siècles de prospérité et par la doctrine de l'ahimsa, (ne pas prendre la vie), chère au bouddhisme et au jaïnisme, laissaient souvent aux mercenaires le soin de leur défense. Leur armée, très nombreuse mais peu disciplinée, avait trop confiance en ses éléphants et ses chariots de guerre et leur infanterie, qui formait le plus gros de leurs troupes, fut dépassée et désorganisée par les feintes et les charges forcénées des fougueux cavaliers d'Allah. Les hindous n'avaient pas d'unité, morale, sociale ou religieuse. Ils étaient répartis en de trop petites principautés ; les ksatriyas n'étant dévoués qu'à leurs chefs et non pas aux intérêts sociaux et nationaux, un prince hindou apprenant la défaite et l'humiliation d'un ennemi personnel, ne pensait pas à le secourir, mais tout au contraire et le plus souvent, s'en réjouissait. Enfin et surtout ils n'avaient aucun sentiment national, par suite de l'inégalité foncière qui résulte des castes. Il faut dire que des deux côtés existaient la même intelligence, une bravoure égale, un pareil dédain de la mort, le même culte du chef, et que les guerriers hindous étaient aussi prêts que les musulmans à tout sacrifier pour leur foi.

Les Rois Esclaves de Delhi (1206-1290). — Après la mort de Mohammed de Ghor qui occupa l'Inde sans y régner effectivement. Qutb-ud-din Aibek devint le premier sultan de Delhi. Ce mamelouk turc, ancien esclave du conquérant Ghouride, se tua en jouant au polo, quatre ans à peine après son accession au trône. Sa descendance fut écartée du pouvoir par les nobles qui, en 1211, élirent sultan un autre mamelouk turc, ancien esclave d'un esclave qui, ayant profité des querelles de cour pour se libérer, guerroya pour conquérir son trône contre ses rivaux et des rajas hindous. Il eut la chance d'échapper à une invasion mongole et réussit à faire confirmer son titre de sultan par le Calife de Bagdad, la plus haute autorité spirituelle et temporelle de l'époque. Ce grand organisateur créa une administration dont ses successeurs bénéficièrent grandement. Il désigna pour lui succéder sa fille, Reziya, mais aussitôt après sa mort, ce fut l'anarchie durant plus de dix ans.

Mohammed de Ghor avait maintenu la valeur de son armée et de son Etat-Major militaire et politique par l'achat incessant d'une quantité d'esclaves arabes, mongols et surtout turcs, dont les plus capables et les plus audacieux formèrent par la suite des camarillas qui, à chaque succession royale, se disputaient le pouvoir. A cette époque la plus célèbre d'entre elles, « les quarante », devint assez puissante pour pouvoir imposer les sultans de son choix. La sultane

Reziya fut « meilleur homme qu'aucun de ses frères ». Très douée, elle gouverna avec justice, intelligence et vigueur, sortit du « zanana » (harem) et vêtue d'une armure d'homme, montée sur un éléphant, conduisit ses troupes à la victoire ; mais par erreur ou par amour elle choisit comme conseiller Yâqut, un esclave abyssin. « Les quarante » et quelques courtisans, soutenus par les musulmans orthodoxes choqués des manières de la sultane, se révoltèrent et la vainquirent. Ils l'avaient déposée quand elle épousa son vainqueur, et à la tête d'une grande armée entreprit de reconquérir Delhi. Bahram, son demi-frère, devenu sultan par la volonté des « quarante » l'ayant mise en déroute, elle dut fuir. Un inconnu la trouvant dans un bois, endormie et presque inconsciente d'épuisement, la tua pour voler ses beaux vêtements. Bahram, mis à mort deux ans plus tard par ses ministres, ne devança dans la tombe son successeur, Ala-ud-din Masud, que de quatre ans.

En 1246 un jeune homme de dix-sept ans, Nasir-ud-din, fut élu sultan et grâce à Balban, ministre remarquable, eut un règne aussi heureux que long. Balban, esclave turc devenu l'un des chefs des « quarante », était fils d'un prince de l'Asie centrale. En deux ans il rétablit l'ordre dans le royaume, donna sa fille en mariage au sultan, arrêta une invasion mongole, et finit par devenir le plus puissant seigneur de l'empire ce qui le fit exiler par les « quarante ». Dix-huit mois plus tard on dut le rappeler, et il succéda au trône à la mort du roi qu'il avait servi avec beaucoup de dévouement. Malgré son âge, Balban gouverna avec vigueur et sévérité, écrasa les rebelles, fit empaler les résistants et pardonna à ceux qui faisaient amende honorable, organisa son royaume, ordonna la construction de routes — le manque de voies et de communications rendait le contrôle des gouverneurs très difficile — et créa un service d'espionnage lui permettant de savoir à peu près tout ce qui se passait dans le sultanat. Dès sa mort, ce fut encore l'anarchie. Un fantoche, mis sur le trône par les nobles, ne fut que jouisseur. Après son assassinat, une maison afghane, les Khilji, finit par prendre le pouvoir en 1290.

La Dynastie des Khilji (1290-1321). — Alau-ud-din, le plus connu de cette dynastie qui ne compta que quatre souverains, monta sur le trône en faisant assassiner son oncle. Le règne de ce prince, énergique, capable et sans scrupule, n'est qu'une longue guerre sanguinaire et victorieuse. Il vainquit et repoussa les Mongols, à deux reprises, défit les Radjpoutes, prit Chitor où les hommes se battirent jusqu'à la mort et où les femmes montèrent sur le bûcher plutôt que de tomber vivantes entre les mains des musulmans. Le sultan envoya son lieutenant Malik Kafour, conquérir le Dekkan.

Ce général, ancien esclave payé mille dinars par le souverain dont il fut le viciieux favori, puis le conseiller avisé, fit la conquête du Maharashtra, du Téléganor et du Mysore, rançonna Tanjore et Mathurai, atteignit le cap Comorin et revint avec un butin considérable, comprenant entre bien d'autres choses, trois cent douze éléphants, vingt mille chevaux et deux mille sept cent cinquante livres d'or. Pour la première fois, l'Inde du Sud avait été conquise. Son occupation ne fut pas longue, mais cette expédition affaiblit considérablement le prestige, la force et les ressources des hindous et ouvrit ainsi la route aux aventuriers musulmans qui, dans la suite, s'y taillèrent des Etats.

La politique d'Alau-ud-din se résume en deux mots : répression et annexion. Pour mater les hindous, il les appauvrit, leur défendit de monter à cheval et de porter les armes, mais son oppression s'étendit également à ses autres sujets. Sa mort fut suivie d'une succession de révolutions de palais, durant lesquelles la plupart des mâles de son sang furent aveuglés ou tués. Son troisième fils, élevé au trône, commit beaucoup d'atrocités et d'actes de tyrannie en compagnie d'un hors-caste du Goudjerate qui finit par l'assassiner et se faire proclamer roi à sa place. Ce dernier après avoir, durant un règne de cinq mois, violé un grand nombre de femmes du harem royal et accumulé les meurtres, osa s'en prendre à la religion d'Etat. Un gouverneur des provinces du nord, resté fidèle à l'ancienne dynastie, et musulman convaincu, vint à Delhi, le fit exécuter et mit de l'ordre à la cour. Tous les princes de l'ancienne maison régnante étant disparus ou morts, ce membre de la famille turque des Tughluq, fut élu sultan par les nobles mahométans.

La Dynastie des Tughluq (1321-1388). — Le deuxième roi de cette famille, Mohammed Tughluq dont la grand'mère était hindoue, trouvant que son père lui faisait trop attendre le trône, causa sa mort par un « accident ». Mal équilibré, fantasque et très intelligent, ce prince aimait la poésie persane, la logique et les mathématiques. Il fit construire de beaux monuments, accueillit les étrangers et tenta d'abolir la sâti, mais fut également un tyran sanguinaire qui faisait tuer ses sujets par milliers. Un historien mahométan nous dit : « Il y avait continuellement devant son palais et son tribunal un si grand nombre de cadavres, que les « sweepers » (intouchables chargés de travaux malpropres) étaient épuisés à force de trainer les corps et que les bourreaux n'en pouvaient plus de mettre les gens à mort ». Bref, il pillait, dévasta, puis ruina si bien son royaume, que les paysans abandonnant cultures et villages s'enfuirent dans la jungle. En 1337 il voulut conquérir la Chine en passant par le Tibet. Une armée

de cent mille cavaliers, appuyée par un fort contingent d'infanterie, périt dans l'Himalaya. Quand les douze ou quinze survivants revinrent, des révoltes se produisirent dans tout le sultanat qui s'étendait de l'Afghanistan au delta du Gange, et de l'Himalaya au Mysore. Une partie du Bengale secoua le joug de l'oppresser dont les difficultés furent augmentées par une terrible famine de dix ans et, en 1347, le Dekkan retrouva son indépendance. Mohammed Tughluq mourut (1351) dans son lit, de la fièvre.

Firoz Tughluq. — Le successeur de Mohammed s'efforça durant son long règne de trente-sept ans de remettre le royaume en état, réduisant les taxes, annulant les dettes contractées par les paysans, développant l'irrigation, augmentant l'étendue des terres cultivées, et favorisant les conversions à l'Islam des hindous et des esclaves par faveurs, places et honneurs. Ce prince éclairé qui réprouvait l'espionnage et abolit la torture, n'arrêta que momentanément la désintégration de l'empire qui s'accrut aussitôt après sa mort, sous le règne des faibles souverains qui lui succédèrent.

L'Invasion de Tamerlan (1398-1399). — C'est alors qu'apparut Tamerlan. Ne rêvant que conquêtes et rapines, mais prétendant que les souverains de Delhi étaient trop bienveillants pour leurs sujets idolâtres, le Boiteux quitta l'Asie centrale en avril, franchit l'Indus à la mi-décembre et envahit le Pandjâb, pillant, tuant et détruisant jusqu'aux arbres et aux canaux d'irrigation. Le dernier sultan Tughluq, battu dans la plaine de Panipat, s'enfuit et le vainqueur se proclama empereur des Indes à Delhi. La rançon de la capitale était déjà payée quand, sous prétexte d'une querelle entre notables indiens et soldats mongols, le conquérant fit mettre la ville à sac. En cinq jours plus de cinquante mille habitants furent massacrés ; puis ne laissant que ruine, peste et famine, Tamerlan emporta vers Samarkhand les richesses transportables des pays qu'il avait ravagés et plongés dans l'anarchie.

La Dynastie des Sayyid (1414-1451). — Khizr Khan fut le fondateur de cette dynastie dont les quatre rois ne furent que les représentants de Tamerlan dans le sultanat de Delhi, affaibli et dénué de tout prestige.

La Dynastie des Afghans Lodi (1451-1526). — Bahlol Lodi, gouverneur de Lahore, déposa le dernier Sayyid et autorisa ce « descendant du Prophète » à finir sa vie dans la contemplation de Dieu. Durant son règne et celui de son fils, plusieurs provinces perdues furent reconquises. Ce prince, d'habitudes simples et très bon administrateur, détruisit temples et idoles hindous toutes les fois qu'il en eut l'occasion. Le troisième roi de cette maison, Ibrahim Lodi, se disputa si bien avec les membres de sa famille

et les nobles du royaume, que Daulat Khan Lodi invita Baber, roi de Kaboul, à envahir l'Inde, ce qui provoqua la fin de la dynastie et de l'empire indo-afghan.

Les Causes du Démembrement du Sultanat de Delhi. — L'empire de Delhi arriva à sa fin sans avoir unifié l'Inde. A son début il ne fit que l'occuper militairement, puis les sultans confièrent l'administration des provinces à des gouverneurs, le plus souvent choisis dans l'entourage royal, mais les envahisseurs restèrent toujours isolés du peuple indien, et ni le temps, ni le fait d'habiter côte à côte ne firent disparaître les différences essentielles séparant les conquérants des conquis. Les mahométans, monothéistes, persuadés de l'égalité foncière de la personne humaine, unis par la même croyance et des habitudes semblables, purent, tout en confiant une large part de l'administration à leurs sujets, gouverner sans être absorbés par la population indigène comme l'avaient été les tribus et les races installées aux Indes avant l'arrivée du Ghaznévide. Par contre, l'absence totale du sentiment national, l'accroissement du régionalisme, l'invasion timurienne et les luttes continuelles des nobles de Delhi, précipitèrent le démembrement du sultanat. Chaque fois que le pouvoir central s'affaiblissait, les gouverneurs devenaient maîtres des provinces et dès que les sultans ne furent plus capables de faire respecter leur autorité, dans les régions éloignées de l'empire, leurs représentants se taillèrent des royaumes.

« Tout compte fait, on peut dire que ces rois — les premiers souverains mahométans de l'Inde — s'ils furent intolérants et très cruels envers ceux n'acceptant pas leur pouvoir, ont été aussi justes et humains que les rois normands en Angleterre, et beaucoup plus tolérants que Philippe II en Espagne et aux Pays-Bas » (1).

L'INDE AVANT LES MOGOLS

Le Royaume Musulman du Bengale (1340-1567). — Ce royaume, conquis en 1199 par Bakhtiyar Khilji, devint indépendant sous le règne de Mohammed Tughluq, mais ne fut reconnu comme tel qu'en 1356. Le raja Ganesh de Dinajpour vainquit le roi légitime (1404) et, durant dix ans, gouverna le pays. Cet hindou qui finit par s'introniser un an avant sa mort, opprima les mahométans du jour de sa victoire à celui de sa fin, mais son fils, converti à l'Islam, persécuta si bien les hindous durant les dix-sept ans de son règne, que l'on a tout lieu de croire que la supériorité numérique des mahométans au Bengale remonte à cette époque. Le plus célèbre roi de ce pays, Hussein, ne garda dans son armée que des musulmans, fit expulser tous les nègres de son état où ils

(1) The Cambridge History of India. Vol. III.

étaient devenus si puissants qu'en dix-sept ans il y avait trois rois africains, et reconquit les provinces que ses six prédécesseurs avaient perdues. Son fils, un débauché, ne termina pas sa vie sans avoir vu l'arrivée des Portugais et la conquête de l'Inde septentrionale par les Mogols, Akbar conquiert et annexe le Bengale en 1576.

Le Royaume du Goudjerate (1401-1573). — Cet ancien royaume hindou, devenu province du sultanat de Delhi, retrouva son indépendance quand son gouverneur musulman se proclama roi en 1401. La richesse de ce pays fertile venait en partie de ses échanges avec l'Europe et l'Asie, grâce aux ports de Cambay, Surate et Broach. Il fut prospère jusqu'au jour où les Portugais qui s'étaient installés sur la côte, s'assurèrent la maîtrise du commerce maritime en détruisant la flotte du Goudjerate unie à une escadre turque de douze vaisseaux. Les rois du Goudjerate furent actifs, bons administrateurs et souvent des généraux victorieux mais leur cour, comme toutes celles de l'Inde à cette époque, n'était qu'intrigues, trahison et meurtres.

Bahadur, devenu roi en 1526, après avoir assassiné ses deux frères, également prétendants au trône, fit victorieusement la guerre à ses voisins jusqu'à la conquête de Chitor. La régente, Juwahir Bai, fit évader de la ville assiégée l'héritier du trône de Mewar; puis se fit tuer à la tête de ses chevaliers dans une sortie désespérée. Quand les défenseurs de la forteresse se sentirent perdus, ils eurent encore une fois recours au « johan » ; les femmes se livrèrent aux flammes, et les hommes, vêtus de tunique jaune tuèrent autant d'ennemis qu'ils purent, avant de mourir eux-mêmes. A dater de ce sacrifice où treize mille épouses et jeunes filles préférèrent le bûcher à l'esclavage dans les harems mahométans, le royaume du Goudjerate ne fit que décliner. Bahadur tomba dans la mer et se noya au cours d'un entretien à bord d'un navire de l'amiral Da Cunha, alors qu'il tâchait de revenir sur ses engagements. Son successeur, battu par les Portugais dut leur accorder tout ce qu'ils demandaient, et l'anarchie régnait dans le royaume quand Akbar l'annexa en 1573.

Le Royaume de Jaundpour (1394-1476). — Situé au nord de Banaras, ce royaume eut comme deuxième roi, Ibrahim Shah, dont la bonté et l'équité sont restées proverbiales. Ses successeurs encouragèrent la littérature, la musique et l'architecture et leur capitale fut surnommée la « Shiraz de l'Inde ». Sikander Lodi mit fin à ce royaume en l'annexant.

L'Empire Hindou de Vijayanagar (1336-1565). — Vijayanagar, le plus grand empire hindou depuis Harsa et le dernier empire brahmanique de l'Inde, fut fondé à l'instigation du sage

brahmane Vidyâranya en 1336 pour sauvegarder la foi hindoue. Ses fondateurs, les deux frères Hari Hara et Bukka rallièrent autour d'eux les hindous de toutes castes, chassés et opprimés par les musulmans qui venaient d'abattre le brahmanisme du sud de l'Inde à la bataille de Trichinopoly (1342). Le premier raja déclara l'indépendance de cet Etat, et malgré une guerre désastreuse avec un roi Bahmani, laissa à sa mort un royaume bien établi. Firoz Tughluq ayant annoncé ne pas vouloir se mêler des affaires du sud (les états de cette partie de l'Inde, éloignés de Delhi, se firent la guerre de plus belle. Bukka balaya la dynastie musulmane de Madhurai (1371) et durant le règne de ses deux successeurs, Déva Raja I^{er} (qui fit une guerre de Troie en voulant enlever la « fille du joaillier » que le souverain Bahmani aimait) et Déva Raja II, l'empire progressa jusqu'à son apogée, alors que son voisin se morcelait. Krishna Raya Déva (1509-1530) fut le plus grand de tous les rois du sud de l'Inde. Ce fameux général prit l'ancienne capitale des Bahmani et Raichur en Bijapour. Généreux avec ses ennemis vaincus et tolérant pour les fidèles de toutes les religions, il fit bâtir des temples et des monastères, encouragea les arts et la littérature, et attira à sa cour, chrétiens, hindous et mahométans de lointains pays. L'empire s'étendait alors d'une frontière terrestre — allant de Goa sur la mer d'Oman et à l'embouchure de la Kistna sur le golfe du Bengale — au cap Comorin.

Dans cet état bien organisé et policé, où les sujets n'avaient d'autre raison d'exister que de servir et d'enrichir leurs maîtres, la misère du peuple était grande, surtout chez les paysans. Les taxes étaient fortes, la justice sévère et les lois sauvegardant la propriété si rigoureuses que l'on coupait un pied ou une main à tout voleur. Le gouvernement despotique punissait toute rébellion par l'écrasement sous les pieds d'un éléphant, et s'appuyait sur une forte armée dépendant directement du roi. Les gouverneurs étaient dictateurs en leurs provinces, à condition de verser régulièrement la moitié de leurs revenus au souverain. La sâti ne fut nulle part ailleurs pratiquée aussi souvent et par autant d'épouses à la fois que dans ce pays où le duel était fréquent et les maisons de tolérance si nombreuses, que l'état en tirait un revenu considérable. La viande, sauf celle du bœuf, était d'usage courant, les sacrifices d'animaux largement pratiqués ; lors d'une fête annuelle on tuait quatre mille cinq cents moutons et deux cent cinquante « buffalos ».

La richesse de l'empire venait des pierres précieuses de ses mines, de l'oppression des paysans cultivant un sol riche et surtout du commerce extérieur. Nous savons par des voyageurs portugais, par le Vénétien Nicolo Conti et le Russe Athanasius Nikitine, que peu

de royaumes furent aussi opulents, et que la splendeur de la cour de Vijayanagar dépassa de beaucoup le faste de la plupart des empereurs mogols. Abdur-Razzâq, ambassadeur du Shah de Perse à la cour de Vijayanagar nous raconte : « Un jour, des messagers vinrent me convoquer de la part du roi et dans la soirée je me rendis à la cour et offris cinq chevaux magnifiques et deux plateaux contenant chacun neuf pièces de damas et de satin. Le roi était pompeusement assis dans la salle aux quarante piliers, et une grande foule de Brahmanes et autres se tenaient à sa droite et à sa gauche. Il était vêtu d'une robe de satin « zaitun » et il portait au cou un collier composé de perles très pures, de la plus haute perfection, qu'un joaillier aurait peine à estimer... » (1). Nikitine qui a laissé une longue description de sa visite à Vijayanagar en 1469 ou 1470, dit : « Les habitants de cette région épousent autant de femmes qu'il leur plaît, lesquelles sont brûlées avec leurs maris morts. Leur roi est plus puissant que tous les autres rois de l'Inde. Il a personnellement douze mille femmes dont quatre mille le suivent à pied où qu'il aille, et sont employées uniquement au service des cuisines. Un nombre égal de femmes mieux équipées montent à cheval. Celles qui restent sont portées par des hommes dans des litières, parmi lesquelles deux mille ou trois mille sont choisies pour ses femmes, à la condition qu'à sa mort elles se brûlent avec lui, ce qu'on considère comme un grand honneur pour elles... A une certaine époque de l'année, leur idole est portée à travers la ville, placée entre deux chariots sur lesquels prennent place de jeunes femmes richement parées, qui chantent des hymnes au dieu, et accompagnées d'une grande foule de gens. Plusieurs, emportés par la ferveur de leur foi, se jettent à terre, devant les roues, afin d'être écrasés — genre de mort qui est très agréable à leurs dieux ; d'autres, se faisant une incision aux flancs et se passant une corde au travers du corps, se pendent au char en guise d'ornement, et ainsi suspendus et à moitié morts escortent leur idole. Ils considèrent ce genre de sacrifice comme le meilleur et le plus agréable » (2).

L'immense capitale, entourée de fortes murailles, avait été conçue pour pouvoir résister à de longs sièges. De nombreux jardins et vergers entouraient les beaux monuments de pierre, bordant des rues pavées et bien tracées. Un barrage avait fait d'une rivière un réservoir, dont l'eau était amenée par un aqueduc de plus de vingt-quatre kilomètres. L'orgueil des princes hindous devint tel que lors du mariage d'un roi Bahmani avec une princesse de

(1) Cité par ISHWARI PRASAD : « L'Inde du VII^e au XVI^e siècle. (Tome 8. P. 442).

(2) Ibid. P. 440.

Vijayanagar (1406), tout le bénéfice que les deux états auraient dû retirer de cette union se tourna en haine, le beau-père ayant refusé d'accompagner son nouveau beau-fils, déjà dévoré de jalousie, jusqu'aux frontières de l'empire.

Vijayanagar tira longtemps parti des disputes des quatre royaumes issus du sultanat Bahmani, et divisa pour régner jusqu'au moment où les musulmans, lassés, s'unirent. A la bataille de Talikota (1565), l'armée musulmane bien moins nombreuse mais disciplinée, entraînée, disposant d'une artillerie de six cents canons, battit complètement celle de Ram Raja, forte de quatre-vingt deux mille cavaliers, neuf cent mille fantassins, deux mille éléphants et quelques bouches à feu. La lutte était incertaine quand l'artillerie des alliés bombardait les hindous de sacs de pièces de cuivre, et en tua cinq mille. Lors d'une charge de cavaliers mahométans, Ram Raja fut fait prisonnier et décapité par Husain Nizam Shah qui s'écria : « Je suis vengé ! Que Dieu dispose de moi ». Dès que les hindous virent au bout d'une pique la tête de leur chef, la panique causa leur déroute et la mort de plus de cent mille d'entre eux. Les vainqueurs restèrent trois jours sur le champ de bataille à festoyer et à se réjouir, si bien que les habitants de la capitale ne se rendirent compte du danger qu'en voyant les éléphants et les chariots des grands du royaume, chargés de tout ce qu'ils pouvaient emporter, quitter précipitamment la ville. Ce fut alors l'exode dans le désordre ; les routes furent bloquées ; les tribus d'aborigènes assujetties depuis des siècles augmentèrent encore la confusion en volant, pillant, tuant. Les sultans mahométans entrèrent alors dans la ville que, suivant leur promesse, ils livrèrent sans restriction à leurs hommes. Ils laissèrent à chacun son butin, ne se réservant que les éléphants, et les soldats devinrent riches en quelques jours. La destruction de la ville dura cinq mois ; puis l'armée d'Islam, jubilant d'avoir complètement annihilé le dernier rempart militaire de l'hindouisme, s'en alla satisfaite. La conquête de l'Inde par les musulmans était achevée.

Le Royaume Bahmani (1347-1526). — Durant le règne de Mohammed Tughluq à Delhi, un de ses officiers afghans, Gangu Bahmani, d'origine persane, se révolta et fonda le sultanat de Bahmani. Durant plus d'un siècle cet état s'agrandit et prospéra, puis le pouvoir passa graduellement entre les mains des chefs militaires, et le royaume, affaibli par les querelles continuelles de la noblesse, se divisa en cinq principautés. Le premier sultan soumit sans rudesse les petits rajas du Dekkan et les nobles musulmans ayant refusé d'accepter son accession au trône, organisa son état et fit quelques conquêtes. Son fils Muhammed I^{er} perfectionna

l'administration, mais loin d'être aussi généreux que lui, fut féroce dans les guerres qu'il fit à ses voisins hindous.

Le début de la lutte presque continuelle entre le sultanat de Bahmani, les états qui lui succédèrent et l'empire de Vijaynagar, eut pour cause initiale une mesure strictement économique prise par le sultan. Il voulut substituer aux pièces d'or hindoues, de la monnaie d'or frappée dans son royaume. Les souverains hindous du Dekkan incitèrent les changeurs et banquiers hindous à arrêter la circulation de ces nouvelles pièces en les faisant fondre, et le sultan riposta en déclarant qu'un certain jour tous les banquiers et changeurs hindous de son Etat seraient exécutés, ce qui amena une déclaration de guerre du côté hindou. Le fait important de cette lutte fut l'emploi de l'artillerie sur le champ de bataille par les musulmans, car jusqu'alors, en Inde, les canons n'avaient été utilisés que pour défendre les places fortes. Les atrocités commises de part et d'autre furent si terribles que les deux souverains ennemis s'entendirent pour qu'à l'avenir les non-combattants fussent épargnés. Cette convention, pas toujours observée, réduisit cependant les massacres pendant cinquante ans, puis fut rejetée par les hindous. Les paysans souffrirent cruellement durant ces guerres, et leur misère devint effroyable lors de la famine de Durga Devi qui dura douze ans. Puis, pendant plusieurs règnes souvent coupés par la guerre avec Vijayanagar, les sultans s'efforcèrent d'améliorer l'économie de leur état et le sort de leurs sujets.

Humayun Bahmani qui monta sur le trône de 1458, fut l'un des plus épouvantables tyrans que le monde ait jamais vus. Il massacrait et torturait, par plaisir, les musulmans aussi bien que les hindous et à côté des supplices qu'il inventa les raffinements de l'Inquisition sont jeux d'enfants. Trois mille de ses soldats ne s'étant pas, à son sens, assez bien battus, subirent, avec leurs femmes et leurs enfants des traitements impossibles à décrire. Leur chef, quoiqu'il eût fait de son mieux, fut encagé et nourri de sa propre chair dont on lui coupait chaque jour un morceau jusqu'à ce qu'il mourût. Pour satisfaire ses vices il faisait enlever à main armée des femmes et des enfants. Après treize ans de règne il fut assassiné, étant ivre, par une servante africaine.

Le royaume atteignit son apogée sous le règne de Mohammed Shah III, grâce au ministre Mahmoud Gawan, venu aux Indes pour y faire du commerce, et qui est l'un des plus grands hommes d'Etat de l'Inde médiévale. Gawan sauva le royaume alors que les ennemis étaient à moins de trente kilomètres de la capitale, et certaines de ses réformes financières durèrent jusqu'aux temps modernes. La décentralisation du pouvoir ayant été poussée beau-

coup trop loin, il réaffermir l'autorité du roi sur les fonctionnaires civils et militaires, tout en répartissant les charges avec équité entre mahométans et hindous. Pour supprimer les pirates qui infestaient la côte du Malabar et mettaient en péril les pèlerinages gagnant la Mecque, il annexa le Konkan, puis par une habile manœuvre des forces combinées de terre et de mer, enleva Goa à Vijaynagar. Durant une campagne entreprise pour réduire une révolte à Telingana, Mohammed Shah entendit parler des richesses du sanctuaire de Conjeevaram où jamais aucun mahométan n'était encore allé. Il se mit en route avec son ministre et quelques milliers de cavaliers, mais après dix jours de course à bride abattue, ils arrivèrent peu nombreux au temple qui n'en fut pas moins pillé. Le royaume, plus grand et plus prospère que jamais, s'étendait de la mer d'Oman au golfe du Bengale. Nikitine qui visita Bidar au XV^e siècle, écrit : « Ils (les nobles) ont coutume de se faire porter sur leurs lits d'argent, précédés de quelques vingt chevaux de bataille caparaçonnés d'or, et suivis de trois cents hommes à cheval et de cinq cents à pied, et par des cornemusiers, des porteurs de torches et dix musiciens. Le sultan va à la chasse avec sa mère et sa dame et une suite de dix mille hommes à cheval, cinquante mille à pied ; deux cents éléphants parés d'armures dorées ; et en avant cent sonneurs de cor, cent danseurs, et trois cents chevaux ordinaires sous des harnachements dorés ; cent singes et cent concubines, toutes étrangères » (1). Nikitine nous apprend également que le pays était « encombré de gens » et que les habitants de la campagne étaient très misérables.

L'intégrité de l'incorruptible Gawan gênant trop de monde, il arriva qu'un soir où le sultan était plus ivre que de coutume ses ennemis lui donnèrent une lettre du ministre, établissant qu'il était un traître. Cette lettre était de toute évidence un faux, mais le prince, sans se renseigner, fit venir l'accusé, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans et lui demanda : « Quelle est la punition d'un traître ? » — « La mort par le sabre ». — « Tu t'es condamné toi-même ». Mahmoud protesta de son innocence, puis comprenant le complot, se contenta de dire : « La mort d'un vieillard n'est qu'un instant, mais elle sera la perte de Votre Majesté et celle de son empire ». Se mettant à genoux, il proclama sa foi, s'abandonna au bourreau en disant, avant d'avoir la tête tranchée : « Je rends grâce à Dieu de m'avoir accordé le martyre ». Dès qu'il fut mort l'on chercha ses trésors mais il ne possédait rien, vivait de deux roupies par jour, dormait sur une natte à même le sol et se servait, pour boire comme pour manger, d'ustensiles de terre cuite. Toute

(1) L'Inde du VII^e au XVI^e siècle. Par ISHWARI PRASAD. Traduit par H. DE SAVGY. Ps 411-412.

sa fortune était passée en charités et à faire construire, neuf ans avant sa fin, le collège de Bidar, puis à l'embellir et le doter d'une bibliothèque.

Les Cinq Royaumes Musulmans du Dekkan. — Le démembrement de l'empire Bahmani donna naissance aux royaumes de Bidar (1490-1609), Bérar (1490-1575), Golconde (1518-1687), Bijapour (1490-1686), et Ahmadnagar (1490-1636). L'histoire de ces sultanats est surtout faite des guerres continuelles qu'ils se firent entre eux, encore qu'ils s'allièrent pour détruire l'empire hindou de Vijayanagar.

Le Royaume de Bijapour. — Murad II, fils d'un empereur de Turquie, après avoir passé la moitié de sa vie en Perse, vécu des aventures extraordinaires et être devenu l'un des grands seigneurs de la cour Bahmani, fonda ce sultanat où il introduisit la culture et l'art de la Perse. Il épousa une hindoue, fut tolérant pour les coreligionnaires de sa femme et s'attira leur sympathie en faisant de marathi la langue officielle du pays. Les troupes de Bijapour, alliées à celles d'Ahmadnagar, essayèrent sans succès en 1570, de reprendre Goa, occupé par les Portugais depuis soixante ans. Chand Bibi, princesse d'Ahmadnagar, devenue régente à l'assassinat du roi, son mari, gouverna avec sagesse et fermeté. Son fils, Ibrahim Adil Shah, le meilleur sultan de Bijapour, maintint la paix durant tout son règne, fut tolérant pour tous ses sujets et encouragea les commerçants portugais. Son successeur, Mohammed Adil Shah, souverain fastueux dont le royaume s'étendait d'une mer à l'autre, résista victorieusement à Shah Jahan, mais Aurang Zeb annexa cet Etat en 1686.

Le Royaume d'Ahmadnagar. — Le royaume d'Ahmadnagar, souvent l'alliée de Bijapour, absorba l'Etat de Bérar et donna naissance à l'héroïne Chand Bibi. Cette Jeanne d'Arc indienne, après avoir été reine de Bijapour, organisa dans son pays la résistance contre l'armée mogole et, revêtue d'une armure, combattit à la tête de ses troupes. Malheureusement elle fut assassinée par ses généraux qui ne purent supporter d'avoir une femme pour chef, et le pays fut vaincu par le fils d'Akbar. Un Abyssin, le ministre Malik Ambar, le premier à savoir utiliser avec succès la cavalerie mahratte contre l'armée impériale de Delhi, changea de capitale et rétablit, pour un temps, le royaume. Son fils, également premier ministre, ayant livré l'imprenable forteresse de Déogiri, l'Etat d'Ahmadnagar dut reconnaître la suzeraineté de Shah Jahan en 1636.

L'EMPIRE MOGOL (1526-1707) (1)

C'est de l'Iran, dont Grousset a écrit : « A tous les tournants de l'histoire de l'Inde, on en perçoit l'intervention décisive », que partit Baber. Ce Turc, l'un des hommes les plus fins et attirants de l'histoire humaine, descendait de Gengis Khan et de Tamerlan dont le prestige et la légende font toujours partie du patrimoine de l'Islam. Il n'eut aucune difficulté à faire reconnaître par les mahométans, son droit héréditaire à l'empire des Indes. Les Ghouride et leurs successeurs, se considérant et se proclamant les croisés d'Allah, estimaient devoir détruire les idoles et s'approprier les trésors des idolâtres ; mais les généraux et aventuriers musulmans devenus souverains grâce à leur épée ou par le poignard, les intrigues de cour ou de harem appuyées par des révoltes de courtisans et de garnisons et ne pouvant établir leur trône sur le droit, ne furent jamais que d'heureux soldats de fortune sans autre appui que la force. Pour les empereurs mogols, héritiers des grands Khans, jouissant du prestige et de l'autorité de la légitimité (dont aucun fondateur de dynastie mahométane dans l'Inde n'avait pu se réclamer avant eux), les intrigues des nobles eurent beaucoup moins d'importances et les conspirateurs ne furent plus que des feudataires mécontents ; aussitôt l'empire bien établi, seuls les princes du sang essayèrent de briguer ou de conquérir la couronne impériale. La loi musulmane de succession au trône manquant de précision et reposant sur la vieille coutume démocratique, en usage dans les anciennes tribus arabes, d'élire le successeur du chef décédé parmi ses héritiers directs, permit à tous les princes du sang de se considérer et d'être considérés comme des prétendants possibles au trône laissé vacant par la mort du souverain. Les empereurs prirent toujours la précaution de désigner leur successeur de leur vivant, et de lui donner à la cour la place et les honneurs lui revenant de ce fait ; mais cette décision étant en quelque sorte arbitraire, n'empêcha ni les princes ni les grands de considérer, en conscience, avoir le droit de soutenir tel membre de la famille régnante plutôt que tel autre. L'ambition, et cet état de choses furent causes des intrigues, des cruautés et des guerres de succession qui suivirent la mort de la plupart des grands Mogols.

Baber et Akbar réalisèrent la prédiction de Gengis Khan, le « Conquérant du Monde » : « Mes descendants se vêtiront d'étoffes brodées d'or, se nourriront de mets exquis, monteront de superbes coursiers, presseront dans leurs bras les plus belles femmes,

(1) AURANG ZEB qui mourut en 1707, fut le dernier des grands empereurs mogols, mais cette dynastie ne prit fin qu'en 1858.

et ils ne songeront pas à qui ils doivent tous ces plaisirs » (1). Mais contrairement aux dires de leur grand ancêtre, les princes mogols se réclamèrent toujours de lui.

Baber. — Zahir-ud-din Muhammed, dit Baber (le lion), devint à douze ans, après la mort de son père, le roi de la petite principauté de Ferghana en Asie centrale. Il ne réalisa jamais son rêve d'adolescent de régner sur Samarkand, capitale de son trisaïeul Tamerlan, mais après avoir été battu par Mohammed Shibani de Boukhara, se dédommagea un peu en devenant par droit de conquête, le souverain d'une grande partie de l'Afghanistan, dont Kaboul, Ghazna et Ghor. En 1524, Daulat Khan Lodi, en lutte avec son neveu et suzerain Ibrahim II, sultan afghan de Delhi, fit appel à Baber qui n'attendait qu'une occasion de suivre les traces du Timouride. Il marcha sur Lahore et s'y était installé quand Daulat Khan, ayant changé d'avis, il décida de rentrer dans son royaume pour y préparer méthodiquement l'invasion des Indes. L'année suivante il repassa l'Indus, battit Daulat Khan Lodi et se dirigea sur Delhi, après avoir reçu des promesses de soutien de quelques nobles de cette ville et de rajas radjpoutes.

Après s'être avancé jusqu'à la plaine de Panipat, Baber choisit son champ de bataille et s'y retrancha fortement. Il protégea le devant de sa petite troupe de treize mille vétérans en y mettant, enchaînés entre eux, tous les chariots de ses hommes, entre lesquels furent judicieusement placées les pièces de son excellente et nombreuse artillerie. L'armée d'Ibrahim, forte de cent mille cavaliers et d'une centaine d'éléphants, attaqua en rangs serrés. Les éléphants, empêtrés dans les chaînes, ne purent ouvrir un chemin au gros de la troupe qui fut fauchée par les canons tirant à bout portant et par des volées de flèches. Aussitôt l'armée indienne en désordre, Baber fit prendre à revers les assaillants par ses escadrons d'archers. Le sultan Lodi fut tué, ainsi que vingt-cinq mille de ses hommes. Les Mogols poursuivirent les fuyards sans répit et Baber, galopant jusqu'à Delhi, s'empara du trésor et se fit proclamer « padishah » dans la grande mosquée de la capitale, pendant que son fils, Humayun, allait à bride abattue occuper Agra.

Baber n'aima jamais l'Inde ; et ses hommes, pour la plupart montagnards, eurent tant de peine à supporter la chaleur torride de la plaine, que peu de temps après cette victoire ils mirent en danger sa conquête en voulant, tels les guerriers d'Alexandre, rentrer dans leur patrie. Leur chef, avec bon sens et calme, n'essaya pas de retenir les mutins mais réunit ses officiers et leur dit : « Nous avons vaincu un puissant ennemi dont le riche et grand empire est

(1) Cité par GROUSSET : Histoire de l'Asie. P. 15.

à nos pieds, et maintenant, après avoir gagné la partie et atteint notre but, allons-nous abandonner tous les fruits de nos efforts et fuir vers Kaboul comme si nous étions battus ? Que ceux se disant mes amis ne parlent jamais plus d'un tel projet, mais s'il en est qui ne veulent pas rester, qu'ils me quittent ». Sa compréhension de l'état d'esprit de ses compagnons ramena le calme et la discipline, mais isolé en territoire ennemi avec, à sa disposition, peu de troupes, son pouvoir était précaire, car seuls Agra et la capitale de l'empire étaient entre ses mains.

Les hindous avaient attendu que les musulmans se fussent affaiblis par la guerre qu'ils se faisaient entre eux, pour essayer de reprendre la suprématie en battant le vainqueur. Rana Sanga, le chef des clans radjpoutes, suivi de tous ses vassaux et alliés, et soutenu par les seigneurs restés fidèles à la dynastie déchue, se mit en campagne à la tête d'une troupe de quatre-vingt mille cavaliers et de cinq cents éléphants. Le moral de l'armée mogole fléchit en apprenant la puissance de l'ennemi. Baber, sans cacher qu'ils allaient livrer bataille à un contre sept, réveilla la foi de ses hommes en leur rappelant que les martyres de l'Islam tombés dans une guerre sainte contre les idolâtres, allaient tout droit au Paradis. Puis, pour témoigner sa piété devant ses soldats qui réprouvaient son habitude de boire, il donna l'ordre d'éventrer ses barils de vin et promit de ne plus violer la foi musulmane. Grâce à son ascendant sur ses soldats, son discours et son exemple firent un tel effet que tous ses compagnons d'armes jurèrent avec lui, sur le Coran, de vaincre ou de mourir. Les Radjpoutes furent battus de la même manière et par la même tactique que le sultan de Delhi, et le Mogol profitant de sa victoire, brisa si bien les dernières résistances qu'il laissa, en mourant, un empire s'étendant de l'Oxus au delta du Gange.

Baber était grand tacticien, bon administrateur et, dans les situations les plus graves, ne se démoralisait jamais. On le compare souvent, avec raison, à un gentilhomme de notre *XVI^e* siècle. Dépouvé de tout fanatisme, poète et dilettante, ayant connu tous les troubles de la prime jeunesse, il nous parle dans ses mémoires — l'un des plus admirables livres qui aient jamais été écrits — avec candeur et véracité, de lui-même et de son temps. Il avait une philosophie un peu désabusée qu'il exprima souvent dans ses vers : « Donnez-moi du vin et des vierges adolescentes — pour toutes les autres joies je n'ai pas d'attrait — Réjouis-toi avec elles, Baber, alors que tu le peux — car la jeunesse passe et ne revient jamais » (1) ; et encore : « Les violettes sont charmantes en

(1) Cité par GROUSSET : *Histoire de l'Asie*. P. 211.

Ferghana — le printemps y est délicieux — ce ne sont que tulipes et roses » (1). Baber ne s'habitua jamais à l'Inde et aux Indiens, et aurait été très étonné si un prophète lui avait dit que l'empire qu'il venait de fonder deviendrait essentiellement indien, et que ses successeurs naîtraient et mourraient dans leur nouvelle patrie, sans jamais revoir le pays de leurs ancêtres. Il aimait tellement les cascades, les paysages et les vivifiants hivers de son pays natal qu'il demanda d'y être enterré. Il repose à Kaboul, dans son jardin favori, sous une dalle de marbre blanc, entouré de ses fleurs préférées.

Humayun. — Son fils et successeur faible et irrésolu comme tous les opiomanes, ne joua relativement qu'un petit rôle dans le développement de l'empire. Par suite d'un côté bizarre de sa nature, il se mettait dans une plus grande colère pour un retard de la cour partant en excursion, que pour une révolte de son frère ayant mis en danger sa couronne et sa vie. Il fut battu en 1540 par Sher Shah, le souverain afghan du Bihar qui régna sur l'empire durant quelques années. Celui-ci, excellent soldat et administrateur exceptionnel, rendit de très grands services à la cause publique en construisant des auberges, creusant des puits et plantant des arbres fruitiers le long de la route qui joint le Bengale à l'Indus. Il organisa un excellent service postal, réforma le système judiciaire et administratif et fixa la valeur de la roupie à cent soixante-dix-huit grains d'argent ; les empereurs mogols gardèrent ce titre, et les Anglais ne le changèrent que de deux grains. « La sécurité du royaume durant son règne était telle que les voyageurs et les marchands pouvaient s'endormir le long de la route, sans que personne ne touchât à leurs bagages » (2).

La Restauration Mogole. — Humayun, réfugié en Perse avait pu grâce à l'aide du Shah Tamasp, reconquérir Kaboul en 1544. Sher Shah mourut en 1553. Son fils et successeur fut assassiné après trois jours de règne, et Humayun profitant de la guerre civile qui battait son plein, reprit la route de Delhi. Il vainquit l'armée afghane, remonta sur le trône et nomma son jeune fils gouverneur du Bengale où il le fit accompagner par son meilleur et fidèle général, Bairam Khan. Sept mois à peine après son retour, sa mort à cinquante et un ans, à la suite d'une chute dans un escalier du palais de Sher Mandal, amena l'accession au trône du prince destiné à devenir l'une des plus grandes figures de l'histoire universelle.

Akbar (1556-1605). — Bairam Khan évita qu'un autre préten-

(1) Ibid.

(2) AKBAR NAMA. Vol. I. Cité par Georges DUNBAR : « History of India », Vol. I.

dant prit le titre d'empereur, en faisant hâtivement couronner Akbar, fils de Humayun et, durant les quatre premières années du règne de son pupille, exerça le pouvoir. Le souverain détrôné par Humayun, ainsi que d'autres aspirants à la couronne menaçaient le jeune padishah de quatorze ans et rendaient les destinées du royaume plus qu'incertaines. L'un d'eux, Mubariz Khan, avait régné quelque temps après avoir assassiné le fils de Sher Shah. Son ministre Hemu, ambitieux marchand marwari, devenu homme d'Etat, se fit proclamer empereur sous le nom célèbre de Vikramaditya, après s'être emparé de Delhi et d'Agra. La plupart des grands de la cour d'Akbar voulaient se replier sur Kaboul, mais le jeune prince préféra soutenir son tuteur qui refusait de fuir sans combattre. Les deux armées se rencontrèrent sur le célèbre champ de bataille de Panipat, et déjà la victoire semblait acquise au prince hindou, quand une flèche lui creva l'œil. Son armée le croyant mort, abandonna la lutte et Bairam Khan remporta un succès décisif.

La majorité d'Akbar. — Dès qu'il eut dix-huit ans, Akbar prit en main les rênes du gouvernement en s'appuyant sur des intrigues du harem dont l'inspiratrice, sa nourrice Mahan Ananga, désirait assurer la fortune de son fils et d'un soldat heureux. Il se débarrassa de Bairam Khan en l'envoyant en pèlerinage à la Mecque, mais celui-ci se révolta et, battu par l'armée impériale, pour tout châtiment reçut à nouveau l'ordre d'aller à la ville sainte. Durant deux ans le jeune souverain subit l'influence du trio qui l'avait aidé à se libérer de Bairam Khan, et les guerres qu'il entreprit à son instigation furent victorieuses, parce que bien conduites par les deux protégés de celle qui l'avait nourri. Voulant se séparer, peu après, de ces conseillers devenus trop exigeants, il appointa grand vizir un des soutiens de son royaume. Son frère de lait ayant osé tuer ce ministre dans le palais royal et lever son sabre contre son souverain, Akbar dont la force était prodigieuse — il pouvait dompter un éléphant en furie sans trop de difficulté — l'assomma d'un seul coup de poing et le fit jeter du haut des remparts; mais comme il était encore vivant quand on le ramassa, l'empereur donna l'ordre de le précipiter une deuxième fois dans le vide, et attendit de s'entendre prononcer que le compagnon de ses jeux d'enfant était bien mort, avant de s'occuper d'autre chose. Mahan Ananga en mourut de chagrin, et Akbar fit construire, pour la mère et pour le fils, un tombeau magnifique.

Akbar régna dès lors (1562) en souverain absolu et, à sa mort, son empire s'étendait de l'Oxus à la rivière Godavéri. La conquête de l'Inde du Nord fut faite par une toute petite armée de vétérans

très disciplinés, commandée par Baber, grand général, audacieux, mais calme, tenace et minutieux, employant une tactique nouvelle pour battre l'ennemi, et la persuasion pour maintenir la confiance et l'allant de ses troupes. Celle du reste du pays fut accomplie par les très grandes forces d'Akbar qui dut la plupart de ses victoires à l'extrême soin qu'il prenait à la préparation de toutes ses campagnes, à l'équipement de ses centaines de milliers d'hommes, ainsi qu'à son audace et à sa rapidité de décision et d'exécution.

Parmi les épisodes les plus célèbres de ce règne, se trouvent : la défense du royaume de Gonwana (1563) par la rani Durgavati qui, blessée dans une charge de cavalerie, s'enfonça un poignard dans le cœur pour ne pas être faite prisonnière ; la résistance de Chitor dont les guerriers radjpoutes, après quatre mois de lutte (1568), préférèrent une fois de plus avoir recours au « johar » plutôt que de se rendre, ce qui mit le vainqueur dans une telle colère qu'il fit périr les trente mille paysans réfugiés dans la citadelle ; la conquête d'Ahmadnagar (1595) qui ne put être faite tant que la rani Chand Bibi resta à la tête de ses troupes ; la première ambassade anglaise, composée des marchands Ralph Fitch et William Leedes (1585) qui apporta à l'empereur une lettre de la reine Elisabeth, et passa complètement inaperçue.

Comme tous les guerriers de son temps, Akbar était peu enclin à la pitié durant la lutte et châtiât durement les adversaires s'obstinant à lui résister ; mais contrairement à ses contemporains, il s'efforçait, le plus souvent avec succès, de se faire des amis de ces ennemis vaincus, car il était possédé du désir d'établir son empire par l'union de tous ses sujets. Son caractère était plein d'étonnantes paradoxes. Il ne savait ni lire ni écrire, mais laissa une bibliothèque contenant plus de vingt-quatre mille manuscrits d'une énorme valeur, à l'exclusion de tout livre imprimé, l'imprimerie étant pour ce fin connaisseur de la luxueuse et magnifique calligraphie persane, une chose laide, sans vie, sans âme. On a souvent dit que l'empire mogol fut un empire mogol-radjpoute. Les empereurs Jahan Gir et Shah Jahan étaient issus de mères radjpoutes, et si ce fut par politique qu'Akbar épousa une princesse de cette race et encouragea son fils et ses courtisans mahométans à faire comme lui, il est certain qu'il avait un faible pour les paladins radjpoutes. Aimant l'esprit, il appréciait son ami Murza Aziz dont la boutade suivante est restée célèbre : « Un homme doit épouser quatre femmes : une Persane pour avoir à qui parler ; une femme khurasanne pour tenir sa maison ; une Hindoue pour soigner ses enfants et une Transoxiane pour avoir quelqu'un à fouetter comme avertissement pour les trois autres ». Ce conquérant intelligent et chevaleresque, ce monarque éclairé, l'un des plus

grands de tous les temps, recevait de ses courtisans et des ambassadeurs étrangers des présents magnifiques, mais aux dires d'un Jésuite missionnaire, était particulièrement sensible à l'offrande des pauvres. Il acceptait leurs petits cadeaux avec un visage aimable, les prenait dans ses mains et les mettait sur son cœur.

L'administration. — La monarchie était absolue et le souverain, chef suprême de l'administration civile et de l'armée, se faisait assister par des ministres. Le protocole et le faste de la cour du Grand Mogol étaient aussi grands, sinon plus, qu'à Versailles au temps du Roi-Soleil, mais les revenus de l'empire des Indes dépassaient de dix fois ceux de toutes les cours européennes de cette époque. Le souverain disposait du pouvoir, tant législatif qu'exécutif ; il était le juge suprême, et si les lois du Coran limitaient sa puissance, les arrêts qu'il rendait en personne étaient sans appel. Il brisa le pouvoir de la noblesse féodale et organisa équitablement l'impôt. La nouvelle administration, créée sous sa direction par l'ennuque Khwaja Malik l'Timad Khan, puis par le Raja Todar Mal, suivant les principes de Sher Shah et en utilisant les fonctionnaires formés par ce souverain, avait pour but d'établir un gouvernement équitable et d'éviter les abus et les exactions du personnel administratif. Les Anglais bâtirent leur propre organisation fiscale sur celle de ce souverain. L'empire était divisé en douze « subas », dont les gouverneurs furent le plus souvent des membres de la famille royale ou de hauts dignitaires de la cour ; les « subas » étaient subdivisés en « sarkars », elles-mêmes composées de « parganas », les plus petites unités administratives.

Les lois et les impôts étaient durs ; les taxes variaient du seizième au tiers du produit de la terre, mais il faut dire que l'empereur améliora beaucoup le sort de ses sujets. Il abolit la capitation que les souverains afghans avaient imposée à leurs sujets hindous non convertis à l'Islam, défendit les mariages d'enfants et la sâti obligatoire, autorisa le remariage des veuves, abolit l'esclavage pour les prisonniers de guerre et leurs familles et l'égorgement des animaux pour les sacrifices, donna la liberté de culte à toutes les religions et ouvrit les carrières administratives de l'Etat à tous les gens capables, sans se soucier de leurs croyances ou de leur race. Malgré l'absence de toute discrimination raciale, très peu d'hindous furent employés par le gouvernement. La liste des fonctionnaires donnée dans « l'Ain-i-Akbari » d'Abul Fazl, établit que sur quatre cent quinze hauts fonctionnaires, cinquante et un seulement étaient hindous, et que parmi ces cinquante et un la majorité se composait de Radjpoutes que l'empereur voulait se concilier. Il convient d'ajouter que la construction des mosquées, l'observance

du Ramadan, les pèlerinages à la Mecque, ainsi que d'autres coutumes mahométanes furent abandonnées et que beaucoup de musulmans, ne voulant pas accepter ses édits, furent exilés.

Akbar, Protecteur des Arts. — Ce grand réalisateur fit construire de nombreux monuments en pierre meulière rouge : le Fort d'Agra, la tombe d'Humayun et la « ville de rêve », Fatehpour Sikri, nous montrent qu'il allia en art, comme dans toute son œuvre, le musulman à l'indien. Il aimait la peinture et la musique et entretenait à sa cour beaucoup de peintres indiens, persans et même chinois qui décorèrent de fresques les murs de ses palais, enluminèrent et illustrèrent ses manuscrits et firent d'innombrables portraits des grands de la cour. Badoni et Abul Fazl nous ont laissé l'histoire détaillée de son règne. Des poètes comme Tulsidas, Sur Das et Rahim écrivirent en hindi, alors que Dara Shikoh, petit-fils de l'empereur, traduisait la « Bhagvad Gita » en persan (1).

Le Mysticisme d'Akbar. — Par une de ces contradictions de la nature humaine, cet homme positif avait soif de vérité, de spéculation philosophique et était dévoré du besoin de percer le mystère divin. Un matin, peu après avoir pris le pouvoir, le jeune prince demanda son cheval favori, animal superbe mais vicieux et presque indomptable, et s'enfuit sans escorte dans la plaine entourant Delhi. Après avoir longtemps galopé, il mit pied à terre, tomba en transe et, suivant ses propres paroles, « communia avec Dieu ». Dans la suite, il convia des prêtres parsis, des Jésuites, des brahmanes, des mullahs et des ministres de toutes les croyances dont il entendit parler. « Leurs discours », disait-il, « ont tant de charme pour moi qu'ils me font tout oublier, et je suis forcé de me faire violence pour ne pas me laisser aller, en les écoutant, à négliger mes autres devoirs. » Son désir de vérité dépassant les conceptions orthodoxes, lui fit s'écrier : « Oh ! Voir les sages de la Mongolie et les ermites du Liban, les lamas du Tibet, les religieux portugais et les prêtres des Parsis, savants dans le Zend Avesta !... Mon Dieu, dans les temples je vois des hommes qui Te cherchent. Dans toutes les langues j'entends des hommes qui T'implorent. Le polythéisme ? Toi et l'Islam ?... Toi... Toute religion dit : Tu es Un et Tu n'as pas d'égal. Est-ce une mosquée ? La foule te murmure des prières. Est-ce une église chrétienne ? Les cloches sonnent en ton honneur. Un jour je visite l'église, un autre jour la mosquée, mais de temple à temple je ne cherche que Toi !... Tes élus n'ont rien de commun avec l'hérésie ni avec l'orthodoxie, car ni l'une ni l'autre ne pénètre

(1) YUSUF HUSSEIN dans sa thèse de Doctorat : « L'Inde Mystique au Moyen Age. Hindous et Musulmans », établit que la traduction de la Bhagvad Gita attribuée à ABUL FAZL, est l'œuvre du prince impérial, DARA SHIKOH.

jusque dans le sanctuaire de la vérité. Je laisse l'hérésie à l'hérétique, la religion à l'orthodoxe et, semblable au marchand d'encens, mon âme recueille le parfum de chaque pétale de rose » (1). L'on peut rapprocher ces ferventes déclarations des expériences de Ramakrishna (2) et autres mystiques hindous.

L'empereur, cependant, était trop attaché à toutes les joies terrestres pour les abandonner. Dans le harem où résidaient cinq mille femmes, plus de huit cents concubines espéraient son bon plaisir et, dans ses écuries, plus vastes que Londres à cette époque, des léopards dressés, des faucons et des chiens attendaient qu'il eût envie de chasser ; enfin et surtout, des milliers d'éléphants et des dizaines de milliers de chevaux étaient toujours prêts à lui permettre de se livrer à ce jeu suprême, la guerre, ainsi qu'à ses désirs de violence, de puissance, de vanité et de gloire.

Trouvant qu'il y avait quelque chose à redire à toutes les croyances, il finit par se décider à fonder sa propre religion : la « Din-Ilahi » ou « Divine Religion ». Aucun historien ne semble avoir douté de sa sincérité, mais il est probable que l'astucieux souverain, qui rêvait de créer l'unité indienne, voulut être le chef, spirituel aussi bien que temporel, de son empire. La nouvelle foi prit à l'hindouisme son panthéiste monothéisme, à Zoroastre un peu de son enseignement et adopta les recommandations jaïnes de s'abstenir de viande : « il n'est pas juste », disait l'empereur, « qu'un homme fasse de son estomac la tombe des animaux ». Seuls ses fidèles courtisans se convertirent à cette nouvelle religion et si quelques hindous furent enchantés, la plupart des musulmans s'indignèrent de cette innovation. Ils prirent les armes au Bengale, et le ghazi de Jaunapour proclama que tous ceux qui craignaient Allah devaient se dresser contre l'empereur. La rébellion fut écrasée et les chefs décapités, mais le mécontentement dura très longtemps.

Les dernières années de la vie d'Akbar furent attristées par la mort, survenue par delirium tremens, de deux de ses fils, et surtout par la révolte du prince Salim, son fils préféré, qui se constitua une cour à Allahabad et fit assassiner Abul Fazl, l'ami le plus dévoué de son père. Il mourut en 1605. Ses hâtives funérailles eurent lieu sans faste et, quelques décades plus tard, des pillards ayant profané sa tombe, dispersèrent ses ossements.

Akbar réussit à transformer un pays occupé par les mahométans en un très grand et brillant empire, comprenant le Baloutchistan, l'Afghanistan et toute l'Inde, de l'Himalaya à la rivière Godavéri.

(1) Cité par GROUSSET : Histoire de l'Asie, p. 227.

(2) La vie de RAMAKRISHNA, par ROMAIN ROLLAND.

Les grands vivaient très richement, mais leur fortune étant considérée comme appartenant au souverain, revenait à la Couronne à leur mort. La classe moyenne était peu nombreuse et les paysans, extrêmement pauvres, se trouvaient toujours sous-alimentés et souvent dépourvus de tout vêtement. Les famines, difficiles à éviter par suite de la difficulté des communications, n'étaient pas rares, et Abul Fazl nous fait savoir que durant celle de 1595-1598, le cannibalisme fut fréquent et que les routes se trouvèrent bloquées par les cadavres. Le monarque s'efforça et il y réussit en partie à faire de l'Inde une nation, et c'est à ce précurseur que remonte l'idée d'une Inde unique et unie. Son œuvre fut si remarquable et l'amélioration de la condition des habitants de son empire fut si réelle, que, dégagé des contingences immédiates par trois siècles de recul, on est tenté de présenter son règne comme une parfaite réussite, mais un examen minutieux révèle que la gigantesque mais superficielle armature construite par l'empereur, ne prit jamais vraiment racine dans le pays.

Jahan Gir (1605-1627). — Akbar ayant désigné comme héritier son fils Salim, ce prince monta sur le trône immédiatement après sa mort et, suivant l'usage voulant que le successeur changeât son nom en devenant empereur, régna sous celui de Jahan Gir, le « conquérant du monde ». Poussé par des intrigues de cour, Khusuru, fils du nouveau souverain, prétendit à la couronne et leva une armée. Jahan Gir le vainquit aisément, puis le fit enchaîner sur un éléphant et passer en revue ses compagnons de révolte, agonisants, empalés, le long d'une route. Quelque temps après, il le fit jeter en prison et aveugler ; plus tard, reprenant de l'affection pour ce prince, il lui montra de la bonté. Khurram, un autre de ses fils, en ressentit une telle jalousie qu'il fit empoisonner son malheureux frère.

Nur Jahan. — En 1611, Jahan Gir épousa Nur Jahan, veuve d'un gentilhomme d'aventure afghan. Intelligente, ambitieuse, capable et très belle, elle acquit rapidement un ascendant considérable sur son mari qui, de plus en plus, s'adonnait aux alcools et aux stupéfiants. Bientôt l'impératrice gouverna le royaume en s'appuyant sur une petite clique comprenant son père, Itimad-ud-Daulah, qui avait rendu de nombreux services à Akbar et était grand vizir, son frère, Asaf Khan, remarquable financier et bon général dont la fille avait épousé le prince Khurram. Longtemps ils restèrent unis et soutinrent le prince Khurram ; puis, Nur Jahan ayant donné sa fille en mariage au prince Shariyar, des intrigues continuelles les séparèrent et permirent à leurs adversaires de se grouper autour du grand général Mahabat Khan qui ne pouvait

pas admettre qu'une femme conduisit l'empire. Les guerres durant ce règne furent peu nombreuses et eurent le plus souvent pour but de mettre à la raison des rebelles ; mais quand l'état de santé du roi permit de prévoir sa fin prochaine, ses héritiers se mirent à se battre entre eux. Aussitôt après la mort de Jahan Gir, Asaf Khan fit arrêter l'impératrice, sa sœur, et, par une habile et perfide manœuvre, se jouant du prince Shariyar, assura le succès de son gendre qui, absent de la capitale, prit le titre d'empereur à Lahore et le garda pendant trente et un ans. Shariyar, ainsi que tous les autres descendants d'Akbar pouvant prétendre au trône, furent jetés en prison et égorgés. Nur Jahan, comprenant que son heure était passée, se retira à Lahore avec sa fille, l'épouse du prince assassiné, et consacra le reste de sa vie à élever le mausolée de son mari. Sur la dalle où elle repose à son côté, l'impératrice fit graver ces vers : « n'ornez pas ma pauvre tombe d'une lampe ou d'une rose ; je ne veux ni la mort d'un papillon, ni qu'un rossignol se fatigue à chanter ».

Jahan Gir s'était efforcé, durant les premières années de son règne, d'être juste, bon et tolérant. Il avait fait poser une chaîne allant du mur extérieur de son palais devant lequel tout le monde pouvait passer, à sa salle d'audience, pour permettre au plus petit de ses sujets de demander justice en faisant sonner la clochette d'argent. Tel que beaucoup de ses ancêtres, il aimait le vin et les plaisirs de la vie, mais son sang tartare le rendait cruel et sujet à des accès de rage aussi subits et terribles que ceux d'Akbar. Il semble avoir été sceptique, et s'il montra dans sa jeunesse un certain penchant pour le christianisme, devenu roi il se conduisit, peut-être par politique, en bon musulman. Comme son père et son fils, ce Grand Mogol fut très influencé par la renaissance persane. Artiste et dilettante, il a laissé d'excellents mémoires écrits en cette langue et, sous son impulsion, l'école de peinture mogole atteignit son zénith. Son amour de la nature, des paysages et des fleurs, aussi sincère et profond que celui de Baber, lui fit créer des jardins à nuls autres pareils.

Les Jardins Mogols. — De tous les beaux parcs de cette époque, les plus étonnants sont ceux du Cachemire, pays de prédilection de Jahan Gir. Il en est d'intimes et de princiers, mais tous sont d'extraordinaires réussites, égalant et souvent même dépassant les meilleurs jardins à la française ou à l'anglaise. Dans ces compositions décoratives, le jardinier-paysagiste ne laisse rien au hasard ; tout en se soumettant entièrement au caractère du lieu choisi, il harmonise et complète le paysage mais lui conserve sa fraîcheur. Dans le Nishat Bagh (jardin de la béatitude), des fleurs, des arbres frui-

tiers, des canaux, des cascades et des jets d'eau, des terrasses et des pavillons sont groupés en des sites délicieux, mais leurs aspects divers collaborent à l'harmonieux ensemble. Dans ce parc où tout semble simple et naturel, les bocages sont étudiés et les perspectives savantes. De la plus haute terrasse, les nombreux pavillons essaimés à différents niveaux donnent l'impression d'un vaste et unique palais d'été ; les parterres s'unissent en une seule nappe de tulipes et de roses ; les canaux deviennent une seule rivière coulant jusqu'au lac. Mais si l'on débarque à l'entrée du domaine, ce ne sont que plates-formes et belles galeries, cascades bondissantes, marches fleuries s'élevant les unes au-dessus des autres, jusqu'à la prairie en plateau, semée de pâquerettes et dominée d'énormes chénards dont l'épais feuillage vert foncé couvre d'ombre le bain du harem. Dans un élégant kiosque de pierre et de bois, l'eau bouillonnante et glacée sort du roc en un premier bassin ; puis par un plan incliné se déverse dans le bain où elle s'étend et s'apaise avant de reprendre sa course vers le lac au fond de la vallée. Les timides favorites de Jahan Gir et de Shah Jahan aimaient, dit-on, comparer leur beauté en ce frais miroir, et leurs jeux restaient cachés aux regards indiscrets des courtisans massés au pied de la haute terrasse où l'on accède par un seul escalier en chicane. De chaque côté des jardins suspendus, s'étendent de beaux vergers remplis de cerisiers, d'abricotiers et autres arbres fruitiers. Ce paysage exquis s'arrête aux contreforts d'une haute montagne au sommet blanchi de neige jusqu'au début de l'été.

Shah Jahan (1627-1658). — Dès son accession au trône, le prince Khurram qui prit le nom de Shah Jahan (empereur du monde), nomma son beau-père grand vizir, puis continua la guerre du Dekkan commencée sous le règne précédent. Les nombreuses campagnes des descendants d'Akbar pour conquérir l'Inde du Sud, souvent brillantes et victorieuses mais jamais terminées, furent certainement l'une des causes principales de l'affaiblissement du pouvoir mogol. En 1636, Shah Jahan annexa le royaume d'Aхмадnagar, grâce à la trahison du premier ministre de cet État qui lui livra l'imprenable forteresse de Déogiri. Lors d'une nouvelle campagne en 1636, il fit reconnaître sa suzeraineté par le sultan de Bijapour, et nomma son fils, Auranz Zeb, vice-roi du Dekkan. Celui-ci, bon général et habile homme d'État, s'efforçait depuis huit ans d'organiser ce pays quand il fut nommé général en chef de l'armée opérant en Asie centrale. Les Mogols gardèrent toujours la nostalgie de leur pays d'origine, et Shah Jahan entreprit la conquête du royaume des Uzbeks lors des disputes qui se produisirent en 1645 dans la famille régnante de Boukhara. Son fils,

Dara Shikoh, fut remplacé à la tête des troupes par Aurang Zeb qui, pas plus heureux, dut évacuer le pays où Tamerlan avait régné. Rentré au Dekkan il trouva tout à refaire. Durant son absence beaucoup de terres cultivées étaient retournées à la jungle, par suite des expéditions continuelles de gouverneurs incompetents et oppresseurs. Il mit en vigueur le système d'administration d'Akbar et obtint de réels résultats, mais son père craignant qu'il ne devint trop puissant, l'empêcha, en ne l'aidant guère, d'obtenir tout le fruit de ses efforts et de ses deux campagnes victorieuses contre les royaumes de Golconde et de Bijapour. De cette époque date la haine du prince pour l'empereur.

Peut-être par remords des moyens qu'il avait employés pour monter sur le trône, Shah Jahan essaya d'éviter les rivalités entre ses quatre fils, en les nommant vice-rois dans des provinces éloignées les unes des autres. Shuja fut envoyé au Bengale, Murad au Goudjerate, Aurang Zeb au Dekkan, mais l'empereur garda auprès de lui Dara Shikoh, prince libéral, attiré par le christianisme et l'hindouisme mais à qui manquait l'expérience de la guerre et des hommes (chose extraordinaire, il refusa durant toute sa vie d'avoir plus d'une épouse). Les précautions de Shah Jahan ne servirent à rien, et dès qu'il tomba gravement malade ses fils se firent la guerre entre eux. Dara Shikoh, nommé commandant des troupes impériales, arrêta l'armée de Shuja, pendant qu'Aurang Zeb s'assurait la collaboration de Murad, en lui promettant de lui laisser le trône et de se retirer à la Mecque, après avoir vaincu Dara, « l'infidèle ». Aurang Zeb, le plus capable des héritiers de Shah Jahan, était un excellent général, doublé d'un diplomate dont la fourberie et l'habileté dépassaient de beaucoup celles de Louis XI. Il alliait un grand courage, un calme imperturbable et une extrême prudence à une extraordinaire puissance de travail, mais ses qualités d'homme d'Etat se trouvèrent souvent paralysées par son intolérance et son fanatisme. L'armée des deux frères alliés, après avoir battu Dara Shikoh qui dut s'enfuir, vainquit Shuja qui se réfugia en Arakan. Sur la route de Delhi, Aurang Zeb tendit un guet-apens à Murad à la fin d'un repas où il l'avait convié ; plus tard, la popularité de son prisonnier lui ayant fait craindre des troubles, il n'hésita pas à le faire passer en justice et condamner à mort pour un meurtre qu'il n'avait jamais commis, mais pleura quand on lui apprit la nouvelle de son exécution. Dès son entrée à Agra, Aurang Zeb fit incarcérer son père, prit le pouvoir le 8 juin 1658 et, peu après, se couronna empereur sous le nom d'Alam Gir (conquérant du monde), Padishah Ghazi.

Dara Shikoh fut promené dans Delhi, habillé de haillons, puis

exécuté dans sa prison sous prétexte d'hérésie ; son fils fut enfermé dans le fort de Gwalior (1) jusqu'à la fin de ses jours. Le sort débarrassa le nouvel empereur de son dernier adversaire, le prince Shuja qui, poursuivi sans relâche, se réfugia sur la côte de la Birmanie où il fut tué par des bandits. Shah Jahan, privé de tout contact avec l'extérieur, passa les neuf dernières années de sa vie, emprisonné dans le fort d'Agra, mais son fils lui laissa son harem et la compagnie de sa fille préférée qui lui portait un très grand amour.

Le Taj Mahal. — Durant la vie et sous l'impulsion de Shah Jahan, le plus grand bâtisseur de tous les empereurs mogols, l'architecture musulmane atteignit la perfection aux Indes. Pour ensevelir l'épouse qu'il aimait le plus et dont il avait eu quatorze enfants, ce prince fastueux, ne trouvant pas suffisant le grès rouge si souvent employé avant lui, édifia un palais de marbre blanc. Il projetait d'en construire un second, de marbre noir, sur l'autre rive de la Djamna, mais son fils l'en ayant empêché en lui ravissant le trône, il repose à côté de Mumtaz Mahal dans le Taj Mahal, l'une des merveilles du monde.

La situation du pays à la mort de Shah Jahan. — La rançon de tout ce faste fut l'effroyable misère du petit peuple et des paysans, pressurés sans merci. La réquisition des « buffalos » et des chariots nécessitée par la construction de nombreux monuments, réduisit considérablement l'étendue des terres cultivées. Dans les villages et les villes, les commerçants vivaient misérablement, car la moindre apparence d'aisance provoquait des confiscations et des amendes sous de fallacieux prétextes. Sans ressources et sans espoir, beaucoup d'habitants se firent voleurs de grands chemins et rendirent les voyages très dangereux. Bernier résume la situation en ces termes : « Le pays est ruiné par les frais énormes que nécessite l'entretien de la cour, des courtisanes et de la grande armée indispensable pour assurer le pouvoir... Il est impossible de donner une idée des souffrances de la population, contrainte par la trique et le fouet à un travail dont elle ne retire aucun bénéfice... seule la présence des hommes d'armes empêche la révolution ».

Aurang Zeb (1658-1707). — Durant sa prime jeunesse, Aurang Zeb s'était retiré dans la jungle et, pendant près d'une année, s'était livré à la vie érémitique. Rentré dans le monde, il resta toujours un ascète préoccupé d'observer et d'accomplir la volonté d'Allah.

(1) Les souverains mogols faisaient incarcérer dans le fort de Gwalior, les hauts personnages qu'ils voulaient faire disparaître par « mort naturelle ». Chaque matin on leur apportait une coupe d'un violent stupéfiant qu'ils devaient avaler avant de pouvoir boire ou manger. Les victimes mouraient, abruties, en quelques mois.

Il fut, après Akbar, le plus capable de tous les Grands Mogols, conciliant, équitable et moins cruel que la plupart des princes de son temps, mais son unique guide et conseiller était le Coran qu'il savait entièrement par cœur et méditait chaque jour. Ne croyant ni au désintéressement, ni au dévouement, ni même à l'amitié, il mettait à la tête de ses armées deux généraux rivaux ou de religion différente afin qu'ils se surveillassent mutuellement. Malgré ses qualités il désorganisa l'administration par sa méfiance et son étroitesse d'esprit et, en se mêlant de tout, il détruisit l'initiative des fonctionnaires. A la fin de sa vie, les services d'Etat n'étaient que bureaucratie, routine et lenteur.

Son règne, durant les vingt-deux premières années fut, en apparence, prospère et les guerres ne troublèrent pas l'intérieur de l'empire. Après avoir annexé le Bihar en 1661 et forcé l'Assam à signer un traité avantageux pour l'Inde, le souverain décida de supprimer les pirates qui infestaient les deltas du Gange et du Brahmapoutre. La piraterie, alors audacieuse et florissante, approvisionnait Surate, le grand marché d'esclaves, en Turcs et en hommes blancs ; il n'était pas rare d'y vendre les Européennes capturées par les flibustiers de la mer d'Oman, car à cette époque bien des pays et surtout le Portugal, envoyaient des convois de jeunes filles à marier (et même les vieilles filles quand elles étaient bien dotées) aux soldats et aux marchands des colonies. Les pirates arabes et européens, surtout anglais, qui attaquaient les vaisseaux allant vers l'Occident ou en venant, ne gênaient guère Delhi, alors que ceux du golfe du Bengale diminuaient ses revenus et portaient gravement atteinte à son prestige. Le royaume d'Arakan, en Assam, tirait le plus clair de ses richesses de pillages et de randonnées sur les côtes du Bengale. Sa nombreuse marine était maniée par des aventuriers de toute couleur, et par des Maghs dont Jahan Gir dit dans ses mémoires : « Ce sont des animaux à face humaine ; ils mangent tout ce qu'ils trouvent sur terre et dans la mer, et rien ne leur est défendu par leur religion ». En 1626 ils saccagèrent Dacca et, durant plus de quarante ans, ne cessèrent d'emmener les habitants des côtes de l'Inde en esclavage, faisant travailler les hommes ou les vendant, prenant les femmes comme concubines ou les réduisant à la prostitution. La terreur qu'ils répandaient fit abandonner aux paysans cultures et villages tout le long des côtes et le bord des fleuves. Supprimer ces bandits fut une longue entreprise qui nécessita la construction d'une flotte de plus de trois cents navires, et ce ne fut qu'en 1665 que Shayista Khan, par une campagne sur mer et sur terre, détruisit tous leurs nids des deltas et coula un grand nombre de leurs bateaux, tant européens qu'indi-

gènes. Chittagong fut pris en 1666 et le restant de la flotte pirate détruite ou capturée.

L'année suivante commença la première des deux guerres afghanes. Après avoir soumis les yusufzais, il fallut réduire les afridis, puis tous les pathans unis sous le commandement d'Açmal Khan (1672). Les chefs rebelles, ayant servi dans l'armée impériale, connaissaient sa force et sa tactique et battirent les troupes indiennes dans le défilé de Khaïber, tuant dix mille hommes et envoyant vingt-deux mille hommes et femmes en Asie centrale. Cette victoire ayant provoqué le soulèvement de tous les pathans, Aurang Zeb prit lui-même le commandement d'une forte armée ; mais pour rétablir l'ordre, il dut faire usage de toute sa sagacité, payer largement les traîtres, enrôler des chefs sous ses étendards, vaincre complètement les insoumis puis revenir à la politique suivie par Akbar après la désastreuse retraite du Raja Bir Bal dans cette même région en 1586. Cette manière d'assurer la paix des frontières du Nord-Ouest, connue sous le nom de la méthode du « khassadar », fut employée par les Anglais ; elle consistait à opposer un clan de ces rudes guerriers montagnards à un autre et à donner des subsides réguliers à des tribus pour faire la police et assurer la liberté des défilés, tout en les empêchant de se répandre, en armes, dans les plaines.

L'Intolérance d'Aurang Zeb. — Durant dix ans, l'empereur établit et fortifia son autorité et son pouvoir. Puis, s'efforçant d'accomplir ce qui était, à ses yeux, son strict devoir de souverain musulman, il consacra le reste de sa vie à lutter contre idolâtres et hérétiques. En 1669 il donna l'ordre à tous les gouverneurs des provinces de « détruire les écoles et les temples des infidèles, et d'abolir complètement l'enseignement et la pratique de toutes les religions idolâtres ». Les pèlerinages et la célébration publique de toute cérémonie religieuse furent interdits, les temples détruits même dans les villes saintes hindoues de Banaras et de Mathura, la capitation fut rétablie et les fonctionnaires hindous révoqués. Ces persécutions provoquèrent d'innombrables soulèvements et quelques guerres civiles. A peine en avait-il écrasé un qu'un autre devait l'être. Les jats, outrés par la destruction des temples de Mathura, se révoltèrent trois fois et profanèrent la tombe d'Akbar qui avait tout fait pour créer une nation hindoue-mahométane ; mais de tous ceux qui prirent les armes, les sikhs furent les plus difficiles à abattre.

La Guerre du Radjpoutana. — Les meilleures troupes de Jodhpour, sous les ordres de leur maharaja, s'étaient jointes à l'armée impériale en guerre contre les Afghans. Ce prince étant mort

durant cette campagne (1678), Aurang Zeb profita du fait que cet Etat était sans roi et sans troupes pour l'envahir et en démolir les temples. Un héritier posthume étant né, il essaya de s'emparer de la mère et du bébé mais un clan radjpoute, avec une audace extraordinaire, l'en empêcha en allant à Delhi délivrer la princesse et son nouveau-né et en les ramenant sains et saufs à Jodhpour. Tous les vaillants cavaliers de cette expédition périrent, sauf huit. S'entêtant à continuer cette injuste guerre, Aurang Zeb, accompagné de ses trois fils, entra au Radjpoutana à la tête d'une puissante armée. Le Maharana Raj Singh d'Udaipour et les princes radjpoutes se repliant dans les monts Aravili, laissèrent le « padishah » prendre presque sans combat Jodhpour, Udaipour et Chitor ; puis harcelèrent tous les détachements se séparant du gros de l'armée d'invasion, coupèrent les lignes de communications et pillèrent les convois de ravitaillement, sans jamais livrer de bataille rangée. Les soldats de Delhi manquant de vivres, puis de tout, perdirent courage. Le prince Akbar, fils du souverain, accusé par son père d'être responsable de la démoralisation des troupes impériales, passa à l'ennemi. Le 15 janvier 1681, Aurang Zeb se trouvant, par suite de circonstances imprévues, séparé de ses troupes, évita une défaite certaine, la captivité et probablement la mort en mettant, par une ruse habile, la discorde chez ses adversaires qui se croyant trahis par le prince impérial, n'attaquèrent pas. En juin de la même année, le monarque dut signer la paix avec le royaume d'Udaipour, se contenter de quelques districts et exempter les radjpoutes de la capitation qu'il leur avait imposée en 1679 ; mais la guérilla se poursuivit jusque sous le règne suivant et l'empereur, en perdant le soutien de la Confédération radjpoute, diminua beaucoup la valeur de son armée.

La Guerre du Dekkan. — Cette longue guerre qu'Aurang Zeb ne devait ni gagner, ni même terminer, commença en 1682. Il prit Bijapour et Golconde, mais ne put jamais vaincre définitivement l'excellente et rapide armée mahratte, ni empêcher leur héros Shivaji qu'il surnomma le « rat des montagnes » d'être couronné, avec tous les rites brahmaniques, empereur du Maharashtra et de rétablir ainsi, avec trois siècles et demi d'intervalle, un raja hindou sur le trône du Dekkan. Akbar et ses successeurs s'étaient sagement contentés de faire accepter leur suprématie sur le Plateau Central ; Aurang Zeb s'obstina à vouloir le conquérir entièrement. Ne se laissant arrêter ni par le manque d'argent, ni par les revers, ni par les défaites, il restait impavide, remerciant Allah de ses succès, très nombreux, mais jamais définitifs. La discipline s'affaiblissait dans l'armée et les soixante mille cavaliers, les cent mille fantassins, les

trois mille éléphants et les cinquante mille chameaux coûtaient si cher, depuis si longtemps, que le trésor de l'Etat était presque vide. Les impériaux démoralisés par une lutte contre des ennemis insaisissables, usés par la famine, la peste et les inondations que la guerre avait provoquées dans le pays, et lassés par la trop longue durée de la campagne, devinrent incapables de se battre. Le vieil empereur lui-même, vaincu par la maladie, dut faire reprendre à ce qui restait de son armée la route d'Ahmadnagar d'où il était parti près de vingt-cinq ans auparavant.

En février 1707, comprenant que sa dernière heure était proche, il essaya d'éviter une guerre fratricide entre ses héritiers, en renvoyant les deux princes qui étaient auprès de lui au gouvernement de leurs lointaines provinces. Puis le dernier grand empereur des Indes, se prépara à la mort. Cet homme de fer eut-il peur de la justice d'Allah, ou réalisa-t-il la vanité de tout ce qui est humain quand il écrivit ses dernières lettres à ses fils ? « Que la paix soit avec toi et les tiens. Je me sens devenir vieux et très faible. J'ai été entouré dès ma naissance, mais je m'en vais tout seul..., l'armée est démoralisée et je le suis moi-même..., il me reste Dieu, mais j'ai perdu la paix du cœur..., ils ne savent même pas s'ils ont un roi ou non. Adieu..., adieu..., adieu » ; et encore : « Je ne sais pas ce que je suis ni où je vais aller, ni ce qu'il adviendra de ce pécheur couvert de péchés... Mes années ont passé sans donner aucun fruit. Dieu a toujours été dans mon cœur, mais mes yeux obscurcis n'ont pas su voir sa lumière..., il ne me reste plus d'espoir, ni d'avenir..., la fièvre est tombée, mais je n'ai plus que la peau sur les os... J'ai beaucoup péché et je ne sais pas si des tourments m'attendent..., que la paix divine s'étende sur toi... » La lettre à son enfant préféré, Kam Baksh, qui lui était né de la seule femme qu'il eût jamais aimée, est encore plus pathétique : « Ame de mon âme... il me faut partir seul... Je m'afflige de ton manque de ressources... mais à quoi cela sert-il ?... De toutes les souffrance que j'ai infligées, de toutes les fautes que j'ai commises, j'en porte les conséquences... N'est-il pas très surprenant qu'étant venu innocent dans ce monde, je le quitte aussi chargé de péchés ? Partout où je regarde, je ne vois que Dieu... j'ai grandement péché. Je te confie à Dieu, ainsi que tes enfants, et te dis adieu... Je suis extrêmement troublé... ta mère malade aurait bien voulu mourir avec moi... Que la paix soit avec toi ». Il mourut le 4 mars 1707, durant un violent orage. Dès qu'il eut été enseveli, suivant son désir, dans le plus proche cimetière sans aucune pompe et comme l'aurait été le plus pauvre de ses sujets, ses fils, ainsi qu'il avait craint, s'entre-tuèrent. Trois d'entre eux dont Kam Baksh à qui il portait une affection vraie,

profonde et désintéressée, tombèrent dans cette guerre de succession. L'unique survivant ne régna que trois ans. A peine trente ans plus tard, le Shah de Perse, Nadir, envahit l'Inde, prit Delhi, emporta le Trône de Paon et, après lui, les Grands Mogols ne furent plus empereurs que de nom. La gloire de leurs ancêtres et le prestige de cette dynastie durèrent plus que leur pouvoir et, lors de la mutinerie de 1857, les révoltés demandèrent l'appui de leur dernier descendant pour justifier leurs actes.

Aurang Zeb et les Arts. — Ce prince, très cultivé, n'encouragea les lettres et les arts qu'en fonction de ses convictions religieuses. Excellent calligraphe, il recopia le Coran plusieurs fois avec beaucoup d'art et de dévotion, et le seul monument bâti durant son règne est la grande et haute mosquée dont les minarets dominant Banaras, la ville sainte hindoue ; il dut, en démolissant de nombreux temples hindous, faire disparaître beaucoup d'œuvres d'art. Son puritanisme lui fit interdire le jeu, la boisson, les stupéfiants et même la musique, trop sensuelle à son goût. Cependant il ne manquait pas de causticité, si l'on en croit les mémoires du voyageur italien Manucci : « Un certain vendredi l'empereur, en route pour la mosquée, surpris de croiser un convoi suivi de cent personnes, demanda qui était mort : « Nous portons en terre la musique, morte par l'ordre du roi », lui dit-on. « Priez, priez pour la musique », rétorqua l'empereur, « mais ayez bien soin de l'enterrer très profondément ».

Les Causes de la Chute de l'Empire Mogol. — Fondé par Baber, organisé par le génie d'Akbar, cet empire atteignit, durant le règne de Shah Jahan, une splendeur qui étonna le monde ; sous Aurang Zeb il s'étendit encore, mais déjà sous cette façade brillante, la désintégration était commencée. La coopération qu'Akbar avait obtenue de ses sujets était trop fragile pour pouvoir résister à la cruauté de Jahan Gir, aux dilapidations accompagnées de thésaurisation de Shah Jahan, et à l'intolérance d'Aurang Zeb. Les empereurs mogols, à l'encontre des fonctionnaires anglais, souvent accusés d'enrichir leur île au détriment de l'Inde, dépensaient le produit des impôts dans leur empire, mais la circulation de la richesse était limitée au petit cercle de la cour. Seuls les favoris des monarques et les clients des grands en bénéficiaient, et quelques milliers d'individus s'enrichissaient aux dépens de l'entière population du pays. Le plus grand défaut de l'organisation mogole, souvent stigmatisée comme union du despotisme et de la bureaucratie, est très bien résumé par l'un des premiers administrateurs de la Compagnie Anglaise des Indes : « La sécurité du peuple, la sécurité de leurs biens et la prospérité du pays dépendent uniquement du monarque. C'est d'après lui que ses délégués règlent leur conduite. Dans la

proportion où il est sage, juste, vigilant et humain, les vice-rois provinciaux s'acquittent de leur tâche avec zèle et fidélité... Un souverain faible et un ministre corrompu peuvent encourager ou ordonner ce qu'ils veulent... car il n'y a pas de loi au-dessus de la volonté du roi ». Ainsi, où Akbar pesait avec soin le pour et le contre d'un procès, Jahan Gir tranchait rapidement et faisait exécuter aussitôt ses jugements ; alors qu'Akbar faisait confiance à ses amis et à ses conseillers, Aurang Zeb, jaloux et méfiant, réduisit ses ministres et ses gouverneurs à n'être que les exécuteurs de ses ordres. Enfin et surtout, les musulmans groupés autour des derniers souverains mogols, énervés par la chaleur du climat indien, une vie luxueuse et facile, des intrigues de harem et de cour, et ne se renouvelant plus par l'apport de nouveaux arrivés turcs ou tartares, perdirent, avec la vigueur morale et physique, leurs qualités militaires et administratives. Les Anglais tinrent compte de la leçon résumée en cette phrase : « l'hérédité d'un homme blanc ne lui permet pas de supporter impunément le climat des tropiques ; il y perd non seulement ses qualités physiques, mais aussi son caractère moral » (1) et s'ils ont pu gouverner le continent indien avec très peu d'hommes, c'est parce que ceux-ci ne restèrent jamais dans le pays plus de quelques années de suite, que leurs gouverneurs changèrent souvent et qu'ils refusèrent, très longtemps, de se mêler des affaires privées de leurs sujets.

Les Mahrattes. — Descendants d'une tribu aryenne (2), mentionnée dans les édits d'Açoka, les Mahrattes avaient été soumis par les sultans de Delhi, ainsi que par d'autres musulmans. Ils commencèrent à faire sentir leur pouvoir durant la vie d'Aurang Zeb, mais ce ne fut qu'au XVII^e siècle qu'ils devinrent une force avec laquelle il fallut compter.

Shivaji. — La légende lui donne une naissance miraculeuse. Shahji, chef mahratte devenu ministre de Bijapour, absorbé par ses soucis, délaissait sa femme. Une nuit un ascète, le corps complètement enduit de cendres, lui apparut en rêve, lui mit une mangue dans la main en disant : « Partage ce fruit avec ta femme et ton fils sera une incarnation de Çiva ». Shahji devant sa propre existence à un pèlerinage que sa mère stérile avait accompli aux pieds d'un saint musulman, s'empressa à son réveil de porter la mangue à son épouse — et c'est ainsi, grâce à l'intervention du grand Destructeur, que naquit Shivaji. Elevé loin de la cour, dans le petit fief familial près de Poona, par un tuteur brahmane et par

(1) L'Homme et le Climat, par André MISSELAND, P. 4 (Plon 1935).

(2) Une autre théorie fait descendre les Mahrattes de Dravidiens ayant parfaitement assimilé la culture aryenne.

sa mère, Jiji Bai qui, n'ayant pas voulu accepter la deuxième femme de son mari, l'avait quitté, Shivaji passa son enfance à courir les Ghâtes et les ravins de sa patrie en compagnie d'autres garnements mahrattes, et à écouter, le soir, les exploits des dieux et des héros hindous. Cette éducation, la haine de sa mère pour les musulmans dont elle avait été quelque temps prisonnière, son caractère indépendant et sa bravoure, lui firent brûler les étapes. A dix-huit ans, il commença sa carrière militaire en s'emparant, par ruse, d'un fort appartenant à Bijapour, dans les environs de Poona.

Toute sa vie est tissée de batailles et d'intrigues, tantôt contre Bijapour, tantôt contre les mogols ou contre d'autres hindous. A cette époque troublée, les batailles se livraient et se gagnaient autant par les armes que par la trahison ou par la concussion, et l'on changeait de suzerain au gré des circonstances. S'étant soumis à Aurang Zeb, Shivaji se rendit à Delhi, mais traité très dédaigneusement lors d'une audience impériale, s'aperçut, quand il voulut s'en aller, qu'il était prisonnier. Grâce à son audace et au dévouement des quelques mahrattes de sa suite, il s'évada dans un panier d'osier et regagna le Dekkan, en passant par Mathura et Banaras. Après de nombreux raids et campagnes, il fut, le 21 mai 1674, couronné empereur des Mahrattes par un grand prêtre de Banaras, avec tout le faste et le cérémonial réservés aux ksatriyas devenant rois. Le lendemain il reçut une ambassade anglaise venue de Bombay, et signa avec elle un accord commercial.

Entreprenant, actif, ne laissant rien au hasard dans la préparation de ses campagnes, il avait le génie de la guerre d'embuscade et son armée, très disciplinée, lui était dévouée, corps et âme. Il ranima la flamme de l'hindouisme au Dekkan et son royaume connu sous le nom de Hindvi Swarajya (royaume national hindou), s'étendait sur la côte de la mer d'Oman, d'un peu plus bas que Surate, au territoire portugais de Goa, et couvrait une large part du Dekkan. Il poussa ses conquêtes jusqu'au Carnatic, fit d'innombrables incursions en territoires mahométans et hindous et força plusieurs princes à lui payer tribut. Soldat de génie, et homme d'Etat d'une habileté indiscutable, chevaleresque et généreux, il était estimé de tous pour l'austérité de ses mœurs et était très religieux sans être sectaire. « Il avait donné l'ordre formel à tous ses compagnons d'armes et de pillage de ne toucher ni aux mosquées, ni aux temples d'aucune religion, et de respecter les femmes et les livres saints. Chaque fois qu'un Coran lui tombait entre les mains, il le remettait à ses hommes mahométans ; toutes les femmes faites prisonnières furent traitées avec égard et échangées contre rançon ». Cette façon d'agir n'était point, certes, celle des conquérants asiati-

ques de ce temps. Shivaji s'inspira, dans l'organisation de son empire, des méthodes employées par Akbar, mais exigea que ses fonctionnaires fussent en rapport direct avec le peuple des campagnes et des villes. Cependant, pour lui de même que pour tous les Mahrattes, seuls les hindous du Maharashtra comptaient. Il fit donc continuellement la guerre aux mogols, et traita tous les autres Indiens en ennemis. Cette mentalité, le fait que la Confédération mahratte était basée sur de fragiles intérêts personnels maintenus par le pillage, arrêta tout essor commercial et aboutit à la corruption du clan. Après la mort de Shivaji, ses successeurs qui n'avaient pas son génie, ne purent maintenir son œuvre.

Les Peshwas. — Le premier peshwa (premier ministre de la Confédération mahratte), Balaji Vishwanath, devint le virtuel souverain du royaume durant le règne de Shahu, petit-fils de Shivaji. Quand ce ministre mourut en 1720, son fils aîné, Baji Rao, lui succéda, et la charge de peshwa devint héréditaire ; ainsi « l'Etat fut transformé d'une monarchie en une confédération de chefs, ayant comme président permanent et héréditaire, le peshwa ».

Comme tous ceux qui vivent par le sabre, les Mahrattes goûtèrent aux enivrements de la gloire militaire, mais aussi à l'amertume de la défaite. La capture de Delhi, l'occupation du Pandjâb en 1758 et l'acceptation, moins de vingt ans plus tard, par le décadent Empire mogol du peshwa comme commandant en chef de ses troupes, sont les points culminants de l'histoire de cette race. Les Français, sous les ordres de Bussy, les empêchèrent de conquérir tout le Dekkan, et la défaite que leur infligea à Panipat (1761) l'émir afghan, Ahmad Shah le Durani, fut si écrasante que le peshwa ne s'en rétablit jamais, et mourut à Poona six mois après. Cette troisième bataille de Panipat n'établit pas aux Indes le pouvoir afghan, mais marqua le début du déclin de la Confédération mahratte, et c'est à partir de la même époque que l'Empire mogol, perdant toute puissance, n'exista plus que de nom. Les Mahrattes, n'ayant plus d'ennemis dangereux, ne surent pas rester unis, et ne tardèrent pas à sombrer dans des luttes intestines. Plus tard, certains d'entre eux reconquirent une partie des territoires perdus, grâce aux exploits de plusieurs de leurs chefs, aidés par des officiers européens. Après avoir fait trois guerres aux Anglais, les mahrattes furent battus en 1817. Lord Hardinge, alors gouverneur général de l'Inde britannique, rendit la liberté au dernier peshwa qui avait été fait prisonnier, le pensionna, l'exila, et mit fin au royaume fondé par Shivaji en 1664, en annexant une grande partie du Dekkan en 1819.

CHAPITRE VIII

LA PERIODE ANGLAISE

Les Européens. — Dans l'Inde occidentale et septentrionale il n'y eut jamais de grande puissance maritime, et les états qui s'y sont succédé n'ont pas eu de marine de guerre. Les souverains mogols et les rajahs hindous n'équipèrent les flottes que rarement et pour des buts déterminés — prise d'un port, destruction de centres de pirates, conquête d'un certain territoire. Si les empereurs bouddhistes, anxieux d'envoyer des missionnaires prêcher le « dharma » au loin, favorisèrent les voyages, les hindous de haute caste ne pouvaient pas, sous peine de péché, traverser l'océan, et les Mogols, originaires des plaines de l'Asie centrale, restèrent bien trop terriens pour souhaiter plus que le libre passage des pèlerinages de la Mecque. Beaucoup de nobles de la cour de Delhi et d'Agra n'eurent qu'une idée très vague de la mer, et Jahan Gir la voyant pour la première fois, à peine dix ans avant sa mort, ne l'aima pas du tout. Cela n'empêcha pas les excellents marins de l'Inde du Sud et les commerçants indiens de sillonner de tout temps l'océan qui porte leur nom, des rivages d'Afrique à ceux de la Chine et même parfois du Japon, d'installer de nombreux comptoirs sur ses bords et de fonder des royaumes au Cambodge et à Java. Cependant les Arabes s'étaient assuré le contrôle du commerce maritime indien longtemps avant la venue des caravelles d'Europe.

Les Portugais. — Vasco de Gama jeta l'ancre devant Calicut en mai 1498, après un voyage de onze mois. Le zamorin le reçut très courtoisement et lui remit, pour le roi du Portugal, la lettre suivante : « Vasco de Gama, un de vos gentilshommes, m'a fait grand plaisir en me visitant. Mon royaume produit en quantité de la cannelle, des clous de girofle, du poivre et des pierres précieuses. Je vous demande de l'or, de l'argent, du corail et de la pourpre ». Cette expédition rapporta cinq fois ce qu'elle avait coûté aux navigateurs. Les Portugais, voulant des épices, s'approprièrent le monopole du commerce maritime avec les Indes. Ils eurent vite fait de supplanter, puis de détruire la flotte mahométane grâce à l'artillerie de leurs navires, ce qui leur assura pour près d'un siècle, la maîtrise des mers indiennes. Mais ni l'Hindoustan, ni l'Europe ne comprirent alors l'importance du voyage de Vasco de Gama,

qui ouvrit une ère nouvelle aux Indes, et instaura pour des siècles la suprématie européenne sur une grande partie de l'Asie. Ils créèrent un marché mondial pour les produits de la côte du Malabar où ils introduisirent le tabac. Le poivre, le cardamome, le gingembre devinrent, grâce à eux, des denrées de grande consommation. « Ils furent des commerçants et par force des conquistadors : leurs actes d'héroïsme sont très nobreux, leurs actes de barbarie moins nombreux, et leur grand motif fut la propagation de la foi chrétienne » (1). Dans la capitale, Goa, devenue rapidement prospère, s'élevèrent de riches palais et beaucoup de cathédrales, car les Portugais, tenant du Pape le droit de colonisation et d'évangélisation des pays où ils avaient pris pied, s'évertuèrent à convertir les habitants. Ces conquérants, fanatiques et souvent féroces, les premiers à venir par la mer, traitaient bien les convertis et se mariaient facilement avec les Indiennes. Cependant leur intolérance religieuse, l'établissement de l'Inquisition, la chute du royaume de Vijayanagar avec lequel ils entretenaient d'étroits rapports commerciaux, la défaite de l'Armada qui leur fit perdre la maîtrise de la mer, l'hostilité du Grand Mogol à qui ils avaient déplu, et l'expansion anglaise rendirent inévitable la fin de leur pouvoir. En 1661, leur empire fut réduit à ses minces proportions actuelles.

Les Hollandais. — Les Hollandais entreprirent, avec grand succès, le commerce des Indes dans les dernières années du XVI^e siècle. Ils luttèrent quelque temps avec les Portugais, puis avec les Anglais, mais les guerres d'Europe les ayant épuisés, ils concentrèrent leurs efforts sur l'Insulinde. Après avoir échangé une partie de leurs comptoirs et factoreries des Indes contre ceux que les Anglais leur avaient enlevés à Java, ils leur vendirent le restant en 1845.

Les Danois. — En 1845, les Danois vendirent à l'Angleterre les quelques comptoirs qu'ils avaient fondé aux Indes au XVII^e siècle.

Les Français. — Il paraît que les Dieppois avaient découvert, avant les Portugais, la route des Indes, mais ils en gardèrent si bien le secret, qu'ils en ont perdu la gloire (2). Sous Henri IV l'on parla beaucoup d'aller aux « Grandes Indes ». Richelieu s'en occupa également, mais ce fut Colbert qui fonda la Compagnie des Indes Orientales, et organisa en 1670 la première grande expédition pour ce pays. Trois ans plus tard, François Martin acheta Pondichéry dans le sud et Chandernagore dans le Bengale et, pendant soixante-dix ans les administrateurs français, nettement supérieurs

(1) Malabar and the Portuguese, par Sardar PANNIKAR.

(2) Tableau de la France, par Jules MICHELET (Edition de la Société des Belles Lettres, Paris 1937).

à leurs adversaires anglais, ayant compris la nécessité de s'insinuer dans la politique indigène pour faire prospérer les affaires de leur compagnie, se trouvèrent constamment mêlés à des opérations militaires. L'Empire des Indes, offert par Dupleix à la France, échut à l'Angleterre ; pourtant ni Clive, ni Warren Hastings ne lui furent supérieurs, mais le peuple anglais voulait un empire, tandis que Louis XV et la France entière se désintéressaient du grand gouverneur de Pondichéry et, dans la suite, ne soutinrent pas Suffren et de Bussy. Chandernagore ayant été pris en 1757 et Mahé l'année suivante, la capitulation du Comte de Lally à Pondichéry en janvier 1761, après un siège de plus de neuf mois, marqua la fin de nos grandes possibilités. Les Français se trouvèrent sans armée et sans territoire dans l'Inde, quand la guerre européenne de Sept Ans se termina. Le traité de Paris, ayant rendu à la France ses possessions, elle continua à jouer un petit rôle dans les affaires indiennes, mais quand la course au pouvoir se déclencha, les Anglais furent les seuls Européens à même d'y prendre part. La Compagnie des Indes beaucoup moins riche et moins puissante que sa concurrente anglaise et dépendant du gouvernement, n'avait pas la souplesse de la Compagnie britannique, car elle était administrée comme un service public et selon la politique de l'Etat ; mais la cause principale de son échec fut le manque de contrôle par la France des routes maritimes mondiales. Les commerçants anglais, au contraire, grâce aux énormes bénéfices qu'ils réalisèrent, influencèrent toute la politique de leur pays ; sans aucun doute, leur unique souci était de gagner de l'argent, mais ils surent ne pas se montrer mesquins envers leurs agents lorsque ceux-ci commirent des erreurs ou même des fautes. C'est ainsi que des fonctionnaires, comme La Bourdonnais et le Comte de Lally furent, soit injustement, soit très rigoureusement punis pour avoir déplu aux autorités françaises. Alors qu'en dépit de tous ses excès, Clive reçut d'Angleterre des félicitations, Dupleix, lui, fut méjugé, déconsidéré dans la métropole et abreuvé d'injustices : « Je ne puis cependant finir cette lettre, qui est la dernière que je vous écrirai, Monsieur, selon les apparences, sans vous supplier de me donner au moins la consolation, avant de mourir, de faire cesser la persécution manifeste que les ennemis de Monsieur Dupleix lui font et de m'épargner le cruel déboire de le voir conduire en prison par ses créanciers et surtout pas Monsieur de Bussy, qui l'a fait assigner deux fois » (1).

Les Anglais. — Le règne d'Elizabeth retentit des exploits des

(1) Lettre de la Marquise de Dupleix un mois avant sa mort, à Monsieur de MORAS contrôleur des finances. Cité dans « Créole et Grande Dame », par Yvonne-Robert GAEBELÉ. (Pondichéry, Bibliothèque coloniale, rue des Capucins), Paris, Edition LEROUX, 28, rue Bonaparte (1934).

pirates britanniques, alors nombreux, hardis et partout redoutés. Leur bruyante activité attira inévitablement l'attention de la jeunesse, et quantité de jeunes Anglais rêvèrent d'aventure. Il y avait de quoi ! Les « Fortunes de mer et d'outre-mer se succédaient, surprenantes et parfois fabuleuses ». John Hawkins devint l'homme le plus riche du royaume en trois voyages ; il enlevait les nègres sur les côtes de Guinée, les échangeait contre des épices et du sucre aux Canaries et vendait son épicerie dans sa patrie, alors que l'extraordinaire Drake, dont la reine elle-même fut souvent l'associée, allait piller entre Lima et Panama, la flotte espagnole chargée de lingots d'or de l'Amérique du Sud. Le fils d'un gros commerçant, peu sensible aux récits des prouesses guerrières, ne put résister à l'appel apostolique de Saint François Xavier. Devenu Jésuite, Father Stephens fut le premier Anglais à s'embarquer pour les Indes en 1579. Mais bon chien chasse de race, sa première lettre à son père parle abondamment du merveilleux marché que deviendrait pour sa patrie, l'acquisition du pays qu'il est venu évangéliser. En 1583 quatre de ses compatriotes, alléchés par ses lettres, débarquèrent à Goa. L'un s'y maria, un autre passa en Perse, le troisième se fit mahométan à Golconde, et le dernier rentra en Angleterre en passant par la Birmanie.

La première « East India Company » fondée en 1600 avec privilège de la reine Elizabeth, par cent vingt-cinq actionnaires et au capital de soixante-dix mille livres, envoya une flotte aux Indes. Les profits de cette expédition dépassèrent 500 %, et il en fut souvent ainsi. Grâce à l'appui de l'empereur Jahan Gir, le capt. Hawkins, consolida la situation de cette entreprise commerciale, en obtenant en 1612 la permission d'établir une factorerie à Surate, malgré la violente opposition des Portugais. Environ un quart de siècle plus tard, sur un terrain acheté au raja de Chandragiri, fut construit un comptoir fortifié, le Fort de Saint Georges, qui devait devenir Madras. La compagnie anglaise prospéra très vite, et quand Charles II lui céda Bombay (1668) qu'il avait trouvé dans la corbeille de noces de Catherine de Bragance, elle devint florissante. Elle ouvrit des factoreries dans les centres de production du Bengale : à Kasim Bazar pour la soie, à Dacca pour la mousseline etc., et enfin à Calcutta qui fut fondé en 1690. Une compagnie concurrente se forma en 1698, au capital de deux millions de livres sterling mais après maintes discussions les deux sociétés fusionnèrent sous le nom de : « The United Company of Merchants of England Trading to the East Indies ». S'il est certain que les commerçants anglais n'osèrent tout d'abord, briguer l'héritage total de l'Empire du Grand Mogol, notons toutefois que l'un d'entre eux, à la fin

du XVII^e siècle, parlant de la Compagnie nouvelle, observa que le « but de cette entreprise est d'établir une large et solide possession anglaise dans l'Inde pour tous les temps à venir ».

Puis ce fut l'heure de Dupleix. La prise de Madras et la défaite infligée par quelques Français aux troupes du Nawab du Carnatic, prouva qu'un petit corps aguerri et bien entraîné pouvait vaincre les grandes armées indiennes courageuses mais indisciplinées. Lors de la guerre de succession d'Haïderabad, l'héritier, Asaf Jah, fut victorieux grâce aux Français. Le vaincu, assiégé dans Trichinopoly, demanda assistance aux Anglais. Clive n'essaya pas de délivrer la ville menacée mais s'empara, en 1751, d'Arcot, la capitale de l'assiégeant. Le protégé de Dupleix se porta immédiatement au secours de son royaume, mais fut vaincu par les Anglais aidés par un chef mahratte et renforcés par des secours venus de Madras. Si Dupleix avait été soutenu et avait reçu des troupes de renfort, après la prise de Madras (1746) le sort des armes aurait certainement continué à lui être favorable ; tout au contraire, il fut abandonné par la métropole, puis disgracié et rappelé en France en 1754.

« Dupleix possédait le don précieux pour un Nabab, de la fourberie », mais il avait aussi du génie que la cour de France ne sut pas discerner. « Savez-vous, disait Lord Smith au Chevalier Gentil en 1774, à qui nous devons nos succès dans l'Inde ? » — « A votre bonne conduite, votre habileté politique », répondit cet officier français — « Eh ! non Monsieur » répliqua Lord Smith, « C'est aux projets de Monsieur Dupleix tombés entre nos mains, et que nous avons suivis de point en point » (1).

La politique de la Compagnie Anglaise consistant à « faire de l'argent et à éviter les histoires », les marchands londoniens ainsi que leurs agents aux Indes, réalisèrent d'immenses fortunes. Ils furent puissamment soutenus et aidés par William Pitt, le petit-fils d'un gouverneur de Madras enrichi aux Indes, possédé par l'ambition de donner un grand empire à sa patrie. Ce ministre incorruptible mais réaliste, ayant compris que son pays ne pouvait vivre et prospérer sans commerce, eut le courage de dire au Parlement « quand il s'agit du commerce... vous devez le défendre ou périr ».

Le Déclin de l'Empire Mogol. — Nadir Shah envahit le nord de l'Inde en 1739, prit Delhi, et pillait avec si grand soin les palais et les chaumières, que la capitale fut complètement ruinée. Vinrent ensuite de nombreuses incursions de mahométans établis de l'autre côté de l'Indus. Ahmad Shah, le Durani, après avoir envahi quatre fois le Pandjâb et mis à nouveau Delhi à sac, revint aux

(1) Cité par JOUVEAU-DUBREUIL dans son livre « Dupleix ».

Indes en 1756 pour s'emparer de l'empire croulant des Mogols. Il battit le Peshwa, devenu le tuteur militaire de l'empereur, à la troisième bataille de Panipat en 1761. Cette victoire ruina toutes les possibilités qu'avaient les Mahrattes d'établir un empire hindou dans la vallée du Gange, mais ne profita guère au Durani. Ses troupes nostalgiques et décimées par la maladie, se rebellèrent en refusant de rester dans l'Inde, et Ahmad Shah, moins heureux que Baber dut, tel Alexandre, reprendre le chemin de son pays.

Shah Alam II (1759-1806). — Le Durani laissa sur son trône l'empereur mogol qui ne régnait guère que sur la région de Delhi. Détenteur du pouvoir légal, cet héritier d'Akbar n'avait plus les moyens de faire respecter son autorité, et partout les vice-rois s'introduisaient, les princes et les aventuriers s'efforçaient de se tailler des royaumes. La période qui précéda l'établissement de l'hégémonie anglaise est l'une des plus lamentables de l'histoire indienne. Dans tout l'empire, les troubles et les guerres réduisirent le petit peuple et le paysan à une pauvreté inimaginable. D'origine tartare, Shah Alam, courageux et tenace, tenta de reconquérir son royaume. Il battit ses ennemis, mais ceux-ci, grâce au secours des Anglais, le défirent à Patna, le 27 février 1761. Malgré une nouvelle défaite, l'empereur attaqua les Britanniques; mis en déroute à Buxar (1764) il s'enfuit et dut peu après, se résigner à traiter avec les Anglais. Ceux-ci suivirent alors une politique peut-être peu glorieuse, mais extrêmement habile. Ils lui laissèrent tous ses titres et honneurs, et allèrent presque jusqu'à se déclarer ses vassaux, mais obtinrent le « diwani », c'est-à-dire l'administration fiscale et commerciale des provinces du Bengale et du Bihar, d'Orissa et du Sirkar du Nord, et s'assurèrent ainsi le gouvernement de fait, d'un immense territoire peuplé de 25 millions d'âmes. Ce traité établit définitivement le pouvoir britannique aux Indes, mais il leur fallut encore battre bien des peuples et des princes, et surmonter d'innombrables difficultés, avant d'être légalement les maîtres du continent indien.

Les Anglais au Bengale. — L'empire mogol déjà très affaibli par l'invasion de Nadir Shah, se désintégrait quand Alivardi Khan, fonctionnaire de la province de Bihar, se révolta et s'appropriâ le Bengale, le Bihar et l'Orissa (1740). A sa mort, Souradja-el-Daoula, son petit-fils et successeur, sitôt monté sur le trône voulut arrêter l'expansion des Anglais de Calcutta qui abusaient de leurs privilèges, donnaient refuge aux ennemis du nawab, se montraient insolents et provocants, et voulaient remettre en état et même augmenter les fortifications de leur riche et florissante cité. N'ayant pu obtenir satisfaction, le jeune nawab marcha sur la ville. Le gouverneur anglais, après avoir fait le coup de feu, pris de panique

s'embarqua avec tous ceux qui purent trouver place sur son navire, et abandonna Calcutta le 19 juin 1756. Howell et deux cents Européens restés à terre bien malgré eux, se ressaisirent, résistèrent de leur mieux, mais durent se rendre le lendemain. Ces prisonniers furent, selon les uns massacrés au cours de la lutte, selon les autres entassés dans un réduit minuscule où ils étouffèrent. Au matin suivant, vingt-trois seulement respiraient encore, dont une jeune femme qui fut mise dans un harem. Le monument élevé pour perpétuer le souvenir, vrai ou faux, de l'épisode du « Trou noir » fut démoli, il y a vingt-cinq ans. Une grande indignation s'empara de Madras à la nouvelle de ce désastre, mais les divergences d'opinions des directeurs retardèrent le départ de la colonne de secours. Le 6 octobre, une petite escadre commandée par l'Amiral Watson et ayant à son bord un corps expéditionnaire, fit voile sur Calcutta. En janvier 1757, Clive reprit la ville et peu après fit la paix avec Souradja-el-Daoula. Interprétant à sa manière le désastreux traité signé en 1754 par Godeheu, le successeur de Dupleix, il attaqua Chandernagore. Après une lutte inégale de plus de dix jours, sur terre et sur le fleuve, les assiégés durent céder, mais les vainqueurs ne conquièrent que des ruines. Débarrassé des Français mais n'ayant aucune confiance en Souradja-el-Daoula, redoutant même cet homme habile, Clive s'attacha à le perdre. Pour le vaincre, il fit taire tous ses scrupules, mais l'on doit reconnaître qu'il sut profiter des circonstances et se montrer grand général. La cour du souverain du Bengale était continuellement en proie à des intrigues, comme l'étaient, du reste, toutes celles de l'Inde à cette époque. Parmi les courtisans se trouvaient des marchands goudjeratis et des marwaris follement enrichis par l'accroissement du négoce indo-européen. Ces intermédiaires entre les Européens et les Indiens, contribuèrent beaucoup au succès des Anglais, et furent aussi malhonnêtes et âpres au gain que les employés de la Compagnie des Indes. Quand Mir Jaffar, commandant en chef des troupes du nawab, eut pris la tête du complot sur la promesse des Anglais qu'il remplacerait son maître sur le trône, Amirchand demanda une somme énorme pour ne pas vendre la mèche. On le rassura et pour lui donner tout apaisement, Clive fit faire une fausse copie, sur papier rose, du traité signé entre le traître Mir Jaffar et les chefs britanniques. Il signa ce document sur lequel fut apposée la fausse signature de Watson, l'intègre amiral anglais, puis l'envoya au fourbe Amirchand.

La Bataille de Plassey. — Quand tout fut prêt, Clive rompit délibérément la paix et attaqua le souverain du Bengale. Contrairement à la décision prise lors du conseil de guerre qu'il avait réuni

avant de livrer bataille, il décida d'attaquer sans délai l'armée ennemie forte de soixante-dix mille hommes, alors qu'il ne disposait lui-même que d'environ trois mille hommes dont neuf cents Européens. Il établit sa petite troupe dans un bois de manguiers où ses hommes se trouvaient à l'ombre, alors que le reste du champ de bataille était exposé au terrible soleil d'été. Il entoura son camp de retranchement de terre et quand, le 13 juin, les hordes indiennes l'attaquèrent, il donna l'ordre à ses soldats de s'exposer le moins possible et de se contenter de contenir les assaillants. A la fin de la matinée, certain que le traître Mir Jaffar, dont les bataillons pouvaient l'attaquer de flanc et par derrière, ne bougeraient pas, il profita du moment où les troupes indiennes se repliaient pour se reformer, pour déclencher une attaque brusquée dans la direction du camp du nawab. Le général indien, Mir Madan, chargé de la défense de ce secteur, ayant été tué dès le début du combat, son Etat-Major et ses hommes se débandèrent, comme ce fut si souvent le cas pour des troupes indiennes privées de leur commandeur. Souradja-el-Daoula voyant que l'armée de Mir Jaffar, dont il avait soigneusement choisi la position stratégique restait immobile, comprit qu'il était trahi, perdit courage et s'enfuit. Seuls, au milieu des fuyards, une quarantaine de « vagabonds » français qui assuraient le service de quelques pièces de l'artillerie du nawab, se rallièrent autour de leur officier, Monsieur de Saint Frais, et se battirent jusqu'à la dernière extrémité. Souradja-el-Daoula fait prisonnier peu de temps après, fut mis à mort par le fils de son successeur. Clive installa Mir Jaffar sur le trône, se donnant même la peine d'obtenir à cet effet un firman de l'empereur mogol. Le nouveau nawab, paya tous les frais de la guerre, et couvrit d'or Clive et plusieurs de ses lieutenants. Quand à Amirchand, on lui fit savoir sans ménagement que le « papier rose était une farce ; vous n'aurez rien ».

Dupleix avait déclaré que les grandes armées indiennes, mal organisées et mal entraînées, ne pouvait résister à un petit corps européen. La bataille de Plassey, à peine une échauffourée mais qui décida cependant du sort de l'Inde, en fut une nouvelle preuve. L'armée indienne était nombreuse et courageuse, mais manquait complètement de sentiment national. Les mercenaires ne combattaient ni pour leur pays, ni pour leur roi, mais uniquement parce que les chefs qui les payaient et en qui ils avaient confiance, leur en donnaient l'ordre. Ces chefs tués ou en fuite, personne n'était à même de les remplacer sur l'heure. L'historien indien, Tara Chand, a résumé la situation en ces mots : « La bataille de Plassey sonna le glas de l'Inde médiévale. Ce fut un conflit entre l'idéal

moderne du patriotisme et le sentiment médiéval de fidélité à un chef et des sympathies de clan. Plassey fut la victoire, non pas d'un armement supérieur, d'une meilleure tactique ou d'une plus grande bravoure, mais d'une civilisation et d'une organisation sociale plus évoluées qu'une autre » (1).

L'année suivante, Clive devint premier gouverneur du Bengale. Sans scrupule, comme la plupart des bâtisseurs d'empire, Robert Clive, même aux dires de ses pires ennemis, était doué d'un grand courage, d'une audace extraordinaire et d'un ascendant considérable sur ses troupes. Il pilla le pays et devant en rendre compte à la Chambre des Communes, il s'en expliqua ainsi : « Ne suis-je pas digne d'éloges pour ma modération ? Considérez la situation dans laquelle je me suis trouvé après la bataille de Plassey. Un grand prince dépendait de mon bon plaisir, une riche cité était à ma merci. Les grands banquiers renchérisaient entre eux pour obtenir mes faveurs et, dans les caves, des coffres remplis d'or, de diamants et de bijoux furent ouverts pour moi seul. Monsieur le Président je m'étonne actuellement d'avoir montré tant de réserve ».

La Course au Pouvoir. — Quand les premiers Européens vinrent aux Indes, l'Empire mogol était à son zénith. Il commença à se disloquer après la mort d'Aurang Zeb, et les Anglais résidant dans l'Inde se rendirent rapidement compte que s'ils ne voulaient pas être chassés du pays, ils devaient prendre part à la lutte et se saisir du pouvoir. Leur décision prise, ils poursuivirent leur but sans aucune hésitation. Dans la jungle politique qu'était l'Inde de cette période, seuls les plus hardis, les plus fourbes, les moins scrupuleux et les plus persévérants pouvaient espérer survivre, et c'est avec cet arrière-plan de cupidité, de trahison, de corruption et de cruauté que l'on doit juger les actes et les gens d'alors. Beaucoup d'Anglais commirent des méfaits et des crimes indéfendables, sévèrement condamnés en Angleterre par leurs compatriotes. De Clive nous venons de parler. Warren Hastings, le premier gouverneur général, extorqua par violence une énorme somme des Begums d'Aoude, et un vieux et très riche brahmane, Nanda Kumar, injustement accusé de faux, fut pendu. Il serait facile de multiplier les exemples de ce genre, mais il faut dire que les Indiens aspirant à la succession de l'Empire des Grands Mogols ne valaient pas mieux. Tuer ou être tué était l'unique loi, et si les Anglais sortirent victorieux de la lutte, c'est parce que tout en étant aussi impitoyables que leurs rivaux, ils possédaient des qualités que ces derniers n'avaient pas : l'endurance et la capacité de rester calme dans les situations quasi-désespérées. Cependant l'incapacité et la corruption des fonction-

(1) *Short History of the Indian People*, par Tara CHAND. P. 280.

naires de la Compagnie, après le départ de Clive, furent incroyables, même tenu compte des circonstances. Le peuple du Bengale, sans défense, était assujéti à un système de « double gouvernement » dont l'un, la Compagnie des Indes, exerçait le pouvoir sans aucune responsabilité, alors que le nawab local supportait toutes les responsabilités sans posséder aucun moyen pour faire respecter son autorité. Cette situation avait été créée par les employés de la Compagnie, bons commerçants mais ignorant tout de l'art d'administrer un pays. Alarmés et scandalisés, les directeurs d'Angleterre persuadèrent Clive de retourner au Bengale, mais ne voulurent pas admettre que leur personnel des Indes, très mal payé, ne pouvait pas, sauf quelques exceptions, résister aux tentations d'enrichissement rapide les sollicitant de tous les côtés dans une contrée en transformation où un empire s'écroulait. Clive fit de très grands efforts pour mettre de l'ordre dans l'administration mais n'obtint que des résultats médiocres.

LES GOUVERNEURS GÉNÉRAUX DE 1774 A 1856

Warren Hastings (1774-1785). — En 1773, le « *Regulating Act* » donna au Parlement britannique un certain contrôle sur l'administration de la Compagnie. L'année suivante, en vertu de cet Acte, Warren Hastings fut nommé gouverneur général. Il supprima le système du double gouvernement et lutta contre la corruption de ses employés, en leur donnant un traitement leur permettant de vivre honorablement. Il eut le bon sens de soutenir que l'Inde devait être gouvernée selon ses propres lois et traditions qui, remontant à la plus haute antiquité, s'étaient perpétuées sans grand changement. Il comprit que les souverains musulmans avaient laissé le peuple indien en possession de ses institutions, avaient à peine touché aux privilèges des hindous et que le temps et la religion avaient rendu cette législation si familière aux habitants, qu'ils avaient pris l'habitude de l'aimer. Il fit traduire le code de Manou, d'abord en persan, langue qu'il connaissait très bien, puis en anglais, fonda un collège musulman à Calcutta (1781) et, avant de rentrer en Angleterre, aida le grand orientaliste, Sir Williams Jones, à créer la Société asiatique du Bengale.

Lord Cornwallis (1786-1793). — Le successeur de Warren Hastings adopta une attitude entièrement différente. Il n'aimait pas les Indiens, se méfiait d'eux, ignorait tout de leur civilisation et refusa de leur accorder la moindre participation à l'administration. Il s'attacha avec quelque succès à mettre fin à la corruption des fonctionnaires en leur donnant un salaire élevé et en rapport avec leurs fonctions, et leur interdit de faire du commerce pour leur

propre compte. Il réorganisa l'administration civile et judiciaire et suivit, vis-à-vis des princes indiens une politique de non-intervention. Il est l'auteur du « Permanent Settlement » des revenus immobiliers du Bengale par lequel les propriétaires, une fois le montant de leur paiement annuel à la Compagnie fixé définitivement, devinrent les maîtres de leur domaine. Cet arrangement, le début du système « zamindari », créa une classe privilégiée qui avait un intérêt certain à soutenir les Anglais.

Sir John Shore (1793-1798). — Ce gouverneur général ayant suivi les instructions de non-intervention venant de Londres, les Français et les Mahrattes s'efforcèrent immédiatement d'agrandir leur sphère d'influence.

Lord Wellesley (1798-1805). — Lord Wellesley, frère du Duc de Wellington, déterminé de se débarrasser des Français dont les victoires en Europe effrayaient le monde entier, adopta une attitude agressive. Il attaqua et battit Tippu Sultan de Mysore, combattit les Mahrattes et conclut avec des princes indiens des alliances qui furent à la base des relations qui existèrent, jusqu'en août 1947, entre eux et la Couronne britannique. Cette politique se révéla, à la longue, très avantageuse pour l'Angleterre, mais fut la cause de guerres coûteuses qui diminuèrent considérablement les profits de la Compagnie, ce qui incita les commerçants de Londres à rappeler le gouverneur général et à renvoyer Lord Cornwallis, nanti de l'ordre strict de ne plus se mêler des affaires indiennes. Le rappel de Wellesley nous donne une idée exacte de la façon de voir de la plupart des Anglais de cette époque en ce qui concerne l'Inde, et atteste que la Compagnie Anglaise des Indes se trouvait entièrement entre les mains de commerçants dont la première et souvent la seule préoccupation était de réaliser des profits. Il faut cependant tenir compte du fait que, séparés de leurs représentants aux Indes par l'océan (une lettre mettait six mois pour aller d'un continent à l'autre), les dirigeants de la Compagnie ne pouvaient évaluer l'étendue des possibilités créées par la décadence mogole. L'Anglais qui a écrit que son pays avait conquis l'Inde sans s'en apercevoir, n'est pas très loin de la vérité !

Lord Minto (1807-1813). — La politique de non-intervention fut abandonnée à cause des Français car Napoléon, en s'alliant avec le Tsar, mit les Anglais dans la nécessité d'agir contre lui. Ce gouverneur général inaugura les guerres de conquête et continua la politique d'alliances avec des princes indiens qui aboutirent au complet assujettissement de l'Inde.

Le Marquis de Hastings (1813-1823). — Le Marquis de Hastings vainquit les Gurkhas en 1816, les Mahrattes un an plus

tard, et extermina les « pindaris » (brigands). Quand il quitta l'Inde, les principautés indiennes au sud de la rivière Satledj avaient cessé d'exister et les Anglais étaient maîtres de la plus grande partie du pays. Malgré toutes les dépenses nécessitées par ces guerres, Lord Hastings, grâce à un judicieux usage de la trésorerie, obtint un excédent du budget durant les deux dernières années qu'il passa aux Indes, sans recourir à des taxations supplémentaires. Il s'intéressa également à l'agriculture, à l'irrigation, à l'urbanisme, à la construction des routes et ouvrit, quelquefois à ses frais, des écoles pour les Indiens : « ce serait trahir le sentiment britannique que d'imaginer », disait-il, « qu'il pût être dans les principes de ce gouvernement de perpétuer l'ignorance, afin d'obtenir des avantages minimes et déshonnêtes de la masse indienne ». C'est à cette époque que le premier journal de l'Inde britannique fut publié au Bengale, que les princes indiens commencèrent à placer de l'argent dans les fonds d'Etat et que les Anglo-Indiens s'attachèrent définitivement à l'administration anglaise.

Lord Amherst (1823-1828). — Ce gouverneur général s'occupa surtout de la guerre en Birmanie, mais ce pays ne fut conquis et annexé qu'en 1886.

Lord Bentinck (1828-1835). — Lord Bentinck accomplit des réformes très importantes, tant dans l'éducation que dans la Constitution. Celle d'entre elles qui devait avoir le plus d'influence sur l'avenir du pays, fut l'introduction de l'enseignement en anglais. Les petites écoles de village, hindoues et mahométanes, n'étaient plus à même de répondre aux besoins de l'époque. Après de longues discussions entre les partisans de l'instruction en anglais et ceux de l'éducation indienne, Lord Macaulay obtint, grâce à son éloquence brillante mais superficielle, la victoire des « anglicistes ».

Pour satisfaire à l'un des plus anciens et des plus cruels usages hindous, la veuve ou les veuves devaient se brûler vivantes sur le bûcher consumant le cadavre de leur époux. Akbar avait lutté contre cette coutume et, même dans plusieurs cas, était intervenu personnellement sans parvenir à l'abolir ; les princes hindous et les gourous sikhs qui s'étaient élevés contre cet atroce sacrifice n'avaient pas eu plus de succès, car la sati, imposée par la coutume, était souvent désirée par les victimes elles-mêmes. Lord Bentinck eut le courage d'affronter la majorité des hindous orthodoxes, alors que le pouvoir anglais aux Indes n'était pas encore définitivement établi. Après avoir fait allusion à la terrible responsabilité qui pèserait sur lui, en ce monde et dans l'autre, si, comme gouverneur général de l'Inde il laissait se perpétuer cette terrible tradition, il déclara qu'il avait « plus à cœur le réel bonheur et le permanent bien-être de

la population indienne que la sécurité de son gouvernement ». Il réussit là où Lord Wellesley avait échoué ; il fut aidé efficacement par ses collaborateurs anglais et indiens, dont le plus actif fut le Raja Ram Mohan Roy du Bengale. L'ordonnance déclarant la sati illégale et punissable par la cour criminelle du Bengale comme homicide volontaire, date du 14 décembre 1829. Des arrêtés semblables ne tardèrent pas à être promulgués à Bombay et à Madras, mais il fallut beaucoup de temps pour faire observer la nouvelle loi. Le même gouverneur général débarrassa l'Inde des « thugs ». Les membres de cette confrérie religieuse pratiquaient le meurtre rituel par l'étranglement ou empoisonnement et dévalisaient leurs victimes. Ces dévots de la déesse Kali dont Thévenot parle longuement dans le récit de sa visite aux Indes au XVII^e siècle, existaient depuis le temps d'Akbar et s'attaquaient surtout aux voyageurs. Il fallut près de huit ans pour arriver à supprimer ces étranges bandits qui, en dehors du temps où ils étaient à la recherche des voyageurs à assassiner, devenaient de paisibles cultivateurs. On en arrêta mille cinq cent soixante-deux (1826-1834), dont mille quatre cent quatre, convaincus de meurtre, furent soit exécutés, soit condamnés à perpétuité. Lord Bentinck signa un traité d'amitié avec les sikhs qui, grâce à leur souverain Ranjit Singh, jouaient un rôle important dans le Pandjâb, et confia à des Indiens compétents une part des responsabilités de l'administration.

Le Renouveau de la Charte. — La Compagnie des Indes cessa pratiquement d'exister, en tant qu'entreprise commerciale, quand sa Charte fut renouvelée par la Couronne en 1833. Le gouverneur général et son conseil furent autorisés à faire des lois applicables dans l'Inde et tous les Anglais à s'installer dans le pays et à y commercer. En outre, il fut spécifié « qu'aucun indigène des Indes, aucun homme né sujet de Sa Majesté ne pouvait être empêché d'occuper une place, une situation ou un emploi, en raison de sa religion, de son lieu de naissance, de son ascendance ou de sa couleur ».

Lord Auckland (1836-1842). — En se mêlant des affaires d'Afghanistan, Lord Auckland provoqua la première guerre avec ce pays et le désastre de la retraite anglaise de Kaboul.

Lord Ellenborough (1842-1844). — Il abolit l'esclavage et annexe le Sind.

Lord Dalhousie (1848-1856). — Cet habile administrateur annexe le Pandjâb, créa les premiers chemins de fer, augmenta le nombre de routes, fit creuser des canaux, organisa les postes et télégraphes et signa des traités d'alliance avec certains princes indiens. Ce travailleur et innovateur infatigable fut un des plus

grands gouverneurs généraux et sa mort prématurée en 1860, à l'âge de quarante ans, fut largement due à son surmenage aux Indes.

La Mutinerie des Cipayes. — Pour les nationalistes indiens ce soulèvement est la première guerre de l'indépendance ; pour les Anglais ce n'est qu'une révolte causée par une mutinerie. Bien des raisons sont à la base de cet « incident ». Une prophétie voulait que les étrangers fussent parvenus au bout de leur puissance aux Indes ; la grande misère résultant de la destruction de l'industrie et du commerce indigènes, due à la conquête britannique et aux mesures prises par les vainqueurs pour favoriser les leurs ; le ressentiment des « pandits » et des « maulvis » privés du droit d'instruire la jeunesse, par l'introduction subite de l'enseignement en anglais ; l'annexion à tort ou à raison de plusieurs états indigènes et la mise en vigueur de la théorie d'après laquelle la principauté d'un maharaja mort sans héritier direct passait à la Couronne ; le zèle bien intentionné mais maladroit d'officiers anglais qui s'efforcèrent de propager le christianisme sans comprendre l'attachement profond de leurs hommes hindous à leur « dharma » ou la foi agissante de leurs soldats mahométans ; le mécontentement des classes moyennes et des anciennes classes dirigeantes à qui les nouveaux maîtres n'offraient que des emplois subalternes ; la trop grande confiance de l'Etat-Major qui laissa s'affaiblir la discipline de ses troupes, au moment même où l'effectif européen se trouvait diminué par suite du départ de plusieurs unités métropolitaines pour la Crimée, la Chine et les côtes du golfe Persique ; la baisse du prestige de l'armée anglaise causée par les désastres de Crimée, et le mécontentement des mercenaires indiens résultant de l'insuffisance de leur paie et de leur trop petite chance d'avancement. Pendant près d'un an le feu couva sous la cendre. Durant des mois des « chapattis » (galettes de pain sans levain) se transmirent de village en village, alors que de bataillon à bataillon des fleurs de lotus se passaient sans mot dire. Les autorités ne cherchèrent ni à comprendre, ni à savoir quel était le symbole mystérieux de ces galettes de farine et de ces belles fleurs — on ne le sait pas encore aujourd'hui — et furent surprises par la révolte qui éclata à Barackpour le 29 mars quand les soldats indiens refusèrent de se servir de nouvelles cartouches suifées avec du lard de cochon ou de la graisse de vache (1). Le soulèvement gagna rapidement Lucknow, Meerut et, le 10 mai, Delhi. « Le stupide général qui commandait Meerut, quoique ayant deux mille deux cents soldats

(1) La vache est un animal sacré pour les hindous et le cochon un animal impur pour les musulmans.

européens à sa disposition, ne bougea pas » (1) et la mutinerie n'ayant pas été écrasée dans l'œuf, il fallut près de deux ans pour rétablir complètement l'ordre dans le pays. Cette tentative de soldats, de propriétaires et de princes mécontents, tous représentants d'un monde moribond, était vouée à l'échec. Les révoltés ne purent ni s'unir assez étroitement pour présenter un seul front à la riposte anglaise, ni rallier à eux les hésitants. La sédition ne gagna que Delhi et ses environs, l'Inde centrale et Aoude et ne fut, en aucune façon, un mouvement populaire. Les présidences de Bombay, de Madras et du Bengale ne s'y mêlèrent pas et les Sikhs, les Gourkhas et quelques états indiens se rangèrent du côté des Anglais. Cette révolte ne donna naissance à aucune idée dynamique comme ce fut le cas pour la Révolution française ou la guerre de l'Indépendance en Amérique. Presque partout le peuple y resta étranger et ce ne fut que plus tard, surtout par le contact avec l'Occident, qu'il assimila les sentiments et les principes du nationalisme.

L'Inde sous la Couronne. — Les Anglais, comprenant enfin que la mercantile entreprise de la Compagnie des Indes devait être abolie, surent tenir compte de cette dure leçon et, en 1858, ses droits furent transférés à la Couronne. A un grand « durbar » qui eut lieu à Allahabad le 1^{er} novembre 1858, la Proclamation de la Reine Victoria informa le peuple des Indes de ce nouvel état de choses.

LES VICE-ROIS DE 1858 A 1916

Lord Canning (1858-1862). — Lord Canning, premier vice-roi, recruta de nombreux soldats parmi les Sikhs et les Gourkhas restés fidèles aux autorités, forma de nouveaux régiments, enrôla des soldats européens, confia l'artillerie aux Anglais et fit terminer les codes civil et criminel. En 1875 furent ouverts le collège musulman d'Aligarh et celui d'Ajmere, réservé aux princes indiens. En 1876, Lord Disraeli, alors Premier Ministre, proposa que la reine d'Angleterre devint impératrice et, le 1^{er} janvier 1877, lors d'un magnifique « durbar » tenu à Delhi, Victoria fut proclamée impératrice des Indes. Cette mesure eut un grand retentissement politique auprès des maharajas et fut bien accueillie par la majorité des Indiens.

Lord Ripon (1880-1884). — L'un des plus populaires vice-rois que l'Inde ait jamais eu, Lord Ripon, abolit la loi qui interdisait aux journaux indiens de critiquer le gouvernement, rendit l'Etat de Mysore à la dynastie qui en avait été dépossédée en 1831, et fit recenser la population pour la première fois. Aucun vice-roi n'eut

(1) Oxford History of India, par V.A. SMITH. P. 716.

un esprit aussi libéral et quand il quitta l'Inde, son voyage de Simla à Bombay fut une véritable marche triomphale à laquelle prirent part plus de soixante-dix millions de gens. En 1885 la première session du Congrès national indien eut lieu à Bombay, et de cette date à nos jours, l'histoire de l'Inde est étroitement mêlée à celle de cette organisation et des autres grands partis politiques.

Lord Dufferin (1884-1888). — Lord Dufferin évita un conflit qui risquait d'éclater entre la Russie et l'Afghanistan après l'occupation, par les Russes, d'une petite ville située à la frontière du Turkestan, et conserva ainsi à l'Inde un état tampon, tout en laissant entendre que le Royaume Uni ne tolérerait pas la mainmise des Slaves sur le royaume afghan. Craignant que la France ne conclût une alliance avec la Birmanie, il conquit et annexa ce pays.

Lord Landsdowne (1888-1894). — Durant cette vice-royauté, le gouvernement des Indes qui, depuis 1861, se laissait aller « à écouter ce que les Indiens de son choix disaient de ses lois », se mit à « écouter ce que les Indiens choisis par leurs compatriotes avaient à dire des lois édictées par les Anglais ». Cette nouvelle conception se refléta largement dans « l'Indian Council act » de 1892 qui marqua le premier pas vers la création d'un gouvernement indien.

Lord Elgin (1894-1899). — Ce vice-roi dut faire face à un soulèvement du clan afridi sur la frontière du Nord-Ouest qui nécessita l'envoi de quarante mille hommes auxquels il fallut près de deux ans d'une guerre difficile et coûteuse pour rétablir l'ordre. Une terrible épidémie de peste apportée par bateau, en venant s'ajouter à une famine, provoqua quelques troubles.

Lord Curzon (1899-1905). — Les frontières du Nord-Ouest par où sont passés tant d'invasions, ont toujours été le point névralgique du pays, et beaucoup d'hommes d'Etat d'Europe et d'Asie sont hantés par la crainte de voir les Russes s'établir aux portes de l'Inde. Elles sont habitées par des tribus semi-indépendantes, frustes, guerrières et ayant un code d'honneur où il est fait bon marché de la vie humaine. Parmi les différentes méthodes envisagées pour contenir ces clans, maintenir l'ordre et garder les frontières, les deux plus connues consistent, soit à occuper tous les points stratégiques des confins des Indes, soit à éviter les énormes dépenses et le grand nombre de troupes qu'une telle décision entraînerait, en se repliant sur l'Indus. Lord Curzon en adopta une troisième. Économe, il ne tenta pas de soumettre ces tribus pauvres et fanatiques, mais en transforma un certain nombre en une milice

qui assurait la police et dont les territoires, de ce fait, étaient devenus des états tampons aux limites de l'Inde. Poursuivant la même politique, il laissa l'émir d'Afghanistan prendre le titre de roi. Cette méthode ayant donné peu de résultats dans le Pandjâb, la frontière était protégée par une chaîne de forts et un corps spécial qui, dans la suite, fut rattaché à l'armée régulière. De bonnes routes et des voies ferrées permettaient de renforcer rapidement tout point menacé.

Lord Curzon fut l'auteur de la séparation du Bengale qui donna lieu à de grandes polémiques et à des désordres assez graves. Ses réformes dans le domaine de l'éducation furent également très discutées. Par crainte de la Russie, il envoya une mission à Lhassa en 1904 pour signer un traité avec le Dalai Lama. Il s'efforça d'améliorer le sort des paysans en ramenant l'impôt à un douzième de la récolte, et institua le classement des monuments historiques. Ce grand homme dont on a souvent dit « qu'il avait la passion de faire des choses justes et nécessaires en s'y prenant mal », ne tint pas compte de l'éveil du nationalisme et de l'opinion publique de l'Inde. Il se trouva en conflit avec le Commandant en Chef, Lord Kitchener, sur la question des pouvoirs et des attributions du commandement, et donna sa démission à la fin de 1905.

Lord Minto (1905-1910). — En Europe la menace allemande rapprocha l'Angleterre, la Russie et la France et mit fin pour quelques dix ans à la crainte du gouvernement des Indes qui se trouva dégagé des soucis extérieurs par la convention anglo-russe délimitant les sphères respectives d'influence de la Russie et de l'Angleterre en Perse, en Afghanistan et au Tibet. A l'intérieur du pays, Lord Minto dut faire face à une situation grave et à de grandes difficultés politiques. Le mécontentement quasi général de la population, avait de nombreuses causes morales et matérielles : séparation du Bengale, mauvais traitement des Indiens dans l'Afrique du Sud, épidémies, famine; augmentation de la population qui, plus rapide que le développement de l'industrie, força les paysans à cultiver de mauvaises terres, libre échange commercial qui provoqua l'opposition des classes possédantes désireuses de protéger l'industrie par des barrières douanières, enfin, la grave atteinte portée au prestige européen par la victoire japonaise sur les Russes. Pour rétablir l'ordre dans les régions où il était fortement compromis, et pour le maintenir dans tout le pays, le vice-roi eut recours à une loi de 1878 qui autorisait la déportation, sans jugement et même sans explications, des agitateurs politiques. Balgangadhar Tilak dans le Marharashtra, Lala Rajpat Rai au Pandjâb, Bipin Chandra Pal et Aurobindo Ghosh au Bengale,

s'élevèrent contre ces mesures qui réduisaient les libertés, et les menées terroristes qui en résultèrent, reçurent probablement l'aide d'une puissance étrangère. En 1909 furent, cependant, promulguées les Réformes Morley-Minto qui marquèrent le début de la politique consistant à associer les Indiens au gouvernement du pays.

Lord Hardinge (1910-1916). — Les Réformes Morley-Minto stimulèrent l'activité politique des Indiens, alors que Mohandas Karamchand Gandhi organisait en Afrique du Sud un mouvement de résistance passive, dont le succès fut, en partie, dû à l'intervention du vice-roi. Lors de la visite aux Indes, en 1911, de George V et de la reine Mary, le souverain anglais annonça l'annulation de la séparation du Bengale et le transfert de la capitale de Calcutta à Delhi. Aussitôt après, le gouvernement adopta une politique de conciliation. Des réformes furent introduites dans l'enseignement, dont le ministère fut confié à un Indien.

La Guerre de 1914-1918. — Les Indiens, oubliant leurs rancœurs, participèrent complètement à la guerre et les partis politiques firent trêve à leurs querelles. Vingt-quatre mille hommes quittèrent l'Inde pour Marseille, et se battirent en France jusqu'à novembre 1915. Cinq cent mille combattants et trois cent quatre-vingt-onze mille ouvriers prirent part à la lutte dont plus de vingt-six mille ne revinrent pas et soixante-dix mille furent blessés.

Lord Chelmsford (1916-1921). — En 1917, Mr Montague, Secrétaire d'Etat pour l'Inde, déclara : « La politique du gouvernement de Sa Majesté, en plein accord avec le gouvernement de l'Inde, est la réalisation progressive d'un gouvernement indien dans le cadre de l'Empire britannique. Des mesures importantes doivent être prises dans ce but aussitôt que possible ». Après la visite de Mr Montague qui vint aux Indes pour se renseigner sur place, le Parlement britannique promulgua, en 1919, la loi connue sous le nom des Réformes Montague-Chelmsford, qui permit aux Indiens de prendre une part plus active à leurs gouvernements provinciaux, et créa la Chambre des Princes.

Estimant avoir fait tout leur devoir durant la guerre et ayant espéré bien au-delà de ce qui leur était donné, les nationalistes hindous et musulmans lancèrent une grande campagne anti-anglaise. Ils furent appuyés par la grande majorité du peuple indien que mécontenta le manque de vêtements et de nourriture (la famine de 1918-1919 fut très sérieuse) et les mesures prises au Bengale. Des troubles éclatèrent partout, accompagnés de grèves, de désobéissance civile, de résistance passive, de boycottage de marchandises britanniques, et de nombreuses émeutes marquées d'incendie et de pillage. En avril 1919 la situation s'aggrava et l'Afghanistan

tenta d'envahir l'Inde, après avoir déclaré la guerre à l'Angleterre. Alors qu'au Pandjâb l'ordre et la loi étaient tenus en échec, à Amritsar trois directeurs de banques européennes furent assassinés, leurs cadavres brûlés et leurs banques pillées. Ces meurtres furent immédiatement suivis par celui d'un ingénieur électricien, et une femme missionnaire, laissée pour morte sur la chaussée, ne dut son salut qu'au dévouement de quelques hindous qui la soignèrent et la cachèrent dans leur maison. Le Général Dyer arriva dans cette ville deux jours après ces incidents, proclama la loi martiale et ayant appris qu'un meeting politique était sur le point d'avoir lieu sans sa permission, n'hésita pas à faire tirer mille six cent cinquante coups de fusil sur une foule sans défense et ne pouvant fuir. Trois cent soixante-dix-neuf personnes furent tuées et deux mille blessées. Le massacre du Jallianwalla Bag — le Général Dyer l'appela l'accomplissement de « son terrible devoir », — créa une haine qui n'est pas encore éteinte, car de toute évidence il aurait pu agir sans tant de sauvagerie. Peu après, grâce à une politique de force en certains cas mais le plus souvent de conciliation, les autorités reprirent la situation en main et les troupes anglaises contraignirent les Afghans à demander la paix, mais il fallut environ deux ans pour soumettre les tribus du Waziristan.

Lord Reading (1921-1926). — En 1921, Gandhi devint le roi sans couronne de l'Inde, et l'âme de la résistance passive du « satyagraha » et de la non-violence sous la conduite du Congrès national indien et de la Ligue musulmane. Manifestations et troubles se produisirent dans tout le pays et lors des émeutes qui, durant trois jours, marquèrent l'arrivée du Prince de Galles, trente-trois personnes furent tuées et quatre cent quarante blessées. Lord Reading pour calmer l'opinion publique s'efforça d'amener le gouvernement britannique à faire droit à la demande des musulmans en ce qui concernait le Califat, et défendit les Indiens de l'Afrique du Sud ; mais il prit également de très énergiques décisions : il arrêta et fit condamner les frères Ali et même Gandhi (1922), interdit la diffusion de certains journaux, brochures et livres, et donna force de loi au budget rejeté par l'Assemblée législative. Sa politique vis-à-vis des princes feudataires fut basée sur la suprématie anglaise : « La souveraineté de la Couronne étant suprême dans l'Inde, aucun prince régnant d'un état indien ne saurait se prévaloir de négocier sur un pied d'égalité avec le Gouvernement britannique ».

Lord Irwin (1926-1931). — Durant cette vice-royauté, une commission de cinq parlementaires anglais, présidée par Sir John Simon, vint aux Indes pour étudier les résultats des Réformes

Montague-Chelmsford. Cette commission fut très mal reçue et les Indiens ne l'aidèrent en rien dans son travail. En 1930-1931-1932 eurent lieu les trois conférences de la Table Ronde durant lesquelles la création d'une fédération composée de l'Inde britannique et des états princiers fut acceptée en principe, ainsi que le transfert aux gouvernements provinciaux d'une partie des pouvoirs du gouvernement central. Hindous, musulmans et intouchables ne purent, cependant, tomber d'accord sur la question de leur représentation aux assemblées provinciales et centrale. Gandhi accepta de représenter le Congrès à la deuxième session de cette conférence, après avoir signé, le 4 mars 1931, la trêve connue sous le nom du Pacte Gandhi-Irwin. Le mouvement de désobéissance civile gêna beaucoup l'administration sans toutefois la paralyser, mais fut cause de grandes difficultés et de pertes pour les commerçants. Lord Irwin fit promulguer le « Sarda Act » qui mit fin théoriquement aux mariages d'enfants, en élevant l'âge légal des conjoints à quatorze ans pour les filles et à dix-huit pour les hommes.

Lord Willingdon (1931-1936). — Les troubles ayant recommencé alors que Gandhi était encore à Londres pour la deuxième Conférence de la Table Ronde, Lord Willingdon le fit arrêter et incarcérer dès son retour. En 1932 le Premier Ministre anglais fit connaître la teneur du « Communal Award » ou décision du gouvernement britannique sur les points qui n'avaient pu être réglés lors des deux premières conférences. A la fin de 1932 la troisième Conférence se réunit dans une ambiance plus favorable. Les décisions qui en résultèrent furent, après avoir été examinées et amendées par les deux Chambres du Parlement et avoir reçu la sanction royale, incluses dans le « Government of India Act » de 1935 qui envisageait l'établissement d'une fédération pour toute l'Inde, l'autonomie des provinces et le transfert du pouvoir tant au gouvernement central qu'aux gouvernements provinciaux. Les ministres indiens choisis au sein des chambres étaient responsables devant elles, et le suffrage fut élargi. Cette loi fut mise en vigueur en 1937, sauf en ce qui concernait la Fédération, car les princes ne voulurent rien abandonner de leur pouvoir en s'unissant au reste du pays.

Lord Linlithgow (1936-1943). — Les élections provinciales eurent lieu en 1937 et donnèrent la majorité au Congrès national indien dans les présidences de Bombay et de Madras, les Provinces Unies et les Provinces Centrales, les Provinces de la Frontière Nord-Ouest, le Bihar et l'Orissa. Des ministères exclusivement congressistes y furent formés trois mois plus tard, après que les gouverneurs anglais eurent donné aux nouveaux ministres l'assu-

rance de leur entière collaboration. Dans le reste de l'Inde, le pouvoir fut confié aux ministères de coalition. Tous les ministres congressistes se soumièrent à une discipline très stricte et exécutèrent à la lettre les instructions du comité directeur de leur parti. Un état fut ainsi créé dans l'Etat, mais l'on doit dire que si le manque d'habitude dans la gestion de la chose publique fut souvent évident, dans l'ensemble les ministres s'acquittèrent fort bien de leurs tâches.

La Deuxième Guerre Mondiale (1939-1945). — En vertu des lois existantes le vice-roi proclama que l'Inde était en guerre avec l'Allemagne, mais le Congrès trouvant qu'on aurait dû soumettre cette question à l'Assemblée centrale, donna l'ordre aux ministres congressistes de démissionner, ce qui fut fait en novembre 1939. Les gouverneurs prirent en main l'administration du pays et les princes coopérèrent grandement avec les Britanniques. Durant l'été de 1940, à l'heure la plus critique de la guerre en Europe, l'excellente petite armée indienne, composée de cent cinquante-sept mille Indiens et de cinquante-sept mille Anglais, partit pour l'Afrique où elle devait beaucoup contribuer à l'annihilation des forces italiennes. Dans un discours prononcé en août (the « August Offer »), le vice-roi proposa à l'Inde le statut de Dominion (1) qui devait être suivi, après la guerre et aussitôt l'union politique réalisée, de la création d'un gouvernement exclusivement indien et d'une nouvelle Constitution entièrement rédigée par les Indiens. Le Congrès rejeta cette offre, demanda la liberté complète et immédiate et lança une campagne de désobéissance civile qui n'empêcha pas l'accroissement, par le volontariat, de l'armée, de l'aviation et de la marine indiennes. A la fin des hostilités il y avait deux millions et demi d'Indiens et d'Indiennes sous les drapeaux. La série des foudroyantes victoires japonaises qui se termina en avril 1942 par la prise de Mandalay en Birmanie, mit l'armée du Soleil Levant aux portes de l'Inde et sa flotte dans le golfe du Bengale. Ce fut dans une atmosphère d'inquiétude — beaucoup croyaient l'heure de l'Asie toute proche et l'invasion de l'Inde certaine — que le Cabinet de Londres envoya Sir Stafford Cripps en Inde (mars 1942) pour faire de nouvelles propositions dont les grandes lignes se résument ainsi : statut de Dominion avec toutes les prérogatives des autres Dominions de l'Empire et la même allégeance à la Couronne britannique ; aussitôt après la guerre l'Inde déciderait en toute liberté de sa Constitution, étant entendu que les états princiers et les provinces auraient le droit d'accepter ou de refuser de

(1) L'Inde ayant été pendant longtemps une colonie anglaise, le rêve des patriotes de la vieille génération était de voir leur pays devenir l'égal des autres Dominions de l'Empire.

faire partie du nouvel Etat fédératif indien. Les princes, sous réserve du respect de leurs privilèges, acceptèrent ces propositions qui furent rejetées par le Congrès et par la Ligue musulmane. Le vice-roi n'en augmenta pas moins la part prise au gouvernement par les Indiens, en portant son Conseil exécutif à quatorze membres dont onze indiens ; pour la première fois un sikh et un intouchable, le Docteur Ambedkar, figurèrent dans le plus haut organisme de l'Empire.

« *Quittez l'Inde* » (*Quit India*). — En juillet 1942, sous l'influence de Gandhi, le comité directeur demanda au gouvernement anglais de quitter immédiatement l'Inde et de remettre tous les pouvoirs aux Indiens, en lui assurant cependant qu'il ne voulait en rien gêner la poursuite de la guerre et qu'il était prêt à admettre la présence des troupes anglaises dans le pays. « La Ligue musulmane, les princes feudataires, les intouchables, la Fédération du Travail et l'aile gauche indienne conduits par M. N. Roy, ancien communiste et fondateur du Parti radical démocratique », prirent nettement position contre le Mahatma » (1). Beaucoup d'hommes politiques indiens, lors de cette campagne de « *Quit India* », agirent dans l'unique but d'assurer la liberté de leur patrie, mais il y en eut d'autres qui, perdant la tête à l'idée de l'occupation japonaise, cherchèrent à se concilier les bonnes grâces des vainqueurs éventuels. Le menu peuple, tout à la fois enivré par la victoire de l'Asie sur l'Amérique et l'Europe, et terrifié à l'idée de voir la guerre gagner l'Inde, fut pris de panique et l'exode vers les villages devint considérable. Le 8 août 1943, le comité directeur du Congrès vota la demande du départ des Anglais, et menaça de commencer une grande campagne de désobéissance civile non-violente s'ils ne quittaient pas les Indes. Le jour même Gandhi et les membres importants du Congrès furent arrêtés. De violentes émeutes s'ensuivirent. Six cents personnes furent tuées et, par suite du sabotage, les troupes gardant les frontières menacées furent momentanément isolées de leur base. Dès décembre 1942 le gouvernement reprit la situation en main, mais l'agitation dura encore un certain temps et nécessita l'incarcération de vingt mille personnes. En février 1943 Gandhi se mit à jeûner, en disant qu'il le ferait jusqu'au bout de ses forces, en signe de protestation contre les moyens employés pour maintenir l'ordre. Le vice-roi déclara qu'il tenait le Congrès responsable des troubles et des sabotages et ne pouvait libérer le Mahatma, ce qui provoqua la démission de trois membres du conseil exécutif. Gandhi cessa de jeûner le 3 mars, mais ne fut pas relâché. Au cours du même mois, le ministre des

(1) « *India* », par Sir FREDERICK WHYTE, P. 43.

Finances du gouvernement central fit savoir que de débitrice, l'Inde était devenue créditrice du Royaume-Uni. Le 14 avril 1944 de violentes explosions dans le port de Bombay causèrent la mort d'une centaine de personnes et firent deux mille blessés.

La Famine du Bengale. — En 1942 et 1943, une longue et terrible famine ravagea le Bengale. Les causes en sont nombreuses : un cyclone qui dévasta les récoltes ; l'arrêt de l'importation du riz de Birmanie, occupée par les Japonais ; les très importants envois de vivres aux troupes indiennes combattant à l'étranger ; la baisse régulière, durant les trente années précédentes, de la culture du riz alors que la population augmentait sans arrêt, depuis six ans ; les transports qui surchargés par suite de la guerre, ne purent apporter rapidement des vivres ; le marché noir et la grande incompétence dont les autorités provinciales firent preuve — tout concourut à provoquer cette catastrophe. Calcutta fut envahi de pauvres gens venus des villages et à demi-morts de faim — les auteurs ont vu des cadavres de ces malheureux dans les rues de la deuxième ville de l'Empire. Les autorités tardèrent beaucoup trop à prendre des mesures qui ne devinrent vraiment efficaces que sous l'impulsion du nouveau vice-roi, Lord Wavell qui confia la distribution des denrées à l'armée et mit fin à la famine en décembre 1943.

Lord Wavell (1943-1947). — Ce grand soldat, fin lettré et diplomate avisé, devint vice-roi en octobre 1943. En février 1944 la situation était de nouveau normale au Bengale. En juillet 1944, l'armée de Lord Louis Mountbatten prit l'offensive ; le 8 mars 1945 elle était à Mandalay et le 7 mai à Rangoon. Le 15 août la reddition sans condition des Japonais mit fin à la guerre qui avait donné un très grand essor économique à l'Inde. La contribution indienne à l'effort des Alliés fut très importante ; le personnel de l'aviation indienne passa de deux cents à vingt-sept mille hommes, et celui de la marine de mille deux cents à trente mille. Les princes indiens fournirent trois cent soixante-quinze mille soldats à leur suzerain et leur contribution en argent et en matière première fut très importante. En avril 1945, il n'y avait plus aux Indes que quatre provinces sur onze gouvernées par un ministère élu par le peuple. En juin le vice-roi convoqua une conférence afin de constituer un conseil exécutif composé également d'hindous et de musulmans, mais aucun accord n'ayant pu se faire, cette tentative aboutit à un complet échec.

Le Congrès et la Ligue musulmane, seuls partis disciplinés et disposant de moyens matériels et financiers considérables, s'affrontèrent lors des élections aux assemblées qui eurent lieu au début

de 1946. Les candidats des minorités furent pratiquement éliminés de l'arène politique par ces deux grandes organisations qui avaient derrière elles les deux plus importantes communautés et la presque totalité du capitalisme indien. La Ligue sortit de cette lutte champion indiscutable de la très grande majorité des musulmans indiens et le Congrès, battant de loin tous les groupes modérés et de gauche, put prétendre représenter la majorité des hindous et des autres minorités. La campagne électorale fut dénuée de toute sérénité, et tous les moyens en usage dans les pays manquant de tradition démocratique furent largement employés ; souvent le libre choix de l'électeur ne fut pas respecté, sa bonne foi fut trompée et les exemples de surenchère, d'intimidation et même de violence, ne furent que trop nombreux. Les discours prononcés par les chefs politiques avant, pendant et après le scrutin, atteignirent une violence inouïe qui empoisonna, durant des mois, la vie de tout le pays. Le procès des officiers de « l'Armée nationale indienne » formée par Subash Bose, en territoire occupé par les Japonais et avec leur aide, pour délivrer l'Inde des Anglais, provoqua dans beaucoup de provinces des troubles graves qui, dans bien des cas, dégénérèrent en bagarres au cours desquelles aucune différence ne fut faite entre les Anglais et toute autre personne de race blanche. Le soulèvement des marins de la « Royal Indian Navy », surtout à Bombay et à Karachi, se transforma en mutinerie. Les autorités anglaises firent preuve d'un grand sang-froid et n'eurent recours à la force qu'en cas de nécessité absolue. Les chefs des partis politiques, comprenant enfin le danger qu'il y avait à désorganiser leur patrie et à faire perdre aux masses le respect de la loi, lancèrent des appels au calme, et plusieurs leaders hindous réaffirmèrent leur idéal de non-violence.

Une mission ministérielle anglaise composée de Lord Pethwick Lawrence, Secrétaire d'Etat pour l'Inde, de Sir Stafford Cripps et de M. Alexander, vint aux Indes et essaya, mais en vain, de rapprocher le Congrès de la Ligue musulmane. Le Congrès resta fidèle à son programme d'une Inde unie avec un gouvernement central très fort, alors que la Ligue réitéra son désir d'avoir le Pakistan et de réunir deux Assemblées constituantes. Quand, après trois mois, il devint évident que les pourparlers confus et contradictoires n'aboutiraient pas, les ministres anglais firent connaître, le 16 juin 1946, le plan définitif du Gouvernement britannique. Tout en répudiant la thèse des deux nations indiennes (hindoue et musulmane) ce document qui ne laissait le pouvoir absolu au gouvernement central que pour les Affaires Etrangères, la Défense et les Communications, et qui accordait une autonomie complète

aux provinces avec faculté de se grouper, accepta en fait, mais avec des restrictions, la conception de la Ligue musulmane. La création d'une Assemblée constituante, élue presque entièrement par les membres des nouvelles assemblées provinciales, et d'un gouvernement intérimaire composé des représentants des deux grandes majorités et éventuellement des plus importantes minorités, était également prévue dans la solution anglaise. Enfin, mais en des termes très imprécis, la question de la cessation des rapports entre les états princiers et la Couronne y était envisagée, et les maharajas étaient conviés à envoyer des représentants à l'Assemblée constituante pour étudier et fixer les relations futures entre eux et le nouveau gouvernement. La Ligue musulmane, ayant immédiatement entrevu la possibilité d'obtenir le Pakistan par des moyens légaux, accepta la solution des ministres ; le Congrès fit de même, mais sous réserve d'interpréter à sa manière la clause relative au groupement des provinces. Lord Wavell tenta sans succès de former un ministère et les membres de la mission quittèrent l'Inde en juin, laissant au vice-roi le soin de former le gouvernement central d'intérim. Celui-ci n'ayant pu décider le Congrès à prendre le pouvoir, ne fit cependant point appel à la Ligue qui était, elle, disposée à le faire. Il engagea avec le Congrès des pourparlers au cours desquels de grandes concessions furent faites à ce parti qui, à cette époque, avait indiscutablement l'appui de la très grande majorité des Indiens. La Ligue musulmane, offensée de la manière dont elle était traitée et craignant à nouveau d'avoir à subir l'hégémonie hindoue, se cabra. Dans sa session mémorable de juillet, à Bombay, où souffla un vent de guerre sainte, elle décida de boycotter l'Assemblée constituante et d'avoir recours, si cela devenait nécessaire, à l'action directe pour obtenir satisfaction. Au cours d'une de ses réunions, des hommes d'Etat mahométans renoncèrent aux titres qu'ils avaient reçus du roi d'Angleterre. Quelque temps après, le Congrès suggéra de demander à la Cour fédérale d'arbitrer la question du groupement des provinces, mais la Ligue refusa toute coopération et toute interprétation nouvelle du texte du Cabinet anglais, et le vice-roi finit par former un ministère composé uniquement de congressistes et de personnalités formées par ce parti.

La grande manifestation (le jour de « l'action directe »), prévue en juillet par la Ligue dégénéra, à Calcutta, en des massacres inimaginables où les deux côtés firent preuve d'une cruauté digne des horribles guerres antérieures à l'époque d'Akbar. Dans toute l'Inde, tantôt contre les musulmans, tantôt contre les hindous, se produisirent des représailles terribles. Calcutta, le Bengale de l'Est

et l'Uttar Pradesh furent en proie au pillage, au massacre, à l'incendie, et partout les meurtres furent nombreux. Les hommes politiques de tous les partis se rendirent compte que leur violence de langage et leurs déclarations inconsidérées étaient le levain des événements et de l'atmosphère de haine prévalant dans le pays, et firent appel au calme, au bon sens et à l'union, en même temps que des pourparlers se poursuivirent entre les deux grands partis, toujours sans aboutir ; pourtant à la demande de Lord Wavell, les mahométans finirent par accepter de faire partie du gouvernement, et un remaniement eut lieu pour faire place aux cinq personnes désignées par la Ligue. Jinnah envoya siéger au gouvernement provisoire quatre musulmans et un intouchable, marquant ainsi que si le Congrès prétendait représenter certaines petites minorités, musulmanes et autres, la Ligue, en abandonnant un portefeuille aux intouchables, permettait à ceux-ci de prendre part à la vie publique. Malgré les efforts du gouvernement anglais qui convoqua à Londres les chefs congressistes et ceux de la Ligue, celle-ci s'obstina dans son refus d'envoyer ses représentants siéger à l'Assemblée constituante. Le 6 décembre, avant le retour des hommes politiques indiens, les Anglais firent connaître qu'ils admettaient les prétentions de la Ligue pour ce qui était du groupement des provinces, et qu'ils ne ratifieraient aucune Constitution qui ne tiendrait pas compte des aspirations et revendications de toutes les minorités importantes. L'Assemblée constituante se réunit le 9 décembre 1946. Ce fut une véritable fête de famille durant laquelle les congressistes et leurs partisans se félicitèrent mutuellement, mais les leaders, revenant vite à la réalité, eurent la sagesse de décréter son ajournement, tout en sauvegardant les apparences ; mais en l'absence de la Ligue et des états princiers, l'année se termina sans qu'aucune solution constructive n'eût été envisagée.

Janvier-août 1947. — La situation devint si inquiétante au début de l'année, par suite du désaccord hindou-musulman, qu'il fut nécessaire de réduire et parfois de suspendre les libertés civiles. Les ouvriers qui subissaient l'influence communiste, voulurent obtenir sans délai l'amélioration de leur sort et firent grève continuellement. Des troubles sanglants causés, tantôt par les musulmans, tantôt par les hindous, ne furent arrêtés que grâce à l'intervention de la force armée, la mise en vigueur du couvre-feu, quelquefois même à la proclamation de l'état de siège. Les interruptions répétées des services administratifs et publics, dont la grève de la police du Bihar qui dégénéra en rébellion, indiquèrent que même les fonctionnaires perdaient le respect de la loi. Beaucoup d'Indiens, d'opinion et de croyances diverses, alarmés par le progrès du

désordre et craignant une guerre civile, durent admettre que la division du pays était préférable à l'anarchie. Le 20 février, Mr Attlee annonça au Parlement britannique que le gouvernement avait pris la décision de transmettre le pouvoir aux Indiens le 11 juin, au plus tard, « même si un accord entre les deux principaux partis n'était pas intervenu », mais que dans ce cas le « gouvernement de Sa Majesté serait obligé de considérer s'il lui faut transférer le pouvoir au gouvernement central de l'Inde britannique, à un nouveau gouvernement central ou aux gouvernements respectifs de certaines provinces. Le Premier Ministre assura que « ce transfert serait fait » de la manière la plus raisonnable et dans le plus grand intérêt du peuple indien ». Mr Attlee apprit que Lord Wavell serait remplacé par Lord Louis Mounbatten, que la Couronne garderait la suprématie vis-à-vis des états indiens jusqu'à juin 1948 et, qu'au fur et à mesure que la nécessité se ferait sentir, l'Acte de 1935 serait remplacé par d'autres lois, plus en conformité à la nouvelle situation.

Une fois le principe de division accepté, tacitement sinon officiellement, la tendance fut d'aboutir rapidement. Les chefs congressistes des Provinces de la Frontière du Nord-Ouest demandèrent la création d'une république indépendante ; on parla de faire du Bengale un état souverain et les sikhs revendiquèrent leur autonomie, tandis que la Ligue musulmane, tout en réclamant la division du pays, s'opposa de son mieux à la division des régions de majorités musulmanes. Les controverses redevinrent interminables et une intervention anglaise fut, une fois de plus, indispensable. Au début de juin, le Premier Ministre anglais déclara que les Indiens seraient libres de partager leur pays ou d'en conserver l'unité géographique et administrative, que le Pandjâb et le Bengale seraient autorisés à se joindre en partie ou en totalité au Pakistan ou à l'Union Indienne et que le Gouvernement de Sa Majesté se réserverait le droit de négocier directement avec les princes. Le soir même les leaders indiens annoncèrent qu'ils acceptaient le projet. Personne ne fut tout à fait satisfait, mais étant donné la gravité de la situation, la plupart des gens virent dans ce compromis l'unique moyen de rétablir l'ordre. Les musulmans, tout en condamnant le partage du Pandjâb et du Bengale, furent heureux d'obtenir, par la division de l'Inde, la patrie qu'ils réclamaient depuis 1940. Les hindous, et surtout les hindous congressistes, se réjouirent et d'être libres et du départ des Anglais, mais beaucoup d'entre eux se désolèrent de la « vivisection » de la patrie, et certains se consolèrent en rêvant du jour où son unité serait rétablie.

A la fin de juin, les membres de l'Assemblée législative du Sind

votèrent pour le Pakistan (33 votes contre 20). Peu après, le partage du Bengale fut décidé par 58 voix contre 21, et celui du Pandjâb par 91 contre 77. Le référendum dans les Provinces de la Frontière du Nord-Ouest et dans le district de Sylhet en Assam, donna une forte majorité au Pakistan. L'indépendance politique de l'Inde ainsi que la création des deux Dominions devinrent un fait accompli le 18 juillet 1947, à 10 heures 45 du matin quand le président de la Chambre des Communes fit savoir que le roi avait donné son consentement à « l'India Bill ». Le jour même le « Times of India », l'un des plus grands quotidiens de l'Inde, précisa : « Pendant six mois à dater du 15 août (le jour officiel de l'indépendance), les habitants de l'Inde et du Pakistan pourront oublier qu'ils sont désormais des étrangers. Ils pourront aller de Lahore à Delhi et de Calcutta à Chittagong, sans passeports ou visas. Ils auront la même monnaie et il n'y aura aucune restriction sur le commerce entre les deux pays. Les trains, les lettres et les télégrammes iront de l'Inde au Pakistan comme ils le font actuellement. Durant six mois, il n'y aura qu'un contrôle économique pour les deux Dominions ». Et après ? Personne n'en savait rien, mais les assurances réitérées de Jinnah et de Liaquat Ali Khan affirmant que dans le Pakistan, état non-théocratique, les minorités auraient les mêmes droits que les musulmans contribuèrent grandement à pacifier l'opinion publique. Le 10 août eut lieu la session inaugurale de l'Assemblée à laquelle fut confiée la tâche de rédiger la Constitution du nouveau Dominion islamique et Karachi, capitale du Pakistan, fut bientôt envahi par des milliers de musulmans et d'étrangers voulant assister à la création officielle de la nation par Lord Mountbatten, représentant le roi d'Angleterre. Malgré une détente certaine, la situation restait difficile dans tout le pays. Les sikhs ne pardonnaient pas aux leaders nationalistes d'avoir accepté le partage ; l'insuffisance des pluies, faisant craindre une famine, nécessita une diminution des rations hebdomadaires, mesure qui fut très mal accueillie, et puisque chaque augmentation de salaire était suivie d'un renchérissement de la vie, les classes moyennes et pauvres désespéraient de voir leur sort s'améliorer. Pourtant, le 15 août, la joie de toute la population était sans limites. Les auteurs ont vu Bombay transformé par des illuminations magnifiques, et l'enthousiasme délirant de la foule toucha à la frénésie quand, à minuit, le pavillon tricolore fut hissé sur le Ministère. Depuis 1918, les Indiens avaient perdu l'habitude de participer de si bon cœur aux fêtes officielles, et beaucoup furent d'avis que de pareilles démonstrations n'avaient jamais eu lieu depuis le grand « durbar » de 1911. Sauf au Pandjâb où les rapports entre les deux commu-

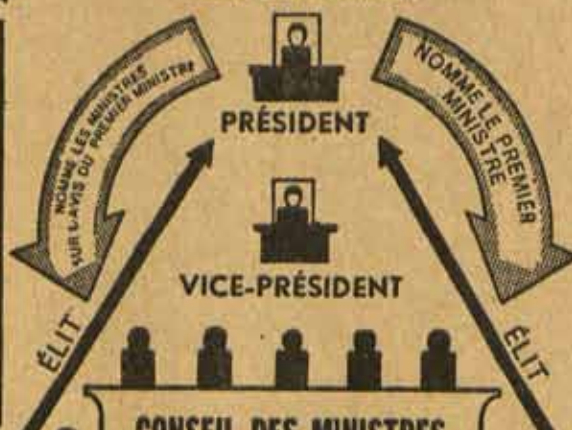
CONSTITUTION INDIENNE GOUVERNEMENT CENTRAL

BUTS DE LA CONSTITUTION

- FAIRE DE L'INDE UNE RÉPUBLIQUE SOUVERAINE ET DÉMOCRATIQUE.
- GARANTIR À TOUS LES CITOYENS LA JUSTICE SOCIALE, ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE.
- ASSURER AU PEUPLE LA LIBERTÉ DE PENSÉE, D'EXPRESSION, D'OPINION, DE CROYANCE ET DE CULTE.
- ÉTABLIR L'ÉGALITÉ CIVILE DE DROIT ET DE FAIT.
- ENCOURAGER CHEZ TOUS LE SENTIMENT DE FRATERNITÉ.
- GARANTIR LA DIGNITÉ DE L'INDIVIDU ET L'UNITÉ DE LA NATION.

CHEF DE L'UNION

LE PRÉSIDENT



- ÉLU POUR UNE PÉRIODE DE 5 ANS ET PEUT ÊTRE REÉLU.
- DÉTIENT TOUT LE POUVOIR EXÉCUTIF DE L'UNION.
- EST LE CHEF SUPRÊME DES FORCES ARMÉES.
- A LE DROIT DE GRACE, DE SURSIS, DE COMMUTATION DE PEINE CAPITALE.
- PEUT PROMULGUER DES ORDONNANCES PENDANT LES VACANCES PARLEMENTAIRES.
- CONVOQUE ET PRORÔGE LE PARLEMENT, DISSOUT LA CHAMBRE DU PEUPLE.
- NOMME L'ATTORNEY GÉNÉRAL DE L'INDE.
- NOMME LES GOUVERNEURS DES ÉTATS.
- PEUT ÊTRE MIS EN ACCUSATION POUR VIOLATION DE LA CONSTITUTION.

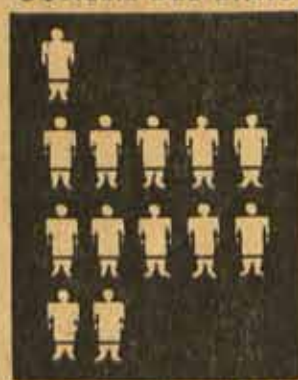
ASSEMBLÉES DES ÉTATS



PARLEMENT DE L'UNION



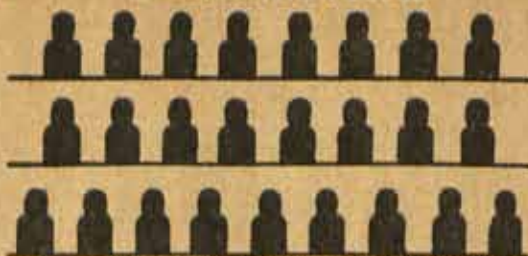
CONSEIL DES ÉTATS



UN TIERS DES MEMBRES EST RENOUELE TOUS LES 2 ANS

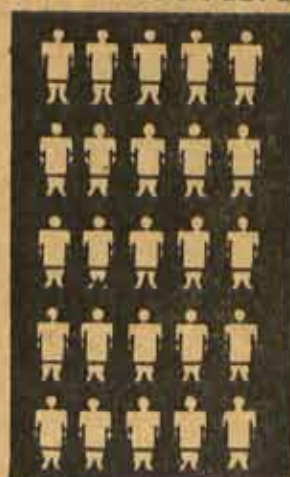
250 MEMBRES

CHAMBRE DU PEUPLE



- LE PARLEMENT DOIT SE RÉUNIR AU MOINS 2 FOIS PAR AN.
- IL PEUT PROMULGUER DES LOIS SUR TOUS LES SUJETS RELEVANT DE L'UNION OU COMMUNS À L'UNION ET AUX ÉTATS.
- IL PEUT PROMULGUER DES LOIS SUR DES SUJETS RELEVANT DES ÉTATS À CONDITION QU'UNE RÉSOLUTION DU CONSEIL DES ÉTATS, ADOPTÉE À LA MAJORITÉ DES DEUX TIERS, LES AIT DÉCLARÉES D'INTÉRÊT NATIONAL.
- IL A LE POUVOIR DE LÉGISFÉRER SUR TOUS LES SUJETS RELEVANT DES ÉTATS SI L'ÉTAT D'URGENCE EST PROCLAMÉ.

CHAMBRE DU PEUPLE



- ÉLUS AU SUFFRAGE UNIVERSEL LORS DES ÉLECTIONS GÉNÉRALES QUI ONT LIEU TOUS LES 5 ANS.
- REPRÉSENTANT POUR 500,000 HABITANTS.

500 MEMBRES

LA COUR SUPRÊME



JOUE LE RÔLE D'UNE JURIDICTION D'APPEL ET DE CONSEIL. RÉGLE LES LITIGES ENTRE L'UNION ET LES ÉTATS ET ENTRE LES DIFFÉRENTS ÉTATS.

- CONSEILLE LE PRÉSIDENT.
- RÉGLE LES LITIGES PRÉALABLEMENT SOUMIS À LA COUR FÉDÉRALE.

- LA JURIDICTION D'APPEL S'ÉTEND AUX AFFAIRES CIVILES OU CRIMINELLES SI LA HAUTE COUR RECONNAÎT QU'ELLES POSENT UNE QUESTION DE DROIT RELATIVE À L'INTERPRÉTATION DE LA CONSTITUTION.
- AUX APPELS DES AFFAIRES CIVILES D'UNE VALEUR DE 20 000 RS OU AU-DESSUS.
- AUX APPELS DES AFFAIRES CRIMINELLES ENTRAÎNANT LA PEINE DE MORT OU À D'AUTRES AFFAIRES CONSIDÉRÉES COMME TELLES PAR LA HAUTE COUR.
- LA COUR SUPRÊME A LE POUVOIR DISCRETIONNAIRE POUR DÉLIVRER DES PERMISSIONS SPÉCIALES D'APPEL.

nautés restaient très tendus, la fraternisation entre les hindous et les musulmans émerveilla tout le monde. A Calcutta, où Gandhi séjournait depuis quelque temps, ils se jetèrent mutuellement des fleurs ; les hindous furent invités aux mosquées, les musulmans aux temples. Bref, rien ne permettait de prévoir les événements tragiques qui se produisirent au cours des semaines suivantes.

Après la Libération. — De nouveaux et sanglants troubles hindou-musulmans éclatèrent très peu de temps après les fêtes de l'indépendance. Gandhi, dont l'action et le dévouement pour son peuple furent particulièrement admirables, de cette époque à sa fin, commença à jeûner en septembre 1947, mais les passions étaient déchaînées et les souffrances de millions de réfugiés, trop grandes pour que ce sacrifice arrêât le fanatisme des exaltés et les tristes manifestations du réveil d'une haine séculaire. Le 30 janvier 1948, la virulente propagande du Mahasabha hindou porta ses fruits en armant la main de l'assassin du Mahatma. Ce crime qui mit l'Inde et le monde en deuil, fut suivi de nouveaux troubles, écrasés dans l'œuf et de la mise hors la loi des organisations para-militaires, ainsi que de quelques associations nationalistes composées de militants et d'extrémistes. Ces mesures prises trop tard, n'arrêtèrent pas les massacres dans les régions les plus touchées par la division, mais contribuèrent grandement à l'amélioration de la situation générale. Quelques mois plus tard, l'ordre était partout rétabli.

Les Relations Indo-Pakistaniennes. — La rapidité avec laquelle la division de l'Inde fut accomplie, laissa en suspens de nombreuses questions et fut largement responsables des difficultés surgies entre les deux Dominions. La démarcation des frontières, la répartition des eaux et des canaux du Pandjâb, le transfert des biens des familles ayant quitté un Dominion pour s'établir dans l'autre, le sort des réfugiés, le fait que le jute pousse dans le Pakistan mais se manufacture dans des usines indiennes, enfin et surtout le problème du Cachemire, donnèrent lieu à de nombreux entretiens et conférences qui eurent quelques résultats mais accusèrent les différends entre les voisins. La signature d'un pacte d'amitié entre l'Inde et le Pakistan, en 1950, fut suivie d'une grande détente dans les rapports hindou-musulmans. Cet accord qui réitéra le désir des deux gouvernements de vivre en bons termes, donna des assurances aux minorités religieuses, prévint la nomination de Sir Owen Dixon, juriste australien, pour régler la question du Cachemire, entraîna la démission de deux membres du gouvernement central. Aprement critiqué par les extrémistes hindous, il fut cependant accueilli avec enthousiasme par toutes les personnes de bon sens ayant à cœur le bien-être de leur patrie.

La Fin des Maharajas. — Le grand événement des années 1947-1948-1949 fut l'intégration dans l'Union indienne de tous les états indiens, sauf le Haïderabad et le Cachemire. L'unification du continent indien fut l'œuvre du Sardar Vallabhai Patel, vice-président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Etats qui, malgré ses soixante-quinze ans et une santé chancelante, fit preuve de qualités dignes d'un Louis XI et d'un Richelieu. Elle ne donna pas lieu à de sérieuses difficultés sauf dans le cas de Haïderabad qui, après un très sérieux blocus, fut envahi par l'armée indienne en septembre 1948. Cet « incident malheureux » fut finalement réglé au début de 1950 quand cet Etat, se joignit à l'Union Indienne le jour même de l'inauguration de la nouvelle République.

L'Inde et le Commonwealth. — Durant les longues années de lutte politique, les chefs indiens, Nehru en tête, avaient maintes fois annoncé leur intention de rompre complètement avec l'Angleterre. L'idée de faire partie du Commonwealth après l'indépendance, répugnait aux patriotes hindous, mais une fois au pouvoir, ils comprirent que les exigences d'une situation difficile à l'extérieur comme à l'intérieur, rendaient très souhaitable une étroite collaboration avec les anciens adversaires. L'Angleterre fit toutes les concessions qu'on lui demanda, afin de garder au sein du Commonwealth un pays dont l'amitié lui est indispensable dans un continent gravement menacé par le communisme. Les Premiers Ministres des Dominions, réunis à Londres en avril 1948, acceptèrent un compromis permettant à l'Inde de rester dans la grande famille britannique sans toucher à ses principes républicains. Suivant les termes de cet accord, très bien reçu par la grande majorité du peuple, les ministres indiens ne prêtent pas serment au roi d'Angleterre qui est cependant reconnu comme « le chef symbolique d'une libre association des nations ».

L'Assemblée Constituante. — Après un dur labeur de près de trois ans, cette Assemblée vota, en décembre 1949, la Constitution de la République qui fut mise en application le 26 janvier 1950.

Les Problèmes du Gouvernement Indien. — Selon l'opinion générale et ainsi que l'a remarqué, à l'époque, le « Hindu » de Madras dans un article de R. K. S. Chetty, les Anglais laissèrent l'Inde, tout compte fait, dans une situation assez florissante. En effet, le nouveau gouvernement a hérité d'une administration bien organisée et d'une armée dont la discipline et la valeur ne laissent rien à désirer. Malgré la politique impériale, l'Inde était devenue l'une des sept grandes nations industrielles du monde, ayant des finances saines, en dépit des déficits budgétaires. Au 15 août 1947, l'encaisse était de 3.100 millions de roupies ; il n'existait plus de

dette extérieure et la dette intérieure, relativement faible, consistait surtout en investissements productifs : chemins de fer, entreprises hydro-électriques et d'irrigation, etc. Sans sous-estimer les difficultés résultant de l'inflation, du problème des réfugiés et de la désorganisation politique et économique provenant de la division de l'Inde, il est possible de se faire actuellement une idée de la gestion de l'Etat depuis le 15 août 1947. Il semble que le Gouvernement n'ait pas pu tirer partie des avantages mentionnés ci-dessus. L'absence de techniciens, le manque d'expérience et l'insuffisance des cadres, un budget militaire écrasant (50 % des revenus du gouvernement central), une administration trop coûteuse, un terrible gâchis résultant de la mise en exécution de projets trop hâtivement conçus et parfois trop vite abandonnés, l'entêtement de certains gouvernements provinciaux à mettre en pratique l'idéologie gandhienne en introduisant la prohibition, sans se soucier des conséquences économiques, enfin l'accroissement perpétuel de la population ont beaucoup retardé les progrès si ardemment souhaités. D'un autre côté, les résultats obtenus sont considérables. L'abolition légale de l'intouchabilité, la guerre déclarée à l'analphabétisme, la protection des tribus aborigènes, l'introduction du suffrage universel sont, entre autres, des preuves indiscutables de l'action efficace et la bonne volonté des dirigeants. Le projet du code hindou, mettant les femmes sur un pied d'égalité avec les hommes, a été ajournée *sine die* par suite de l'opposition des hindous orthodoxes, mais cela n'empêche pas les Indiennes de participer de plus en plus à la vie publique.

Conclusion. — Grâce à la « paix anglaise » dont elle a longtemps profité, à ses richesses naturelles et à la valeur de son armée, l'Inde libre est appelée à jouer un rôle de premier plan dans l'Asie d'après-guerre où la plupart des pays sont, soit tombés dans l'orbite russe comme la Chine, soit déchirés par la guerre, soit livrés à l'anarchie. Ayant eu la chance de ne pas être envahis par les Japonais, et de recevoir des Anglais une administration qui, malgré ses défauts, fonctionnait bien, elle représente dans cette partie du monde bouleversée par la guerre, un facteur de stabilité dont on ne saurait exagérer l'importance et dont les Britanniques et les Américains se rendent pleinement compte. L'accueil accordé au Pandit Nehru lors de sa visite aux Etats-Unis en 1949, en fut une preuve suffisante. Les rapports de la République Indienne avec ce pays et avec l'Angleterre sont excellents. Nehru a souvent déclaré que son gouvernement garderait jalousement son indépendance et refuserait toujours de faire partie d'aucun bloc international, mais la neutralité étant impossible dans les conflits de nos jours,

il semble certain qu'en cas de guerre le sort de l'Inde serait lié à celui des puissances occidentales.

Du reste, le marxisme s'il n'est pas imposé par la force, ne pourra jamais, à notre avis, remporter un succès décisif dans un continent où l'existence des masses est réglée depuis des siècles par une idéologie plus puissante, par une religion, un mode de vie totalement différents de tout ce que l'Europe peut concevoir, et basés sur le système des castes, c'est-à-dire sur l'inégalité foncière des hommes. Déjà, elle a tendance à se replier sur elle-même, malgré l'esprit international et éclairé du Premier Ministre et de ses collègues, et il se peut que l'Inde de demain, comme l'Inde d'hier et d'aujourd'hui soit, essentiellement et avant tout, ce qu'elle a toujours été : pays essentiellement hindou.

CHAPITRE IX

L'EVEIL DU NATIONALISME ET LES PARTIS POLITIQUES

L'enseignement en anglais favorisa l'éveil du nationalisme indien, en permettant aux hindous, divisés depuis l'antiquité par le système des castes, de connaître et d'étudier une civilisation qui repose sur l'égalité des hommes et considère la justice, tout au moins en principe, comme étant supérieure à la puissance, et la valeur personnelle à la naissance. Beaucoup d'Occidentaux contribuèrent à cette renaissance politique par leur action et leurs écrits. Les livres de patriotes comme Mazzini, de précurseurs comme Thomas Paine, firent connaître aux intellectuels indiens les luttes victorieuses de peuples opprimés, tandis que les recherches et commentaires d'indianistes européens, dont Burnouf et Max Muller, répandirent la pensée, la littérature et la spiritualité de l'Inde. Enfin de nombreux Indiens, tels le Raja Ram Mohan Roy, fondateur du « Brahmo Samaj », Dayanand Saraswati de « l'Ayra Samaj » et le Swami Vivekenanda, aidèrent leurs compatriotes à sortir de leur léthargie séculaire en réaffirmant l'attachement des hindous à leur patrimoine.

A ces causes, morales et intellectuelles, vinrent s'ajouter des raisons économiques et sentimentales. Après l'échec, faute d'union et de patriotisme, de la Mutinerie des cipayes (1857), la majorité des Indiens en rapport avec les Anglais, crut que le transfert du

pouvoir de la Compagnie à la Couronne, mettrait fin aux abus et à la corruption, et ouvrirait une ère de prospérité générale. La Proclamation de la reine Victoria promettait à tous ses sujets des droits égaux, la complète liberté de coutumes et de culte, ainsi que la nomination des fonctionnaires selon leurs capacités et sans tenir compte de leur couleur ou de leur race, mais elle ne fut pas suivie des changements espérés, et en maintes occasions le gouvernement vice-royal s'avéra plus réactionnaire que celui de la Compagnie. Rentrés chez eux après avoir séjourné en Angleterre ou en Europe, les Indiens qui se souvenaient d'avoir été traités d'égal à égal par leurs hôtes, supportaient très difficilement la condescendance de la plupart des fonctionnaires anglais, des négociants et de leurs employés européens. Leur rancœur fut augmentée par la certitude que les traitements qu'ils recevaient seraient toujours inférieurs à ceux des blancs, même quand ceux-ci étaient et seraient moins qualifiés, et par la certitude qu'ils ne pourraient jamais prétendre aux postes de direction. D'autre part, les étudiants sortant des universités, avaient l'impression d'être frustrés, car leur grand nombre permettait de maintenir très bas les salaires des postes qui leur étaient accessibles. Dès que le prestige des blancs fut compromis par la guerre russo-japonaise, le dédain et la suffisance de la plupart des Européens, ainsi que la conviction que l'Inde était exploitée et opprimée, semèrent l'envie et la haine. L'attrait du pouvoir pour les politiciens, les arrivistes et les membres des professions libérales, le désir de profit chez les classes possédantes, et l'espoir pour beaucoup de s'emparer des places occupées par des Anglais, avaient autant de poids et suscitaient autant de courage et d'énergie que le dévouement des idéalistes, patriotes et désintéressés.

Deux événements provoquèrent l'effervescence, et, grâce à la presse, elle gagna tous les milieux qui avaient, durant cinquante ans, profité du développement de l'éducation. En 1877, le gouvernement, voulant réserver aux Anglais les situations administratives, décréta qu'aucun Indien ne pourrait poser sa candidature aux emplois de l'état s'il avait plus de dix-neuf ans, car à cette époque les indigènes commençaient trop tard leur éducation pour pouvoir satisfaire à cette condition. Six ans plus tard, Sir Courteney Ilbert, membre du conseil du vice-roi, essaya de faire abolir la loi en vertu de laquelle les Européens ne pouvaient être jugés que par des Européens. En dehors de toute question d'équité, cette réforme était devenue indispensable, étant donné qu'il y avait déjà des magistrats indiens. Le vice-roi, Lord Ripon, appuya Sir Courteney, mais les Européens résidant aux Indes firent un tel bruit, que le gouver-

nement dut modifier son projet et se contenter de prescrire que la moitié des jurés devrait obligatoirement être des blancs si l'accusé l'était. Ces incidents et quelques autres, hâtèrent la fondation de plusieurs associations dont la Conférence nationale qui, en 1885, donna naissance au Congrès national indien.

Le Congrès National Indien. — Un petit groupe d'Indiens et d'Européens, ayant à sa tête Octave Hume, ancien fonctionnaire anglais, resté en Inde pour aider « aux progrès de son pays d'adoption », comprit que le mécontentement augmentait sans cesse et voulut organiser des réunions annuelles de leaders indiens pour examiner les réformes sociales les plus urgentes. Le vice-roi, Lord Dufferin, estimait qu'une organisation nationale ne pourrait pas s'occuper efficacement des réformes différant d'une province à l'autre, et parvint à persuader Hume et ses collaborateurs de fonder un parti politique qui, en jouant le rôle de l'opposition, permettrait au gouvernement de rester en contact avec l'opinion publique.

Le 12 décembre 1885, le Congrès national indien se réunit à Bombay pour la première fois. Il fut, au début, très modéré dans ses opinions et ses revendications, son but étant alors de consolider les rapports indo-anglais et de régénérer la vie intellectuelle, morale et politique de l'Inde. Son attitude changea en 1907 quand l'extrémiste, B. G. Tilak, hindou orthodoxe et grand admirateur de l'empire mahratte, en prit la tête avec ses partisans et revendiqua le « Home Rule » ; mais il ne se transforma en une organisation populaire qu'au moment où Gandhi en devint l'âme et le chef. Celui-ci était déjà un héros national quand ses actes et ses dires firent de lui le « gourou », le guide spirituel, le philosophe, l'ami qui donne exemple et conseils. Il gagna les masses à la cause nationale en incarnant l'idéal de tous les hindous, en étant le « sanyassin », le saint dont la vie n'est que spiritualité, ascétisme et dévotion, et s'imposa aux politiciens, aux fanatiques et aux ambitieux par son extraordinaire sens politique et par la subtilité de son esprit. Il s'attacha les idéalistes et les sincères par sa sincérité et son désintéressement, et c'est surtout grâce à lui que le Congrès put conduire l'Inde à la liberté. Lors du départ des Anglais, ce parti était le représentant de la nouvelle Inde, sauf en ce qui concernait les musulmans, et la seule organisation en mesure de recueillir leur succession. Il continue à être l'incarnation de l'Inde moderne modérée et assure le gouvernement du pays. Il comprend les Indiens de toutes les nuances politiques sauf ceux de l'extrême gauche et de l'extrême droite, détient tout le pouvoir et gouverne sans opposition. Les discussions et les luttes intestines de ce parti n'ont guère de résultats, car sa discipline et ses tendances

autoritaires lui permettent d'exclure tous ceux qui refusent de se soumettre aux décisions de son comité directeur dont les trois grandes figures sont Nehru, l'intellectuel, Patel, le réalisateur, Rajgopalachari, le conciliateur.

La Ligue Musulmane. — Dès 1885, Sir S. Ahmed Khan, alors le seul chef des musulmans indiens, conseilla à ses coreligionnaires de se tenir à l'écart du Congrès, « trop agressif vis-à-vis des Anglais », et de consacrer tout leur temps à s'instruire. La fondation, en 1906, de la Ligue musulmane fut motivée en partie par l'opposition des hindous à la division du Bengale, annoncée en 1905 et annulée en 1911. Elle eut pour but initial de protéger les intérêts des musulmans, mais à partir de 1913, elle mit en tête de son programme politique le gouvernement des musulmans par eux-mêmes, au sein de l'Empire britannique.

En 1936, Mohammed Ali Jinnah, avocat, patriote et froid logicien, doué de l'art de commander, d'une intelligence et d'une volonté exceptionnelles, prit la tête de la Ligue dont l'action et la discipline ne tardèrent pas à augmenter. Après les élections de 1937 qui donnèrent au Congrès la majorité dans la plus grande partie du pays, ce parti s'efforça d'abattre la Ligue en se prétendant le représentant des mahométans, tout en refusant d'inclure des ligueurs dans ses ministères. Cette intransigeance cimentait l'union des mahométans et augmenta le prestige de la Ligue, qui, en 1940, demanda la division de l'Inde en deux états souverains : l'un hindou et l'autre musulman. De 1940 à 1947 la puissance et l'autorité de la Ligue s'accrurent au point que lors des négociations avec Lord Wavell, puis avec les membres du Cabinet britannique et Lord Mountbatten, Jinnah et ses collègues obtinrent la création du Pakistan, la plus grande nation islamique du monde. La plupart des branches de la Ligue musulmane furent dissoutes, dans l'Union Indienne après la création du Pakistan.

Le Mahassabha Hindou. — Ce parti fut fondé au début de ce siècle par le Pandit Madan Moahn Malaviya pour améliorer les conditions sociales et matérielles, pour encourager l'avancement et pour maintenir le prestige et la gloire de la race, de la culture et de la politique hindoues, ainsi que pour lutter contre le prosélytisme chrétien et musulman. Cette organisation ultra-nationaliste reconnaît comme hindous, non seulement les adeptes de l'hindouisme, mais tout Indien qui considère que sa patrie est toute la péninsule indienne et qui professe une religion essentiellement du pays. Le Mahasabha n'a jamais accepté la « vivisection » de l'Inde et demande son annulation. Très bien organisé, il compte relativement peu de membres, mais jouit d'un grand prestige. Ses partisans et

sympathisants sont fort nombreux, car il est le dépositaire de l'esprit hindou le plus pur et le plus intransigeant. Son action politique n'a jamais été aussi ample que celle du Congrès ou de la Ligue musulmane, mais son influence considérable, lui a permis plusieurs fois depuis l'indépendance de tenir tête au gouvernement de l'Union Indienne. Après l'assassinat de Gandhi, il fut parmi les organisations mises hors la loi et à différentes reprises ses leaders ont été incarcérés, sans que ses activités clandestines n'aient pu être complètement arrêtées.

Les Partis de Gauche. — M. N. Roy, le premier communiste indien, ne joua aucun rôle dans le parti communiste de son pays. Ce brahmane bengali qui commença sa vie politique comme terroriste, fut obligé, en 1915, de s'enfuir pour ne pas être arrêté. Il étudia le marxisme en Amérique et, en 1919, se rendit à Moscou à l'invitation de Lénine. Il ne tarda pas à occuper un haut poste au Komintern dont il fut l'un des fondateurs, mais ne put s'entendre avec Staline et rentra aux Indes en 1930. Arrêté par les autorités anglaises, il fut condamné à six ans de prison. Au bout de sa peine il devint membre du Congrès national indien, mais n'étant pas d'accord avec l'idéologie gandhienne, il forma un groupe au sein de ce parti d'où il fut expulsé en 1940, pour avoir organisé une journée anti-fasciste. Il fonda alors le Parti radical démocratique qui compta beaucoup d'intellectuels et de patriotes parmi ses membres, sans arriver à influencer le public indien. Son fondateur et ses dirigeants comprirent bientôt qu'une organisation politique, refusant de se servir des moyens habituels pour arriver au pouvoir, n'avait pas la moindre chance de réussir dans un pays où l'esprit démocratique n'existe pas encore, et décidèrent, peu de temps après la fin des hostilités, de la dissoudre pour se consacrer exclusivement à l'éducation des masses. Le parti n'existe plus, mais ses membres continuent à jouer un rôle actif dans le mouvement travailliste. Roy qui n'a jamais cherché à nier sa dette vis-à-vis de la civilisation européenne, a fondé « l'Indian Renaissance Institute » et essaye, avec ses collaborateurs, d'inculquer à ses compatriotes les principes d'un « humanisme radical ».

Le Parti Socialiste. — Le Parti socialiste indien formé en 1934, fit partie durant quatorze ans de l'aile gauche du Congrès. Sous l'impulsion de son chef, Jai Prakash Narain, qui a fait ses études aux Etats-Unis, il a pris une part très active aux différents mouvements de désobéissance civile, tout particulièrement à celui de 1942. La majorité de ses membres qui appartenait alors à la génération pour laquelle tout ce qui venait des Anglais était suspect, demanda en 1947 la création d'une république souveraine, fédérale, démo-

cratique en dehors du Commonwealth britannique. Les socialistes insistent sur la nécessité de sauvegarder la liberté individuelle : « Dans la société socialiste que nous envisageons, l'individu, c'est-à-dire le travailleur, sera libre et l'Etat, strictement séculier, ne pourra pas le priver de ses droits et de ses privilèges, sauf par procédure légale ». Ils réclament une existence indépendante pour les différents partis politiques ainsi que pour les organisations ouvrières et ne veulent pas que l'Etat ait la main-mise ni sur la presse, ni sur la radio, ni sur les autres moyens de propagande. Leur programme comprend l'abolition des castes et de tous les privilèges des princes indiens et la confiscation des richesses de ces derniers. En mars 1947, cette organisation qui s'appelait le Parti socialiste congressiste décida de prendre le nom de Parti socialiste sans, cependant, rompre avec le Congrès ; mais en mai 1948 elle se sépara complètement de ce dernier, se joignit à l'opposition, et prit une part active aux débats du Parlement central lors de l'élaboration de la Constitution.

Deux ans plus tard, les socialistes précisèrent leur programme, soulignèrent que le concours des jeunes, des trade-unions, des paysans, des « panchayats » (assemblées municipales villageoises), des intellectuels et des intouchables était indispensable à son succès, et déclarèrent qu'un gouvernement, incapable d'accomplir des réformes urgentes, devait être remplacé. Ce programme demande le partage des terres entre les cultivateurs, le contrôle des capitaux et des techniciens étrangers ainsi que du commerce extérieur, le monopole de l'état pour les minéraux comme le mica et le manganèse, la lutte contre le chômage et la vie chère, la répression sévère de la corruption — « le plus grand ennemi actuel de la nation » — la décentralisation de l'administration, l'éducation primaire gratuite et obligatoire et le contrôle scientifique des naissances. Il préconise le respect des libertés civiques et veut que les arrestations et les emprisonnements sans jugement soient déclarés illégaux, sauf en cas de guerre et de danger national.

Le Parti socialiste qui dispose de plusieurs journaux est devenu plus important qu'il n'a jamais été ; mais il ne compte pas beaucoup d'hommes capables parmi ses membres, parce que le Congrès est et sera pour longtemps, l'unique chemin du succès en politique. De plus, les masses dont l'appui lui est indispensable, sont très apathiques et ne s'intéressent que fort peu aux questions politiques qui ne sont pas en accord avec leurs habitudes d'esprit et leurs coutumes religieuses.

Le Parti Communiste Indien. — Durant de longues années les communistes indiens considérèrent les impérialistes étrangers, et non pas

les capitalistes indigènes comme les pires ennemis du peuple. Comme dans d'autres pays, beaucoup de communistes des Indes étaient et sont profondément nationalistes. « Le communisme indien est né du mouvement nationaliste de notre patrie », écrivit, il y a quelques années, P. C. Joshi, alors secrétaire général du parti (1). « Nos camarades ont fait partie du comité général du Congrès, et ont été parmi les membres les plus actifs de ses comités provinciaux ». Pendant de nombreuses années les communistes firent souvent cause commune avec le Congrès qui était pour eux la seule organisation démocratique capable de mener à bien la lutte pour l'indépendance. La doctrine communiste, répandue par S. Dange et ses acolytes dès 1923, n'eut que fort peu de popularité jusqu'à la période d'agitation politique qui commença en 1928. De 1928 à 1934, l'action communiste, suivant les directives de Moscou, fut dirigée contre le « nationalisme bourgeois », mais de 1934 à 1939, toujours en conformité avec la politique du Komintern, les communistes appuyèrent le Congrès, tout en critiquant certaines de ses tendances, et constituèrent l'extrême gauche du mouvement nationaliste. A cette époque beaucoup d'intellectuels et d'étudiants revenus d'Europe, participèrent, directement ou indirectement, aux activités du parti communiste qui put, grâce à leur collaboration, étendre son action et diffuser largement sa doctrine. En 1939, les communistes indiens refusèrent de participer au conflit « impérialiste », mais changèrent de tactique quand la Russie fut envahie, et voulurent aider les Russes sans aider les Anglais. Ce revirement fut considéré comme une trahison par la majorité des congressistes et par tous les extrémistes de droite.

Pour ne pas aider indirectement les Japonais, les communistes s'opposèrent au mouvement anti-anglais (Quittez l'Inde) qui, en 1942, faillit mettre en péril le sort des autorités britanniques, civiles et militaires, et donc celui des Alliés en Asie. Ils affirment que ce fut grâce à leur influence sur les masses que l'état-major garda le contrôle du Bengale, point stratégique de la défense de l'Inde, puisque la Birmanie, où se trouvait « l'Armée nationale indienne » de Subash Bose, était occupée par les Japonais. Ils rejetèrent sur les socialistes et les partisans de Bose toute la responsabilité des nombreux sabotages et troubles sanglants de 1942, et réclamèrent l'élargissement de Gandhi et des chefs congressistes, incarcérés par les Anglais. Ils préconisèrent également l'union des différentes communautés, tout en appuyant la Ligue musulmane qui demandait

(1) P.C. JOSHI, accusé de tendances titistes, fut exclu du parti il y a quelques mois.

le Pakistan ; mais vers la fin de la guerre, redevenus révolutionnaires nationalistes, ils s'opposèrent à la division de l'Inde et proposèrent une constitution favorisant le provincialisme au détriment du Pakistan et de l'Union Indienne. Ils prirent part ouvertement ou en sous-main, aux troubles, aux émeutes et aux mutineries qui marquèrent les derniers jours de la domination anglaise.

La Conférence de Calcutta. — En janvier 1948, des communistes de différents pays asiatiques se réunirent dans la capitale du Bengale et fixèrent les grandes lignes de la politique de violence qui a été suivie depuis, sans grands résultats en Inde, mais avec succès en Birmanie, en Malaisie, en Indonésie et ailleurs.

Le parti communiste indien continue son action, au grand jour comme dans l'ombre. Ses adhérents, relativement peu nombreux (on en connaît moins de cent mille), mais très disciplinés, ont organisé des cellules qui exercent une influence réelle dans les centres industriels et au Bengale, la province qui a toujours été la plus touchée par le terrorisme. Son œuvre s'étend, jusque dans les campagnes de l'Inde centrale et du Dekkan où ses adeptes provoquent des violences et des occupations, accompagnées de meurtres, des terres laissées à l'abandon. Cependant tout porte à croire, ainsi que le Pandit Nehru l'a déclaré à plusieurs reprises, que le communisme indien ne met pas en péril l'existence de l'Union indienne. Il ne deviendra réellement dangereux que si l'Inde suit le chemin pris par la Chine après la mort de Sun Yat Sen, ce qui est peu probable encore que possible. Sauf cette éventualité, ou l'occupation du pays par une armée étrangère soviétique, ou encore la guerre contre le Pakistan qui préférerait, comme l'ont dit plusieurs de ses chefs, devenir une province russe plutôt que d'accepter la domination hindoue, l'Inde ne risque pas de devenir communiste. L'hindouisme qui donne à ses adeptes la résignation, le calme et parfois la sérénité, est à l'antipode du marxisme ; et si le continent indien évolue lentement vers la démocratie, si ses habitants sont un peu moins malheureux, les conceptions de Lénine et de Staline ne prévaudront jamais contre les croyances des hindous, dont toute l'existence est un rituel religieux et qui considèrent leur sort comme la juste rétribution de leurs vies antérieures.

CHAPITRE X

LE GOUVERNEMENT DE L'INDE

Les droits et pouvoirs de la Compagnie anglaise des Indes qui avait gouverné l'Inde jusqu'en 1857, furent transférés à la Couronne et au Parlement britannique immédiatement après la Mutinerie des cipayes en 1857. De 1858 à 1919, le gouvernement du pays fut comparable à celui d'une monarchie absolue exercé au nom du roi d'Angleterre (empereur des Indes à partir de 1877), par le vice-roi, gouverneur général, et son Conseil, qui n'étaient responsables que devant le Parlement anglais. De 1919 à 1947, l'évolution politique de l'Inde fut basée sur le principe énoncé dans les réformes Montague-Chelmsford (1919) qui précisaient que la politique du gouvernement de Sa Majesté était « d'augmenter la part prise par les Indiens dans l'administration de leur pays et dans le développement graduel de leur gouvernement, afin d'arriver à l'établissement d'un gouvernement responsable dans l'Inde anglaise ». A partir de cette époque, l'administration passa très lentement, surtout au début, des mains des fonctionnaires anglais à celles de personnalités nommées par le gouvernement ou élues par les Indiens. A la suite des élections de 1937 qui donnèrent au Congrès national indien la majorité absolue dans huit provinces (il y en avait onze en tout) de l'Inde britannique, celles-ci furent administrées par des ministres indiens et les gouverneurs provinciaux anglais eurent le rôle de rois constitutionnels, avec des pouvoirs suffisants pour assurer, en cas de nécessité, la bonne marche de l'administration et le maintien de l'ordre. Après la démission des ministres indiens en 1939 (1), ces provinces furent, à nouveau, administrées par les gouverneurs. Au début de 1945, l'Inde était encore divisée d'une part en : Inde anglaise, administrée par le gouverneur général et son conseil, ainsi que par les gouverneurs provinciaux ; d'autre part en états indiens gouvernés par les princes, sous le contrôle du gouverneur général. Le roi d'Angleterre était la source de tout pouvoir, et l'Inde était gouvernée en son nom en Angleterre et dans l'Inde.

Le Gouvernement Impérial de l'Inde en Angleterre. — En ce

(1) Voir chapitre VIII : « Aperçu de l'Histoire ». La Période Anglaise, Lord LINLITHGOW.

qui concernait l'Inde, les Chambres des Lords et des Communes exerçaient peu leurs pouvoirs, du reste très limités depuis 1919. Cependant les commissions parlementaires suivaient de très près ce qui se passait dans cette partie de l'Empire, et décidaient des crédits à allouer au Secrétaire d'Etat pour l'Inde. Ces crédits provenaient du budget anglais. Le Secrétaire d'Etat jouissait de pouvoirs étendus. Généralement il n'intervenait pas dans l'administration du pays, et laissait aux fonctionnaires sur place une grande initiative et une presque complète liberté d'action, mais il était en droit de leur donner des ordres et des instructions auxquels le vice-roi lui-même était obligé de se soumettre. Ministre et membre du Cabinet, le Secrétaire d'Etat n'était responsable que devant le Premier Ministre qui pouvait le relever de ses fonctions. Le Haut Commissaire pour l'Inde à Londres qui était toujours un Indien, jouait le rôle d'un Attaché commercial et s'occupait également des étudiants indiens.

Le Gouvernement Impérial de l'Inde dans l'Inde. — Les postes de gouverneur général et de vice-roi étaient toujours occupés par le même dignitaire, qui était à la fois représentant du roi d'Angleterre vis-à-vis des princes feudataires et gouverneur général de l'Inde anglaise. Il était le trait d'union entre l'Inde et les états indiens et centralisait tous les pouvoirs qui, cependant, ne se confondaient pas en sa personne. Le gouverneur général pouvait passer outre aux lois et agir de sa propre autorité pour sauvegarder la paix et l'ordre, les crédits et les finances du gouvernement central, les légitimes intérêts des minorités, la dignité et les droits des princes et des fonctionnaires.

L'Administration des Provinces. — Les provinces n'étaient pas toutes administrées de la même manière mais toutes avaient, à leur tête, un gouverneur représentant le roi d'Angleterre, détenant le pouvoir exécutif, mais devant se conformer aux instructions du gouverneur général.

Le Système Electoral. — Le système électoral était basé sur la fortune et l'éducation, sur les intérêts de divers groupements (industries, chambres de commerce, universités, etc.), et sur ceux des nombreuses races, communautés et minorités qui ont toujours constitué l'un des plus épineux problèmes de l'Inde. Beaucoup de minorités politiques étant également religieuses et sociales, le système électoral leur réservait aux parlements un certain nombre de sièges qui ne pouvaient être occupés que par des membres de ces minorités, uniquement élus par leurs coreligionnaires. Ce système, connu sous le nom de celui des « *separate electorates* », fut introduit par les réformes Morley-Minto de 1909. Il a été aboli par le gouver-

nement de l'Inde libre qui le considère comme étant contraire à l'évolution de la démocratie indienne.

La Justice. — La justice était rendue dans l'Inde anglaise en vertu des décrets et ordonnances du gouvernement central et, dans chaque province, des décrets et ordonnances du gouvernement provincial, des lois du Parlement britannique applicables aux Indes, des codes hindou et mahométan ayant rapport aux successions et à la famille, des us et coutumes des différentes castes et races.

« *L'Indian Civil Service* ». — « *L'Indian Civil Service* » (I.C.S.) qui remonte à la Compagnie des Indes, prit peu à peu la suite de l'administration des empereurs mogols quand la Compagnie acquit le droit de percevoir les impôts au Bengale (1757). Elle se substitua progressivement au pouvoir impérial et devint propriétaire, en son lieu et place, de la terre qui passa à la Couronne britannique en 1858. La Compagnie, soucieuse de percevoir les impôts avec le minimum de frais et d'ennuis, utilisa l'administration impériale et ne remplaça que graduellement les Indiens par ses employés européens. Le recrutement de l'I.C.S. qui comprenait, en 1947, environ mille cent hauts fonctionnaires dont la moitié était indiens, se faisait par voie de concours.

Le District. — L'administration de l'Inde reposait sur la circonscription administrative nommée « district ». Il y en avait de très grandes, peuplées de quatre millions d'habitants et d'autres, beaucoup plus petites, n'ayant que cinq cent mille âmes. A la tête de chaque « district » se trouvait un « district officer » qui percevait les impôts, avait la haute main sur tous les services administratifs, contrôlait la justice et la police, et s'occupait du développement rural ainsi que du bien-être de la population. Ses principaux collaborateurs étaient le juge, les chefs de la police, du service médical, des ponts et chaussées et de l'éducation. L'administration du « district » n'a guère changé depuis 1947, mais le nombre de ceux-ci s'est beaucoup accru du fait de l'agrandissement des provinces et de la fédération des principautés en états.

L'armature administrative de l'Union Indienne, n'a pas subi de changements importants depuis le 15 août 1947, mais elle est appelée à se modifier au fur et à mesure de la mise en application de la nouvelle Constitution, votée par l'Assemblée constituante en décembre 1949.

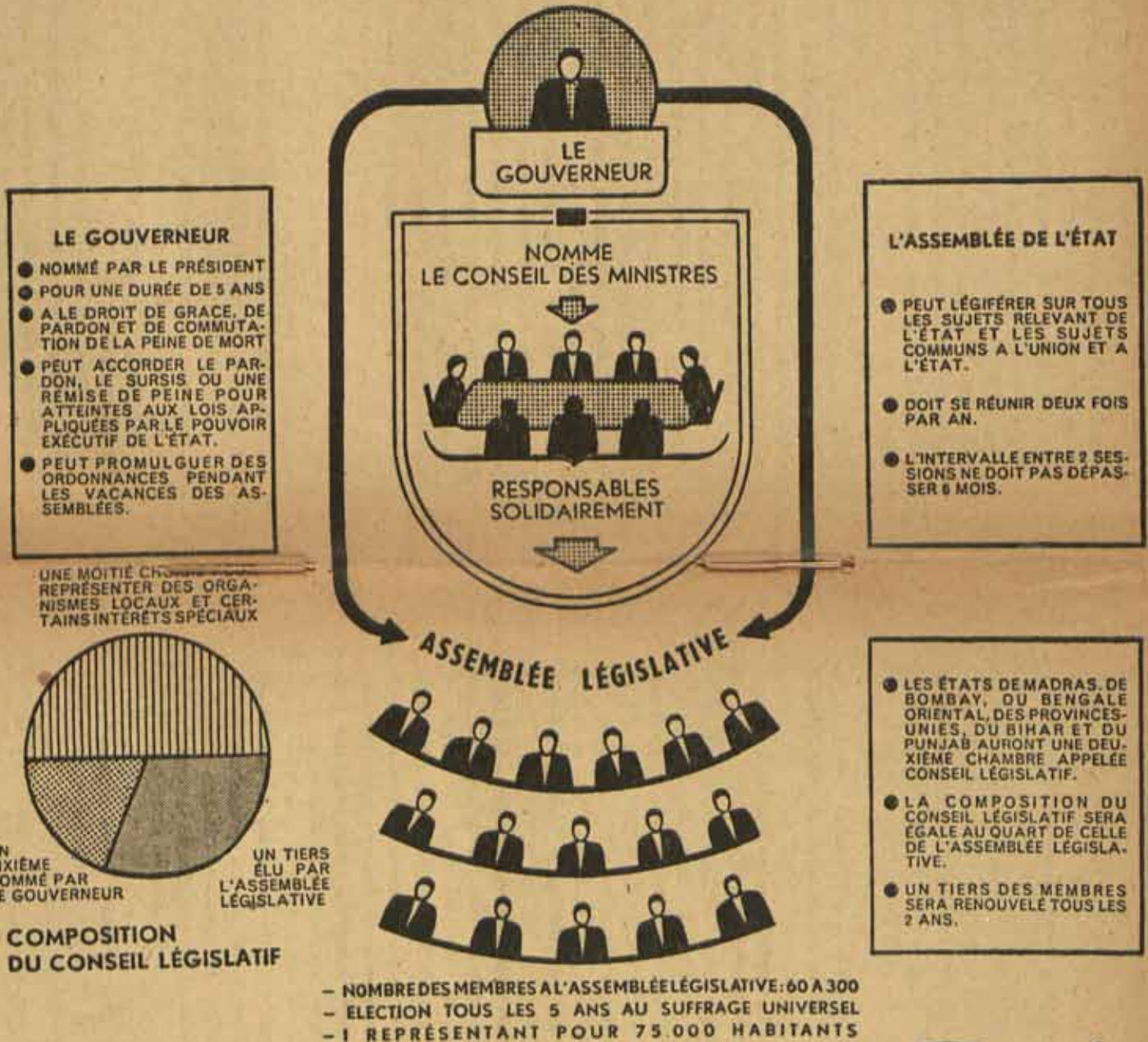
La Constitution de l'Union Indienne. — Pour rédiger la Constitution, l'Assemblée constituante s'est inspirée de celles des Etats-Unis d'Amérique, du Canada, de l'Australie et, dans une certaine mesure, de quelques autres pays. Elle a également puisé dans le

CONSTITUTION INDIENNE

GOUVERNEMENT PROVINCIAL

LES DIFFÉRENTES UNITÉS QUI COMPOSENT LA RÉPUBLIQUE SONT APPELÉES ÉTATS

LE CHEF DE L'ÉTAT EST



LE CONSEIL LÉGISLATIF

● DANS LE CAS DES ANCIENS ÉTATS PRINCIPERS, LE CHEF DU POUVOIR EXÉCUTIF EST APPELÉ RAJPRAMUKH, IL EST INVESTI PAR LE PRÉSIDENT DE L'UNION.

« Government of India Act » de 1935 qui resta, avec quelques modifications, en vigueur jusqu'à l'inauguration de la République Indienne. La Constitution de 1935 avait donné aux provinces un gouvernement complètement responsable dont les ministres choisis parmi les députés, étaient responsables devant les parlements. Le suffrage censitaire avait été établi, mais le pouvoir exécutif était resté entre les mains des gouverneurs anglais. Dans un discours au Parlement (1949), le Président du Congrès national indien souligna que la Constitution de 1935 était l'une des étapes de la lutte pour la liberté, et que l'indépendance n'avait pas été le résultat d'une révolution mais l'aboutissement de la succession de réformes par lesquelles l'Inde administrée et dépendante d'étrangers, était devenue une République coopérant avec le Commonwealth. En fait, aucune transformation radicale n'a été apportée au système administratif auquel le pays était habitué depuis des années.

L'Inde ou Bharat — ce pays a deux noms — est une République souveraine, démocratique et fédérative, dont le gouvernement parlementaire repose sur le suffrage universel (1). Elle est composée des territoires qui, jusqu'au 26 janvier 1950, étaient provinces et états princiers, c'est-à-dire de tout l'ancien Empire anglais des Indes, moins le Pakistan. Le sort du Cachemire n'est pas encore réglé, car le Pakistan conteste son adhésion à l'Union Indienne qui remonte à 1947.

La Constitution, la première purement républicaine que l'Inde ait jamais eue, a été votée après un dur labeur de deux ans onze mois et huit jours, et a coûté au pays la somme de 6.396.729 roupies. Elle comprend 386 articles. Son préambule mentionne les droits fondamentaux, économiques et politiques que l'Etat doit assurer aux citoyens, mais sans préciser aucune méthode pour les sauvegarder. Ces droits inaliénables sont : « une juste répartition des richesses, le droit au travail, à l'éducation et à l'assistance publique en cas de chômage, vieillesse, maladie ou autre infirmité, une meilleure alimentation et un niveau de vie plus élevé, une amélioration de la santé publique ». Le préambule insiste encore et tout particulièrement sur les « intérêts culturels et économiques des minorités et autres classes défavorisées de la communauté indienne ». Il y figure aussi de bons conseils pour que l'Inde contribue à la paix internationale.

La Constitution, critiquée avec quelque raison comme étant également un traité de politique et un manuel d'administration, fut votée par une Assemblée constituante n'ayant pas été élue mais

(1) Les deux tableaux publiés dans ce chapitre donnent un résumé des buts et du fonctionnement de la Constitution indienne.

convoquée sur la proposition de la « Cabinet Mission », envoyée par le ministère britannique, en 1946. Le Président de la République détient tout le pouvoir exécutif mais doit agir en accord avec le ministère de l'Union. En cas d'urgence, lui et le gouvernement fédéral peuvent faire usage de pouvoirs exceptionnels pour contrôler et même administrer les états fédérés. En cas de guerre ou de danger national, l'Inde est administrée par le gouvernement central, mais en temps normal, les états jouissent d'une très grande autonomie. Les électors séparés sont supprimés sauf, durant dix ans, pour les intouchables. Tout citoyen, homme ou femme, est électeur à vingt et un ans, et 170 millions de citoyens prendront part aux élections pour élire 4.520 parlementaires (3.800 députés provinciaux et 720 députés fédéraux). Ces élections posent de nombreux problèmes, car les masses indiennes n'ont aucune éducation civique et ignorent tout, ou presque, de la démocratie.

L'Assemblée constituante s'est trouvée dans l'impossibilité de concilier les principes gandhiens et les obligations de tout gouvernement. Elle n'a pu faire figurer dans la nouvelle charte de Bharat que la suppression de l'intouchabilité, l'encouragement à l'abstinence des boissons alcooliques et des stupéfiants, la protection des vaches laitières et du bétail de labour, l'organisation de l'artisanat et le rétablissement des « panchayats » qui, autrefois, administraient chaque village et y rendaient la justice de paix.

La Constitution établit la séparation des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire mais permet à l'exécutif d'avoir, en certains cas, le pas sur les deux autres. Le système judiciaire est commun à toute l'Inde et continue à être basé sur l'organisation introduite par les Anglais et reconnue, avec l'unification du pays, comme l'un des grands bienfaits de l'Angleterre à l'Inde. La liberté de la presse et les libertés individuelles sont très limitées, comparées à celles dont jouissent les habitants des autres états démocratiques. Un citoyen peut être arrêté et détenu, sans jugement, durant un temps pratiquement illimité, si les autorités estiment qu'il doit être incarcéré dans l'intérêt public.

La Constitution indienne est considérée par certains, comme étant confuse, trop longue et peu démocratique. Elle pourrait se prêter facilement à l'établissement d'un gouvernement autocrate et même dictatorial, ce qui n'empêche pas qu'elle est libérale, progressiste et très en avance sur la mentalité de l'Indien moyen. Etant donné l'étendue du pays, les courants séparatistes, la diversité des races, des langues et des religions, des intérêts matériels et la nécessité de prendre des mesures pour « des régions évoluées sur le plan de l'éducation et de l'économie, mais aussi pour des peuples

arriérés vivant en tribus », elle est une synthèse forcément incomplète mais très courageuse. Par la suppression de l'intouchabilité, elle bouleverse l'armature sociale des hindous, c'est-à-dire de près des trois quarts de la population indienne ; de plus, elle énonce dans son préambule des principes démocratiques absolument contraires aux conceptions et aux habitudes intellectuelles et religieuses de tous les hindous, castés ou non (même les sans-castes observent entre eux des distinctions de castes), qui n'ont aucune idée ni aucun désir d'égalité et de fraternité, et elle est basée sur les conceptions sur lesquelles reposent les gouvernements des plus anciennes démocraties occidentales qui s'efforcent, depuis des siècles, de créer une société répondant à leurs aspirations. La Constitution de 1950 est un événement d'une importance primordiale pour l'Inde et pour le monde, car elle peut être le point de départ d'une transformation complète de la société indienne, quoiqu'elle renferme, comme du reste le pays lui-même, tout ce qu'il faut pour être diluée, puis absorbée par l'hindouisme. Jusqu'ici l'hindouisme n'a jamais été vraiment atteint par d'autres religions — bouddhisme, islamisme, christianisme (1) — pas plus que par les civilisations, grecque, arabe, turque, afghane, tartare (des Grands Mogols), portugaise, française et anglaise qui se sont succédé et ont prospéré sur son sol, mais toujours en marge de sa vie profonde, de son idolâtrie comme de sa spiritualité.

CHAPITRE XI

LES ETATS INDIENS

Généralités. — La disparition des principautés indigènes, en tant qu'états semi-indépendants, a eu lieu du début de 1947 au 26 janvier 1950, sous l'impulsion du Sardar Vallhabhai Patel, vice-président du Conseil et Ministre de l'Intérieur et des Etats, qui n'hésita pas à faire durement pression sur les maharajas récalcitrants, à occuper le Junagadh et à envahir l'Haïderabad. Les anciennes provinces ont absorbé deux cent treize principautés, les nouvelles fédérations en ont groupé trois cent quatre. L'Haïderabad et le Mysore ont adhéré à l'Union Indienne et vingt-quatre

(1) La presque totalité des indiens volontairement convertis à l'islamisme ou au christianisme sont des hors castes qui n'appartenaient pas à la société hindoue.

territoires stratégiques ou qui se trouvent dans des conditions particulières, ont été rattachés au gouvernement central. Le seul état dont le sort n'est pas encore réglé et le Jammu et Cachemire.

Les états princiers dont le territoire n'était pas anglais et dont les habitants n'étaient pas sujets britanniques, couvraient près de la moitié de la péninsule et étaient habités par un peu moins du quart de la population indienne totale. Leur étendue, leur richesse et leur puissance variaient d'un état à l'autre. Le pouvoir d'un grand nombre de souverains autocrates était, au moins en principe, absolu dans la limite de leurs frontières. Ils avaient le droit de légiférer, de battre monnaie, de déterminer et de lever les taxes et les impôts ; mais ils ne pouvaient s'allier à des puissances étrangères, créer une armée ou augmenter la force de leurs troupes, manufacturer des armes et faire la guerre à leurs voisins. Enfin, ils étaient censés veiller au bien-être de leurs sujets et supprimer les mauvaises coutumes en usage. L'Angleterre se réservait de contrôler et d'assurer leurs relations avec les autres états indiens et toute puissance étrangère, d'intervenir si l'ordre ou la paix intérieure se trouvait compromis, d'assurer la protection et le bien-être des nationaux anglais, de requérir la pleine coopération des princes pour résister à toute agression étrangère ou pour maintenir l'ordre. Elle n'intervenait jamais dans les affaires privées des maharajas sauf dans les cas d'abus flagrants ou d'incompétence évidente et, avant de le faire, elle prodiguait les avis, les conseils et les avertissements. Quand elle ne parvenait pas à avoir gain de cause, elle agissait avec force et ses décisions, sans appel, étaient exécutées immédiatement. La plupart des prince hindous régnants portaient et portent encore le titre de Maharaja (grand roi) et leurs héritiers celui de Yuvraj, alors que les grands seigneurs musulmans sont généralement appelés Nawab, et leur fils aîné, Nawabzada. L'importance de ces souverains, en même temps que celle des services rendus par eux à la Couronne britannique, était indiqué par le nombre de coups de canon dont ils avaient le droit d'être salués en entrant sur le territoire anglais. Certains chefs spirituels de grandes et puissantes sectes religieuses, dont S. A. l'Aga Khan qui descend du Prophète Mahomet est le plus important, n'ont pas de domaine temporel. L'attachement dont les princes sont toujours l'objet, est basé sur la dévotion de la plupart des Indiens pour leur « gourou » (chef spirituel). Ceux d'entre eux qui s'intéressaient à leur peuple, jouissaient de la considération populaire et d'un respect si profond et si sincère, que leurs sujets les plus pauvres aimaient les voir s'entourer d'un grand et coûteux faste. Le vice-roi qui était le lien entre le roi d'Angleterre et les princes, se faisait représenter aux

cours de ces grands seigneurs par des résidents qui dépendaient du Département politique de Delhi. Les conditions sociales, économiques et politiques variaient d'un état à l'autre. En Travancore une assemblée législative existait depuis longtemps, et la peine de mort y fut abolie en 1944. Dans cette principauté comme dans celle de Baroda, l'éducation était beaucoup plus développée que dans l'Inde britannique. Par contre, les états mal gouvernés rappelaient les pires aspects du Moyen Age et il y en avait où le peuple vivait dans des conditions intolérables. Ces royaumes étaient d'étendue très différente. L'Haïderabad, approximativement égal aux trois cinquièmes de la France, avait près de dix-sept millions d'habitants et un revenu de quinze millions de roupies, alors qu'un principicule régnait sur un tout petit village. L'Haïderabad, le Travancore et beaucoup de royaumes radjpoutes n'avaient jamais été conquis ou annexés, et certains d'entre eux étaient indépendants depuis des siècles. Quelques états furent formés lors de la désintégration de l'Empire mogol ; d'autres créés beaucoup plus tard, mais tous doivent à la bonne grâce de l'Angleterre d'avoir existé jusqu'à nos jours.

La Compagnie anglaise des Indes, puissante sur mer mais incapable de défendre de longues frontières terrestres, s'installait de préférence dans les plaines facilement accessibles de la côte et dans les vallées des fleuves navigables riches en produits agricoles ; en un mot partout où il lui était aisé de se livrer au commerce sans trop de frais ni de danger. Pendant longtemps les marchands de la Cité ne s'intéressèrent ni aux régions pauvres ou désertiques, ni aux plateaux habités par des races hardies, aussi difficiles à soumettre qu'à gouverner ; c'est pour cette raison que les états indigènes disséminés dans toute l'Inde, manquaient souvent d'accès à la mer et étaient, en général, situés dans des régions moins accueillantes, moins fertiles et moins riches que les provinces anglaises. Il est à souligner qu'ils avaient, du fait même de ce morcellement, une importance économique et stratégique considérable. Plus tard, à ces facteurs d'ordre purement commerciaux, s'ajoutèrent des nécessités politiques. Ainsi Lord Hardinge, en donnant le Cachemire (1846), alors très difficile d'accès, à Gulab Singh, établit une dynastie hindoue dans une région de population mahométane, et compléta la ceinture des petits états tampons isolant l'Inde de la Russie et de la Chine. En 1947, les frontières des principautés indigènes étaient sensiblement les mêmes qu'à l'époque de la Mutinerie des cipayes (1857).

Lors de la course au pouvoir qui se produisit au temps de la décadence de l'Empire mogol, les Anglais, tant pour lutter contre

les Français que dans le but d'assurer la bonne marche de leur commerce, s'allièrent avec certains états (Haïderabad, Aoude, etc.) pour en combattre d'autres, mais ne voyant longtemps que le côté commercial de leur entreprise, ils eurent très tardivement conscience du fait que leurs comptoirs et leurs factoreries se transformaient en empire. Après avoir battu les Mahrattes au début du XIX^e siècle, la Compagnie fut l'état le plus puissant des Indes, sans, cependant, être maîtresse de la totalité du pays. En 1804, Lord Castlereagh écrivait : « Ce n'est pas de notre propre choix mais par nécessité que, de commerçants, nous sommes devenus les souverains de l'Inde. Si nous ne l'avions pas fait, les Français se seraient rendus maîtres de ce pays à nos dépens ». Construisant souvent au jour le jour mais avec continuité, tenaces, souples et toujours opportunistes, la Compagnie, puis la Couronne n'annexèrent des états que lorsqu'elles y furent obligées pour des raisons commerciales, militaires et, quelquefois, morales. Elles n'hésitèrent d'ailleurs jamais à changer complètement leur politique quand ce fut nécessaire. Les Anglais, pratiques, peu vaniteux, ne se payant pas de mots ni d'apparences mais de réalités, commencèrent par mettre de puissants princes en tutelle en leur faisant accepter et payer des troupes commandées et entraînées par eux. Les états voisins de ces seigneurs, alliés des commerçants londoniens, pour ne pas être conquis par leurs compatriotes, durent solliciter la protection des envahisseurs, puis accepter leur suprématie ; c'est ainsi que les Indiens payèrent une grande partie des frais de la conquête de leur propre pays. Cette politique poursuivie jusqu'à ce que les Anglais fussent solidement établis dans l'Inde, eu de si bons résultats qu'en 1818 seul l'état sikh de Ranjit Singh était encore indépendant, et qu'en 1849 il n'existait plus de princes réellement indépendants. Ce qu'il y avait de très âpre dans l'impérialisme des vainqueurs fut souvent adouci par le désir d'établir un régime plus humain, plus près de leurs conceptions et de leurs habitudes sociales et religieuses. Ils s'efforcèrent, en outre, de gouverner le pays selon ses mœurs et son passé historique.

Parmi les états les plus riches et les plus importants se trouvèrent :

Le Baroda. — La principauté de Baroda s'étendait sur la côte et à l'intérieur du Kathiawar et du Goudjerate. Le grand-père du dernier prince régnant, monarque particulièrement éclairé, avait mis son pays à la tête des états indiens. Il rendit l'enseignement primaire obligatoire dès 1893 et l'entraînement physique en 1938. Ce n'est pas en vain qu'il a consacré une part des revenus de son état à l'éducation, car 22 % de la population sait lire et écrire. Le mariage d'enfants y était surveillé depuis des années, la loi hindoue de succession avait été modifiée en faveur des femmes, et

les œuvres sociales y étaient plus développées que dans la plupart des autres régions du vaste continent indien.

Le Jammu et Cachemire. — Depuis la division de l'Inde, cet état est l'une des plus grandes causes des difficultés entre l'Inde et le Pakistan. En dehors de toute question de principe ou de sentiment, il a une importance stratégique considérable par sa situation géographique — il a des frontières très voisines de la Russie — et par ses cours d'eau. En 1947, l'Inde fit appel à l'O.N.U., mais les hostilités durèrent de septembre 1947 à janvier 1949. Au début de 1950, les deux adversaires acceptèrent que leurs différends fussent arbitrés par un envoyé de l'O.N.U. Ce pays fut conquis par Akbar en 1586. Il passa sous la domination de princes afghans en 1756, puis sous celle des sikhs en 1819. Après avoir vaincu les sikhs en 1846, les Anglais le vendirent à l'ancêtre du maharaja actuel ; c'est ainsi qu'une dynastie hindoue (radjpoute) se trouva amenée à régner sur un pays dont la population est en grande majorité musulmane. Une partie de cet état, pratiquement inhabitable et semblable au pays du Grand Lama, s'étend dans le massif de l'Himalaya. Là se trouvent Ladakh et Gilgit, grands centres où convergent les caravanes des steppes russes, de l'Inde et du Tibet. Le bassin de la Jhélum, « l'heureuse vallée » du Cachemire, est l'une des plus belles régions du monde. Des lacs magnifiques reliés entre eux par des canaux où viennent se mirer les jardins parfaits de l'époque mogole, évoquent la munificence d'Akbar et les amours de Jahan Gir et de Nur Jahan. Le climat est plus clément et plus vivifiant durant six mois de l'année que sur la Riviera ; des fleurs ravissantes et abondantes, des arbres superbes s'étendent jusqu'à l'horizon, dominé par des montagnes colossales et presque toujours enneigées. La capitale d'été, Srinagar, est un grand centre de tourisme.

L'Haïderabad. — Situé au milieu du Dekkan, l'Haïderabad était l'état le plus grand et le plus peuplé de toute l'Inde. Son souverain musulman, le Nizam, qui régnait sur une population en grande majorité hindoue, possède une fortune fabuleuse.

Le Mysore. — La dynastie de cette principauté hindoue remonte, selon la tradition, à 1399. A la fin du XVIII^e siècle, Haider Ali et Tipu Sultan, amis de la France, agrandirent beaucoup ce royaume qui fut, cependant, considérablement réduit après la défaite de Tipu. Le Mysore est célèbre pour son climat sain, pour ses souvenirs historiques qui remontent à Açoka et à la dynastie de Vijayanagar, et par de nombreux monuments, témoins de son glorieux passé.

Le Travancore. — Ce pays, verdoyant et tropical, est situé à l'extrême sud de l'Inde. Sa population, plus dense que celle de

n'importe quel autre état indien, est, pour les trois cinquièmes hindoue et pour un tiers chrétienne. Dans ce royaume et dans celui de Cochin, l'instruction est plus répandue que dans tout le reste de l'Inde. D'après le recensement de 1941, 47 % de la population sait lire et écrire, et parmi les enfants de plus de cinq ans, 55 % savent leur alphabet. C'est le pays du matriarcat ; les biens d'un homme vont au fils de sa sœur et les femmes jouissent d'une exceptionnelle liberté.

Conclusion. — La transformation complète de la carte et de la structure administrative et sociale de l'Inde, a amené des changements considérables, non seulement dans la vie des familles princières privées de tout faste mais en aucune manière de leur fortune personnelle, mais également dans l'existence de leurs sujets, car les états indigènes s'étaient développés différemment de l'Inde britannique. Dès que l'Inde fut devenue possession anglaise, les princes perdirent leur autonomie, mais leurs gouvernements restèrent tout proches de leur sujets qui conservèrent l'impression d'être libres de toute occupation étrangère ; rien en apparence n'était changé et peut-être même y eut-il, en certains cas, une amélioration de leur condition. Quand une résistance s'organisa sur le territoire britannique, bientôt suivie d'une action contre l'étranger, les sujets des princes s'attachèrent davantage à leur souverain héréditaire et souvent même, représentant du dieu ou de la déesse tutélaire du pays. Ce fut sous l'impulsion de l'extérieur mais avec déférence, que les habitants des états présentèrent des revendications à leurs princes. Beaucoup d'entre eux n'oublient pas ce qu'ils doivent aux anciennes dynasties régnantes, ni qu'ils payaient, jusqu'en 1947, moins d'impôts que maintenant. Il est possible que si on leur donnait le choix, les Indiens des principautés qui étaient bien organisées et administrées, voteraient pour un retour à l'ancien régime, d'autant plus que la démocratie occidentale n'a jamais pris racine dans ces pays, connus, depuis l'antiquité, pour le faste de leurs monarques.

Enfin et pour conclure qu'il nous soit permis de mentionner l'opinion de quelques Indiens sur les maharajas et les nawabs : les princes ont certainement entravé le développement du nationalisme indien, et leur disparition était peut-être nécessaire à l'unification du pays. D'autre part, les principautés, leurs cours et leur administration, basées sur un prince et sa famille, auraient certainement été des îlots de résistance, nombreux et dispersés, contre le communisme.

TROISIEME PARTIE

RELIGIONS ET COMMUNAUTES (1)

CHAPITRE XII

L'HINDOUISE

Comment définir l'hindouisme, cet étrange phénomène, ce mélange de haute philosophie et de cruelles superstitions, cette « magie adoucie par la métaphysique », qui a toujours joué et qui joue encore aujourd'hui un rôle de tout premier ordre dans la vie intérieure et extérieure, la formation religieuse, morale, intellectuelle et sociale de ses deux cent soixante millions de dévots ? Si une définition est impossible, il faut pourtant essayer de saisir les points essentiels des doctrines qui sont à sa base et qui ont décidé de l'histoire de l'Inde, beaucoup plus peut-être que l'enseignement du Christ n'a transformé celle de l'Europe.

L'hindouisme est bien davantage une attitude d'esprit, une philosophie, et surtout une manière de vivre qu'une religion. Il ne comporte aucun dogme devant être obligatoirement accepté, et n'a aucun livre ayant pour ses fidèles l'autorité de la Bible pour les chrétiens ou le Coran pour les musulmans. La majorité des hindous reconnaît la sainteté des Védas, mais il n'est pas nécessaire de le faire pour être hindou ; par contre, celui qui l'admet est libre, sans aucun scandale, de professer l'athéisme absolu. Un hindou peut être monothéiste ou agnostique, adorer Brahman, Vishnou, Çiva ou telle divinité de son choix. Il peut s'abstenir de tout « pouja », de toute cérémonie rituelle, s'il accomplit les devoirs inhérents à sa situation, à son « dharma », et peut même négliger les deux pour autant qu'il ne les rejette pas complètement ; mais s'il abandonne toutes les manières de vivre de ses ancêtres, n'accomplit aucune des cérémonies rituelles, si rien dans ses actes et dans sa façon d'être n'atteste qu'il est hindou, et surtout s'il agit comme s'il ne l'était pas, il risque fort d'être rejeté par ses coreligionnaires de caste. Dans ce cas, tout au moins en apparence, rien ne semblera se produire durant quelque temps ; cependant dès que le « panchayat » ou simplement l'opinion publique l'aura condamné, il se trouvera, à beaucoup d'égards, dans la situation d'un excommunié en France du temps

(1) Aux Indes, le mot communauté n'a pas le même sens qu'en France, et désigne un groupe de gens pratiquant la même religion.

de Robert le Pieux. Les excommunications hindoues sont motivées par un manquement grave aux coutumes et surtout à la discipline des castes, jamais pour une question de doctrine ou de croyance.

Ce serait cependant une erreur de penser que l'hindouisme n'est que sacrifices, coutumes et façon d'agir. C'est un ensemble de croyances, d'idéologie, de superstitions, de valeurs morales, de spéculation intellectuelle et transcendante, de panthéisme, de haut et beau mysticisme, parfois contradictoires et même opposés, qui s'entremêlent sans cependant se confondre. Pour cet amalgame, ou pour l'un des aspects de son choix, un hindou mourra tout autant qu'un chrétien pour sa foi.

L'hindouisme est toujours en devenir, mais n'abandonne rien de ce qu'il est, ni rien de ce qu'il fut. Il s'enrichit et dégénère continuellement en admettant les croyances de ses néophytes, ainsi que tous les schismes et tous les protestantismes, pour autant que les uns et les autres se plient aux règles de la caste qui est la famille, la patrie et la religion de l'hindou. Il a souvent accepté des dieux qui lui étaient complètement étrangers, et qui sont devenus les siens au point de remplacer dans la dévotion des fidèles ceux qu'ils éclipsèrent ; mais reléguées dans l'ombre, les anciennes divinités existent toujours ; qui veut les prie et leur offre des sacrifices par l'intermédiaire des brahmanes, lesquels disait le Père Pons, ont leur religion à eux, mais sont les ministres de la religion de tous. Son emprise est considérable, sur l'individu et sur la masse, car l'existence de l'hindou, du savoir-vivre aux sacrements, est faite de coutumes, d'habitudes et de pratiques religieuses.

L'hindouisme a un dynamisme si puissant qu'ils résiste sans peine, actuellement comme de tout temps, aux religions et aux philosophies qui se sont trouvées en contact avec lui. De plus, il a tendance à les absorber, à les noyer en lui-même, tout en leur laissant une bonne part de leur caractère et de leur propre substance. Les hindous sont fiers avec raison de leur tolérance religieuse. Jamais ils n'ont brûlé, massacré, converti par la violence ; des centaines d'hérétiques ont pu répandre leurs idées presque sans craindre aucune persécution, et on a tout lieu de croire que pendant longtemps l'hindouisme s'est développé d'une façon saine et normale, avant de dégénérer comme toutes les croyances humaines.

Il convient d'ajouter que l'hindouisme repose sur des institutions qui régissent, de la naissance au trépas, la vie de ses dévots, ainsi que sur des croyances acceptées par la majorité d'entre eux, tel le culte de la vache. Les castes sont l'armature sociale de cette religion, le karma et la réincarnation le fond sur lequel s'appuient toutes les convictions de la plus grande partie des habitants de

l'Inde qui vivent dans l'observance du « dharma » — le devoir propre à chacun — sans ignorer que la « maya » (l'illusion) est inhérente à l'existence, car ce monde, par rapport à la vie spirituelle, n'est qu'une éphémère illusion.

Le « Karma » et la Réincarnation. — La doctrine de la réincarnation se trouve dans les premières Upanisads. Elle est intimement liée à la loi du « karma » qui est la rétribution impersonnelle de toute pensée, parole ou action. Tout est soumis à ces deux lois : l'individu, la famille, le monde animal et végétal, le cosmos et même les dieux. Ces deux croyances — la transmigration et la rétribution — sont à la base des philosophies, des religions et des cultes hindous. La mort, loin d'être une fin n'est qu'un épisode de l'éternel recommencement, et l'individu qui renaît, recueille dans sa nouvelle existence, les bonnes et les mauvaises conséquences des actions accomplies dans ses vies antérieures. Cependant le « karma » n'est en rien la fatalité devant laquelle l'homme est désespérément impuissant, puisqu'il est lui-même la cause des conditions dans lesquelles il se trouve, de sa richesse ou de sa pauvreté, de sa famille et de son pays, de ses goûts et de ses aversions, et qu'il peut modifier le présent et l'avenir par la façon dont il se comporte. Pour l'hindou rien n'est définitivement acquis ou perdu dans la vie, et le temps ne compte qu'à peine, car sa personnalité permanente n'est pas limitée dans le temps. Cette conviction lui donne, en tout et pour tout, d'autres normes que celles de l'Occidental. L'âme de chaque homme vient de l'Ame Universelle et doit être réabsorbée dans l'Ame Universelle, mais il doit pour cela forger sa destinée, devenir « ce qu'il est », en se réincarnant des milliers de fois. La grande aspiration des ascètes et des sages est de ne pas se réincarner. « Je ne veux pas revivre », a écrit Gandhi.

Les Castes. — Les origines de ce système, extrêmement ancien, compliqué et unique dans le monde, sont obscures. Pour certaines elles sont raciales et sociales, pour d'autres corporatives et économiques, et il est fort probable qu'à des époques diverses ces différents facteurs ont contribué à l'établir.

Des documents prouvent que déjà dans l'antiquité, bien des hommes nés dans la caste des brahmanes s'adonnaient au commerce, exerçaient la médecine et de nombreuses professions, car Manou donne des instructions précises à leur sujet : « Les brahmanes qui gardent des troupeaux, qui font du commerce, qui sont chanteurs, danseurs, domestiques ou usuriers, que le juge les traite comme s'ils étaient çoudras ». On a tout lieu de croire que jusqu'à la fin de l'époque védique les Aryens n'observaient entre eux, aucune

distinction de caste. Un poète dont les hymnes plaisaient, recevait le titre de brahmane (celui qui offre des prières) quelle que fût sa situation sociale, et on trouve si rarement le mot ksatriya en ce qui concerne la noblesse, qu'il semble que les princes ne s'étaient pas encore nettement séparés du reste de la population. Ce ne fut que tout à fait à la fin de cette période, quand les indigènes à peau très foncée ou noire furent définitivement soumis par les envahisseurs aryens, très fiers de leur complexion claire, que les vaincus cessèrent d'être des étrangers pour occuper, dans la société aryenne, le rang le plus bas. C'est à partir de cette époque qu'un système des castes, basé sur ces deux groupes ethniques, se serait établi et aurait préparé la création d'une société strictement hiérarchisée.

Les quatre castes sont : la caste des brahmanes ou prêtres, la caste des ksatriyas ou soldats et chefs, la caste des vaiçyas ou commerçants, et la caste des çoudrâs ou cultivateurs. Au-dessous, mais à l'extérieur des castes se trouvent les sans-castes ou intouchables qui sont complètement indépendants du système social hindou, mais lui sont cependant indispensables puisqu'ils font les travaux les plus impurs, les plus serviles et les plus sales. Les intouchables sont les descendants de certains peuples vaincus, des esclaves, et des hindous ayant été exclus de leur caste. Les brahmanes jouissent d'un prestige et d'une influence considérables. Suivant la tradition religieuse, ils sont seuls aptes à comprendre et à interpréter les livres saints, et connaissent les moyens d'attirer l'attention et les bienfaits des dieux sur ceux qui ont recours à eux. Tous les prêtres sont brahmanes, mais tous les brahmanes ne sont pas prêtres, et nombreux sont ceux qui exercent des carrières libérales, administratives et politiques. Les ksatriyas, les vaiçyas et les çoudras s'adonnent encore, le plus souvent, aux métiers touchant de près ou de loin à ceux réservés à leurs castes, mais dans les villes où toutes les castes se côtoient continuellement, chacun exerce la profession qu'il peut et qui lui rapporte le plus. L'éducation, les journaux et le cinéma répandent des idées et des conceptions nouvelles qui agissent indirectement et superficiellement, car la famille est restée une forteresse à l'intérieur de laquelle tout se passe comme il y a plusieurs siècles, dans les cités et bien davantage dans les campagnes. La caste, pierre angulaire de toutes les institutions sociales de l'Inde, demeura jusqu'à ces derniers temps, la seule véritable patrie des hindous ; des règles très strictes gouvernent ce système dont les deux primordiales sont la sauvegarde de la famille et la conservation des coutumes. Un hindou ne peut fréquenter des gens d'une caste inférieure à la sienne, ni manger, ni même boire avec eux sans être

souillé. Il doit se marier mais ne peut le faire hors de sa caste, et jusqu'en 1919, un enfant issu de conjoints de castes différentes, était illégitime. Une fois établies, les quatre grandes castes ne cessèrent de se multiplier, par scission, en sous-castes, chacun avec ses règles rigides. Actuellement il y aurait plus de mille huit cents sous-castes uniquement parmi les brahmanes, et plusieurs milliers d'autres dont il est impossible de suivre les détails.

La dégénération des systèmes des castes coïncide avec l'établissement du pouvoir musulman. Le brahmane, privé de l'appui puissant de la cour royale, fut obligé de se diriger vers les masses, avec des résultats lamentables. Non seulement il devint presque aussi ignorant que les fidèles, mais il n'y eut plus aucune limite à son intolérance à leur endroit. Voulait-il faire quelque chose ou ne pas le faire ? Il n'avait qu'à se référer aux Shastras, et puisqu'il était souvent la seule personne sachant lire, nul n'était à même de discuter ses décisions. « Ainsi naquirent des coutumes horribles comme celles de la sâti ; ainsi furent créées les règles de castes à n'en plus finir » (1). Bien des réformateurs comme Kabir, Chaitanya et Gourou Nanak luttèrent, mais en vain, contre ces iniquités ; et si le premier choc avec l'Occident sembla miner la base même de ce système, il sut s'adapter aux nouvelles conditions et résister victorieusement à ce puissant ennemi. Les premiers hindous qui reçurent une éducation anglaise en furent parfois si enivrés qu'ils eurent le mauvais goût de jeter dans les maisons de leurs voisins orthodoxes les os des animaux dont ils mangeaient la chair, afin de prouver qu'ils s'étaient libérés de toute tyrannie religieuse. L'établissement du premier collège de médecine à Calcutta en 1835, suscita une controverse dont nous ne saurions concevoir l'intensité. Les hindous orthodoxes fermement persuadés qu'un homme ne pouvait pas toucher un cadavre sans perdre à jamais sa caste, firent un tel bruit que le gouverneur général, Lord Bentinck, dut nommer un comité d'enquête. Un an plus tard, la décision prise par son gouvernement d'ouvrir ce collège fit grande sensation à Calcutta, et quand le premier étudiant, suivant l'exemple de son professeur, plongea son scalpel dans le cadavre, tous les assistants applaudirent avec grand enthousiasme son courage moral.

Si pareille controverse est impossible aujourd'hui, si des quantités de vieux usages ne sont plus observés par les hindous, on commettrait une grave erreur en imaginant que la tyrannie des castes n'existe plus. Le système des castes est un peu ébranlé dans certains milieux urbains, mais dans les campagnes où vivent près de 90 % de la population indienne, il est resté ce qu'il a toujours été parce

(1) « Hindu Civilization under British Rule », par P.N. BOSE.

que la famille y joue un rôle primordial. Il convient d'ajouter que la plupart des femmes sont profondément attachées à l'hindouisme qui leur donne, en tant que mères, la première place au foyer.

Il est difficile, même pour un Indien s'il n'est pas hindou, de comprendre l'attachement passionné de ses compatriotes pour les usages démodés. Ceux qui ne partagent pas ces sentiments ont souvent cherché à les expliquer. Le Sardar Pannikar écrit dans le « Marxian Way » (avril-juin 1946) que le mouvement nationaliste par sa glorification du passé, le problème hindou-musulman en créant un sentiment de solidarité chez les hindous, les écrits des intellectuels hindous et étrangers, comme Annie Besant et Margaret Noble, en insistant sur la supériorité de la civilisation hindoue comparée à celle de l'Occident, ont énormément augmenté le prestige de l'hindouisme et, de ce fait, puissamment contribué à perpétuer les castes et leurs innombrables sous-divisions.

Les défenseurs des castes peuvent s'appuyer sur des arguments solides, dont le plus important est la protection qu'il donne à ceux qui l'acceptent. Si les hindous, disent-ils, ont pu éviter les atroces souffrances des classes pauvres européennes écrasées par la concurrence industrielle, c'est grâce au fait que chaque individu, en naissant trouve automatiquement sa place dans une société bien divisée, bien organisée pour faire face à tous les besoins humains. Sir S. Radhakrishnan croit que l'hindouisme « adopta la seule solution véritablement démocratique pour régler les conflits sociaux ». A l'autre extrême se trouvent ceux pour qui la caste est et fut toujours chose indéfendable. Ils soulignent que ce système est le principal facteur ayant empêché les hindous de devenir une nation. Divisés irrévocablement en des centaines de petits compartiments, arrêtés à chaque pas par d'innombrables règles fixant tous les détails de leur vie, empêchés par ces règles de manger, de boire, de se marier ou de s'associer étroitement avec ceux n'appartenant pas à leur groupe, amenés par leur religion à mépriser comme intouchables des millions de leurs compatriotes, il fut impossible aux hindous de s'unir complètement, même pour défendre leur honneur, leurs biens ou leur vie. Lala Har Dayal écrivit, il y a dix ans : « La caste est la malédiction de l'Inde. C'est la caste dans toutes ses formes qui a fait de nous une nation d'esclaves. L'Inde n'a pas été vaincue par l'Islam ou par les Anglais. Non, notre ennemi est en nous. Les menées des brahmanes et les castes nous ont tués... Nous ne pourrons jamais établir ou défendre un état libre tant que notre société sera gouvernée par ce système ». M. Ambedkar, Ministre de la Justice de l'Inde et Président de la commission qui a rédigé la Constitution de la République Indienne, fit écho à ce

que nous venons de citer, dans un discours prononcé au Parlement à la fin de novembre 1949 : « La société indienne est basée sur les castes, d'où il résulte l'élévation des uns et l'abaissement des autres. De plus, il est dans notre pays des riches, immensément riches, et des pauvres, incroyablement misérables. Le 26 janvier notre vie nationale reposera sur une contradiction, puisque nous aurons l'égalité politique sans l'égalité sociale et économique. Dans le domaine politique nous reconnaitrons que chaque homme en vaut un autre, que chaque vote en vaut un autre. Mais dans notre vie sociale et économique, nous le nierons. Je pense que si nous nous croyons actuellement une nation, nous nous faisons une grande illusion. Comment un peuple, divisé en des milliers de castes pourrait-il devenir une nation ? Le plus rapidement nous nous en rendrons compte, le mieux ce sera, car nous comprendrons alors la nécessité de devenir une nation et nous ferons ce qu'il faut pour cela ».

Le système des castes est le grand obstacle à l'épanouissement d'une Inde moderne, mais on ne voit pas comment l'écarter, car ainsi que l'a écrit M. N. Roy (1), un état ne peut rien créer de permanent sans une révolution intellectuelle qui « reste à faire aux Indes ». Le gouvernement Nehru l'a si bien compris que le 12 décembre 1949, M. K. Santhanam, Ministre d'Etat, déclara que le nouveau code hindou était le corollaire de la nouvelle Constitution, et qu'il arrêterait la désintégration de la société hindoue : « Notre but, en ce qui est de la nouvelle Constitution est de rendre la communauté la plus importante du pays forte et unie, et de la débarrasser des préjugés et des habitudes qui l'ont divisée... Notre politique est de transformer l'Inde par une révolution pacifique ». M. Sahu posa la question cruciale : « sans la caste qui est hindoue ? » et M. Santhanam répondit : « avec la caste, je pense que l'hindou est un monstre ; ou nous cesserons d'être hindous, ou nous établirons un hindouisme sans castes. Il n'y a pas d'autre solution ». Mais rien ne permet de croire que la majorité des hindous soit de cet avis.

La « Joint Family ». — Cette institution est intimement liée avec le système des castes. Les théoriciens hindous ignoraient toute autre société, toute autre communauté. « C'est le plus grand groupe social que les hindous aient pu créer » (2). Les origines de la famille endogamique remontent à l'adoration des ancêtres. Un hindou doit offrir le « pinda » (gâteau funèbre) à son père, son

(1) Voir Chapitre : « L'Eveil du Nationalisme et les Partis Politiques — Les Partis de Gauche ».

(2) « Hinduism and the Modern World », par K.M. PANIKAR.

grand-père, son arrière-grand-père, et doit le recevoir de son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils. Ces sept générations sont les « sapindas » qui constituent le cercle familial intime, mais la famille étant composée de tous ceux qui offrent le « pinda » au même ancêtre, plusieurs branches collatérales y sont comprises. Comme la caste, la famille endogamique a été le sujet d'innombrables polémiques. Ses défenseurs font état de la protection qu'elle donne à tous ses membres qui, vivant et partageant leurs biens, ne peuvent devenir trop riches, comme ils ne peuvent jamais se trouver abandonnés dans la misère. « Le « karta » ou chef ne jouit pas des pouvoirs despotiques du père de l'ancienne société romaine ; au contraire, ses responsabilités sont plus grandes que ses privilèges, et il n'a qu'une part des biens familiaux qu'il est censé administrer dans l'intérêt commun. Par contre, les adversaires du système ont beaucoup à dire. Comment peut-on demander à un homme de se jeter corps et âme dans son travail quand il est obligé d'en partager le fruit avec tous les membres de sa famille ? Et comment, surtout, le protéger contre les vauriens et les parasites ? Anachronisme au XX^e siècle, la « joint family » est l'ennemi de toute initiative : « Les soucis et les énervements qu'un homme subit chez lui l'empêchent souvent de réussir dans un travail qui demande la tranquillité d'esprit... Le foyer hindou a éteint bien des flammes, enterré bien des projets grandioses... La vie en commun d'un grand nombre d'hommes et de femmes qui ont, presque tous, un grief ou un autre contre quelque parent, ne peut pas manquer d'étouffer leur énergie... Ils se querellent pour des questions de préséance, d'argent, d'autorité ou d'obéissance et si, de temps en temps, les hostilités ouvertes s'arrêtent momentanément, ce n'est généralement qu'une trêve armée » (1).

Le Dharma. — On ne peut ouvrir un livre sur l'hindouisme sans y trouver le mot « dharma » qui dérive de la racine « dhr » (tenir), et que Sir S. Radhakrishnan définit comme la bonne action. « Toutes les formes de la vie, tous les groupes humains ont leur « dharma » qui est la loi même de leur existence. Le « dharma » ou la vertu est ce qui est en conformité avec la vérité » (2). « Se plaçant dans le temps, le « dharma » ne peut jamais être une chose immuable », nous dit le Professeur Sarma. Les conditions de vie étant différentes pour chaque individu, leur « dharma » n'est pas semblable ; il change pour le même être au fur et à mesure qu'il avance en âge et en expérience ; ainsi le « dharma » de Gautama se transforma, dès qu'il fut devenu le Bouddha. Le

(1) Kristodas Pal, par N. CHOSE. Cité par P.N. BOSE.

(2) *The Hindu Way of Life*, par Sir S. RADHAKRISHNAN (P. 77).

« dharma » d'un civilisé est différent de celui d'un sauvage, de même que le « dharma » d'un homme de nos jours n'a rien à voir avec celui d'un autre ayant vécu au premier siècle de notre ère.

D'après les rishis antiques, la vie de l'homme doit être divisée en quatre périodes : la première étant réservée à l'étude, la deuxième à fonder une famille, la troisième à méditer dans la solitude, et la quatrième à devenir un mystique sans feu ni lieu. Au début de sa vie un bon hindou doit vénérer son « gourou » (maître), apprendre à obéir et à mener une vie simple et frugale. Plus tard il lui faut se marier, s'occuper de sa femme et de ses enfants ; dans les limites de son « dharma » il est libre d'amasser de l'argent. Après avoir accompli ses obligations humaines, il se livrera à la méditation afin de se préparer au grand sacrifice qui doit le conduire à « renoncer à toutes possessions, à tous rites et cérémonies, à ne plus tenir compte de la caste, à ne plus être attaché à aucun pays, à aucune nation et même à aucune religion. Sachant enfin que tous les êtres font partie de l'Esprit Universel, il va d'un endroit à l'autre, les aidant tous de sa présence bienfaisante. Pour les hindous, le « sanyasam » est le sommet de l'existence humaine, et le « sanyasin » est l'homme idéal » (1).

Nourriture, Végétarisme. Ahimsa. — Les Aryens, dit-on, adoraient manger et boire. C. V. Vaidya, auteur de « L'Inde Epique » nous raconte que chez Rantidéva l'on tuait mille vaches ou taureaux par jour, et si ses autres compatriotes ne pouvaient pas toujours se permettre des repas aussi gargantuesques, ils dévoraient avec appétit de la viande rôtie, de la venaison, des petits oiseaux grillés, des biftecks succulents. Grâce à Gautama et à sa tendresse infinie pour toutes les créatures vivantes, des milliers d'Indiens, y compris des souverains puissants comme Açoka et Harsa devinrent végétariens. Un grand nombre des habitants du Cachemire, du Pandjâb, du Bengale et du Dekkan mangent facilement des œufs, du poisson et même de la viande, mais 99 % des hindous ne touchent et ne goûteraient à aucun prix au bœuf. De nos jours beaucoup sont végétariens même s'ils résident en Europe, mais peu s'accommodent du régime jaïn qui défend toute alimentation carnée et même les légumes poussant à l'intérieur de la terre. Les hindous du Goudjerate sont, en grande majorité, végétariens, grâce à la doctrine d'ahimsa (ne pas prendre la vie) sur laquelle Gandhi essaya pendant longtemps de baser sa politique. Non seulement l'hindou moyen de cette province ne mange ni viande, ni œufs, mais il va parfois jusqu'à ne pas tuer les rats, les insectes et même la vermine.

(1) « What Is Hinduism ? », par D. S. SARMA.

L'Evolution de l'Hindouisme. — On ignore tout ou presque des premiers Indiens, de race nègre, pense-t-on, petits, les cheveux crépus et le nez épaté, dont quelques tribus aborigènes seraient les descendants. Les Dravidiens qui envahirent l'Inde à l'âge de fer, par le Makram et le Baloutchistan et se fixèrent, suivant la tradition, au Goudjerate, au Maharashtra et dans l'Inde méridionale, adoraient une déesse mère et probablement Çiva, ainsi que des dieux à forme d'animaux, mi-hommes, mi-serpents. Leur religion s'étendit, continua à se pratiquer après l'arrivée des Aryens, et finit par se fondre dans l'hindouisme. Les Aryens qui avaient une religion simple et joyeuse, croyaient que le monde avait été créé par une puissance divine se manifestant dans les forces de la nature — le soleil, le tonnerre, la pluie, etc. De plus, ils se considéraient comme les enfants des dieux qui étaient intimement mêlés à leur existence, et qu'ils adoraient et priaient pour obtenir santé et richesse en ce monde, ainsi que la paix et le bonheur dans l'autre. Leur conception des qualités de l'âme et de la vie après la mort, étaient assez simples au début de l'époque védique. Une fois bien établis sur le sol de l'Inde, les Aryens dont les maisons avaient déjà portes et fenêtres, s'occupaient surtout de leurs troupeaux ; parmi eux se trouvaient des potiers, des charpentiers, des bijoutiers, des tisserands et des orfèvres. Ils aimaient le lait et tout ce qu'on en fait, mangeaient des gâteaux de farine aussi bien que de la viande des animaux tués à la chasse, et appréciaient beaucoup le « soma », le jus enivrant d'une plante possédant, disait-on, le pouvoir de rendre immortel celui qui le buvait. Dans leur société patriarcale, les liens de famille étaient très forts. Le chef d'une tribu considéré à la fois comme le père et le roi, était assez souvent élu par ses sujets, mais même quand il succédait à son père, les brahmanes ne pouvaient pas le couronner sans avoir obtenu l'autorisation du peuple.

L'Epoque Védique. — On désigne sous le nom de Veda — « le savoir » par excellence, c'est-à-dire la connaissance sacrée — l'ensemble des textes représentant la religion que les Aryens ont importé avec eux dans l'Inde et développé durant de longs siècles sur le sol indien. Plus précisément le terme vise une série de textes, de contenu et de forme très divers, mais qui ont en commun de reposer sur une « audition » (çruti), c'est-à-dire une révélation : ils passent pour émaner de Brahman, avoir été « expirés » par le dieu sous forme de « paroles », tandis que leurs auteurs humains, les rsi ou « sages inspirés » se sont bornés à les recevoir par une

« vision » directe » (1). Ces textes comprennent un grand nombre d'hymnes, de prières, de formules rituelles, le plus souvent en vers, ainsi que des commentaires, des formules sacrificielles, magiques, etc. Cet ensemble imposant de textes est à la base du védisme la forme la plus ancienne du brahmanisme, le point de départ de toutes les doctrines hindoues. « Toute cette littérature, ou du moins la majeure partie, a été conçue et conservée oralement », et il n'y a que huit ou neuf siècles qu'elle fut consignée par écrit.

L'exercice du culte se compliqua plus tard ; les cérémonies et les sacrifices prirent une importance considérable, et la religion devint extrêmement rituelle. Les doctrines du « karma » et de la réincarnation datent de cette époque, ainsi que la croyance dans l'ascétisme et le sacrifice comme l'unique moyen de se libérer de la douleur et de la souffrance. La joie de la première religion ne survécut pas à ces doctrines, dont quelques-unes des conséquences furent de renforcer les règles de la caste et de diminuer l'indépendance des femmes à qui l'étude des écritures saintes fut défendue. Cette intolérance n'empêcha pas une baisse de la moralité.

Au fur et à mesure que les envahisseurs émigraient vers l'est, ils adoptèrent les dieux des peuples qu'ils subjuguèrent et les brahmanes devinrent les prêtres des divinités aryennes et de celles des vaincus, ainsi que des héros déifiés après leur mort. La société védique basée sur la division ethnique entre Aryen et non-Aryen, perdant sa première simplicité, la plupart de ses membres se trouvèrent dans l'impossibilité d'apprendre par cœur et de garder en leur mémoire les centaines de prières écrites dans des idiomes déjà tombés en désuétude. Le résultat de ces nouvelles conditions fut la formation d'une caste de brahmanes dont les membres ne s'occupaient que des questions religieuses, surtout relatives aux sacrifices et aux rites. De nombreuses règles furent rédigées, et bientôt les « Brahmanas », ouvrages liturgiques contenant des instructions, devinrent si nombreux et compliqués que les ksatriyas et les vaïçyas furent incapables de les suivre, et les brahmanes ne tardèrent pas à se faire une idée exagérée de leur importance et de leur rôle.

Le VII^e siècle avant J.-C. qui marque la fin de l'époque védique fut un temps d'effervescence intellectuelle et religieuse. Les rites et les règles des sacrifices se compliquèrent tant, que les brahmanes durent y consacrer tout leur temps, et la vie de chaque individu

(1) *L'Inde Classique*, par Louis RENOU et Jean FILLIOZAT. Avec le concours de Pierre MEILE, Anne-Marie ESNOUL et Liliane SILBURN. (Payot, Paris 1949) P. 270, paragraphes 313 et 315.

fut réglée par des instructions détaillées consignées dans les Shastras. Ces exagérations amenèrent des réactions ; on commença à douter de l'efficacité des cérémonies religieuses et à spéculer, comme dans les premières Upanisads, sur les problèmes du salut et de la destinée humaine. Un grand nombre de personnes se firent moines pour partir à la recherche de la vérité, et les « sanyasins » errants répandirent des idées nouvelles qui firent réfléchir tous ceux qui ne pouvaient plus se contenter d'une religion qui attachait plus d'importance aux formes extérieures qu'à la vraie piété. Les deux grands personnages de cette époque de révolte spirituelle, époque où les cultes de Brahman, Vishnou et Çiva commencèrent à remplacer ceux des anciens dieux védiques sont Mahāvira, le fondateur du jaïnisme, et Gautama Çakyamouni, le fondateur du bouddhisme, qui conservèrent les doctrines du « karma » et de la réincarnation dans leur enseignement. Il est possible que les premiers bouddhistes et jaïns aient été profondément influencés par les doctrines essentiellement matérialistes de philosophes hindous comme Kapila et Kanad ; de toute façon, il est certain qu'en rejetant les règles rigides du système des castes, Mahāvira et Gautama rendirent un service inestimable à ceux qui voulaient se libérer de la tyrannie religieuse. Les magnifiques règnes des rois bouddhistes, Açoka, Harsa, Ménandre et Kaniska, nous donnent une idée de ce que l'histoire de l'Inde aurait pu être si l'enseignement du Bouddha n'avait pas été oublié dans le pays de sa naissance. Le jaïnisme et le bouddhisme furent très répandus durant plusieurs siècles, mais dès le troisième siècle de notre ère, le bouddhisme commença à dégénérer, et le Mahayana, forme de cette religion la plus pratiquée aux Indes, à se rapprocher de l'hindouisme jusqu'à ce qu'elle n'en différât si peu qu'elle finit par y être absorbée. Le jaïnisme garda ses adeptes mais cessa de s'étendre. L'hindouisme qui n'avait jamais été réellement en danger, sortit triomphant de cette lutte pacifique pour devenir une religion sectaire dont les dieux les plus populaires furent Vishnou, Çiva, Durga, etc. Par contre, les cérémonies religieuses védiques furent remplacées par des rites plus simples, et le respect de la vie devint général. Le Mahābhārata date de cette époque d'enrichissement littéraire durant laquelle de nombreux écrits antiques furent compilés. Les castes devinrent purement héréditaires, la sâti et le mariage d'enfants passèrent dans les mœurs et le mariage des veuves fut strictement interdit. Enivrés de leur succès, les brahmanes ne se rendirent pas compte qu'ils avaient remporté une victoire à la Pyrrhus. En effet, la suppression de toutes les forces progressistes et la rigide division de la société hindoue en castes, facilitèrent considérablement les invasions musulmanes.

L'Epoque Musulmane. — Ainsi que nous l'avons déjà signalé, la décadence de l'hindouisme commença avec l'établissement du pouvoir musulman aux Indes. Les vaincus ne furent pas toujours persécutés ; au contraire, leurs nouveaux maîtres leur confièrent souvent des postes importants, mais avec les meilleures intentions, il était presque impossible à la plupart des princes mahométans de s'intéresser vraiment à une civilisation reposant sur des idées si différentes des bases de leur propre culture. Profitant du sentiment de solidarité religieuse créé par la servitude politique, et du fait que les rois musulmans n'intervenaient ni dans les usages de leurs sujets hindous, ni dans la décision de leurs « panchayats », ils réussirent à conserver les institutions les plus périmées, et les règles des castes furent si rigoureusement respectées, qu'en sortant du « durbar » (cour), le premier ministre hindou, souillé par le contact du souverain musulman, se lavait soigneusement afin de se purifier. Malgré les efforts sincères des réformateurs, toutes les atroces coutumes de l'hindouisme corrompu, se perpétuèrent.

La religion mahométane eut une influence certaine sur l'hindouisme du XIII^e au XVI^e siècles. Au XIII^e, un grand nombre de mystiques musulmans vinrent aux Indes et convertirent beaucoup d'Indiens en enseignant l'amour de Dieu et le service des hommes. La doctrine hindoue de la « bhakti », faite d'amour et de dévotion, ayant ses sources dans les Upanisads et le Bhagvad Gita, s'épanouit davantage sous l'impulsion des idées répandues par les fidèles du Prophète, qui croyaient dans l'égalité des hommes et reconnaissaient la transcendence de Dieu, quel que soit le nom qu'on lui donne.

L'Epoque Anglaise. — Le contact avec les Européens amena de grands changements dont les principaux furent la suppression de la sâti, des « thugs » (1) et de l'infanticide, pratiqué surtout par les tribus arriérées. Après la Mutinerie de 1857, les Anglais n'intervinrent plus dans la vie sociale et religieuse des Indiens, et de ce fait sont grandement responsables que de nombreux abus et de coutumes indéfendables se soient perpétués jusqu'à nos jours.

Le Brahmo Samaj. — Fondé en 1830 par le Raja Ram Mohan Roy, l'un des plus grands hommes de l'histoire indienne, le Brahmo Samaj chercha et cherche toujours, quoique son influence ait beaucoup diminué, à faire accepter des réformes essentielles par les hindous orthodoxes. Etant très jeune, Ram Mohan assista au supplice de la veuve de son frère, brûlée contre sa volonté sur le bûcher de son époux, et n'oublia jamais cet horrible spectacle. Des années plus tard, il devint le collaborateur fidèle du gouverneur général, Lord Bentinck dont l'administration abolit officiellement

(1) Voir Chapitre VIII : « La Période Anglaise », Lord BENTINCK.

la sâti en 1829. Le Brahmo Samaj perdit beaucoup de son influence après la mort de Ram Mohan Roy, mais fut ranimé onze ans plus tard par Devandranath Tâgore. En 1845, Tagore envoya quatre jeunes brahmanes à Banaras pour étudier les Védas, et après les longues discussions qui suivirent leur retour au Bengale, il fut décidé que ni les Védas, ni les Upanisads, ne sauraient être pour les membres du Brahmo Samaj ce qu'est l'Evangile pour les chrétiens et le Coran pour les musulmans, mais que seuls les textes en accord avec l'esprit monothéiste du Samaj, seraient acceptés.

L'Arya Samaj. — Si les membres du Brahmo Samaj refusent de considérer les Védas comme la vérité révélée, ces derniers furent la source de toute connaissance pour Dayanand Saraswati, fondateur de l'Arya Samaj. Tout le contenu de ces livres était pour lui absolument sacré, et il arriva à se persuader et à persuader aux autres que tout ce qui valait la peine d'être connu, même les découvertes scientifiques les plus récentes, s'y trouvent. Les locomotives, les chemins de fer, les paquebots auraient été connus, au moins dans leurs principes, des rishis védiques, car Véda veut dire « connaissance divine », d'où il découle que rien ne peut lui être caché. Pour les disciples de Dayanand, les doctrines exposées dans les Védas sont essentiellement monothéistes. Ils rejettent les castes et l'idolâtrie, et s'ils respectent profondément le Maître, ils ne le considèrent pas comme un être infallible. De plus, ils s'opposent, en principe, aux pèlerinages, aux bains dans les rivières sacrées et même aux rites funèbres. D'autres réformateurs, dont Ramakrishna et Swami Vivekenanda furent les plus importants, firent un travail très utile en attirant l'attention des hindous sur les nombreux abus qui s'étaient infiltrés dans leur religion, tout en éveillant leur enthousiasme pour leur ancienne culture et en créant des œuvres d'assistance pour les pauvres et les malades.

Depuis l'indépendance de l'Inde, les membres du Congrès national indien qui ont beaucoup contribué à la liberté du pays, sont divisés en deux groupes : l'un d'idées progressistes qui a derrière lui une élite, désire la modernisation des coutumes et la séparation de l'Etat de l'hindouisme ; l'autre, appuyé par les masses préfère temporiser, ce qui équivaut à ne rien faire. Pour l'exposé de cette question, nous renvoyons nos lecteurs à la partie de ce chapitre traitant du système des castes.

Les Intouchables. — Un grand nombre des soixante millions d'intouchables sont, comme nous l'avons déjà dit, les descendants des aborigènes ayant été réduits à l'esclavage par les envahisseurs aryens. Ces « harijans » (enfants de Dieu) comme Gandhi les a appelés, sont les plus pauvres parmi les pauvres et expient, dit-on,

dans cette vie les péchés d'autres existences. Le sort de la plupart des intouchables est non seulement épouvantable mais inconcevable pour ceux qui ne croient ni à la réincarnation, ni au système des castes. Il est des parties de l'Inde où l'enfant d'un intouchable ne peut entrer dans une école ; les intouchables ne peuvent pas se servir de l'eau du puits commun du village, ni se mélanger en aucune façon avec les hindous de caste, et il leur est généralement interdit d'entrer dans les temples. Dans le sud de l'Inde un intouchable pollue un hindou de caste, même à distance. Cette infortunée créature doit abandonner la route à la vue d'un brahmane. Dans le pays tamoul une certaine catégorie d'intouchables rend impur quelle que soit la distance d'où on le voit, si bien qu'il ne peut sortir que la nuit.

L'abolition légale de l'intouchabilité par la Constitution de la République indienne a moralement transformé la situation, mais les conditions de vie des parias n'en restent pas moins extrêmement pénibles. Ils sont, au point de vue orthodoxe, en dehors de la société hindoue qui ne peut cependant se passer de leurs services, car c'est à eux que reviennent les travaux les plus sales et les plus serviles. Il n'est pas étonnant que beaucoup de ces parias se soient convertis à l'islamisme et au christianisme ; par contre il est extraordinaire qu'en dépit des activités des missionnaires chrétiens qui furent particulièrement heureuses lors de la famine de 1900, la très grande majorité d'entre eux restent attachés à une religion qui leur dénie les droits les plus élémentaires de l'être humain.

Il est très difficile d'écrire une histoire des intouchables ; ils n'en ont pas, étant donné que l'organisation de la communauté villageoise, comme le signale Masson-Oursel, a très peu changé depuis les invasions aryennes. Ce sont les Anglais qui commencèrent, sans s'en rendre compte au début, à s'occuper des malheureux parias.

La Compagnie Anglaise des Indes avait besoin de soldats, et les intouchables n'ayant rien à perdre, offrirent leurs services aux impurs étrangers. Un des règlements de la Compagnie stipulait que les soldats et leurs enfants, aussi bien filles que garçons devaient être tenus à l'instruction obligatoire. L'enseignement primaire accordé aux intouchables et leur fréquentation des étrangers furent pour eux une révélation. Leurs yeux s'ouvrirent alors sur l'horreur imméritée de leur misérable existence. Très vite, le problème fut élevé du domaine pratique au domaine moral, car bien des gens, après avoir pris contact avec l'Occident, y acquirent le sens social, et dès lors l'avenir des intouchables préoccupa un grand nombre d'intellectuels et de réformateurs hindous. Le mouvement commença réellement avec la fondation du Brahmo Samaj par le Rajah Ram

Mohan Roy. Du Bengale il s'étendit à toute l'Inde, et aboutit à la formation de la « Conférence Indienne de Réformes Sociales » dont le but principal était d'obtenir des réformes sociales avant de demander des réformes politiques. Cette conférence, accueillie avec enthousiasme par les classes opprimées cessa pratiquement de fonctionner quand la politique prit le pas sur les questions sociales, mais cet échec n'empêcha pas les leaders intouchables de continuer la lutte contre l'orthodoxie hindoue. Le nom de Gandhi sera à jamais associé au mouvement pour l'émancipation des harijans. S'il se plaçait principalement au point de vue moral, d'autres hindous ont compris que leur pays ne prendra jamais la place qui lui incombe dans le monde moderne s'ils ne rejettent pas ce système injuste et périmé. L'abolition de l'intouchabilité par les hindous eux-mêmes, point culminant du mouvement qui commença avec Rajah Ram Mohan Roy, est un événement dont seul l'historien de demain pourra juger l'importance. Il est certain qu'une institution remontant à tant de siècles, ne disparaîtra pas d'un jour à l'autre et qu'aucun gouvernement ne sera à même d'imposer sa volonté aux millions d'hindous dispersés dans tous les villages indiens, sans l'appui de l'opinion publique. Heureusement, il existe aujourd'hui un grand nombre d'hindous qui sont fermement décidés à détruire ce que dans leur foi est inhumain, et c'est de leur action que dépend le succès ou l'échec de cette réforme touchant aux bases mêmes de la structure sociale de l'hindouisme.

LES GRANDS SCHISMES

Le Jāinisme. — Les jāins affirment que leur religion a existé de toute éternité et que si elle dégénère, un « tirtakara » (prophète) lui redonne toute sa pureté. Les deux derniers « tirtakaras » étaient Parçavanatha qui aurait vécu au VIII^e siècle avant notre ère, et Vardhana Mahāvira qui naquit v. 540 avant J.-C. dans une famille de ksatriyas régnant sur une petite principauté du Bengale. Mahāvira accomplit son devoir familial jusqu'à la mort de ses parents qui, par dévotion, se laissèrent périr d'inanition ; puis quitta son frère aîné, sa femme et sa fille pour acquérir la sagesse. Il atteignit l'illumination après douze ans d'ascétisme et de vie errante. Devenu un « djina » (vainqueur), il prêcha sa doctrine durant trente ans, sans cependant l'écrire, et mourut à soixante-douze ans, laissant plus de quatre cent mille disciples, dont quatorze mille nonnes et trente-six mille religieuses. Les jāins furent très nombreux durant plusieurs siècles mais ne représentent aujourd'hui que 4 % de la population indienne et se trouvent surtout au

Goudjerate, dans les provinces de Bombay et de Madras, le Radjpoutana et le Mysore. Le jaïnisme a été, jusqu'à un certain point réabsorbé par l'hindouisme dont il garda toujours les dogmes essentiels. Il est parfois considéré comme une caste, car ses dévots ont beaucoup d'usages en commun avec les hindous, et ses coutumes sont celles des lois de Manou. Il diffère du bouddhisme par sa rigidité et de l'hindouisme par sa métaphysique, son éthique et des pratiques particulières dont un genre de confession qui n'est pas un sacrement et ne comporte pas l'absolution. Le jaïnisme affirme que le salut définitif de l'âme, c'est-à-dire la délivrance du « karma » et des renaissances, doit se faire par la discipline morale, les austérités, l'ascétisme, la concentration et la mortification, grâce à l'aide de la vraie vision, la vraie foi et la vraie conduite. Sa morale prescrit de ne faire aucun mal à tout ce qui vit, de ne pas mentir, voler, convoiter, et de pratiquer la charité. Les laïques ont le devoir de subvenir aux besoins des religieux et des religieuses. L'ascétisme jaïn va jusqu'au jeûne répété, progressif et entraînant la mort qui, dans ce cas, évite de nombreuses renaissances et rapproche de la délivrance, de la connaissance et de la béatitude.

Le Bouddhisme. — Gautama Çakyamouni, le fondateur du bouddhisme, naquit dans une famille régnant sur un petit royaume situé dans le Teraï népalais. Il fut élevé comme tous les ksatriyas de son époque, se maria et eut un fils, avant de quitter le monde à la recherche du pourquoi de la douleur, du pourquoi de la vie. Il fut le disciple de plusieurs « sanyassins » et passa six ans dans la solitude. Après de nombreuses méditations, il atteignit l'illumination et déclara que le remède à la douleur était de se débarrasser du désir de vivre, afin de ne plus renaître. Il prêcha durant quarante-cinq ans, n'écrivit absolument rien, et mourut vers 477 avant notre ère. Le bouddhisme qui fut une réaction contre l'intransigeance des brahmanes, rejette le système des castes, ne favorise pas le culte des idoles, défend de prendre la vie et prêche une doctrine simple et pratique. Le salut, dont le but ultime est l'annihilation complète selon les uns, la perte de soi en l'Absolu, suivant les autres, ne peut être atteint sans la vraie foi, une conduite bonne et de bonnes actions. Au temps de l'empereur Açoka (264-226 avant J.-C.), il fut la religion d'Etat et compta un très grand nombre d'adeptes. Actuellement, il y a moins de quinze millions de bouddhistes dans toute l'Inde.

Malgré son échec dans son pays d'origine, le bouddhisme a joué un rôle si considérable dans le monde oriental, qu'il serait difficile de suivre l'évolution morale et spirituelle de l'Asie, sans tenir compte

de cette magnifique doctrine civilisatrice, dont le chef est universellement reconnu comme l'un des plus grands hommes de l'histoire humaine.

CHAPITRE XIII

L'ISLAM AUX INDES

La population mahométane de l'Inde (plus de cent dix millions d'âmes) est plus importante que celle de tout autre pays musulman, et le Pakistan, créé en 1947 (environ quatre-vingt-dix millions d'habitants), est actuellement le plus grand état islamique du monde.

Les mahométans vinrent aux Indes en conquérants mais jamais en très grand nombre, et la plupart des musulmans indiens sont les descendants d'hindous convertis à l'Islam, par force, par intérêt ou par conviction. Les conversions eurent lieu partout où l'esprit religieux était ardent, dans les villes et dans les régions où la trop stricte observance du système des castes amena des réactions comme au Bengale. Cette foi qui reconnaît l'égalité de tous les croyants fut particulièrement bien accueillie par les intouchables, et il est probable que les conversions parmi eux auraient été beaucoup plus nombreuses s'ils n'avaient pas été dispersés dans des milliers de villages où le pouvoir musulman ne pénétra jamais. Avant la division de l'Inde, les musulmans formaient de 75 à 95 % de la population dans la plupart des territoires qui font maintenant partie du Pakistan. Ils sont en minorité de 5 à 15 %, suivant les lieux, dans la République Indienne, sauf au Cachemire où près de 75 % des habitants sont mahométans.

Une tradition affirme que les premiers musulmans fixés aux Indes auraient été des réfugiés venant d'Irak, et les récits pittoresques de cet événement, insistent sur le caractère pacifique de leur prosélytisme. Il est historiquement établi que les commerçants et les marins arabes visitèrent de tout temps les rivages indiens de la mer d'Oman, et que déjà au X^e siècle ils fondaient de petites colonies et se mariaient avec des Indiennes. Parmi leurs descendants se trouvent les moplabs de la côte du Malabar.

Les grandes invasions mahométanes, venues du Nord-Ouest, déferlèrent en Inde du VIII^e au XVI^e siècles, par les défilés de la frontière afghane. Les conquérants, arabes, tartares, afghans,

mais le plus souvent de souche turque, furent des croisés d'Allah désirant répandre leur foi, s'approprier les trésors accumulés en Hindoustan et s'emparer des riches plaines de l'Inde septentrionale. Ils soumirent et pillèrent la vallée indo-gangétique, mais furent longtemps arrêtés par les monts précédant le Dekkan, et la conquête de l'Inde méridionale fut lente. Sur le plateau du Dekkan, au XVI^e siècle, quelques sultanats indépendants se succédèrent et détruisirent Vijayanagar, le dernier grand état hindou, puis s'effondrèrent, sapés par des rivalités et des luttes intestines. Delhi fut la capitale des dynasties musulmanes du XII^e au XIX^e siècles, dont la plus vaillante et la plus heureuse fut celle des Mogols, fondée par Baber. Elle atteignit son zénith avec Akbar (1560-1605), mais ne put résister, un siècle plus tard, à l'accroissement trop considérable de ses territoires. Elle était branlante quand Dupleix vint aux Indes, mais survécut jusqu'en 1857 et, tant qu'elle dura, les mahométans furent considérés comme les maîtres du pays ; aucun prince mahométan, cependant, ne put jamais occuper la totalité du sous-continent indien, ni unifier son empire. Durant toute cette période, les rapports hindous-musulmans, parfois très cordiaux, furent le plus souvent du genre de ceux qui existent normalement entre des conquérants, très peu nombreux, et un grand nombre de vaincus dont on se soucie très peu et que l'on ne tyrannise pas, tant qu'ils sont dociles et obéissants et paient régulièrement leurs impôts. L'établissement du pouvoir anglais amena un changement complet, dont les résultats furent désastreux pour les fidèles du Prophète. Habités à une domination étrangère, les hindous acceptèrent facilement les nouveaux maîtres et bénéficièrent de bien des façons du régime britannique, mais les musulmans, incapables d'oublier leur longue suzeraineté, souffrirent cruellement du succès des usurpateurs, leur ressentiment étant mi-religieux, mi-politique. La carrière militaire fut, dès lors, et pendant longtemps fermée aux descendants des guerriers qui si souvent dans le passé avaient exercé leur domination. Les écoles qui enseignaient aux étudiants la culture islamique, durent céder le pas aux écoles anglaises, et une atteinte définitive fut portée au prestige musulman en 1837, quand le persan, jusqu'alors la langue officielle dans l'administration de la justice, fut remplacé par l'anglais. Le refus des musulmans, inspirés par leur clergé, d'accepter l'éducation séculière des nouveaux maîtres, les plongea dans une ignorance qui les rendit impropres aux carrières administratives, et quand on se souvient de la continuelle méfiance des autorités britanniques vis-à-vis de leurs sujets mahométans, l'on est porté à accepter les affirmations du Docteur Hunter sur la condition misérable où était

tombée cette orgueilleuse race. « Au Bengale, il y a soixante-dix ans, il était pratiquement impossible pour un musulman bien né d'être pauvre ; actuellement il ne peut continuer à être riche. Dans tous les districts, des descendants de quelque illustre lignée se rongent le cœur en des palais délabrés, envahis par les ronces. Leurs foyers en ruines sont peuplés de leurs fils, filles, petits-fils et neveux dont pas un seul n'a l'occasion de faire quelque chose dans la vie. Ils mènent, sans espoir, une morne existence dans les vérandas grossièrement réparées de leurs demeures ancestrales où tombe la pluie, et sombrent peu à peu dans un abîme de dettes, jusqu'au jour où le plus proche usurier hindou leur cherchant querelle les accable de toutes leurs reconnaissances échues ; et voilà une ancienne famille musulmane, en un instant submergée et dispersée, qui disparaît à jamais ».

Ce fut à Delhi, au XIX^e siècle, que les mahométans, remontant le courant, s'efforcèrent de prendre contact avec la culture européenne. Sir Syed Ahmed Khan, alors le plus grand promoteur de l'éducation des musulmans, lutta sans relâche, malgré la forte opposition du clergé, pour faire comprendre et admettre à ses coreligionnaires qu'aucun progrès ne leur était possible s'ils rejetaient le seul enseignement existant dans le pays ; mais en dépit de tous ses efforts et des appels d'autres chefs comme S. A. l'Aga Khan, la masse de la population persista avec tant d'obstination à ne pas vouloir apprendre la langue des infidèles, que jusqu'à la première guerre mondiale, moins de 10 % des gens ayant reçu une éducation universitaire étaient musulmans. Les musulmans qui se refusaient encore à accepter le savoir occidental, avaient, semble-t-il, admis l'établissement du régime étranger, car les déclarations de fidélité furent nombreuses et souvent presque serviles. Quand la guerre de 1914 commença, les Anglais n'avaient plus aucune raison de douter de la loyauté de cette communauté, mais la situation changea complètement quelques années plus tard quand le sort réservé aux Turcs après la victoire alliée toucha si profondément les musulmans indiens, qu'un certain nombre d'entre eux quittèrent le pays pour se réfugier en Asie centrale et en Afghanistan.

L'entre-deux guerres fut rempli des dissensions hindoues-musulmanes auxquelles la création du Pakistan n'a pas mis fin. Cette lutte politique a de très profondes racines psychologiques, difficiles à comprendre pour ceux qui ne connaissent pas le monde, infiniment riche et complexe, de l'hindouisme. Le musulman avec sa foi nette et austère, basée sur le simple énoncé : « il n'y a pas d'autre Dieu qu'Allah et Mahomet est son Prophète », sur l'égalité de tous les croyants et sur la prière, sur le jeûne, l'aumône et le pèlerinage

à la Mecque, déteste l'idolâtrie de son compatriote, le culte de la vache, l'oppression des basses castes par les castes supérieures, et se sent perdu dans les spéculations subtiles de la philosophie hindoue. L'hindou de son côté, avec son intelligence plus fine, son esprit plus délié, sa supériorité numérique et économique, méprise très souvent le musulman, et ne comprend ni ses théories égalitaires, ni l'horreur que lui inspirent ses nombreuses divinités. Cette opposition religieuse et essentiellement émotive qui s'exprime, lors des émeutes hindoues-musulmanes par des actes enfantins mais compréhensibles — abatage de vaches par les musulmans ; musique jouée par les hindous devant les mosquées aux heures de prière — a empêché l'union effective de ces deux races, malgré l'interpénétration de leurs cultures et l'amitié sincère qui existe entre bien des familles musulmanes et hindoues. Hindous et musulmans ont vécu ensemble durant des siècles, parlant la même langue, partageant les mêmes coutumes, mais irrévocablement séparés par leur attitude diamétralement opposée en face des problèmes primordiaux de la vie. « Ce qui distingue les nations », a remarqué Camille Jullian, « ce n'est ni la race, ni la langue. Les hommes sentent dans le cœur qu'ils sont un même peuple lorsqu'ils ont une communauté d'idées, d'intérêts, d'affections, d'espérances ». Or cette communauté hindoue-musulmane n'existe pas, et les historiens ont signalé que les hindous révèrent la mémoire de Pratap Singh qui combattit pour l'honneur et la liberté de ses coreligionnaires, alors que les mahométans considèrent des envahisseurs comme Mohammed-ibn-Quasim et des souverains comme Aurang Zeb comme leurs héros nationaux. Cet antagonisme contenu tant que les deux races ont été sujets de l'Angleterre, prit une forme virulente dès que le pays fut à la veille de l'indépendance. La division de l'Inde par la création de deux états indépendants, loin d'être une solution idéale, était, cependant, quand elle fut prise, la seule possible au problème hindou-musulman qui a empoisonné la vie publique indienne durant plusieurs générations.

CHAPITRE XIV

LES SIKHS

La fraternité sikhe n'est ni une race, ni une nation, ni une caste, mais ses membres sont unis par des liens religieux, culturels, histo-

riques et sociaux cimentés par le temps. Comparée à l'hindouisme, elle n'est « qu'une sorte d'hérésie brahmanique » mais confrontée avec l'Islam indien, elle a tous les caractères d'une race sociale. « Les musulmans indiens n'ont guère d'estime pour les disciples des gourous qu'ils considèrent comme leurs ennemis. Par contre la majorité des hindous est tolérante pour les sikhs, et toute la communauté fondée par Nanak est bien disposée pour l'hindouisme » (1). Le sikhisme est si près de l'hindouisme dont il observe beaucoup de coutumes surtout en matière de mariage et de droit privé, qu'il est souvent difficile et même parfois impossible de définir où se trouve la séparation entre ces deux croyances. Un membre d'une famille hindoue orthodoxe peut faire partie du « khalsa » ; il est même des sikhs qui se disent vishnouvites. « Cependant la moitié des Sikhs, ni hindous, ni musulmans, constituent le « khalsa » (les purs) qui remonte à Govind Singh » (2).

Les Gourous. — Le sikhisme commença par être uniquement un mouvement religieux dirigé contre la bigoterie brahmanique, et une révolte provoquée par l'oppression musulmane au Pandjâb. Son fondateur Gourou Nanak, un contemporain de Martin Luther, naquit en 1469 dans un pays opprimé depuis si longtemps que ses habitants, complètement démoralisés, « laissaient emmener leurs femmes et leurs enfants en troupeau, tel du bétail, sans rien tenter pour les défendre ». A cette époque les hindous, privés de liberté, frustrés de leur gloire d'antan, spoliés de tout prestige, avaient perdu jusqu'à la notion de leur dignité personnelle et jusqu'au respect d'eux-mêmes. Ils n'avaient d'autre refuge que leur religion monopolisée par les brahmanes qui, mués en scribes et en pharisiens, empêchaient toute union, toute coalition entre les fidèles, en maintenant la stricte observance du système des castes. Aux dires de Sir Gokul Chand Narang, « les brahmanes, incapables de jouer le rôle de Charles-Martel, ne purent empêcher la dégradation de l'hindouisme » et la religion populaire, lors de la naissance de Nanak, se réduisit à l'observance des coutumes extérieures, comme la manière de manger, de boire, de prendre son bain, de se faire peindre le front, etc... L'élite susceptible d'accéder aux cimes de la très haute philosophie était extrêmement réduite et la foule se contentait de l'adoration des idoles partout où elle était permise, des pèlerinages au Gange quand c'était possible, de l'observation des cérémonies du mariage et des funérailles, s'astreignant

(1) *Les Sikhs*, par John Clark ARCHER, page 2 (Princeton University Press) 1946.

(2) *Transformation of Sikhism*, page 30.

aussi à combler de généreux dons les brahmanes et à leur obéir scrupuleusement.

Nanak, animé d'un grand zèle pour ses concitoyens, entreprit pour les sauver malgré eux, une grande réforme religieuse, seule tentative susceptible de les sortir alors de leur apathie. Sa tâche avait été préparée par d'autres réformateurs, tels Ramananda et Kabir. Strictement monothéiste, il déclara avec force que tous les hommes sans exception, avaient le droit de connaître Dieu. Il rejeta la plupart des manifestations extérieures du culte brahmanique, les prières ostentatoires, les pénitences spectaculaires, les pèlerinages, les vêtements religieux, et s'opposa formellement à la théorie mystique où l'on échappe à ses responsabilités, sous prétexte de se retirer du monde. Il apporta l'espérance aux opprimés du Pandjâb, et s'il les engagea à suivre un nouveau chemin, il ne rejeta jamais complètement l'influence hindoue. Il enseigna le culte d'un Dieu unique et omniprésent, sans rejeter catégoriquement les dieux inférieurs, les déesses, ni même l'idée d'une incarnation divine. Après des siècles de dissensions et de discorde, les hindous trouvèrent en Nanak un héros dont ils pouvaient enfin s'enorgueillir, et comme il n'y avait plus de grands rois, et que Nanak ne s'identifia jamais à aucune secte ni à aucune caste, il réussit à rallier beaucoup de ses compatriotes. Ecartant son propre fils, il choisit pour lui succéder le disciple qu'il jugea le plus digne de continuer son œuvre et mourut en 1538 laissant un enseignement libéré de tout sectarisme et dont devait cependant sortir une grande puissance militaire.

Lelima, le second gourou, prit le nom d'Angad, l'un des héros de l'hindouisme, et entreprit de parfaire la réforme de son maître, car tous les fidèles de Nanak restaient imbus d'orthodoxie hindoue. Afin de donner aux sikhs un patrimoine leur appartenant en propre, Angad créa une nouvelle écriture (le gourou-mukhi), dont il se servit pour compiler les mémoires de Nanak. Pour atténuer l'extrême pauvreté du petit peuple, il augmenta le nombre des « langars », cuisines gratuites ouvertes par son prédécesseur, qui ne tardèrent pas à devenir de grands centres de propagande analogues aux institutions de charité chrétienne actuelles.

Amar Das, le troisième gourou, un ksatriya comme ses prédécesseurs ne put s'opposer, malgré son désir, au sahamarana plus connu sous le nom de sâti. Il prescrivit aux sikhs de prendre leur repas en commun le plus souvent possible, pour affirmer ainsi leur rejet de tout esprit de caste. La nouvelle foi s'étant répandue dans le Pandjâb, le gourou le divisa en vingt-deux diocèses, et sauva l'unité des sikhs mise en danger par l'un des fils de Nanak.

Ram Das, le quatrième gourou, fonda Amritsar grâce à la protection d'Akbar. Cette ville sainte devint rapidement par suite de sa position géographique un grand centre commercial, et le pays environnant étant peuplé par les jats, paysans courageux et vigoureux, les gourous y recrutèrent des fidèles dont les descendants sont toujours célèbres pour leurs vertus guerrières.

Amar Das rendit héréditaire la dignité de gourou à la suite d'un curieux incident. Le vieillard avait une fille lui étant extrêmement dévouée et l'entourant de soins constants. Un jour, pendant qu'elle l'aidait à faire ses ablutions, le pied d'un tabouret cassa, et un clou blessa la jeune femme. Son père voyant l'eau dont il se servait se teinter de sang, et comprenant ce qui s'était passé, fut si impressionné par la calme dévotion de son enfant qu'il lui demanda s'il était une chose au monde qu'il puisse faire pour elle. La jeune femme réclama aussitôt que la charge de gourou devint l'apanage héréditaire de sa famille, et Amar Das, ne voulant pas revenir sur sa parole, accéda à sa demande.

Arjun, le cinquième gourou, fut un grand organisateur, un vrai bâtisseur d'empires, et le fondateur de « cet état dans l'état », le pouvoir sikh dans l'empire mogol. Homme de goûts simples, comme tous ses prédécesseurs, il n'hésita pourtant pas à s'entourer d'une pompe princière et ne négligea rien pour augmenter le prestige et l'influence de sa secte. Durant des années il compila les écrits des premiers gourous, et donna à son peuple l'Adi Granth, le livre saint sikh qui, dans cette religion, a la même importance qu'ont pour d'autres les Védas, la Bible, le Coran. Il construisit le temple « Hai Mandir » (le temple pour tous) détruit lors d'une invasion persane en 1761 et sur l'emplacement duquel s'élève actuellement le célèbre Temple d'Or. Voulant vaincre l'esprit indestructible de caste et libérer ses disciples de tabous brahmaniques tout en les enrichissant matériellement, il décida d'entreprendre un grand commerce des chevaux avec le Turkestan. A son instigation, souvent même sur son ordre, beaucoup de sikhs outrepassant la loi ancestrale interdisant aux hindous de haute caste de quitter l'Inde sous peine de sanctions religieuses très graves, s'en allèrent à l'étranger acheter des chevaux, et acquirent ainsi l'attrait de l'aventure et l'esprit d'initiative. Torturé et exécuté en 1606 par l'empereur Jahan Gir pour avoir soutenu la cause du prince Khusru, Arjun est considéré comme un martyr par les sikhs. Sa fin et son exemple contribuèrent beaucoup à la survivance de la secte.

Har Govind, son fils et successeur, forcé de s'enfuir devant les impériaux, réunit une petite garde du corps composée de sikhs, de soldats d'aventure et même de bandits. Fait prisonnier, il eut la chance

de plaire à Jahan Gir, mais le grand Mogol s'en lassa vite et le fit arrêter, emprisonner et affamer dans la prison d'état de Gwalior. Relâché après la mort de Jahan Gir, Har Govind transforma la secte en une fraternité guerrière, et lutta contre les troupes de Shah Jehan; mais se rendant compte qu'il ne pourrait jamais vaincre un adversaire aussi puissant, il se réfugia dans la montagne où il mourut paisiblement en 1643.

Har Rai, son petit-fils et septième gourou, ainsi que *Harikishen*, fils et successeur de celui-ci, eurent une vie sans incident notoire.

Tegh Bahadur, le neuvième gourou, un solitaire, vécut comme un roi sitôt qu'il devint le pontife de la secte. Aimé non seulement des siens mais également des hindous, il résista tant qu'il put au prosélytisme des mahométans, les maîtres du pays. Contraint de se rendre à Delhi, et ayant à choisir entre l'Islam ou la mort, il préféra garder sa foi et fut décapité. La tradition conte qu'accusé d'avoir du plus haut étage du bâtiment où il était emprisonné regardé du côté du harem impérial, il aurait répondu : « Empereur Aurang Zeb, je ne regardais ni ton harem ni tes femmes, mais j'ai pu voir les Européens qui viennent de l'autre côté des mers pour détruire ton empire ».

Govind Singh (1675-1708). — A l'avènement du dixième et dernier gourou, l'Empire mogol avait déjà dépassé son zénith, mais il était impossible à ses contemporains de s'en douter. Opprimés et souvent féroce ment persécutés à la fin du règne d'Aurang Zeb, les sikhs ne durent probablement qu'à sa mort de ne pas être exterminés. Comprenant comme Nanak, que seule la religion pouvait être le nationalisme des opprimés démoralisés du Pandjâb, Govind Singh attachait néanmoins une très grande importance à leur entraînement militaire. Pour unir les sikhs, en faire une vraie fraternité, il s'efforça d'extirper, à tout jamais de leur cœur et de leur esprit, toute idée de caste. Il affirma que la caste ne faisait pas partie de l'hindouisme antique, et compara les quatre castes au *pan*, *supari*, *chuna* et *katha* (1) dont aucun élément ne peut isolément donner de la force aux dents et du bien-être à la langue ». Il créa un ordre mi-religieux, mi-laïque : « le *khalsa* » (les purs) ayant quelque similitude avec les ordres de chevalerie européens du moyen âge, et institua deux sacrements : le *pahul* (baptême) dont le rituel essentiel consiste à boire de l'eau sacrée remuée avec un sabre ou une dague, et la communion. Les communicants, après s'être assis en cercle, se partagent un mélange de farine, de beurre et de sucre, et du fait même qu'ils mangent ensemble, atteste leur libération de tout préjugé de caste. Il leur ordonna de porter les

(1) Les quatre composants d'une chique de bétel.

cinq « k » (1) : les cheveux longs, un petit caleçon remplaçant le « dhoti » (pagne) jugé trop peu martial, un bracelet de fer, une petite dague d'acier ou un sabre, et un peigne. Il leur enjoignit encore de porter le turban, de laisser pousser leur barbe et de ne pas fumer. Il cimentait l'union des fidèles en leur faisant prendre le même nom de famille, Singh (lion), imposa à leur vénération un seul objet : le livre sacré l'Adi Granth et paracheva son œuvre en faisant d'Amritsar, le principal lieu de pèlerinage. Il leur enseigna à attacher plus de valeur au sabre qu'à la plume, car le sabre « peut tailler le chemin du pouvoir et de la prospérité et sauvegarder l'honneur et l'indépendance nationaux ». De plus il affirma que ce n'était pas un crime de voler le voleur, de supplicier le bourreau et exacerba le sentiment anti-musulman en demandant sans cesse à Dieu de détruire ces ennemis. Afin d'éprouver ses fidèles, il déclara après une grande réunion qu'il devait sacrifier chaque jour un être humain, et demanda s'il y avait des volontaires pour subir cet honneur. Il dut répéter son appel avant que Daya Ram ne sortît des rangs, et ne le suivît dans sa tente. Il ne toucha pas à cette victime spontanée mais trancha de ses propres mains la tête d'une chèvre et sortit en brandissant un sabre ensanglanté. Puis il demanda une deuxième victime ; quand il en eut trouvé cinq, il les présenta à la foule et déclara qu'avec des compagnons semblables il était certain de triompher. Ces héros, les « panj pyaras » (les cinq très aimés) furent baptisés, dînèrent ensemble, reçurent les mêmes droits et privilèges ; puis Govind se fit initier par eux (2).

A la fin du XVIII^e siècle Govind Singh reprit sans succès la lutte contre les musulmans. Après la mort d'Aurang Zeb, il épousa la cause de Bahadur Shah successeur de cet empereur, puis se retira au Dekkan où il reprit son apostolat. Il laissa le pouvoir temporel à Banda, montagnard du Cachemire et dévot de Kâli, ayant mené la vie d'un ascète tantrique jusqu'à ce qu'il rencontrât le dernier gourou. Ce Radjpoute du clan des Dogra, vengea les sikhs opprimés, torturés, et tués par les musulmans, et rendit avec usure supplice pour supplice, massacre pour massacre. Ecrasé par une armée de cent mille hommes il fut fait prisonnier, supplicié et exécuté, ainsi que les sept cent quarante survivants de ses hommes. Sa mort fut suivie d'une persécution si violente que les sikhs furent réduits, pour éviter l'extermination, à couper leur barbe et leurs cheveux et à se dire hindous. Les fanatiques s'enfuirent dans la jungle ; ceux qui furent reconnus furent tués sans merci, les femmes

(1) En panjâbi ces cinq mots commencent par un « k ».

(2) Cérémonie sikhe ayant lieu lors de la remise du bracelet.

et les enfants souvent massacrés et, durant huit ans l'on n'entendit plus parler du « khalsa ». La lente décomposition de l'Empire mogol devenu incapable de résister aux incursions des Mahrattes et des Afghans, permit aux sikhs de reprendre haleine et de se regrouper. Dès qu'ils furent assez forts, ils recommencèrent à se soulever contre l'Islam et de 1738 à 1780 passèrent par toutes les joies de la victoire mais aussi par les affres de la défaite et de nouvelles persécutions.

La Confédération Sikhe. — Ayant finalement conquis un royaume, maîtres de la contrée où se croisent les grandes routes de l'Inde, les sikhs ne surent pourtant pas s'unir et leur communauté resta divisée en douze principaux « misals » (clans indépendants) se jalousant entre eux. La confédération, militaire, féodale et théocratique disposait de soixante-dix mille guerriers, braves, entreprenants mais peu disciplinés. L'armée presque exclusivement composée de cavaliers se déplaçant sans train ni bagages, n'utilisait l'infanterie que pour tenir garnison, et n'avait au début qu'une artillerie insignifiante. Les questions intéressant l'ensemble des *misals*, étaient réglées par le conseil de tous les chefs qui se réunissaient à Amritsar chaque année à l'époque du *dasara*. Chaque chef autonome avait des féaux installés sur ses terres et devant servir sous ses ordres, tout en conservant le droit de changer de maître. Le revenu des *misals* provenait de taxes prélevées sur les féaux, ainsi que sur les terres ayant été soumises ou conquises, mais non annexées. Les paysans et les cultivateurs n'étaient pas surchargés d'impôts, car les chefs ne prélevaient qu'exceptionnellement la part de 50 % du produit des récoltes qui leur revenait. Les commerçants étaient également peu taxés, si l'on tient compte de ce qu'ils avaient à payer alors dans les autres parties de l'Inde. La justice était rendue par les *panchayats* dont les jugements étaient généralement équitables. Les plaignants et les accusés pouvait faire appel au chef qui seul tranchait les cas criminels. Cette renaissance hindoue — les sikhs étant à l'époque les champions de l'hindouisme — leur permit de créer une nation qui longtemps ne fut pas inquiétée par les Anglais.

Ranjit Singh (1780-1839), fils du Sardar Mahan Sucharchakia naquit à Sucharchak, petit village du district d'Amritsar, et reçu le baptême des armes à dix ans dans une bataille contre le clan rival des Bhangi. Deux ans plus tard son père fut tué en combattant. Ranjit Singh dut à l'appui de sa belle-mère et à la vaillance de sa mère qui conduisit elle-même ses guerrier à l'attaque de pouvoir demeurer le chef de ses soldats aussi turbulents qu'indépendants. Dès qu'il se sentit sûr de lui, le jeune homme prit la tête de son

misal et se révéla un vrai conducteur d'hommes, persévérant, courageux et opportuniste. L'émir d'Afghanistan ayant, lors d'un raid au Pandjâb, perdu douze canons par suite d'une inondation soudaine qui l'avait forcé à s'enfuir Ranjit Singh lui proposa de sauver ses canons et de les lui envoyer à Peshawar s'il le reconnaissait souverain de Lahore. A cette époque l'artillerie lourde extrêmement rare avait une réelle valeur et était un élément de grand prestige pour les princes asiatiques ; aussi l'émir accepta-t-il l'offre du chef sikh. Ranjit Singh, non sans difficulté, récupéra les bouches à feu, les fit parvenir à l'Afghan et occupa Lahore presque sans coup férir en 1799. Il se conféra, peu après, le titre de maharaja, sans cependant s'en griser. Ayant compris en voyant manœuvrer, puis se battre un détachement anglais, la raison du succès des généraux européens, il entreprit de réorganiser son armée et n'hésita pas à faire appel à des blancs, dont certains comme Ventura et Allard avaient servi dans les troupes napoléoniennes. Il engagea aussi des déserteurs, et des soldats de fortune, anglais, français et espagnols, mais ne confia le commandement de ses troupes qu'à des généraux indiens, quand lui-même se trouvait empêché d'en prendre la tête. Ce fervent cavalier s'appliqua à avoir une excellente infanterie, et s'assura le concours d'un officier d'artillerie irlandais ; son armée, entraînée et disciplinée à l'euro-péenne, devint rapidement le meilleur corps indigène de l'Inde.

Libre de ses mouvements et débarrassé de la préoccupation de voir la Compagnie envahir son pays, par un traité de perpétuelle amitié signé en 1809 avec l'Angleterre, Ranjit Singh conquiert les provinces musulmanes du Cachemire, de Multan, et de Peshawar, fit régner l'ordre dans son royaume et s'entoura de ministres compétents. Si ses sujets durent payer de lourdes taxes, ils n'eurent cependant plus à craindre les pillages et les massacres si fréquents avant lui, car cet administrateur juste et ferme veillait à ce qu'ils fussent bien traités, les impôts perçus à leur maximum mais sans oppression, et les bandits pendus. Pieux par raison d'état, observant scrupuleusement les règles extérieures de sa religion, il termina les temples d'Amritsar et de Tantaram, et en construisit à Lahore ainsi qu'en bien d'autres lieux. Comparé par Victor Jacquemont à un petit Bonaparte, ce prince chétif, petit et borgne, avait à cheval très grande allure. Sa bravoure, son œuvre et son ascendant sur son armée ainsi que sur tous ceux qui l'approchaient, le firent surnommer *le lion*. Despote tolérant, ayant le respect de la vie humaine, grand organisateur et général victorieux qui, par son prestige, préserva le Pandjâb des invasions afghanes et mahrattes,

Ranjit Singh est encore considéré de nos jours par les sikhs et par les hindous comme le modèle des princes. Sa vie privée rappelle celle des souverains européens dont la valeur, la grandeur et le souci des intérêts de l'état n'empêchèrent ni la débauche, ni les folies. Du plus grand des princes hindous du début du XIX^e siècle nous ne citerons que son amour pour Laili, jument arabe, réputée la plus belle de toute l'Asie qui fut l'une des causes de l'attaque de Peshawar. La ville prise, le général ennemi, possesseur de cette merveille, quoique prisonnier, refusa de s'en dessaisir et de faire connaître le lieu où il l'avait cachée. Ranjit Singh le fit jeter au cachot, après l'avoir prévenu qu'il y resterait jusqu'à ce qu'il fût en possession de sa monture. Le vaincu s'étant exécuté, le maharaja, après avoir fait baguer d'or les pattes de Laili, lui fit construire une écurie dont le box était plaqué d'argent : « On estime que cette jument lui coûta près de douze mille hommes et six millions de roupies » (1). Quoique vieilli prématurément par la débauche, la boisson et les stupéfiants, il maintint la paix et la prospérité de son royaume jusqu'à sa mort en 1839. A peine le bûcher, où brûla son cadavre, quatre de ses femmes et sept de ses concubines, s'était-il éteint, que l'anarchie s'établit au Pandjâb. Son fils Kharak Singh, un incapable, mourut après quelques mois de règne, et durant six ans ce ne furent que troubles et guerres civiles.

Les Deux Guerres Anglo-Sikhes. — Le prestige militaire et moral de l'Angleterre fut gravement atteint par la désastreuse campagne Afghane de 1841. De plus l'on doutait de sa parole à la suite de l'annexion de plusieurs états dont elle s'était engagée à respecter l'autonomie. Les menées de la « Compagnie » et surtout la fondation d'une « Intelligence service », avant la lettre, dont les agents, apparemment inoffensifs, avaient pour mission de se renseigner sur la force ou la faiblesse, la pauvreté ou la richesse des états voisins, mécontentèrent grandement les sikhs. Ces derniers, par réaction, ne tardèrent pas à se surestimer et se jugèrent capables, non seulement de lutter contre l'armée de la Compagnie, mais encore de la vaincre, afin de pouvoir, en fin de compte, traiter à égalité avec ses directeurs. Le 11 décembre 1845, les sikhs traversèrent le Satledj et vainquirent l'armée anglaise qui, ayant méjugé les forces de son adversaire, n'était pas prête à se battre. Deux mois plus tard, les Anglais prirent l'offensive, et surtout grâce à la trahison du général sikh Tej Singh et malgré la vaillance et l'initiative de leurs adversaires, les contraignirent à accepter leurs

(1) « Great Men of India » (Ranjit Singh), par H.-G. RAWLINSON, page 228.

conditions. Le Pandjâb ne fut pas annexé, mais les sikhs durent céder une partie de leur territoire, ainsi que le Cachemire qui fut vendu à Gulab Singh, fondateur de la dynastie régnante de cet état. L'administration anglaise fut loin d'être à la hauteur de sa tâche, et quand, en 1846, la lutte se ranima, le mécontentement était si général, que beaucoup de musulmans se joignirent aux sikhs. Battus encore une fois au début, les Anglais finirent par remporter une complète victoire et par annexer le Pandjâb. Le 12 mars 1847, l'armée sikhe dut déposer les armes au pied du général, Sir Walter Gilbert. Quand tous les vétérans eurent rendu leur sabre, l'un d'eux s'écria : « aujourd'hui Ranjit Singh est mort ». Ce fut la dernière guerre indo-anglaise, et aux dires de beaucoup la plus coûteuse et la plus difficile. Si les sikhs n'avaient pas été à nouveau trahis et si d'autres peuples indiens s'étaient joints à eux, il est probable que la domination anglaise eût, pour le moins, subi une éclipse.

Conclusion. — Toute guerre de religion devint impossible après l'établissement du pouvoir anglais. Cependant l'animosité et les luttes des sikhs et des musulmans ne s'arrêtèrent pas complètement, mais perdirent tout caractère militaire, jusqu'aux derniers jours du régime britannique. Craignant d'avoir à subir, à nouveau le joug de l'Islam les chefs sikhs déclarèrent, dès 1946, qu'ils voulaient être maîtres chez eux aussitôt que l'Inde serait libre, et leurs rapports avec les musulmans, puis avec les hindous acceptant la création du Pakistan se tendirent de plus en plus. Ils prirent une part active aux troubles sanglants qui accompagnaient la division de l'Inde. Depuis lors, beaucoup d'entre eux, conduits par Sardar Baldev Singh, ministre de la guerre, se sont ralliés au gouvernement, mais nombreux sont ceux qui ne pouvant se consoler de ce qu'une partie du royaume de leurs ancêtres soit devenue territoire musulman, estiment qu'on ne leur a pas rendu justice.

La communauté sikhe d'un peu plus de quatre millions d'âmes, constitue 13 % de la population du Pandjâb, 1 % de la population totale du sous-continent, mais elle a toujours joué et continuera très probablement à avoir un rôle considérable dans l'histoire indienne, par suite de son dynamisme et de son courage physique et moral.

CHAPITRE XV

LES ABORIGENES

Les vestiges de la plus antique civilisation indienne, datant probablement de bien avant celles de Mohan-jo-Daro et d'Harappa, se trouvent dans les tribus aborigènes de l'immense presqu'île. Chassés des régions riches et productives où ils s'étaient fixés, par les tribus aryennes qui, par vagues successives, conquièrent il y a des millénaires la grande péninsule jusqu'au plateau du Dekkan, les aborigènes se réfugièrent dans les montagnes et dans les jungles. Les Adivasis (premiers habitants) au nombre d'environ trente-cinq millions vivent dans des régions sauvages et peu fertiles, surtout au Bengale oriental, au Bihar, dans l'Inde centrale, en Orissa, en Assam et dans les monts du Dekkan. Parmi les tribus les plus connues, sinon les plus importantes se trouvent les Nagas, chasseurs de têtes de l'Assam, les Todas des Nilgiri et celles dont nous parlons plus loin. La plupart des aborigènes ayant gardé leur indépendance, vivent de la chasse, de la pêche et de la cueillette ; certains cultivent quelques champs qu'ils quittent quand la terre est épuisée, pour aller plus loin dans la jungle, défricher et établir de nouvelles plantations. Ils sont en général pacifiques si on ne les provoque pas, et si l'on ne vient pas exploiter les territoires où ils demeurent. Ils sont armés de frondes et d'arcs, et se servent d'instruments agricoles très rudimentaires.

Un célèbre anthropologue indien, le Docteur B. S. Guha, les divise en trois groupes :

Les Tribus du Type Négrito. — Peu nombreux, les derniers descendants d'une très ancienne race vivent dans les montagnes de Cochin et de Travancore, mais y sont venus probablement d'endroits situés beaucoup plus au nord et à l'est du pays. Ayant été en partie absorbés par d'autres tribus, ils ne gardent les caractéristiques de leur race — peau presque noire, cheveux laineux en longues spirales, tête longue ou moyenne — que dans les régions d'accès très difficile. Leur présence aux Indes a suscité bien des controverses dans les milieux anthropologiques. Le Docteur Majumdar, n'acceptant pas la théorie du Docteur Guha et de beaucoup d'autres, et croyant que l'existence d'une sous-couche négrito est très douteuse, est d'avis que les indigènes du type négroïde rencontrés au Goudjerate et dans le Kathiawar descendent d'immigrants

abyssins probablement venus au X^e et XI^e siècles ; quoi qu'il en soit, l'on rencontre parfois des Indiens et des Adivasis dont le type est semblable à celui des nègres africains.

Les Tribus Proto-Austroloïdes. — La grande majorité de la population aborigène appartient à ce groupe qui habite surtout l'Inde centrale et septentrionale. On en trouve aussi un peu plus au nord, parmi les tribus semi-hindouisées. Les aborigènes d'Australie ont également des cheveux bouclés ou ondulés et descendent fort probablement d'émigrants venus de Ceylan et de l'Inde septentrionale.

Les Tribus Mongoloïdes. — Elles se trouvent surtout en Assam, sur la frontière indo-birmane, en Birmanie, dans les montagnes de la région de Chittagong, au Sikkim et au Bhutan. Elles ont les yeux obliques des races mongoloïdes.

Quels sont la religion, le mode de vie des huit ou dix millions d'aborigènes ayant échappé jusqu'ici à l'influence hindoue ou chrétienne ? Leurs croyances varient beaucoup d'une région à l'autre, mais en général ils sont animistes. Les Korwas de l'Uttar Pradesh, du Bihar et de l'Orissa croient que les bêtes et les plantes peuvent parler avec les hommes, que des objets inanimés comme les rocs et les charrues vivent réellement, et que les hommes peuvent se transformer en animaux. Le Polia du Bengale ne se laisse jamais photographier, étant convaincu que son image, contenant l'essence même de son être, est tabou aux autres. Quand le Munda de Bihar et de l'Orissa veut de l'eau pour son champ, il se rend au sommet d'une colline d'où il jette des pierres dans la rivière, persuadé que le bruit qu'elles font et qui ressemble au tonnerre, fera tomber la pluie. De même le Ho produit un nuage de fumée, espérant qu'il contient de l'eau. Les rapports entre les brahmanes et certaines de ces tribus sont assez curieux : par exemple, quand un brahmane entre dans une colonie Holya (sud de l'Inde) dont la plupart des membres lui ont emprunté à de gros intérêts, il est battu avec un balai, obligé de porter un collier de vieux souliers, et doit accepter qu'on lui verse sur la tête une préparation faite de bouse de vache. Un Ho refusera de faire la cuisine pour un étranger ou de prendre des aliments de sa main. Il est difficile de suivre le raisonnement, assez obscur du reste, ayant donné naissance à cette interdiction qui n'a rien à voir avec le système hindou des castes.

Bien des aborigènes croient fermement à l'existence des « bongas » ou forces mystiques et impersonnelles qui se manifestent dans les êtres vivants comme dans les objets inanimés. Le Ho a la conviction que les « bongas » s'intéressent activement aux affaires quotidiennes des hommes qui sont punis ou récompensés par ces

forces mystérieuses sans existence objective, que personne ne peut ni voir ni entendre, quoiqu'elles puissent se trouver partout. Toute question à ce sujet ne reçoit des prêtres de la tribu que des réponses évasives, non pas parce qu'ils ne veulent pas répondre, mais parce qu'ils ne savent pas quoi répondre. L'aspect bienveillant des bongas se manifeste par l'intermédiaire des chefs du village qui sont avertis en rêves des désastres imminents. Par contre, il y a des mauvais esprit qui cherchent à nuire aux humains, toujours en se servant de rêves ou d'hallucinations : par exemple, Samru croyant qu'une méchante femme était en train de chasser un garçon malade, la suivit jusqu'au grand tamarinier à la limite du village. A sa grande surprise, les gens installés à l'ombre de l'arbre et occupés à faire des cordes, ignorèrent complètement ses cris et ses reproches. Tout à coup il comprit qu'ils ne voyaient rien. Un orage de poussière l'ayant empêché d'aller plus loin, il rentra chez lui pour apprendre que son neveu, Udiya, était mort pendant son absence. Un mauvais esprit avait créé l'illusion du garçon malade, afin d'éloigner Samru.

Les aborigènes sont en général simples et honnêtes. Il en est qui refusent de se servir de la charrue de peur de blesser la terre : par contre certaines tribus ont des pratiques barbares comme l'infanticide et la chasse au sorcières. Leur vie, strictement commune (dans les clans les plus primitifs les maisons sont construites autour d'une cour), est remplie de gaieté et enrichie de danses, de chants et de jeux. La danse de la tête de bison, propre aux Marias de l'Inde centrale, est un spectacle superbe, peut-être le plus beau de l'Inde. Les hommes dont la tête est ornée de cornes de bison tiennent des tambours à la main et tournent dans un grand cercle, en faisant des pas compliqués et variés. Les « bisons » s'attaquent, se battent entre eux, ramassent des feuilles à la pointe de leurs cornes, et courent après les filles qui, bâton à la main, tournent autour des hommes et passent entre leurs rangs de temps à autre.

Malheureusement à peu près un million d'Indiens, officiellement inclus dans la catégorie des aborigènes, ignorent cette simplicité, ce bonheur, cette joie de vivre, car ils sont des déracinés. Le zèle des missionnaires chrétiens n'a pas toujours donné les résultats souhaités. Si les Britanniques ont rigoureusement supprimé l'infanticide et autres coutumes du même genre, si l'éducation anglaise a permis à quelques aborigènes de jouer un rôle important dans la vie publique, si le rajah Gond de Sarangarh s'intéresse au sport et possède une magnifique bibliothèque contenant les œuvres des meilleurs auteurs européens, l'enfant aborigène moyen, déraciné du sol, recevant son éducation dans une langue étrangère, souvent

méprisé par un professeur médiocre et par ses camarades de classe qui le considèrent comme un sauvage, non seulement n'apprend rien mais finit généralement par acquérir un complexe d'infériorité. L'influence chrétienne assez considérable, ne saurait se comparer à celle de l'hindouisme car plus de seize millions d'aborigènes ont été et des milliers continuent à être absorbés par cette foi : chose facile, puisqu'ils deviennent automatiquement des hindous hors caste sans avoir rien à changer de leurs habitudes. L'aborigène est certain qu'en devenant hindou, il s'est élevé dans la vie, d'autant plus qu'il est libre de garder les divinités de sa race volontiers ajoutées par les brahmanes au panthéon hindou. L'assimilation des aborigènes dans la famille hindoue avait une importance politique tant que les électeurs étaient comme au temps des Anglais, divisés en groupes religieux. Avec l'abolition de l'ancien système électoral, les politiciens hindous auront moins d'intérêt à intervenir dans la vie de ces tribus dont certaines ont déjà leur propre mouvement politique. Des chefs aborigènes, tel Jaipal Singh, homme très cultivé ayant fait des études en Angleterre, ont compris que l'isolement dans lequel leurs coreligionnaires ont vécu durant des siècles, n'est plus possible dans le monde d'aujourd'hui. Se préoccupant de leur avenir, ils ont accueilli avec satisfaction la Constitution de la République Indienne qui sauvegarde la culture, les langues et les traditions des descendants de ceux qui furent jadis les maîtres du pays.

CHAPITRE XVI

LE CHRISTIANISME AUX INDES

Le missionnaire, catholique ou protestant, fait souvent preuve aux Indes d'un dévouement héroïque. Loin de son pays natal, brûlé par le soleil impitoyable, menacé par les bêtes et les insectes qui pullulent dans cette immensité tropicale, le missionnaire de village arbitre les disputes, soigne inlassablement les corps et les âmes de ceux qu'il a convertis. La vie est dure, souvent très dure pour ce serviteur de Dieu. « Voici des messagers venus de loin. Ils ont cheminé toute la nuit par la jungle ou le marais. C'est pour un malade. Le soleil est déjà haut, la chaleur insupportable. Les supérieurs recommandent qu'on ne sorte pas, sauf pour les cas d'urgence, de dix heures du matin à quatre heures du soir. Le cas est-il bien grave, ne peut-on attendre jusqu'au soir ? Les envoyés

affirment énergiquement qu'ils ne se sont pas dérangés pour une vétille. Il faut partir. Allons ! Une soutane sèche sur le corps, quelques bananes et un quignon de pain dans la musette, le bréviaire et un livre pour occuper les longues heures ! Dans la cour on attelle au timon du « vandi » les deux petits bœufs blancs au corps mince et à la fine tête intelligente. Un peu de paille fraîche dans le char : tout est prêt et l'on part sous le soleil qui maintenant crible de tous ses feux la bâche étendue sur ses arceaux... Tant qu'il y a un peu de bonne route tout va bien » (1).

Mais la route n'est pas toujours bonne et les voyageurs arrivent à destination cahotés dans leur char et, durant la mousson, trempés jusqu'aux os. « Enfin on est arrivé... Il y a foule pour recevoir le visiteur : « Votre malade », dit-il, « où est votre malade ? » Les figures noires s'épanouissent de joie et de fierté : « Il est guéri, mon Père ! » — « Mais il était mourant ! » — « Oui, hier, quand on est allé vous chercher. Il se porte fort bien, Dieu merci ».

Aux difficultés du ministère, s'ajoute un inconfort permanent. Voici le conseil que donne le Révérend Père Morère installé dans le village du Pudupatti dans l'Inde méridionale au Père Lhande venant d'y arriver : « Surtout, Père, ne vous troublez pas si vous entendez, au-dessus de votre tête... des sifflements et des glissements de bêtes : ce sont les serpents qui poursuivent les rats ». J'interrogeai, non sans anxiété : « Mais restent-ils sur les toits ? » — « Quelquefois ils tombent » — « Les rats ? » — « Non... les serpents quand ils perdent l'équilibre » — « Et où tombent-ils ? » — « Où ils peuvent : dans le bungalow, sur la natte, quelquefois sur votre figure ; mais ne bougez pas, ils ne vous feront rien ; si vous les bousculez, ils pourraient vous mordre, et vous vous réveilleriez en Paradis ». Cependant, ajouta le missionnaire un peu amusé de ma frayeur : « il est aux Indes de tradition que Saint François Xavier a promis qu'aucun missionnaire ne mourrait de piqure de serpents ». « De fait, on n'en connaît pas un seul qui ait succombé jusqu'ici à une de ces morsures » (2).

L'Eglise Syrienne du Malabar. — Selon une tradition très répandue, l'apôtre Thomas serait venu à Granganore vers l'an 50, et y aurait converti une partie d'une colonie juive fixée dans ce pays ainsi que de nombreux hindous de haute caste, avant de se rendre dans le Madras. Il aurait été martyrisé dans les environs de Mayilâpûr où il repose actuellement. Plusieurs textes indiens mentionnent les chrétiens à partir de cette époque, dont un fait allusion au brahmane Viswamitra qui aurait été martyrisé au

(1) « L'Inde Sacrée », par le Révérend Père LHANDE S. J.

(2) Ibid.

II^e siècle de notre ère. Au IV^e siècle, le marchand Thomas Cana et une colonie de Syriens, fuyant devant les persécutions du roi Shapore de Perse (313-381), débarquèrent à Travancore, et il est possible que le nom de ce réfugié ait donné naissance à la tradition mentionnée ci-dessus. Les chrétiens de Saint Thomas, n'ayant pas l'esprit missionnaire, purent s'intégrer dans l'armature sociale hindoue et furent considérés comme une caste indépendante, puissante et respectée. Ses membres occupèrent des postes administratifs importants, et furent souvent les premiers ministres de princes hindous. Leur clergé, exclusivement indien, conserva jalousement le rite syrien oriental, et beaucoup d'entre eux préférèrent devenir schismatiques que de se laisser latiniser par les Portugais. En 1122, l'évêque Mar Jean (mar signifie seigneur) fit un voyage à Constantinople et à Rome. A la fin du XV^e siècle, il existait vingt mille familles chrétiennes de Saint-Thomas sur la côte sud-occidentale dont le clergé avait à sa tête un évêque syriaque envoyé de Perse en 1490 et résidant à Granganore.

Les compagnons de Vasco de Gama, puis d'Albuquerque furent très étonnés de trouver une centaine d'églises aux Indes. Les huit franciscains qui débarquèrent à Calicut en 1500, furent bien accueillis par les chrétiens de l'Inde qui recherchaient l'appui des Européens contre les païens, mais les rapports entre les nouveaux venus et la majorité des fidèles indianisés ne tardèrent pas à se tendre. Les descendants des plus anciens chrétiens du pays, contraints par les missionnaires de reconnaître l'autorité du Pape et de voir leurs églises administrer, d'abord par des Jésuites, puis par des Carmes, se révoltèrent en grand nombre contre cette intolérance, et réussirent à avoir un évêque et un rite de leur choix. De nos jours, les chrétiens indiens de l'Inde méridionale ne s'étant pas soumis au Saint Siège, ont conservé, en dépit des dissensions et des querelles de clocher, leurs habitudes et cultures indiennes, et sont très jaloux de leur indépendance.

L'Eglise Catholique. — Du XIII^e au XV^e siècles, plusieurs religieux catholiques dont le dominicain français, Jean de Monte Corvind, consacré évêque par Jean III, à Avignon, séjournèrent en Inde et à Ceylan. Les Portugais, dès leur arrivée, s'efforcèrent de convertir la population indigène. En 1510, Albuquerque établit sa capitale à Goa, et en 1534, cette ville, alors riche et florissante, fut « érigée en siège épiscopal avec, sous sa juridiction du Cap de Bonne Espérance jusqu'au Japon ». Grâce à Akbar, souverain éclairé et éclectique, les chrétiens se répandirent dans l'Inde septentrionale, mais l'évangélisation ne fructifia que dans les territoires portugais et sur les rivages de la mer d'Oman. Les Portu-

gais, dont la politique sociale et religieuse fut de créer une race indo-portugaise, ne tinrent aucun compte du système des castes. Ignorant le dynamisme de l'hindouisme, ils crurent pouvoir aisément « désindianiser » les catéchumènes en les faisant vivre à l'euro-péenne, en leur donnant des noms portugais, en leur faisant abandonner les coutumes et le costume indiens et, surtout, en accueillant les intouchables aussi bien que les brahmanes. Les parias qui n'avaient rien à perdre en devenant catholiques dans un pays administré par les chrétiens, se convertirent en masse, et dès lors le christianisme fut considéré par les hindous comme une religion réservée aux castes les plus basses. « Cette conception », écrivit le Père Martin beaucoup plus tard (1700). « devint très préjudiciable à notre sainte religion, car ils (les Indiens) regardèrent... les Européens comme des gens infâmes et méprisables avec lesquels on ne pouvait pas avoir commerce sans se déshonorer ». L'Eglise catholique compta cependant près de trois cent mille fidèles à la fin du XVI^e siècle. Saint François Xavier comprit l'erreur de ses prédécesseurs, mais ce ne fut qu'au début du XVII^e siècle qu'un Italien, le Père Robert de Nobili et ses collègues français, loin de vouloir européeniser les convertis, « préférèrent s'indianiser eux-mêmes et permettre à leurs néophytes de conserver toutes les mœurs sociales indiennes qui n'étaient pas en opposition avec le christianisme ». Les catholiques castés de la région de Madhurai et de Pondichéry sont les descendants de ceux convertis par le Père de Nobili, qui obtint de merveilleux résultats mais fut désavoué par Rome. A la fin du XVII^e siècle il y avait près de sept cent mille catholiques aux Indes; cinquante ans plus tard, ils étaient un million cinquante-neuf mille. Puis ce fut le déclin, un déclin dû à diverses raisons : la Révolution française qui arrêta le recrutement des missionnaires, l'expulsion des Jésuites des colonies portugaises (1759) suivie de la suppression de cet ordre, la persécution des catholiques par les « Hollandais et les hindous régnants ». En 1851 il y avait un million quatre-vingt-treize mille fidèles dans l'Inde et à Ceylan, « c'est-à-dire à peine trente-quatre mille de plus qu'en 1756... l'augmentation des catholiques ne correspondit même pas à l'augmentation naturelle apportée par les naissances ». Actuellement le catholicisme aux Indes porte toutes les marques d'une croissance vigoureuse. Il y avait un million six cent mille catholiques en 1806 ; ils étaient trois millions en 1931, et on en compte aujourd'hui quatre millions cinq cent mille (1). Le clergé est composé de onze cents prêtres, français, espagnols, belges, hollandais et italiens, et de près de trois mille huit cents prêtres indiens dont mille sont du rite syrien. Il

(1) La France Catholique (octobre 1947).

y a dix mille six cents religieuses parmi lesquelles plus de sept mille sont indiennes, et sur les cinquante-huit diocèses, vingt et un sont gouvernés par des évêques indigènes.

Rome cherche, en Inde comme ailleurs, à nationaliser l'Eglise en lui donnant de plus en plus un clergé autochtone et en l'adaptant, dans la mesure compatible avec ses dogmes, aux habitudes des fidèles. Cette tendance remonte à l'époque où les chrétiens indiens prirent activement part à la lutte pour l'indépendance. Quand l'indianisation sera complète, les masses ne confondront plus les chrétiens et les Européens, et les élites cesseront de considérer les convertis comme des renégats. On dit encore, trop souvent, que le christianisme a été établi et est dirigé par des bergers n'ayant ni la culture ni du sang indiens, ni même une compréhension réelle et profonde de l'hindouisme. La majorité des prêtres se recrute et se recrute encore en Europe et parmi les Indiens convertis de longue date et, de ce fait, transplantés et trop souvent d'origines paria. En effet, ces derniers constituent la plupart des fidèles anciens et nouveaux, sauf dans les territoires portugais, dans quelques parties du Dekkan et dans l'Inde française, et la nécessité d'avoir des néophytes castés se fait grandement sentir. On constate, soit dit en passant, une dangereuse fissure entre les familles chrétiennes d'origine brahmane et celles de souches paria. Aujourd'hui, les convertis, peu nombreux — trois mille cinq cents par an alors que la population augmente de cinq millions dans le même laps de temps — sont surtout des çoudras, des aborigènes et des intouchables, tous très misérables.

L'Eglise Protestante. — L'Eglise anglicane fut représentée en Inde, dès l'établissement du premier comptoir à Surate, par le Révérend Peter Rogers (1612), mais le premier temple ne fut édifié qu'en 1680, à Madras. Puis vinrent des pasteurs danois et allemands qui, empêchés par les règlements de la Compagnie d'évangéliser sur ses territoires, furent obligés de se fixer dans les colonies danoises et les états indigènes. En 1800 Carey qui était déjà venu aux Indes en 1793, arriva au Bengale avec deux compagnons. Ils étudièrent bien l'Inde, ses langues, sa flore et sa faune, et Carey termina sa carrière comme professeur de sanscrit à Calcutta.

Avant de renouveler la charte de la Compagnie en 1813, le Parlement exigea le droit pour les missionnaires de s'établir sur les territoires anglais. L'épanouissement des missions protestantes date de cette époque, et en moins d'un siècle le pays fut rempli d'écoles, de collèges et d'autres organisations. Depuis longtemps en rapports, les unes avec les autres, par le « National Christian Council » dont le siège est à Nagpur, elles se sont soit complètement, soit en partie,

détachées de leurs centres hors l'Inde et ont grandement resserré les liens qui les unissaient. Toutes les principales missions protestantes : l'Eglise anglicane, l'Eglise écossaise, les baptistes anglais, américain et australiens, les presbytériens irlandais et américains, etc., se vouent à l'évangélisation ; certaines d'entre elles s'adonnent à l'éducation, d'autres à soigner les malades, il en est qui exploitent des fermes-écoles et s'occupent d'œuvres philanthropiques et culturelles. Grâce à ces établissements, l'influence des églises protestantes qui comptent trois millions et demi de fidèles, se fait sentir dans tous les domaines. Les protestants se sont heurtés aux mêmes difficultés que les catholiques, mais ont fait preuve, surtout durant ces dernières années, de beaucoup de souplesse. Personne n'a jamais contesté ni leur sincérité, ni leurs bienfaits, mais on leur a reproché de concevoir le Christ comme étant le Seigneur d'un monde n'ayant rien d'indien.

Conclusion. — Il est certain que le christianisme aux Indes a une influence hors de proportion avec les résultats évidents qu'il a pu obtenir, et qu'il a grandement aidé l'évolution de l'éducation des Indiens. La contribution de l'Eglise romaine a été et demeure immense, et sans aucun rapport avec le nombre de ses fidèles. Les catholiques dirigent plus de trente collèges universitaires, deux cent quatre-vingt-cinq écoles supérieures et plus de cinq mille écoles primaires. Ces établissements donnent une excellente éducation à des élèves de toutes les confessions qui se convertissent très rarement mais restent attachés à leurs professeurs, des prêtres et des pères, souvent remarquables par leur intelligence et leur savoir. Si l'on tient compte des efforts faits par les missionnaires depuis quatre cent cinquante ans pour répandre la foi chrétienne, des sommes dépensées, de l'importance de la population, et les compare avec les résultats obtenus, on doit à la vérité d'avouer que le christianisme est tenu en échec dans ce pays. Diverses raisons expliquent cet insuccès : les musulmans sont aussi attachés à leur religion en Inde qu'en Afrique et les hindous, pour les motifs que nous nous sommes efforcés d'exposer dans le chapitre de l'hindouisme, sont réfractaires à toute influence étrangère. De plus, ils considèrent que la religion maternelle est la meilleure pour chaque homme et que l'hindouisme est capable d'assimiler tout ce qu'il y a de bien dans les autres croyances. Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, l'Inde libre a amélioré la situation des chrétiens qui ont des représentants au Parlement central, un nonce à Delhi et la garantie constitutionnelle de pratiquer et de propager leur religion.

CHAPITRE XVII

LES ANGLO-INDIENS

La courte histoire de cette jeune et vigoureuse race commence avec la suprématie anglaise aux Indes. Les Portugais, surtout au temps d'Alfonse d'Albuquerque, cherchant des âmes à sauver, furent, après Alexandre le Grand, les premiers à préconiser les mariages indo-européens. Les descendants de ces unions se sont si bien confondus avec la population indigène, qu'ils n'ont rien gardé de leurs ancêtres européens sauf leur religion et leur nom — de beaux noms d'aristocrates, portés le plus souvent par de très pauvres gens.

Ce fut après l'arrivée des commerçants anglais, que les Eurasiens commencèrent à prendre de l'importance. Les avantages pour les directeurs et les actionnaires de la Compagnie anglaise des Indes, chaque fois qu'un Anglais épousait une Indienne, furent si considérables que l'on comprend pourquoi les administrateurs demandèrent au président de la Compagnie à Madras, de faire un cadeau d'un pagoda (1) à chaque hindoue ayant un enfant d'un époux anglais. Le jeune homme engagé en Europe par la Compagnie, venu aux Indes sans sa famille et sans grand espoir de jamais revoir sa patrie, souffrait très souvent d'une affreuse nostalgie. Le voyageur italien, Mandelson, nous en donne l'écho quand, après avoir assisté à un repas dominical de la colonie anglaise de Madras, il nous parle du « silence pathétique qui s'empara des malheureux exilés, quand le président se leva après le dîner pour boire à la santé de « nos femmes absentes ; que Dieu les bénisse ! » Pour son propre bonheur, et dans l'intérêt des nombreux actionnaires de Londres qui voulaient s'enrichir sans quitter leur foyer, l'exilé fut encouragé à créer une famille dans son pays d'adoption — très souvent la première qu'il connaissait — les jeunes employés se recrutant parmi les plus pauvres et les fils prodigues. Les enfants issus de ces unions furent un vrai don du ciel pour les directeurs, car repoussés par les Indiens orthodoxes, il furent obligés de s'appuyer exclusivement sur leur père et d'accepter avec son nom, sa religion et ses mœurs.

L'importance du rôle joué par les métis dans l'établissement de l'Empire fut considérable. « Dès le début, alors que la position des

(1) Pièce d'argent d'une valeur de cinq roupies.

Anglais dans ce pays était plus qu'incertaine, que les factoreries de la Compagnie consistaient en petites huttes presque sans défense contre les ennemis, et avant que l'on ait même rêvé de voir un Empire des Indes, la cause anglaise a toujours été celle de ces fils anglo-indiens. Ils augmentèrent les troupes insuffisantes des marchands de Londres, versèrent leur sang sur bien des champs de bataille, ouvrirent des brèches et escaladèrent les remparts des villes assiégées » (1). Ce ne fut pas tout. Leur connaissance des langues, des coutumes et des habitants du pays, leur permirent de rendre d'innombrables services. Beaucoup d'entre eux, courageux et audacieux, pénétrèrent dans les camps ennemis et en rapportèrent des renseignements extrêmement utiles. Enfin, nés sur place, ils ne nécessitaient ni les frais de recrutement, ni les grosses dépenses du voyage, ni les longs mois d'acclimatation et d'apprentissage indispensables pour tout nouveau venu.

Les Anglo-Indiens se firent si bien apprécier, qu'il n'exista aucune différence entre eux et les Anglais jusqu'en 1773. Durant cet Age d'Or, l'on ne trouve pas trace du préjugé de couleur qui, plus tard, devait séparer complètement les Anglais du Continent de ceux nés aux Indes. Job Charnock, le fondateur de Calcutta, épousa une veuve hindoue après l'avoir sauvée du bûcher, où elle allait être brûlée sur le cadavre de son mari ; leur fille devint la femme de Sir Eyre Coote, fondateur du Fort William dans le Bengale. Le colonel William Gardner, ancêtre des pairs anglais de ce nom, se maria avec la petite-fille du Nawab de Cambay, fille adoptive d'un empereur mogol. Le colonel Kennedy dont le descendant, Lord Roberts, fut Commandant en Chef de l'armée des Indes, prit pour femme une princesse radjpoute. Au XVII^e siècle et au début du XVIII^e, il y avait à Calcutta très peu d'Anglais célibataires sans une maîtresse, le plus souvent indienne. A Madras, il était commun et sans importance de vivre avec une esclave ; mais si un jeune homme de bonne famille épousait une Française ou une autre Européenne catholique cela faisait scandale. Beaucoup d'Anglais ayant été parfaitement heureux avec des amies indiennes, leur laissèrent à leur mort, la liberté et même toute leur fortune. Les enfants des mariages mixtes étaient très souvent envoyés en Angleterre pour finir leurs études ; les filles s'y mariaient fréquemment, mais en général les fils revenaient aux Indes comme fonctionnaires ou officiers de la Compagnie.

Les actionnaires londoniens, dès que le pouvoir britannique fut bien établi et qu'il fut devenu plus facile d'aller dans l'Inde et de vivre dans les comptoirs, s'irritèrent de voir les postes importants susceptibles de plaire à leurs parents et amis, être réservés aux

(1) H.-A. STARK : *Hostages to India*.

descendants de leurs premiers employés fixés dans le pays. Une campagne anti-anglo-indienne s'ensuivit sous prétexte que les métis, plus nombreux que les Anglais, pouvaient, en s'alliant avec les indigènes, les chasser, comme les habitants de Haïti l'avaient fait pour les Espagnols. Cette campagne, poursuivie avec persévérance, amena les administrateurs dont la situation et l'influence dépendaient des actionnaires, à céder et à prendre des mesures injustes et arbitraires. La première (1786), en interdisant aux élèves de l'orphelinat de Calcutta d'aller en Angleterre terminer leurs études, priva un grand nombre de jeunes gens de toute possibilité de faire partie du personnel dirigeant de la Compagnie. La seconde (1791) empêcha les Anglais nés d'Indiennes, d'être employés dans les services civils et militaires de la Compagnie. La troisième (1795), en refusant aux Anglo-Indiens l'entrée dans l'armée de la Compagnie, si ce n'est en qualité « de joueurs de fifre ou de tambour, musiciens et maréchaux ferrants », ruina complètement la communauté dont les membres y ayant été jusqu'alors employés, n'avaient aucun moyen ni aucune profession leur permettant de faire face à ce nouvel état de choses ; aussi beaucoup d'entre eux offrirent leurs services aux princes indiens qui, du reste, les accueillirent avec empressement. Lors de l'introduction de l'éducation anglaise aux Indes en 1835, le gouvernement les ayant ignorés complètement, ils durent subvenir à tous les frais d'établissement, puis d'entretien de leur écoles, parmi lesquelles les plus importantes étaient le « Parental Academic Institution » de Calcutta et le « Calcutta High School » qui se survécut dans le St. Paul's School de Darjiling. En dépit de l'indifférence totale des pouvoirs publics, la connaissance de l'anglais donna aux Anglo-Indiens le pas sur les Indiens, quand l'enseignement en anglais commença à se généraliser. Jusqu'à l'établissement de l'autorité royale aux Indes, les Anglo-Indiens n'avaient pas de lois. Étant chrétiens, les lois hindoues ou musulmanes ne pouvaient leur convenir, encore qu'à l'intérieur du pays, ils devaient se soumettre à la loi musulmane basée sur une religion qui leur était étrangère et détestée. « Il n'y avait pas de lois régularisant leurs mariages, pas de lois définissant la légitimité ou l'illégitimité de leurs enfants ; pas de lois ayant rapport à la succession de biens, pas de lois spécifiant le droit d'héritage des enfants » (1). Si les motifs qui déterminèrent ces persécutions étaient économiques, des conséquences sociales en découlèrent rapidement. Il est intéressant de remonter à la source et au développement du préjugé qui s'ensuivit, car il n'existait absolument pas au XVII^e siècle ; ainsi dans les écrits du temps nous trouvons que « lors de la réception d'une ambassade mogole par

(1) H.-A. STARK : *Hostages to India*.

les autorités anglaises de Madras, le président et les membres de son conseil s'habillèrent en vêtement mogol », et l'auteur que nous citons d'ajouter : « ce dut être bien amusant de voir les gros marchands au teint chaud, enfiler des culottes jodhpour de satin, des bottes tartares peintes, et aplatir leurs blouses empesées de mousseline transparente. Ils se sentirent certainement moins à l'aise en ces atours que leurs rivaux français, ravis d'avoir revêtus des costumes mahométans. Il est certain que les Français s'adaptaient beaucoup plus facilement que les Anglais aux costumes indiens... Les colonisateurs français, pour la plupart agnostiques, n'avaient pas l'ombre d'une idée préconçue ou d'une critique pour les coutumes païennes ou les façons païennes de se conduire ; en fait, ils organisaient souvent, lors des grandes fêtes hindoues, des visites de temples et ils s'intéressaient aux rites compliqués du culte brahmanique » (1). Un usage remontant à cette époque, veut que le gouverneur des Indes Françaises soit le premier à tirer l'énorme char qui, chaque année, doit avec beaucoup de solennité faire le tour d'un temple des environs de Pondichéry.

Dans « *The Englishman in India* » Raikes écrit : « Nos compatriotes prennent de mauvaises et déplorables habitudes. Il en est qui portent des châles et des turbans et qui, quand ils ne sont pas en uniforme, sont enchantés de mettre des costumes mahométans. D'autres fréquentent les ghats (bains sacrés) ; ne prennent leur nourriture que des mains d'un brahmane, et imitent les hindous dans leur cérémonies ». A cette époque les enfants issus de mariages mixtes, furent traités et considérés exactement comme des Anglais ; mais dès l'ouverture du Canal de Suez il devint possible de venir facilement aux Indes, et il fut considéré comme « une mauvaise action pour un Anglais de priver une Anglaise de mari ». Mrs Skerwood, imbue du terrible dédain des Britanniques pour les métis de Calcutta, écrivit dans ses mémoires : « Il n'est que trop de gentilshommes anglais, engloutis dans les conséquences de leurs extravagances, entravés par des femmes hindoues et par des multitudes d'enfants olivâtres, ayant perdu tout désir et toute possibilité de quitter le rivage de l'Inde ».

Si malgré tant de handicaps les Anglo-Indiens ont pu non seulement survivre, mais encore progresser et se multiplier, c'est largement dû à des hommes comme John Derozio et John Ricketts, qui consacrèrent leur vie au service de leurs compatriotes. Henry Derozio, poète et journaliste, naquit à Calcutta en 1809. Un brillant début littéraire lui valut de devenir rédacteur de l'« *Indian Gazette* ». Il fut ensuite professeur dans une école hindoue, mais

(1) Denis KINCAID : *British Social Life in India*.

eut surtout à cœur d'améliorer le sort de ses infortunés coreligionnaires. Il fonda le « East Indian », réunit quelques amis, et avec eux prit ouvertement en main la cause anglo-indienne. Après s'être longtemps préparé, ce petit groupe passa à l'action en donnant les moyens à John Ricketts d'aller en Angleterre remettre au Parlement une pétition, exposant les nombreux griefs de leur communauté. Il arriva à Londres en 1829, au moment où les hautes personnalités anglaises dont Burke, Cowper et Wordsworth étaient profondément influencées par le grand mouvement libéral du XIX^e siècle. Aux Indes, les atroces institutions de la sâti et du « thugee » venant d'être supprimées, l'on pensait le moment spécialement bien choisi pour éveiller la conscience des Britanniques. Il présenta sa requête à la Chambre des Communes, fut bien reçu par une sous-commission de la Chambre des Lords, mais malheureusement rien ne s'ensuivit, car le Parlement ayant été dissous en juillet de la même année, l'opinion publique ne s'intéressa plus qu'aux élections générales dont dépendait le « Reform Bill » de 1832. John Crawford soumit une deuxième pétition au nouveau Parlement, mais on ne sait ce qu'il en advint. Les Anglo-Indiens faisant taire leur rancœur toutes les fois que les Anglais furent en danger, les aidèrent à battre les Mahrattes et leur apportèrent une aide précieuse lors de la révolte de 1857. On est en droit de se demander si la mutinerie aurait été aussi aisément matée sans l'absolu concours des employés eurasiens des postes et des télégraphes.

Cette sous-race possède ses propres caractéristiques, ses défauts et ses qualités mais n'a pas, comme on le répète à tort et trop souvent, plus de vices que chacune des deux races dont elle provient. Les Eurasiens, puisque l'on désigne ainsi les métis aux Indes, désiraient vivre comme les Anglais dont ils avaient les goûts, mais rejetés et traités très dédaigneusement par ceux-ci, leur situation devint fausse, précaire et pleine de désillusions bien avant l'éclosion du mouvement nationaliste. Pour eux comme pour beaucoup d'Indiens, une peau claire était alors bien plus appréciée que la beauté de visage ou de corps. Les jeunes Anglo-Indiennes, au charme exotique et prenant, rêvaient d'épouser un Européen, faute de mieux, acceptaient un coreligionnaire au teint tout au moins aussi clair que le leur, mais aimaient mieux rester vieilles filles que femmes d'hindous ou de mahométans. Si par hasard un Anglais se mariait avec une belle fille de sang mêlé, elle remuait ciel et terre pour faire célébrer ses noces en Angleterre et ensuite pour avoir des enfants en Europe. Une sélection se fit ainsi : les Anglo-Indiens à peau blanche s'efforcèrent durant des siècles de conserver à leur famille cette qualité, la plus importante de toutes à leurs

yeux, alors que ceux à peau brune se trouvèrent de plus en plus amenés à avoir des descendants dont le teint ressembla et même souvent s'identifia à celui des Indiens. Enfin il était drôle sinon triste d'entendre toutes les femmes, jeunes ou vieilles, laides ou belles, ayant tant soit peu la peau claire mais n'étant jamais allées et ne devant jamais aller en Angleterre, employer les expressions « to go home », « at home » en parlant de cette île. Comme jusqu'en 1947, il n'existait qu'un seul critère pour la majorité des Européens résidant aux Indes : le compte en banque, l'on disait souvent : « un Anglo-Indien qui réussit est un Européen fixé aux Indes ; s'il continue à réussir, il devient un Anglais ». Lors de l'établissement dans l'Inde des postes et des télégraphes, des douanes et des chemins de fer, l'on ne put trouver que parmi les Anglo-Indiens des hommes ayant la mentalité, le courage et l'endurance des pionniers. Bientôt pour ceux-ci, de plus en plus employés par le gouvernement, s'ouvrit une deuxième période de prospérité économique. En 1921, il y avait moins de mille chômeurs anglo-indiens dans le pays entier ; ayant presque tous un emploi, ils ne se rendirent pas compte qu'en négligeant le commerce et l'industrie, ils liaient irrévocablement leur sort à celui de l'administration britannique.

Lors de la mise en exécution des Réformes Montague-Chelmsford dont une des clauses était l'indianisation rapide de beaucoup de services d'état, le nombre de chômeurs anglo-indiens monta à vingt mille, et certains d'entre eux, privés de travail, se virent offrir des places d'un salaire tout à fait insuffisant pour leur mode de vie. La situation devenant très critique, le Gouvernement décida d'en tenir compte dans l'Acte de 1935, où il fut spécifié que l'on continuerait à employer les Anglo-Indiens dans les postes qu'ils occupaient depuis des générations. Cette mesure améliora un peu leur sort, mais beaucoup d'entre eux comprenant enfin que leur avenir dépendait absolument de celui des Indiens, leurs chefs décidèrent de mettre fin à la situation curieuse et pénible de leur communauté, très dédaigneuse pour les Indiens, mais très méprisée par les Anglais. Avant la guerre russo-japonaise, et il y a même à peine vingt-cinq ans, le « sahib » (blanc) avait un prestige considérable. Aujourd'hui les analphabètes, c'est-à-dire presque toute la population rurale indienne, ne fait guère de distinction entre l'Anglais et tout autre Européen et Américain ; à l'époque dont nous parlons, les paysans ne voyaient pas de différence entre un Eurasien au teint clair et un Britannique, si bien que partout où il n'y en avait pas, l'Anglo-Indien en prenait la place, et adoptait souvent vis-à-vis de leurs demi-frères, l'attitude hautaine et dédaigneuse dont il souffrait lui-même.

Depuis l'indépendance, quelques Anglo-Indiens sont partis s'établir en Angleterre et en Australie, mais la grande majorité d'entre eux s'est complètement ralliée au nouveau gouvernement et collabore entièrement avec ses compatriotes. D'autre part, le gouvernement de l'Union a pleinement gagné leur confiance en faisant insérer dans la constitution de la République Indienne, des mesures qui leur donnent dix ans pour s'adapter aux conditions créées par le changement de régime.

CHAPITRE XVIII

LES PARSIS

Les relations culturelles et les rapports cordiaux entre les Parsis et les Français remontent à fort longtemps. Au XVIII^e siècle, Anquetil Duperron fut le premier Européen ayant étudié leurs livres sacrés, et deux savants parsis, Bhikhaji et Kavasji Kanga, lui rendirent la politesse en traduisant en goudjerati le récit de son voyage aux Indes. L'Avesta fut traduit au XIX^e siècle par James Darmsteter, et en 1899, Mademoiselle Menant publia un gros ouvrage sur les communautés zoroastriennes de l'Inde. D. F. Karaka nous apprend dans son histoire des Parsis que l'impératrice Eugénie envoya un beau couvre-pied « auquel elle avait travaillé elle-même », pour être vendu au profit d'une école de jeunes filles. Le même écrivain nous signale que J. N. Wadia reçut du gouvernement français, en remerciement de ses services à la Marine Royale, une médaille à l'effigie de Louis-Philippe, et qu'à un autre membre de cette famille fut décernée une médaille d'or par le gouvernement de la Seconde République. Lors des inondations qui se produisirent en 1856, Sir Jamshedji Jeejibhoy envoya cinq cents livres sterling à Monsieur Haussmann, alors Préfet de la Seine, et au moment de l'invasion allemande de 1940, des « trusts » des établissements Tata étaient sur le point de verser cent mille roupies à la Croix Rouge Française, mais ne purent le faire par suite de l'armistice.

La communauté parsie, la plus petite de l'Inde (cent quatorze mille âmes environ), a pris une part considérable dans le développement de sa patrie d'adoption, en lui donnant des pionniers dans presque toutes les branches de la vie publique — industrie, éducation, journalisme, politique — tout en conservant ses particularités ethniques, sociales et religieuses. Sa réussite est largement due à

sa faculté d'adaptation. Quand le pouvoir anglais était à son zénith, Sa Majesté Britannique comptait les Parsis parmi ses plus loyaux sujets, mais leur évolution fut semblable à celle de nombreux hindous et musulmans, et plusieurs d'entre eux participèrent activement au mouvement nationaliste. Actuellement, ils sont parmi ceux qui se révèlent les plus aptes à coopérer à l'organisation et à la prospérité du pays.

Les Parsis ont complètement abandonné le persan pour le goudjerati, mais leur accent et leur vocabulaire diffèrent sensiblement de ceux des hindous parlant le même langage. Les Parsies portent le sari indien, et si elles ont conservé ce beau vêtement comme toilette habillée, bien des usages de vieilles femmes tendent à disparaître. C'est ainsi que le « mathanbana » (1) sous lequel les dames respectables dissimulaient strictement leurs cheveux, a fait place aux coiffures et aux ondulations les plus occidentales. Les jeunes femmes, tout en adoptant certains usages européens, s'inspirent de plus en plus des modes indiennes : fleurs dans les cheveux, port des sandales, bijoux essentiellement indiens. Après quatorze siècles de séjour aux Indes, beaucoup de familles sont, soit complètement indianisées, soit complètement européanisées, ou ont assimilé en partie ces deux civilisations différentes. Les seules choses qu'un Indien zoroastrien peut réclamer comme étant absolument siennes sont ses livres saints, le feu sacré de bois de santal qui brûle éternellement dans ses nombreux temples, et ses tours de silence.

Religion. — Zoroastre, prophète et législateur des Parsis est né à Rae, au moins sept et au plus dix siècles avant J.-C. La religion zoroastrienne, solidement établie au moment de sa mort, prospéra durant des siècles, puis subit un recul lors de la conquête de la Perse par Alexandre. Ranimée six siècles plus tard, elle eut une nouvelle période de gloire, de plus de quatre cents ans, mais reçut un coup presque mortel quand les envahisseurs arabes battirent le dernier empereur persan à Nihavand, vers 641 de notre ère. De nos jours, cette religion est pratiquée en Iran par une petite communauté, sans importance, qui fut persécutée jusqu'au XIX^e siècle.

Le zoroastrisme est, avant tout et par-dessus tout, une religion monothéiste dont le Dieu, Ahura Mazda, est unique et non engendré. Le feu est vénéré parce qu'il est le plus pur des éléments et de ce fait le plus parfait symbole de la Divinité, mais ce serait une grossière erreur de penser que les zoroastriens adorent le feu ou le soleil. Les trois autres éléments sont également vénérés, et c'est

(1) Morceau de tissu fin avec lequel les femmes parsies se couvraient la tête autrefois, surtout quand elles faisaient leurs prières. Il y a encore des familles orthodoxes qui ont gardé cette habitude.

pour cette raison que les Parsis déposent leurs morts dans les tours de silence. Bien des étrangers ont été révoltés par cette coutume d'abandonner les morts aux oiseaux du ciel, et dégoûtés par les vautours, toujours nombreux, errant dans les jardins de ces tours ; mais les adeptes de Zoroastre, ne voulant polluer ni la terre, ni l'eau par le contact des cadavres, ont choisi ce moyen d'en disposer, et croient qu'il est plus rapide, plus naturel et plus respectueux pour les défunts que la coutume de les laisser lentement devenir pourriture et la proie des vers.

La doctrine zoroastrienne est basée sur l'immortalité de l'âme et l'existence de deux puissance créatrices : celle du Bien, Ahura Mazda qui n'est que lumière et vie, est la cause de tout ce qui est bon et noble ; par contre, Angra Manyu n'est que ténèbres et mort, et produit tout ce qui est mauvais et bas. Le Bien doit triompher en dernier lieu et les hommes seront récompensés ou punis après leur mort en allant au ciel ou en enfer. Les Parsis portent un « sadra » (chemise sacrée) et une « kasti » (ceinture de corde), et basent leur vie sur de bonnes pensées, de bonnes paroles et de bonnes actions.

Histoire. — Contrairement à ce que l'on croit généralement, les Parsis ne se réfugièrent pas aux Indes immédiatement après la bataille de Nihavand, mais séjournèrent longtemps dans les montagnes de Khorassan. Chassés de cet asile par de nouvelles persécutions, quelques zoroastriens refusant de se convertir à l'Islam, parvinrent à atteindre Ormuzd, situé à l'entrée du golfe Persique, d'où ils s'embarquèrent pour les Indes avec, dit-on, leurs femmes et leurs enfants. Certains historiens, s'appuyant sur les anciennes relations entre l'Inde et la Perse, et sur le fait que les hindous et les Persans sont étroitement apparentés par leurs ancêtres aryens, sont d'avis que ces réfugiés ne vinrent pas aux Indes par hasard. De toute façon, il est fort probable qu'ils y sont arrivés en plusieurs groupes. D'après le « Kisseh-i-Sanjan » (1), écrit par le prêtre Behman Sanjana, en 1599, les premiers émigrants auraient débarqués dans la petite île de Div en Kathiawar, mais auraient repris la mer après y avoir séjourné dix-neuf ans, effrayés par les dires d'un prêtre annonçant les plus grands malheurs s'ils ne quittaient pas ce lieu. Ils mirent le cap sur le Goudjerate et débarquèrent à Sanjan, près de Bombay (716 A. D.), où ils furent très bien reçus par Jadi Rana, le souverain hindou. Ce prince les autorisa à s'établir dans son état à la condition d'abandonner leur langue, de ne pas porter d'armure, de ne pas manger de viande de

(1) Cette œuvre, actuellement d'isculée, est l'un des rares documents qui existent sur ce sujet.

bœuf, de célébrer leurs mariages la nuit, et enfin pour les femmes, d'adopter le costume du pays. S'étant soumis à la volonté du Rana, ils reçurent une vaste étendue de terre à défricher et vécurent six siècles dans ces lieux, heureux et sans histoire. Leurs protecteurs à qui ils restèrent fidèles, ayant été battu par les musulmans au début du XIV^e siècle, ils furent obligés de fuir à nouveau et nous les retrouvons à Navsari, ville du Goudjerate où ils se fixèrent définitivement et devinrent une communauté extrêmement importante.

Des querelles prolongées parmi leurs prêtres aboutirent à l'élection comme « dastour » ou grand-prêtre de Mehrji Rana, un savant et saint homme qui transforma complètement le sort de son peuple. Convie à la cour impériale de Delhi où Akbar, le Grand Mogol, passait des nuits à la recherche de la vérité, il exposa avec ardeur la religion de Zoroastre à ce despote éclairé qui lui manifesta sa faveur par un don de deux cents acres de terre à Navsari. Une deuxième donation fut faite par l'empereur au fils de Mehrji Rana en 1595, et la visite à Delhi d'un autre « dastour » amena la construction d'un temple du feu et l'investiture à Akbar lui-même du vêtement et de la ceinture sacrée des Parsis. Grâce à leur étonnant sens des réalités, les descendants des Persans qui avaient fui devant les envahisseurs musulmans, réussirent ainsi à s'entendre fort bien avec leurs anciens ennemis.

La situation des Parsis, solidement établie dès le XVI^e siècle, continua à s'améliorer jusqu'à l'arrivée des Européens et surtout des Anglais. La création des comptoirs européens leur permit de commercer et de s'enrichir. Leur finesse, leur intégrité, leur culte de la vérité les lièrent étroitement avec les Portugais, les Hollandais, les Français et les Anglais, et de cette époque date leur réputation et leur prospérité. Dadabhai Navroji fut le premier Indien élu membre du Parlement britannique, Dinshaw Waccha et P. M. Mehta furent des membres importants du Congrès national indien durant les années qui suivirent la création de ce parti, Jamshedji Jeejibhoy devint le premier Bourgeois indien de la cité de Londres, et Jamshedji Tata, pionnier de l'industrie fonda la maison qui porte encore son nom. La famille Wadia a donné à Bombay quelques-uns de ses meilleurs intellectuels, et celles des Petit et des Ready-money, sont connues pour leur philanthropie. Il est possible que la communauté parsie ait atteint l'apogée de sa fortune au début de ce siècle, que le réveil hindou et le manque d'initiative dans la jeune génération, amollie par la jouissance des biens hérités, ait précipité son déclin. Il fut un moment où l'on se demandait si les Parsis resteraient à même de prendre une part active à la vie nationale, ou s'ils allaient s'immobiliser et condamner a priori toutes

les innovations d'ordre social. On remarque heureusement des indices réconfortants. Il y a peu de temps, le mariage de femmes parsies hors de leur communauté était âprement critiqué, mais actuellement beaucoup d'entre elles, rejetant toute orthodoxie étroite, agissent suivant leur conscience et leur désir. Bien des jeunes gens et des jeunes filles s'engagèrent dans les forces armées durant la guerre et firent face avec courage aux brutalités de la vie. Leur volonté tempérée par la discipline militaire, leur horizon élargi par les contacts avec des étrangers, font espérer que les générations parsies d'aujourd'hui et de demain, se montreront dignes de leurs héroïques ancêtres.

QUATRIEME PARTIE

CHAPITRE XIX

L'INDE RURALE

L'Inde est un pays essentiellement agricole où, dans plus de six cent mille bourgs et hameaux vit 87 % de la population. Le village indien a très peu changé au cours des siècles. Le système des castes lui assure stabilité et ordre ; il est resté une petite république se suffisant à elle-même dont la structure a été à peine affectée par l'interdépendance actuelle des différents pays, et les moyens rapides de communication. Le fait qui frappe le moins averti des visiteurs, est sans aucun doute l'inconcevable et chronique pauvreté des paysans. Cette misère bien antérieure à l'arrivée des Anglais, s'est perpétuée sous leur régime par suite de l'indifférence des autorités et de l'exploitation impérialiste. Si le manque d'initiative et l'ignorance des masses y sont pour beaucoup, l'une de ces causes principales en est la famine qui sévit très souvent en quelque lieu de la grande presqu'île. Avant la « paix anglaise », au manque d'eau venait très fréquemment s'ajouter le brigandage, les révoltes et les guerres. Les moissons sont, en moyenne, insuffisantes deux saisons sur sept.

Les Famines. — Au XIV^e siècle, pour ne pas remonter plus haut, le sultanat de Delhi fut trois fois dévasté par ce fléau. La terrible famine de « Durga Devi » dura douze ans et décima la population du Dekkan et d'une partie du sud de l'Inde. A Vijayanagar les paysans n'avaient aucune part des biens qu'ils produisaient très péniblement, et le voyageur russe, A. Niketine relate que les nobles se faisaient porter dans des palanquins d'argent tandis que le peuple, privé de toute liberté, mourait littéralement de faim. En 1555-56 le nord de l'Inde fut ravagé par une affreuse famine marquée de nombreux cas de cannibalisme. Au moment où le magnifique Shah Jahan éblouissait le monde par la splendeur de sa cour et la beauté de ses monuments, tout comme au temps d'Akbar, les routes de l'Empire mogol, étaient jalonnées de morts de faim et parcourus de vivants désespérés qui volaient et pillaient, mus par le seul désir de se nourrir. En 1770 le tiers de la population du Bengale fut emporté par une famine ; bien des sinistrés n'échappèrent à la mort qu'en se nourrissant de cadavres, et il fallut plus de cinquante ans à cette province pour retrouver son équilibre. De 1784 à 1900,

l'Inde fut encore ravagée par onze grande famines. La famine du Bengale (1943-1944) fut un désastre qui aurait pu être évité ou tout au moins grandement atténué, si les trafiquants du marché noir n'avaient pas fait passer leur sordide avarice avant la vie de leurs compatriotes, et si les autorités s'étaient hâtées de prendre les mesures énergiques qui s'imposaient.

L'Irrigation. — L'irrigation occupe une place très importante dans un pays où la mousson est si capricieuse et la famine toujours menaçante. Déjà au troisième siècle avant notre ère, Kautilya ministre de Candragupta Maurya, avait compris la nécessité de se servir de moyens artificiels pour arroser les terrains arides ; au XIV^e siècle, Firoz Shah Tughluq fit construire de nombreux canaux, et les jardins des rois hindous de Vijayanagar étaient bien irrigués, grâce à l'établissement d'un grand barrage transformant une rivière au débit inégal en un immense réservoir. Partout dans l'empire de Sher Shah, furent creusés des puits qui améliorèrent l'existence de milliers de paysans. Mais c'est aux Anglais et surtout aux Lords Hastings et Dalhousie que revient le mérite d'avoir organisé l'excellent système, base de toute l'irrigation de l'Inde. Celui du Sarda, canal qui arrose un million et demi d'acres carrées est le plus grand du monde. Grâce aux canaux, aux réservoirs et aux puits, la production du blé et de la canne à sucre a augmenté de 50 % au cours du dernier siècle.

Les Systèmes Terriens. — Rejetant la coutume mogole de percevoir les impôts en nature, les Britanniques exigeaient des paiements en monnaie ; c'était le seul moment de l'année ou presque, où le paysan voyait de l'argent. Cette innovation eut comme résultat de faire tomber le campagnard dans les griffes de l'usurier ; par contre, les impôts terriens étant fixés pour quarante ans, il savait exactement ce qu'il devait payer chaque année. Ce système est toujours en vigueur, quoique plusieurs autres projets pour le remplacer soient à l'étude.

Le Système Ryotwari. — Dans ce système, déjà solidement établi à l'époque védique, le gouvernement, seul propriétaire de la terre, la loue directement au cultivateur et le protège ainsi des caprices du propriétaire foncier ; mais l'on estime que peu de paysans profitent de cet avantage, du fait que le premier locataire en sous-louant son domaine prend la place du propriétaire.

Le Système Zamindari (1). — Les premières années de la domination britannique donnent à l'historien le triste spectacle de fonctionnaires grisés de pouvoir, et n'hésitant pas à ruiner les anciens propriétaires fonciers. Les familles héréditaires des zamindars

(1) Zamīn veut dire terre ; zamindar : celui qui possède la terre.

s'intéressant au bon rendement de leurs terres, furent éliminées par les usuriers qui pour s'enrichir et donner à la Compagnie des Indes les revenus exorbitants qu'elle demandait, exploitèrent leurs fermiers sans honte et sans scrupule. Les résultats de cette politique à courte-vue furent effrayants ; en dix ans, le Bengale, l'une des plus fertiles régions du pays, fut si bien ruiné, que le « tiers des territoires de la Compagnie devint une jungle peuplée d'animaux sauvages ».

Le « *Permanent Settlement* » de Lord Cornwallis, dont le but était de fixer une fois pour toute la somme due à la Compagnie (90 % du fermage au début) fut un échec ; la plupart des zamindars, reconnus comme propriétaires de leurs terres, passèrent leur temps à s'amuser dans les grandes villes et les paysans, impuissantes victimes des intendants du maître, furent aussi malheureux qu'auparavant sinon plus. Cet arrangement entre l'Etat et les zamindars dura jusqu'à la fin du régime anglais, dans une grande partie du Bengale, du Bihar, de l'Orissa et de Madras. Descendants des anciens princes ou usuriers, ces propriétaires constituaient 8 % de la population mais possédaient 48 % des terres, et tenaient un grand nombre de paysans à leur merci. Ce système a été aboli par le gouvernement de l'Inde libre qui a très généreusement dédommagé les zamindars dépossédés.

La Vie au Village. — Le villageois revenant d'un voyage, ne peut rentrer chez lui qu'à pied ou en charrette à bœufs qui avance en cahotant par des chemins abominables. Sa maison de bois surtout de bambou, ou de torchis, est couverte de chaume ; dans les régions chaudes elle est souvent faite de feuilles de palmiers et de cocotiers. Les toits ne résistent généralement pas aux grosses pluies et durant la mousson le paysan doit, s'il veut préserver ses misérables biens, les changer continuellement de place. De plus, ils prennent facilement feu, et attirent la vermine. Les maisons sont rarement badigeonnées de chaux, et même les gens relativement riches comme le chef du village ou l'usurier, se contentent d'un crépi de bouse de vache, mélangé de terre rouge ou jaune (1). Pour éclairer ce pauvre logis, l'on se sert d'huile de moutarde ou bien de pétrole, mais comme il n'y a pas de cheminée, l'atmosphère est bientôt remplie de suie et de fumée. Bêtes et gens habitent fréquemment sous le même toit.

Pendant la saison chaude, dans une grande partie de l'Inde, la plupart des hommes ne portent qu'un « dhoti » (2) tandis que

(1) Aux dires de bien des gens, la bouse de vache aurait de remarquables qualités sanitaires.

(2) Cotonnade nouée autour des hanches.

les enfants vont tout nus : dès qu'il fait frais, ils se chauffent comme ils peuvent, avec des fagots et de la bouse de vache battue et séchée au soleil. Dans le nord les habitants ont de grossiers vêtements de laine ; au Cachemire, sous leurs grandes robes-manteaux, ils se fixent sur le ventre une petite chaufferette remplie de braise de charbon de bois. Les millions d'humains qui composent la nation indienne, mangent surtout du blé dans le nord et du riz dans le reste du pays. Leur nourriture, partout misérable, pauvre en qualité et en quantité, varie cependant suivant les religions et les lieux. Le paysan du Goudjerate, fervent de la doctrine d' « ahimsa » ne touche pas à la viande. Celui du Bengale qui n'a pas ces scrupules n'en mange que rarement faute de moyens, et doit se rabattre sur le poisson qui coûte très bon marché et un genre de riz peu nourrissant. D'une façon générale on peut dire qu'il mange matin et soir, une petite galette de farine de céréales ou de pois, en guise de pain, accompagnée de légumes, de riz ou de graines diverses, le tout assaisonné d'un peu de carry très épicé. Les très pauvres gens ne consomment que peu de légumes, et se nourrissent presque exclusivement de graines comestibles, car très souvent le lait n'est même pas vendu dans le village. Avant la guerre, l'Inde importait du riz de la Birmanie et du Siam, mais ces importations qui ne représentaient que 4 ou 5 % de la production locale, ont cessé depuis l'occupation de ces pays par les Japonais. Les efforts du ministère du Ravitaillement, pour persuader aux campagnards de changer leurs habitudes alimentaires afin de remédier au manque de riz, ont presque complètement échoué.

Toujours sous-alimentés, pauvres et ignorants, les paysans dont beaucoup ne possèdent pas la terre qu'ils cultivent, n'ont aucune notion des méthodes agricoles modernes. Les quelques instituts agronomes ont beaucoup amélioré la qualité des semences, mais l'Inde est si vaste, l'indifférence et la passivité du peuple encore si générale, les distances si considérables que la masse des cultivateurs n'en profite guère. La coutume de partager l'héritage entre tous les fils contribue à appauvrir le campagnard, et les récoltes dont dépend sa vie sont constamment menacées par des milliers de rats et de chiens errants dont il ne peut ou ne veut pas se débarrasser. Le nombreux, trop nombreux bétail (1), aussi mal nourri que les humains, donne du lait de basse qualité et en très petite quantité si l'on en juge d'après le standard européen. La religion et l'usage s'opposent à l'abatage des animaux malades ou trop vieux, ce qui augmente encore la misère. C'est sans succès appréciable que quelques gouvernements provinciaux prirent l'initia-

(1) 215 millions de bovins, 22 millions de moutons et 26 millions de chèvres.

RÉPUBLIQUE INDIENNE

Echelle: 0 100 200 300 400 500 600 700 800 900 1000

RESSOURCES NATURELLES

ANIMAUX

1/4 du bétail du monde

- buffles
- bétail
- chameaux
- ânes
- pêche
- chèvres
- moutons
- chevaux

CULTURES

- noix de coco
- café
- coton
- pistaches
- indigo
- jute
- riz
- caoutchouc
- canne à sucre
- thé
- tabac
- blé

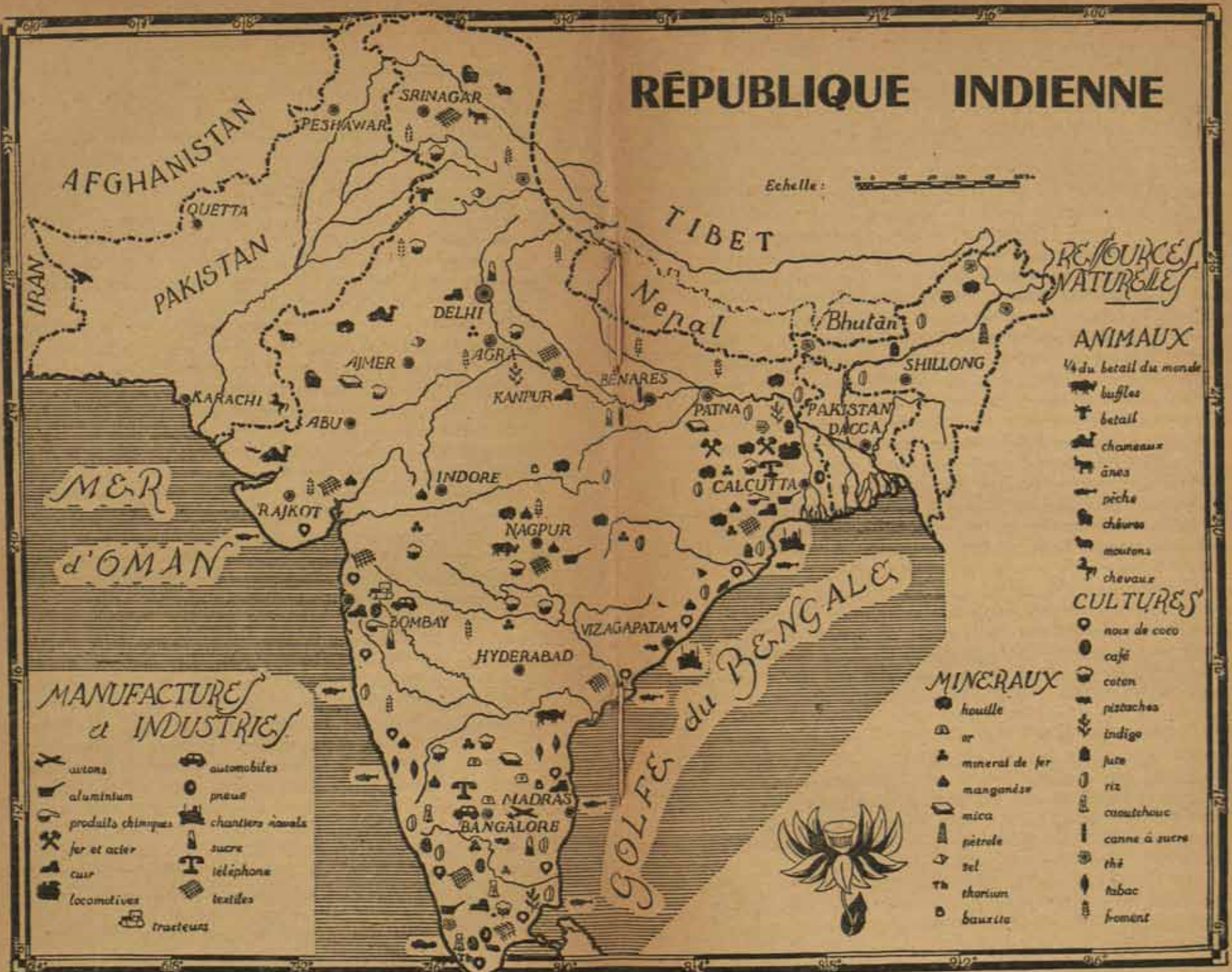
MINÉRAUX

- houille
- or
- minéral de fer
- manganèse
- mica
- pétrole
- sel
- thorium
- bauxite



MANUFACTURES & INDUSTRIES

- autos
- aluminium
- produits chimiques
- fer et acier
- cuir
- locomotives
- tracteurs
- automobiles
- pneus
- chantiers navals
- sucre
- téléphone
- textiles



tive d'importer d'Europe des taureaux sélectionnés ; par contre les efforts des spécialistes essayant d'améliorer la qualité du bétail indigènes, ont donné des résultats très encourageants.

Il ne faut cependant pas croire que le paysan soit toujours malheureux. Il a si bien pris l'habitude de la pauvreté qu'elle est devenue pour lui l'une des lois immuables de la nature ; et dans son petit coin où il connaît tout le monde, où rien ne se passe sans qu'il le sache immédiatement, il a appris à tirer le maximum de son humble existence. Le soir les hommes se réunissent pour fumer et bavarder, discuter les événements de la journée, et même quelquefois pour arbitrer une dispute. Les femmes se donnent rendez-vous au puits ou près de l'échoppe où l'on moule le grain, et s'y conduisent comme les femmes de tous les pays du monde. Toujours occupées — le travail de la mère de famille et de la ménagère n'est jamais fini — elles le sont encore davantage durant la saison des mariages qui s'étend du printemps à la fin de l'été. A ce moment-là les jeunes filles se retrouvent chez la nouvelle mariée, où elles passent la nuit à chanter rythmant leurs chansons en tapant sur un plat de cuivre avec leurs lourdes bagues d'argent, dont elles sont si fières. Et il y a de quoi ! car les bagues et les bijoux d'argent dont elles sont couvertes représentent toutes les économies, tout le capital des pauvres gens. Aussi les femmes ne les quittent-elles jamais, sauf hélas, quand il faut les vendre ou les échanger pour se procurer de quoi manger. Comment faire comprendre à une citadine se souciant très peu de ses voisines, l'intérêt passionné avec lequel les villageoises examinent les bijoux et les trousseaux ; et comment décrire les horreurs dont ces mêmes amies seront capables, si la mariée d'aujourd'hui devient la veuve de demain, si elle a le mauvais œil, ou si elle ne donne pas de fils à son époux dont les vies ultérieures dépendent en partie des rites que seul un enfant mâle peut accomplir. Des drames semblables se produisent également chez les intouchables vivant à peu près à cent mètres du village, assez loin pour ne pas souiller les castés, encore qu'on ait recours à leurs services pour tous les travaux sales et serviles. Ne possédant généralement pas de terre, ils gagnent très péniblement leur vie en travaillant chez des fermiers, relativement aisés, qui les exploitent sans merci, car il n'existe aucune législation pour régler les salaires et les heures de travail, aucun système de sécurité sociale pour les protéger contre la maladie et la vieillesse.

Les Panchayats. — Les Indiens sont, à juste titre, très fiers de ces organisations, grâce auxquelles la vie du peuple a pu continuer tranquillement malgré les innombrables guerres dynastiques et les invasions que l'Inde a subies, car les panchayats, composé de

différents comités : le comité annuel, le comité des jardins, le comité des réservoirs, le comité de la justice, le comité de l'ordre et du « panchavra » etc..., constituèrent pendant des siècles, la base même de la démocratie villageoise. Les femmes pouvaient être candidates aux élections qui avaient lieu en public. « Le village avec ses douze rues était divisé en trente arrondissements, et tous ceux y habitant inscrivaient un nom sur un billet. Pour commencer les billets étaient mis en trente paquets représentant les différents arrondissements, et les paquets déposés dans un pot devant les habitants « jeunes et vieux ». Le brahmane le plus âgé de l'assistance demandait alors à un jeune garçon de retirer un paquet, dont les billets étaient mis dans un autre récipient et bien mélangés. Ensuite le garçon en donnait un à l'arbitre qui, le prenant sur la « paume de sa main en laissant ouverts ses cinq doigts », lisait le nom qui y était inscrit ; puis ce nom était crié par tous les prêtres faisant partie de l'assemblée. Sur trente personnes, une par arrondissement était choisie, douze étaient élues aux comités annuels, douze à celui des jardins et six au comité des réservoirs. L'on procédait de la même manière pour élire les membres des autres comités. La sélection des candidats par le sort était loin d'être démocratique ; seuls étaient éligibles les propriétaires fonciers de trente-cinq à soixante-dix ans, habitant une maison leur appartenant, construite sur un emplacement leur appartenant également, et ayant une connaissance des « mantras » et des affaires. En d'autres termes, les jeunes et les pauvres étant exclus, le pouvoir était concentré entre les mains de quelques riches ou savants. Or, ce pouvoir était presque sans limites. Les « panchayats » se réunissaient pour arbitrer les disputes entre leurs villages respectifs, s'occupaient de la santé publique, administraient la justice, faisaient construire des chemins et creuser des puits. Le capital nécessaire aux travaux d'utilité publique était généralement fourni par les gens riches, mais souvent toute la communauté y contribuait. L'opinion publique suffisait pour imposer les décisions prises par les différents comités ou par tous les comités réunis ; celui qui refusait de s'incliner étant déclaré un « grama drohin » (ennemi du village), ne pouvait plus participer à certaines cérémonies religieuses — punition pire que la mort dans une société basée sur le système des castes. Il importe de noter la très grande différence entre le système démocratique de l'Inde et celui de l'Europe. Si les élections définitives ne dépendaient pas du vote de la majorité, les membres réunis discutaient longtemps le pour et le contre de l'affaire en question, et à la fin, un point de vue était accepté par tout le monde. « Il n'y a pas de majorité

car on est arrivé à un accord unanime : il n'y a pas de minorité car elle s'est laissé convaincre ».

Les panchayats perdirent leur vitalité, une fois le pouvoir anglais solidement établi, mais la libération de l'Inde leur a donné une nouvelle vie, et on a tout lieu de croire qu'ils seront à l'avenir, comme dans le passé, l'âme même de la société villageoise. Le village indien est représenté actuellement comme il l'était naguère, par trois hommes : le chef ou « mukhia », le gardien ou « chaukidar », le clerc ou « patwari ». Durant la période anglaise, le lien qui les unissait aux villageois s'était beaucoup détendu. Le chef représentait l'autorité officielle, au lieu d'être le père et protecteur du peuple qui l'avait librement élu. Le gardien, sachant qu'il ne serait pas tenu personnellement responsable d'un vol, considérait son travail fini quand il avait arrêté un voleur ; du reste, très mal payé par le gouvernement et privé des terres qu'il recevait autrefois de la communauté, il lui était très difficile de garder un haut sens de son devoir. De même le « patwari », payé par les autorités et non plus par les villageois, les tenait à sa merci, et un « patwari » malhonnête pouvait forcer un fermier à payer un loyer pour un champ qu'il n'avait jamais cultivé. A vrai dire les Anglais qui avaient maintenu l'ancien système administratif des villages en ont détruit l'âme, probablement sans le vouloir. Aurait-il pu en être autrement ? Ces étrangers n'ont jamais voulu s'associer à la vie quotidienne du pays, et ont refusé d'avoir des rapports personnels avec le peuple qu'ils gouvernaient. En cela la colonisation anglaise a essentiellement différé de celle qu'a pratiquée la Hollande et la France.

Les Problèmes Actuels. — Le gouvernement indien se trouve en face d'un problème qui prime tous les autres : améliorer le sort des villageois. Le mouvement coopératif qui date de 1904 a fait beaucoup pour protéger le paysan contre l'usurier ; les industries artisanales, surtout le « charhka » (rouet) si cher à Gandhi, donne du travail aux habitants de plus de cent mille villages, et les achats directs par l'Etat, au producteur des denrées nécessaires pour nourrir la population des villes, ont un peu diminué la misère paysanne. Tout ce qui a été fait est, cependant, insignifiant comparé à ce qui reste à faire. Pour subvenir aux besoins de la population qui augmente d'une façon suivie et effrayante, un matériel agricole moderne est indispensable, mais l'Etat manquant d'argent et de dollars ne peut s'en procurer qu'en quantités limitées. Ses efforts pour augmenter la production donnent des résultats réels mais insuffisants, d'autant plus qu'il se heurte à l'ignorance de l'agriculteur. Le problème alimentaire est étroitement lié à celui de la

santé. L'Inde est l'un des pays du monde où la population est la plus décimée par les épidémies de choléra, de variole et de peste, et par des maladies comme la lèpre, la tuberculose, le béri-béri et le rachitisme. La malaria seule, frappe tous les ans, plus de cent millions de personnes dont beaucoup habitent la campagne. Les médecins trop peu nombreux — il y en avait environ un pour six mille quatre cents personnes avant la division de l'Inde — se trouvent presque exclusivement dans les villes, et les campagnards n'ont actuellement aucun moyen d'être soignés dans les hôpitaux. Pour mettre fin à cette situation, il est indispensable d'augmenter la superficie des terres cultivées et, en attendant, de limiter l'accroissement de la population, de développer le mouvement coopératif, d'encourager les industries artisanales, de créer un corps médical dévoué, compétent et important, et d'améliorer en qualité et en quantité la nourriture du paysan dont le rendement est très petit par suite de la misère. Il est certain que si on lui donnait les mêmes possibilités que les fermiers des autres contrées chaudes, il serait aussi capable qu'eux, car il est doué de bon sens, de patience et de toutes les qualités propres à la paysannerie de tous les pays du monde.

CHAPITRE XX

L'INDE INDUSTRIELLE

L'Artisanat dans l'Inde Ancienne. — Dès la plus haute antiquité, l'Inde exportait de nombreuses marchandises dont les plus recherchées étaient les épices, les tissus et les onguents. Grecs, Romains, Chinois, tous ceux ayant de près ou de loin des rapports avec ce pays, connaissaient et admiraient ses bijoux, mousselines, brocarts, laine, enrichis d'or et d'argent fabriqués par ses habiles artisans. Déjà dans le Rig Véda l'on parle de vaisselle d'or, et dans les ruines de Mohan-jo-Daro, civilisation bien antérieure à l'invasion aryenne, se trouvent des bijoux, des statuettes, des sceaux, de la poterie peinte et d'autres objets précieux. Les Babyloniens firent connaître les cotonnades de l'Inde aux Grecs et aux Assyriens et les Romains aimaient tant les mousselines brochées d'or et d'argent de l'Inde, que Pline se plaignit de leur extravagance, et Tibère dut défendre à ses sujets de porter des tissus transparents.

La conquête musulmane donna une nouvelle direction à l'artisanat. La représentation du corps humain étant interdite aux fidèles,

le talent des artisans s'appliqua à la reproduction des fleurs, du feuillage, et à toutes sortes de dessins ornementaux sculptés dans la pierre avec une exquise délicatesse. Ce fut la grande période de l'architecture. Amir Khusru déclara que les maçons et les tailleurs de pierre de Delhi, protégés par l'Etat, n'avaient pas de rivaux dans le monde musulman. Ala-ud-din Khilji employa sept mille ouvriers pour construire ses palais. Quatre mille esclaves de Firuz Shah Tughluq furent spécialement formés pour être des maçons de premier ordre. Baber, généralement si méprisant pour les Indiens, était fier de ses artisans, et nous dit que six cent quatre-vingts tailleurs de pierre travaillaient exclusivement aux monuments d'Agra.

Les fidèles du Prophète à qui il était défendu de porter de la soie, faisaient la paix avec leur conscience en y ajoutant un tout petit peu de laine ou de coton. Les mousselines de Dacca étaient d'une qualité si extraordinaire que la fille d'Aurang Zeb portant des robes faites de ce tissu, pouvait s'habiller avec beaucoup d'élégance sans désobéir aux instructions coraniques : « Mon père », dit-elle une fois à l'empereur, « mon vêtement est plié sept fois ; j'ai donc observé à la lettre les règles de notre religion ». Elle aurait pu le plier vingt fois sans que sa taille en fût épaissie, car une pièce de ce tissu de vingt mètres de long sur un mètre de large, passait sans difficulté dans une bague. Tavernier nous raconte qu'un ambassadeur persan, attaché à la cour du Bengale, fut chargé par le roi indien de transmettre à son maître un turban de mousseline qui, malgré ses trente mètres de long fut emballé dans une coquille de la taille d'un œuf d'autruche. Les noms de ces merveilles furent soigneusement choisis : « l'eau qui coule », « rosée du soir », « doux comme le sorbet ». Des milliers d'artisans travaillaient sans cesse afin de satisfaire les goûts et les caprices des riches. Mohammed Tughluq employait quatre mille personnes au tissage des brocards portés par les dames de son sérail ou donnés en cadeaux aux courtisans et à leurs femmes. Les teinturiers donnaient des couleurs éclatantes à ces étoffes, et encore aujourd'hui, la plus pauvre femme du peuple, en certains endroits de l'Inde, a le secret de créer un ensemble ravissant en mélangeant les tons les plus variés. Au XVII^e siècle, la grande vogue des calicots indiens, inquiétèrent vivement les marchands de lin et de laine fabriqués en Angleterre et en France, et amena l'interdiction d'en importer. Bientôt la toile de coton fut fabriquée en Angleterre, mais l'Europe n'arriva à concurrencer l'Inde qu'après la découverte des métiers mécaniques.

Les Métiers au XIX^e Siècle. — Le machinisme et l'impéria-

lisme britanniques portèrent un coup presque mortel à ces industries qui n'ont pu survivre à cette double catastrophe qu'en raison de l'action de certains Anglais. Les écrits de Sir George Birdwoode et de Purdon Clarke attirèrent l'attention du public européen sur la beauté des produits indiens que Sir Edward Bucke s'appliqua, des années durant, à vendre dans leur pays d'origine et à l'étranger. Dans son rapport sur les bijoux envoyés à Paris pour l'exposition de 1866, Monsieur Maskelyne écrivait : « On prétend que même cet instrument si exceptionnellement délicat — la main de l'artisan hindou — n'est pas suffisamment sensible pour manier les filigranes, et que seuls les enfants peuvent manipuler ces fils de métal qui ressemblent tant à une toile d'araignée. On ne voit rien de pareil parmi les autres bijoux exposés à Paris ». De nos jours, les artisans de Banaras tissent de magnifiques tissus brochés d'or et d'argent, et ceux du Cachemire fabriquent des objets de papier mâché, finement décorés, ou de bois sculpté. Ils travaillent également le cuir, l'ivoire et l'argent.

L'Age de la Machine. — L'industrie indienne, assez récente, place l'Inde cependant parmi les sept nations les plus industrialisées du monde.

Le Coton. — L'Inde est, après les Etats-Unis, le plus grand producteur de coton qui est cultivé à peu près partout, mais surtout dans les plantations du Bengale, du Madhya Pradesh, du Bérar, du Pandjâb et du Madras. Le coton indien, de qualité médiocre à brin court, a été amélioré dernièrement et plusieurs variétés à brin long existent déjà. La culture de cet arbuste couvrait, en 1949, une superficie de dix millions huit cent trente-trois mille acres qui produisirent deux millions cinquante et un mille balles. L'absence totale de la concurrence japonaise durant la guerre a beaucoup contribué à l'épanouissement de cette industrie qui compte quatre cent dix-sept filatures (plus de deux cent mille métiers) et fait vivre plus d'un million d'ouvriers. Contrairement à ce que l'on croit généralement, l'industrie textile est, depuis les derniers quatre ou cinq ans, entièrement entre les mains des Indiens. De mars 1948 à mars 1949, les exportations de coton brut dépassèrent cent quatre-vingt-dix millions de roupies.

Le Jute. — La première usine date de 1855, mais l'industrie ne devint importante qu'après 1872. Le jute est extrait d'une plante annuelle dont l'Inde et le Pakistan ont le presque complet monopole. La récolte pour l'année 1947-1948 fut de un million six cent cinquante-huit mille balles (de quatre cents livres) pour l'Union Indienne et de six millions huit cent quarante-trois mille pour le Pakistan. Les exportations constituent 35 % du commerce extérieur. La division

du pays a énormément compliqué cette industrie, largement contrôlée par les Indiens, car le jute pousse surtout au Pakistan mais est fabriqué principalement à Calcutta.

La Soie. — Il existe moins de deux cents filatures de soie dans l'Inde, et quarante-cinq mille métiers d'artisans. La soie produite au Bengale, dans le Mysore et au Cachemire, ne suffit pas aux besoins du pays. D'habiles tisserands et brodeurs produisent de beaux tissus de soie, enrichis d'or et d'argent.

La Laine. — Cette industrie, peu importante en Inde, compte quarante filatures mécaniques (deux mille cent métiers). Elle dépend largement de l'étranger pour son approvisionnement. Environ cent mille métiers à main sont maniés par des artisans qui tissent de bonnes couvertures, des tweeds, des châles et des saris.

Le Riz. — Le riz, base de l'alimentation du peuple indien, est cultivé dans tout le pays mais principalement au Bengale, au Bihar, en Uttar Pradesh et dans la région de Bombay. Il existe plus de mille usines, grandes et petites, traitant cette céréale, dont certains emploient jusqu'à mille deux cents ouvriers et produisent environ sept cents tonnes par jour. Malgré son énorme production (plus de vingt-cinq millions de tonnes), l'Inde consomme beaucoup plus de riz qu'elle n'en récolte et doit en importer en grande quantité tous les ans. Avant la guerre le total de ces importations ne dépassait guère 4 ou 5 % de sa production, mais l'augmentation continue de la population la rend de plus en plus dépendante du riz de l'Asie du Sud-Est.

Le Blé. — Cet aliment de base de la population de l'Inde septentrionale, est cultivé sur plus de trente millions d'acres carrées. Sa production ne suffit pas aux besoins du pays qui, en 1948, a dû importer un million quatre cent cinq mille tonnes de blé d'Amérique et d'Australie. L'accroissement rapide de la population nécessitera probablement son importation régulière, quoique la superficie totale des cultures de céréales occupe près de 82 % des terres cultivables.

Les Graines Oléagineuses. — L'Inde est le second producteur de ces graines qu'elle exporte largement. Les plus demandées sont les cacahuètes (trois million six cent mille tonnes par an), les graines de lin (quatre cent trente-neuf mille tonnes), de ricin (plus de cent dix mille tonnes), de colza, de sésame, et enfin de coton (huit millions de tonnes).

Le Sucre. — L'industrie du sucre de canne est actuellement la deuxième de l'Inde. Les cent quarante-six sucreries ont produit plus d'un million de tonnes en 1947. Ces usines emploient plus de cent vingt mille ouvriers, trois mille ingénieurs, et font vivre près de vingt millions de cultivateurs.

Le Thé. — Le thé indien, célèbre dans le monde entier, est cultivé en Assam, dans les Nilgiri, au Bengale et dans le Madras. Les cultures de l'Assam qui donnent 50 % de la production, furent longtemps la propriété des Anglais qui y gagnèrent très largement leur vie, encore que leurs femmes s'ennuyaient à mourir dans ces plantations très humides et situées loin des grandes villes. L'Inde fournit le quart de la production mondiale et exporte, bon an mal an, cent cinquante mille tonnes, surtout de la variété « noire ». Son meilleur client est la Grande-Bretagne.

Le Café. — La culture du café qui date du XVI^e siècle est très répandue dans le sud. Mysore, Travancore, Cochín, la province de Madras et la région de Coorg sont les plus grands centres de production : dix-huit mille tonnes par an, dont dix mille seulement sont exportées dans beaucoup de pays, y compris la France.

Le Tabac. — L'Inde, où le tabac fut introduit par les Portugais en 1605, est devenu l'un des plus grands producteurs de cette plante dont la culture s'étend sur près d'un million et demi d'acres. Le tabac, de différentes espèces, est utilisé sur place par des fabriques indigènes et exporté en Angleterre, en Egypte, aux Pays-Bas et en Asie.

Les Épices. — Le commerce des épices entre l'Inde et l'Europe remonte à l'antiquité. Le poivre, le gingembre, le cardamome, le piment et la canelle sont, parmi les épices, les plus recherchés, mais seul le poivre est exporté, en grande quantité, en Europe et en Amérique du Nord.

Les Industries Tata. — Jamshedji Tata (1839-1904), le plus grand pionnier indien de l'industrie au XIX^e siècle, consacra sa vie au lancement de nombreuses entreprises dont les plus célèbres sont celles qui portent son nom. Les fonderies de fer et d'acier à Jamshedpur et la « Tata Hydro Electric Company » ont fait la réputation industrielle internationale de cette famille. Les produits manufacturés dans leurs diverses usines sont toujours d'excellente qualité et jouissent d'une grande faveur.

Les Industries Minières. — L'Inde est l'un des principaux producteurs de minerai, dont les réserves considérables ne sont cependant pas en rapport avec la grandeur et le nombre des habitants de celle-ci. Elle produit en grande quantité et exporte du fer, du mica, du manganèse, du monazite, du thorium, du titane, et de la magnésie. Les mines indiennes donnent encore du charbon, un peu de pétrole, du bauxite, du tungstène, des barytes, du zinc et de l'argent.

Le Charbon. — Les plus importantes mines se trouvent au Bengale, au Bihar et dans le Madhya Pradesh. Les chemins de fer et l'industrie absorbent près de 90 % de ce charbon, d'une qualité très moyenne, et dont la production annuelle est d'environ trente millions de tonnes.

Le Mica. — Les mines situées au Bihar, à Travancore et dans la province de Madras, sont les plus riches de la terre, et avant 1914, l'Inde produisait 60 % du mica du monde entier. L'importance de cette industrie se trouve très diminuée par suite de la concurrence brésilienne ; les exportations annuelles sont, cependant, considérables.

Le Minerai de Manganèse. — L'Inde est le plus grand producteur de l'Asie et le second producteur du monde, après l'Union Soviétique. Depuis 1892, date à laquelle les premières mines à Visakapatnam furent exploitées, d'autres ont été découvertes dans le Madhya Pradesh et dans le Madras. Près de huit cent mille tonnes de manganèse sont exportées annuellement.

Les Chemins de Fer. — Les premiers chemins de fer furent construits par les Anglais au milieu du XIX^e siècle. Ils ont rendu de très grands services lors des famines qui ont si souvent ravagé l'Inde, et continuent à jouer un rôle primordial dans la vie économique, mais les lignes existantes sont très insuffisantes si l'on tient compte de l'étendue du pays et du nombre de ses habitants. Nous ne voulons terminer cette note sans parler du « Darjiling Himalayan Railway », l'une des merveilles du monde. Presque un jouet, ces petits wagons et locomotives transportent des centaines de milliers de passagers et des millions de tonnes de bagages chaque année, sur quatre-vingt-six kilomètres de voie de soixante centimètres, remplie de courbes très dangereuses, qui séparent Siliguri de Darjiling, et montent à deux mille cent soixante-cinq mètres sans faire usage de crémaillère.

Le Cinéma Indien. — Ce sont les frères Lumière qui introduisirent le cinéma aux Indes, à Bombay, en juillet 1907, mais ce ne fut qu'après la première guerre que cette industrie commença à se développer. Actuellement très importante, elle emploie soixante-dix mille personnes et a produit deux mille cent vingt films durant les derniers dix-huit ans. Parmi les pionniers de l'écran indien se trouvent D. G. Phalke, les frères Modi, J. B. H. Wadia, Chandulal Shah, Shantaram, etc. Durant la dernière guerre le public demandant toujours plus de films, de nombreuses compagnies furent créées et les étoiles exigèrent des traitements fantastiques. De grosses fortunes furent aussi vite amassées que dissipées, et pendant un certain temps, dans les milieux cinématographiques de l'Inde, les conditions ressemblèrent

beaucoup à celles de Hollywood après 1919. Depuis la fin des hostilités, la situation est redevenue plus normale.

L'Artisanat Campagnard. — Très répandus dans l'Inde avant l'âge de la machine, les petits métiers reprirent de l'importance durant la deuxième guerre, et en deux ans des couvertures de laine et d'autres articles d'une valeur de huit millions deux cent cinquante mille livres sterling furent fabriqués pour les troupes. Les nattes, les tapis et les paillasons faits en fibre de coco par les paysans de l'Inde méridionale, sont exportés en plusieurs pays, surtout en Angleterre et en Amérique. La fabrication du papier à la main emploie quelques centaines de personnes. L'utilité de cet artisanat est évidente étant donné le fort pourcentage de la population rurale. Gandhi avait souvent rêvé d'un village idéal sans machine et ses successeurs, fidèles à son souvenir, font tout ce qui est possible pour encourager le paysan à travailler chez lui.

Les Autres Industries. — Celles du ciment, du papier, du cuir, de la poterie, de la verrerie et des matières plastiques sont appelées à se développer très rapidement.

L'Ouvrier Indien. — En France, au dernier siècle, les ouvriers étaient souvent des anciens artisans, privés par la machine de leur gagne-pain. Descendants de gens qui déjà au Moyen Age avaient formé des corporations, et connaissant bien leur métier, ils ne tardèrent pas à s'adapter à leur nouvelle vie et à former une classe ouvrière urbaine, d'où est né le mouvement syndical. La situation aux Indes est bien différente. Il y a moins de trois millions d'ouvriers régulièrement employés dans les usines, et le prolétariat est formé de paysans qui, ne possédant pas ou peu de terre, se trouvent dans l'obligation d'émigrer dans les villes afin de diminuer un peu la misère familiale. N'ayant ni notion du temps, ni connaissance technique, ils travaillent mal et s'absentent sous n'importe quel prétexte, car ils ont laissé leur cœur dans leur village et ne pensent qu'à y retourner le plus tôt possible. Il leur arrive de ne rentrer chez eux qu'une fois tous les trois ans ; quelquefois même ils n'y retournent jamais et sont alors bien à plaindre, étant donné les très mauvaises conditions dans lesquelles ils sont forcés de vivre. L'ouvrier est souvent à la merci de l'employeur mais dépend surtout du recruteur, chargé par celui-ci de trouver de la main-d'œuvre. Du reste, la législation pour le protéger, déjà très insuffisante, n'est pas applicable aux quinze millions d'artisans.

Le Problème du Logement. — Déjà, avant la guerre, les logements des ouvriers étaient plus que mauvais. Il y avait dans l'Inde, d'après le recensement de 1941, environ dix millions d'immeubles dans les villes et soixante-six millions de maisons dans les villages.

La guerre ayant pratiquement arrêté toute construction nouvelle, la misère des pauvres a augmenté proportionnellement à l'accroissement de la population dans les grandes cités. A Bombay, aujourd'hui, 87 à 99 % des habitants vivent, suivant les quartiers, dans une petite pièce affreusement malsaine, où il n'y a généralement qu'une latrine et un robinet pour huit à quinze logements.

Les services de sécurité sociale sont presque inexistants, comparés à ceux d'Europe, et l'augmentation de la vie est à peu près six fois plus forte que l'augmentation moyenne des salaires.

Le Mouvement Travailiste. — Des intellectuels et des philanthropes s'occupèrent au XIX^e siècle des ouvriers indiens qui vivaient dans des conditions inimaginables. A Bombay, qui fut à l'avant-garde de ses activités, eurent lieu de grandes réunions pour revendiquer les droits les plus élémentaires, et en 1890, Lokbande, fondateur d'une association des ouvriers du textile, réussit à obtenir un congé hebdomadaire. Au « Brahmo Samaj » et à quelques autres organisations revient l'initiative d'avoir commencé les premières écoles pour lutter contre l'analphabétisme des ouvriers, et en 1911 une association se donna pour but de présenter aux autorités le point de vue des employés, lors des conflits du travail. Cette action, très utile, était cependant insuffisante et la création d'un mouvement travailliste ne dépendant ni de la charité, ni d'une élite intellectuelle qui se faisait de plus en plus sentir, devint indispensable par suite des conditions économiques de l'après-guerre. En 1917, sur les conseils de Gandhi, les ouvriers des tissages d'Ahemedabad firent grève pendant vingt-quatre jours. Ce ne fut pas tant une agitation travailliste qu'un essai de mettre en pratique la philosophie gandhienne de non-violence, les chefs des ouvriers s'étant engagés à ne jamais recourir à la violence, quelles que soient les provocations, et à ne pas importuner les jaunes. La grève fut un succès puisque les patrons finirent par reconnaître les associations ouvrières et à accorder à leurs employés l'augmentation de 35 % qu'ils réclamaient, mais avant d'obtenir ces concessions, Gandhi dut jeûner pendant trois jours pour soutenir les grévistes, sur le point de se démoraliser. En 1918, B. P. Wadia, alors le collaborateur d'Annie Besant, fonda le premier syndicat des ouvriers des tissages de Madras. La « Madras Union » compta bientôt dans les dix mille membres, mais ce bon travail fut interrompu par le départ de Wadia pour l'Amérique, et son association perdit vite son influence. Cet effort isolé ne fut que le début d'un mouvement important qui naquit en 1920 avec la fondation du « Trades Union Congress », aujourd'hui connu sous le nom du « All India Trades Union Congress ». Cette association fut longtemps sous l'influence

de N. M. Joshi, vétéran chef travailliste qui estimait qu'elle devait, dans l'intérêt des ouvriers, se tenir à l'écart de tous les partis politiques. Ce point de vue était diamétralement opposé à celui d'un jeune groupe, profondément imbu d'idées marxistes, qui a fini par remporter la victoire. Le « All India Trades Union Congress » qui compte dans les huit cent mille membres, est fortement sous l'emprise des communistes. Il s'oppose à toute « alliance avec les impérialistes anglo-américains » et a accueilli avec joie la victoire de Mao-Tse-Toung en Chine. « Le Hind Mazdoor Sabha » (association des ouvriers indiens : sept cent mille membres) est composé des syndicats socialistes et des organisations anciennement affiliées à la Fédération Indienne du Travail, fondée par M. N. Roy durant la deuxième guerre. Cette Fédération s'est unie, à la fin des hostilités, aux syndicats socialistes. En 1947, le Congrès national indien, alors sur le point de prendre le pouvoir politique, fonda un syndicat — le « Indian National Trades Union Congress » — qui jouit aujourd'hui de la faveur officielle et compte environ un million de membres.

Ces associations ont obtenu des employeurs quelques concessions. Le « Factoreries Act » de 1948 limite les heures de travail à quarante-huit heures par semaine pour les adultes et à quatre heures et demie au lieu de cinq par jour, pour les enfants qui ne peuvent pas être employés avant l'âge de quatorze ans. Les adultes ont droit à dix jours et les enfants à quatorze jours de congé payé par an, après douze mois de présence dans l'usine. Par contre, il est fortement question d'interdire légalement aux domestiques de se syndiquer et aux ouvriers de faire grève sous peine de poursuites correctionnelles, et de laisser au gouvernement le soin de faire ou de ne pas faire arbitrer les conflits des travailleurs de l'industrie.

Sa patience atavique, l'ignorance, et pour beaucoup la conviction que ses souffrances sont le fruit de son « karma », ont longtemps empêché l'ouvrier indien de lutter pour améliorer son sort. Il commence à prendre conscience de lui-même, de la valeur de son rôle et de son travail, mais il est encore semblable à l'enfant qui apprenant à marcher, a besoin d'être guidé à chaque pas par ceux en qui il a mis sa confiance.

L'EDUCATION DANS L'INDE

Il est généralement admis que l'instruction fut très répandue dans l'Inde, avant l'arrivée des Européens. Dans l'ère pré-chrétienne chacune des petites communautés rurales avait son clerc et son maître d'école. Ce dernier qui, fort probablement à l'origine, était le brahmane du village, enseignait aux enfants de haute caste au moins l'un des Védas, et recevait en retour une part de la récolte commune ou celle des champs exonérés de toutes redevances. Les çoùdras n'avaient pas le droit de réciter les « mantras » mais devaient cependant pouvoir s'instruire, si l'on en croit le passage du « Chandogya » où le roi Asvapati se vante de ne pas avoir un seul sujet ne sachant lire. L'histoire indienne abonde en personnalités dont l'intelligence et l'érudition faisaient l'admiration de leurs contemporains. Les deux grandes universités de Nalanda et de Taxila étaient renommées dans toute l'Asie, mais l'éducation qu'elles donnaient était essentiellement religieuse et, jusqu'en 1835, l'enseignement était entièrement entre les mains de « pandits » (1) hindous et de « maulvis » (1) musulmans. Il existait, à cette époque, de nombreuses écoles indigènes dans toute l'Inde ; la commission nommée par Sir Thomas Munro, en 1822, en compta, dans la seule province de Madras douze mille quatre-cent quatre-vingt-dix-huit, ayant plus de cent quatre-vingt-six mille six cent cinquante élèves et dans lesquelles les filles recevaient souvent un rudiment d'instruction.

La Compagnie anglaise des Indes ne chercha pas à introduire la culture européenne ; les administrateurs de Londres donnèrent à leurs employés l'ordre de laisser les hindous continuer à vivre et à s'instruire suivant leurs habitudes, et préconisèrent même l'encouragement du talent des indigènes. Quant aux masses, la question de les instruire ne se posait même pas. Les deux pionniers de l'éducation anglaise, David Hare et le Raja Ram Mohan Roy qui fondèrent un collège à Calcutta en 1816, durent faire face à l'opposition des hindous orthodoxes ainsi que des missionnaires chrétiens, mais le grain semé leva bientôt. Le goût de l'anglais se répandit peu à peu — les Parsis, les Hindous et les Anglo-Indiens adoptèrent la nouvelle éducation bien avant les Musulmans — et à partir de 1830, les

(1) Professeurs et érudits.

missionnaires chrétiens qui avaient commencé par prêcher, prirent à cœur leur rôle de professeurs et n'essayèrent plus d'imposer leur foi, tout au moins durant les heures de classe. En 1835, les autorités britanniques chargèrent Lord Macaulay d'étudier la question de l'enseignement. Son rapport — pour Lord Macaulay une page de littérature anglaise valait mieux que tous les écrits en langues indiennes, décida Lord Bentinck, alors gouverneur général à créer des cours réservés « aux Indiens par le sang et par la couleur, mais Anglais par leurs aptitudes, leurs opinions, leur morale et leur mentalité », et dès lors l'enseignement se fit en anglais dans tous les établissements appartenant à l'Etat ou soutenus par lui. La même année le gouvernement annonça que tous les fonds disponibles seraient utilisés au bénéfice de l'éducation anglaise, et à partir de 1844, la connaissance de cette langue devint obligatoire pour les candidats à la fonction publique. Les résultats de ces innovations furent mauvais et bons. La nouvelle éducation eut peu d'attrait pour le peuple indien chez qui le sentiment religieux est plus fort que n'importe quel autre et qui, en outre, ne put en profiter, faute de moyens. Petit à petit le nombre des enfants recevant une instruction rudimentaire diminua, si bien qu'actuellement le problème de l'analphabétisme est parmi ceux qui préoccupent le plus le gouvernement de l'Inde libre ; enfin, le fait d'imposer une langue étrangère, compliqua considérablement l'éducation des enfants. D'autre part, il est certain que l'ancien système ne convenait plus à notre époque, et malgré ses défauts, dont le principal est l'importance exagérée donnée aux examens, l'éducation introduite par les étrangers contribua beaucoup à l'évolution et à la modernisation du pays, car elle permit aux Indiens d'avoir une langue commune et de prendre contact avec la civilisation occidentale. On a souvent dit, avec raison, que le nationalisme indien est la création des Britanniques.

Avec un étonnant sang-froid, ceux-ci fondèrent les trois grandes universités de Calcutta, de Bombay et de Madras en 1857, alors même que la Mutinerie des cipayes mettait en danger leur pouvoir aux Indes. Depuis, les universités n'ont cessé d'attirer les jeunes gens dont les familles n'hésitent pas à faire de gros sacrifices afin de les aider à acquérir une éducation supérieure. En 1941-1942, il y avait dix-huit universités dans l'Inde anglaise et trois dans les états princiers. Les ordres religieux catholiques ont quelques milliers d'écoles primaires, quelques centaines d'écoles secondaires et supérieures et plus de trente collèges universitaires disséminés dans le pays entier. Les missions protestantes à qui les Indiens sont redevables des premières écoles donnant une éducation occidentale, sont également fort actives. Toute ouverture de nouvelles institutions est

grandement facilitée par l'enthousiasme avec lequel les accueillent les jeunes Indiens, intensément désireux de s'instruire et, ce qui est plus important, le pourcentage de personnes sachant lire et écrire l'anglais ou une langue indienne, a augmenté de 12 % depuis le début du siècle (5 % en 1901, 14 % en 1940, 17 % en 1950). L'enseignement n'est pas obligatoire, même aujourd'hui, dans la plupart des états de l'Union Indienne, mais depuis une dizaine d'années, les écoles continuent à augmenter aussi bien dans les villes que dans les campagnes. Les écoles primaires sont à peine contrôlées par l'Etat et, exception faite des institutions privées, sont, le plus souvent, administrées par un comité local ou municipal manquant presque toujours de crédits. Les enfants vont en classe de cinq à douze ans, et ceux voulant faire des études supérieures, passent, vers quinze ans, un examen qui leur ouvre les portes des collèges universitaires. Suivant les méthodes préconisées par Gandhi, certains gouvernements provinciaux attachent une grande importance au travail manuel.

La connaissance de l'anglais facilite énormément les rapports de l'Inde libre avec l'étranger. Gandhi estimait que parler, écrire et penser dans une langue étrangère était une preuve de servitude morale et intellectuelle mais d'autres personnes laissant de côté toutes considérations sentimentales, auraient voulu garder l'anglais comme seul moyen d'instruction. L'opinion publique était cependant contre eux, et après de nombreux débats, aussi longs que mouvementés, l'Assemblée constituante a choisi l'hindi avec l'écriture « devanagari » (sanskrite) et les chiffres arabes, comme langue nationale. L'anglais qui continuera, pendant quinze ans à être également langue nationale, sera remplacé peu à peu par le hindi dans l'enseignement secondaire, mais l'instruction primaire sera donnée dans la langue maternelle régionale des élèves. On prévoit durant quelque temps de grandes difficultés, résultant de l'absence presque complète de livres scolaires en langues indiennes.

En janvier 1950, le ministre de l'Instruction annonça que le programme d'éducation découlant de la Constitution de la République et nécessitant le recrutement de deux millions de professeurs serait considérablement retardé, faute de crédits, et que le projet d'instruction gratuite et obligatoire, soumis au gouvernement en 1943 par Sir John Sargent, avait été abandonné pour la même raison. En effet, la pénurie de fonds est le plus grand souci de ceux qui s'occupent de l'éducation. Un maître d'école primaire gagne moins qu'un domestique de bonne maison, et, si les professeurs des écoles secondaires et supérieures ainsi que ceux des collèges universitaires sont moins à plaindre, leur situation n'est guère

brillante. Les auteurs en connaissent qui, ayant travaillé toute leur vie dans une bonne école, n'auraient jamais pu vivre décemment s'ils n'avaient augmenté leur maigre salaire en se surmenant à donner des leçons particulières. Cette politique à courte vue produit un corps enseignant qui, malgré son dévouement, n'est pas toujours à même de former les enfants ; de plus, les études n'étant souvent considérées qu'en fonction des emplois lucratifs qu'elles procurent, beaucoup de gens ayant reçu une éducation secondaire ou supérieure sont dépourvus de toute véritable culture. Les Anglais, en introduisant l'enseignement dans l'Inde, ayant eu pour but de fournir à très bas prix des employés subalternes — jusqu'à la dernière guerre la plupart des postes de direction étaient occupés par des Britanniques — peuvent être considérés comme grandement responsables de cet état de choses. Personne ne conteste ni la sincérité des dirigeants actuels, ni leur désir de donner une éducation convenable aux millions d'Indiens qui seront désormais électeurs, mais les problèmes politiques et la situation internationale exigeant de très grosses dépenses militaires, le développement de tous les services essentiels à l'avancement matériel et moral de la population, se trouve, malheureusement, très retardé.

CHAPITRE XXII

LA FEMME INDIENNE

L'Epoque Védique. — Les renseignements que nous avons sur l'antique société védique semblent prouver que la femme indienne jouissait d'une très grande liberté. Les écrits traitant des sacrifices parlent toujours d'un homme et de sa femme, jamais de ses femmes, d'où la théorie que les Aryens étaient monogames. Par contre, les auteurs des textes moins anciens soutiennent que l'homme était libre de se marier plusieurs fois, mais que seule sa première femme pouvait prendre part aux cérémonies religieuses. Ils disent encore que les dieux, les rishis et les princes ne se contentaient pas d'une seule femme, et un passage du Rig Véda compare l'aube et la nuit aux deux épouses d'un homme. Quelle conclusion tirer de ces diverses informations ? La monogamie était probablement générale dans le peuple et lorsque, plus tard, la polygamie s'établit, la première femme garda toujours une position supérieure à celle des autres. Avec l'arrivée de musulmans, la polygamie devint générale.

L'histoire de Draupadi dans le Mahabharata est le seul exemple de polyandrie que nous ayons. De Milloué a soutenu que « les cinq fils de Pandou sont des émanations d'un seul Dieu, l'Etre existant par lui-même, et par conséquent ils ne font en réalité qu'un seul et même être » (1).

Les Aryennes de cette époque chantaient, dansaient et sortaient avec les hommes. Leur vie intellectuelle était souvent intense, et l'on prétend que quelques hymnes du Rig Véda, ont été écrits par des femmes. Si elles étaient amoureuses, elles avaient le droit de s'exprimer en des vers inscrits sur des feuilles. La cérémonie du mariage, qui avait lieu devant un autel en plein air et à laquelle assistaient tous les membres du clan, était d'une extrême simplicité. Les prières terminées, l'officiant offrait à la nouvelle mariée le feu qu'elle devait entretenir, puis bénissait le couple qui se tenait par la main. « Je prends ta main comme gage de notre bonheur », disait alors le nouveau marié à sa femme. « Je veux que tu vieillisses avec moi. Les dieux te donnent à moi, pour que nous régnions ensemble sur notre foyer. Que le Seigneur de la création nous accorde de nombreux enfants. Qu'Aryman nous donne une longue vie. Entre chez toi sous des signes propices. Que les humains et les animaux soient heureux chez nous... Viens, toi si belle, tant désirée, dont le cœur est tendre et le regard charmant, toi, qui est bonne pour ton époux, douce aux animaux, toi destinée à enfanter des héros ». Arrivée chez son mari, elle était accueillie par ces mots : « Sois heureuse ici par ton argent et tes enfants. Occupe-toi bien de ce foyer. Que les hommes et les bêtes s'y multiplient et prospèrent. N'ayant pas le mauvais œil, sans manquer d'amour conjugal, apporte la chance même aux quadrupèdes, toi, dont l'esprit est doux et le visage beau. Donne naissance aux héros, honore les dieux, sois la dispensatrice de bonheur. Vis avec ton époux ; puis ayant pris de l'âge, règne sur ton foyer. Reste ici, ne t'en va jamais. Réjouis-toi dans ta vieillesse d'avoir tes fils et tes petits-fils. Sois heureuse dans ta maison ».

Les veuves pouvaient se remarier. Arjuna en épousa une, et leur fils Irvan fut considéré comme leur enfant légitime. Dans certaines conditions une veuve était autorisée à avoir des enfants sans avoir un mari. On a tout lieu de croire que l'immolation des veuves était alors complètement inconnue, car on trouve ce passage dans le Rig Véda : « Lève-toi, femme. Tu es couchée à côté d'un homme sans

(1) Quelques peuplades aborigènes et certaines communautés pratiquent encore la polyandrie. Mais c'est une coutume très rare et absolument contraire à l'esprit même de l'hindouisme.

vie. Retourne au monde des vivants, et sois la femme de celui qui te tient par la main et qui veut t'épouser ».

Malheureusement pour les femmes, cette liberté s'accompagnait de licence. Le jeu et la boisson ruinaient bien des familles. Dans le Rig Véda on entend parler d'un rishi qui, avant de commencer un voyage, fait des prières non seulement pour sa santé mais pour rencontrer de jolies filles en route, et le passage suivant nous donne une idée de la façon dont les femmes comme les hommes aimaient s'amuser. « Enflammé par les nombreuses libations de liqueur de Kadamba, le majestueux Balarama dansa joyeusement avec son épouse, la fille de Révata, en battant des mains régulièrement et doucement au grand plaisir des jeunes filles présentes. Le sage et noble Krishna augmenta la joie de Balarama, en se mettant lui-même à danser avec sa propre femme Satyabhama. Le puissant héros Partha, venu avec grand plaisir à ce banquet au bord de la mer se joignant à Krishna, se mit également à danser avec la belle et mince Subadhra, sa femme. Suivant la volonté de Krishna, les bateaux se remplirent des danseurs les plus joyeux et les plus célèbres de la race Bhaïma et, grâce à la gloire des héros, si proche de celle des dieux et à l'ardeur des danseurs de la race de Yadu, toute la création sourit et tous les péchés des princes furent remis ».

Après l'Epoque Védique. — La réaction presque imperceptible qui commença vers la fin de la période védique était liée à un grand mouvement intellectuel, car la philosophie védantique et l'enseignement de Gautama datent à peu près de cette époque. Le jeu, le chant, la danse furent regardés avec sévérité, et les disciples du Bouddha en renonçant complètement aux boissons, à la viande et aux plaisirs sensuels, contribuèrent puissamment à cette vague de puritanisme qui, petit à petit, priva les femmes de leur liberté. Les considérant comme le plus grand obstacle dans le chemin du salut, Gautama Cakyamouni défendit à ses adhérents de les regarder ou de leur parler, sauf pour leur demander l'aumône. Longtemps il refusa d'instituer l'ordre des nonnes et quand il finit par céder aux prières de sa femme, de sa tante et d'Ananda, son disciple préféré, il leur imposa des règles exceptionnellement strictes. De plus, il était persuadé qu'une femme ne pouvait atteindre le Nirvana ; tout au plus pouvait-elle devenir homme dans sa prochaine incarnation. Plus sévère que Gautama était le brahmane Manou : « Enfant, une femme doit dépendre de son père, dans sa jeunesse de son mari, après la mort de celui-ci, de ses fils. Elle ne doit jamais être indépendante ». D'après ce grand moraliste, un homme est libre de répudier sa femme pour différentes raisons, mais la femme doit vénérer comme un dieu le pire des maris, même

s'il la vend ou l'abandonne. Sept siècles plus tard, un autre légiste, Médhatithi, protesta énergiquement mais sans succès contre cette injustice. D'après lui une femme est donnée par Dieu, donc elle n'est pas la possession de son mari qui n'a pas le droit de la répudier fût-il prince. Si un homme séduit une jeune fille, il est obligé de l'épouser qu'il le veuille ou non, mais si la fille ne veut pas de lui, elle est libre d'en épouser un autre. Pour rendre justice à Manou, il faut citer d'autres passages de ses écrits : « Les femmes doivent être honorées par les pères, par les frères, les époux et les beaux-frères qui cherchent leur propre bonheur. Quand elles sont honorées les dieux sont contents, dans le cas contraire, les familles ne tardent pas à disparaître ; celles où elles jouissent du bonheur prospèrent toujours ». Manou fit une longue liste des qualités indispensables à une femme vertueuse ; les écrivains populaires s'étendaient plutôt avec complaisance sur les défauts : vanité, orgueil, infidélité, mauvais caractère qui sont, d'après eux, le propre de la nature féminine. La femme n'était vraiment respectée que dans son rôle de mère. Rama ne cessa pas de vénérer sa belle-mère Kekiya, quoiqu'elle fût la cause de tous ses malheurs.

Héritage, Viol, Mariage, Mariage d'Enfants. — Les femmes pouvaient hériter de leurs mères mais pas de leurs pères sauf dans des circonstances spéciales. Au IX^e siècle, Medhatithi voulut que les filles non mariées eussent droit à une part de l'héritage. Le séducteur d'une brahmane, d'une ksatriya ou d'une vaiçiya était puni de mort, celui d'une çoudra de mutilation ou de forte amende ; si le coupable était un brahmane il était exilé à perpétuité. Au VIII^e siècle, le viol des femmes par les envahisseurs arabes, choquait profondément les hindous, qui attachèrent une très grande importance à la chasteté féminine. Une femme enlevée par les « mleccas » retrouvait son honneur en s'abstenant de nourriture et de rapports sexuels pendant trois nuits. Si elle était enceinte d'un « mlecca » certaines cérémonies suffisaient pour la purifier ; et quelques semaines après son accouchement, personne ne parlait plus de l'incident. Mais pour éviter toute confusion elle n'était pas libre de garder son enfant. Parmi les nombreux prisonniers faits par les hindous dans une bataille que perdirent les musulmans, on compta bien des femmes turques, afghanes et mogoles. Les vierges furent immédiatement données en mariage ; les autres furent purgées, puis mariées à des hommes de leur rang.

La loi brahmanique reconnaissait huit formes ou modes de mariage. Dans les quatre premiers (le mode de Brahma, des Dieux, des Saints et celui du Seigneur de la création), pleinement approuvées par Manou, la jeune fille était donnée par son père à l'homme

destiné à devenir son époux ; dans le cinquième (le mode des mauvais esprits), basé sur l'amour mutuel et toléré par Manou, l'homme offrait des présents aux parents de la jeune fille ; le sixième (le mode des musiciens célestes) né du désir, n'avait pour but que de le satisfaire ; le septième qui suivait « le rapt avec effraction du domicile, blessures ou meurtres des parents », était connu comme le mode des Démon ; le huitième, mode des Vampires, le plus bas de tous, avait lieu quand un homme prenait une folle, une fille ivre morte ou endormie. Chacun de ces modes constituait un mariage légal, mais on croyait que les enfants nés dans les quatre premiers devenaient riches et célèbres, vivaient jusqu'à cent ans estimés de tous, tandis que ceux nés des quatre derniers modes étaient des menteurs, des monstres, ennemis du Vêda et de la Loi sacrée. Les mariages entre castes différentes n'étaient pas inconnus alors. Une ksatriya épousant un brahmane tenait une flèche dans sa main pour montrer qu'elle l'égalait presque ; une vaiçiya épousant un brahmane tenait un fouet pour indiquer qu'il était son maître ; mais une çôûdra ayant la chance d'être acceptée par un brahmane touchait humblement le bord de sa robe comme preuve de sa complète soumission au « Seigneur de la Création ».

Le mariage des filles non pubères qui semble ne pas avoir été général chez les contemporains de Manou, était devenu chose courante quand Yajnavalkya rédigea son code. Parasara, écrivant plus tard, dit : « La mère, le père et le frère aîné d'une fille sont damnés s'ils ne l'ont pas donnée en mariage avant sa nubilité. Le brahmane qui consacre un tel mariage, même en l'ignorant, est le mari d'une çôûdra. Personne ne doit lui parler ou manger avec lui ». Chose beaucoup plus grave, les coupables des deux familles risquaient de renaître « vers dans les ordures ». Menace terrible, qui ne manqua pas de donner les résultats voulus. Malgré les efforts des réformateurs, malgré le « Sarda Act » par lequel une fille ne peut être mariée si elle a moins de quinze ans, il y a dans l'Inde d'aujourd'hui à peu près vingt-cinq millions de femmes mariées qui n'ont que quatorze ans ou moins (1).

Les Veuves. — Nous avons vu que les veuves se remariaient facilement chez les Aryens védiques, mais on ne sait pas exactement à quel moment elles ont perdu le droit de refaire leur vie. Certains passages dans les écrits brahmaniques tendent à prouver que ces mariages n'étaient pas inconnus ; même Manou, gardien de la chasteté féminine permet à une veuve vierge de se remarier. « Elle est digne », dit-il « d'une cérémonie nuptiale avec un deuxième mari ». Par contre, de Milloué écrit : « la veuve vit dans

(1) The Position of Women, par Lakshmi MENON.

la retraite avec ses fils ; si elle n'en a pas, dans la famille de son mari, ou bien rentre dans sa propre famille ; mais en tout cas il lui est interdit de convoler en secondes noces, quel que soit son âge et même si le mariage n'a pas été consommé ». Il est probable que jusqu'au VIII^e siècle, les veuves se remariaient quelquefois. Parasara allait jusqu'à autoriser le mariage d'une femme dont le mari avait disparu, était mort, impuissant, excommunié ou devenu ascète. Le veuvage obligatoire, imposé à partir du XI^e siècle, continua à l'être pendant toute la période de la domination musulmane, et à la fin du siècle dernier les veuves constituaient à peu près 19 % de la population féminine. Le traitement de ces malheureuses variait d'une province à l'autre. Sir Ramaswamy Mudaliar de Madras, déclare que « d'après son expérience, la veuve hindoue est généralement traitée avec beaucoup de considération, son malheur éveillant la sympathie de ses amis », et voici ce que nous dit le Révérend Lal Behari Dey, autre personnage connu de cette époque : « Les vieilles veuves des familles bengalies sont très souvent les guides et les conseillers de ceux qui s'appellent les seigneurs de la création... On exagère trop les privations qui leur sont imposées. La plus cruelle vient de ce que l'objet de leur affection a disparu ; les autres, auxquelles les écrivains étrangers attachent une si grande importance, ne valent même pas la peine qu'on en parle. Sans doute ne peuvent-elles manger plus d'une fois en vingt-quatre heures, mais il ne faut pas oublier que la nourriture d'une veuve est plus substantielle que celle d'une femme mariée, et que beaucoup de cipayes de l'armée du Bengale, comme les paysans forts et solides des Provinces de la Frontière Nord-Ouest ne font qu'un repas par jour ». S'adressant aux membres de la « Conférence des Réformes Sociales » (1892), K. Govindnath de Bombay montra l'autre côté de la médaille : « Le barbier la rase. Elle pleure, elle crie, mais tout est en vain. Couverte de honte, elle n'osera pas quitter la maison pendant plus d'un an. On la considère comme la plus malheureuse des malheureux ayant déplu à Dieu. Croyant qu'elle porte malchance, vous vous arrêtez pendant quelques instants pour vous débarrasser de la malédiction, si par hasard vous la voyez en sortant de chez vous. La seule ambition qui lui soit permise est d'aller à Banaras pour mourir, dans les eaux saintes du Gange. Je crois que la sâti, si rigoureusement supprimé par Lord William Bentinck, était chose agréable comparée à la vie qu'elle est forcée de mener ».

Imbu du libéralisme anglais du XIX^e siècle, le Pandit Iswara Chandra Vidyasagara, grand réformateur hindou, prit à cœur la cause de ces malheureuses. En 1855, il publia en bengali une œuvre très importante où il cherchait à prouver que le remariage des

veuves était autorisé par Parasara, et l'année suivante il eut la satisfaction de voir instituer par le gouvernement britannique, la loi abolissant le veuvage obligatoire. Le mariage de son fils avec une veuve, et les grosses difficultés pécuniaires résultant des dépenses qu'il entreprit pour permettre à de jeunes veuves de recommencer leur vie, sont des preuves indiscutables de sa profonde sincérité. Vidyasagara est un homme dont les hindous d'idées progressistes sont fiers avec juste raison ; personne ne conteste sa grande valeur morale et l'importance de ses services, mais son point de vue reste encore très discuté. Gandhi, ayant demandé aux étudiants de Madras de n'épouser que des veuves, fut sévèrement réprimandé par le directeur d'une école du Bengale qui soutint qu'en se remariant, la veuve perdait l'occasion d'obtenir le salut dans sa vie actuelle. Après avoir chanté les éloges de Sita, de Savitri, de Damayanti et d'autres héroïnes célèbres pour leur amour conjugal, cet homme scandalisé déclara : « Votre théorie va démolir la conception hindoue de la transmigration et de la réincarnation. Elle aura comme résultat d'abaisser notre société au niveau des autres » (1). Dans le Mysore, le remariage des veuves n'est strictement interdit que dans quelques castes, mais il est toujours considéré comme indésirable. Dans les castes où la veuve est autorisée à prendre un deuxième mari, la cérémonie a lieu après le coucher du soleil et à l'époque de la lune descendante. Seules les veuves et les femmes remariées peuvent y assister. La nouvelle épouse ne peut voir une femme dont le mari est en vie qu'après trois jours, ni participer au mariage d'une jeune fille (2). Nous terminerons cette courte étude sur les veuves en signalant qu'il y a aux Indes environ deux millions de veuves de dix à quinze ans et à peu près mille cinq cents n'ayant qu'un an ou moins. Si ces chiffres étonnent les Européens, ils n'en sont pas moins la preuve d'une amélioration indiscutable sur ceux des statistiques d'il y a cinquante ans.

La Sâti. — Les origines de cette coutume restent obscures. L. de Milloué signale l'histoire de Madri (3), deuxième femme du roi Pandou, qui se sacrifia volontairement sur le bûcher de son mari ; mais d'après P. N. Bose, le premier exemple authentique de « sâti » se trouve dans les écrits d'Aristobule qui entendit parler de cette « étrange coutume locale » dans la région de Taxila. Manou et Yajnavalkya ne la recommandent pas, comme le font plus tard les légistes orthodoxes : Arti, Vishnu (4), Harita. Mais si Manou ne

(1) Il importe de dire que Gandhi estimait que les hommes ont des devoirs similaires à ceux des femmes.

(2) Marriage and Family in Mysore, par M.N. SRINAVAS.

(3) Dans le Mahabharata.

(4) La femme qui ne veut pas s'immoler renaîtra toujours une femme.

demande pas à une veuve de se sacrifier, les règles qu'il cherche à lui imposer sont si dures et injustes (1), qu'elles contribuèrent beaucoup à établir, puis à glorifier cette affreuse institution. Son code fut rédigé vers le 11^e siècle de notre ère, et à la fin du VI^e, la « sâti » devint générale (2). Médhatithi le dénonça vigoureusement mais en vain. Les efforts d'Akbar et de quelques princes hindous qui essayèrent de l'interdire ne donnèrent aucun résultat, et il ne disparut que longtemps après l'établissement du pouvoir européen. Alfonso de Albuquerque abolit la sâti dans les territoires portugais de l'Inde, et après bien des délais qui coûtèrent la vie à sept mille veuves, le gouvernement de Lord Bentinck, fortement appuyé par des réformateurs hindous dont le Raja Ram Mohan Roy est le plus célèbre, promulgua le 14 décembre 1829, la loi qui faisait de la « sâti » un crime. Des mesures semblables furent introduites à Madras et à Bombay. Malgré cette interdiction officielle, l'immolation des veuves persista pendant longtemps, mais le premier pas et le plus important était fait.

Le Purdah (3). — Un passage du code de Manou prescrivant au mari d'autoriser sa femme à manger avec ses amis intimes, porte à penser que le purdah n'existait pas à cette époque. De Milloué pense que le « zanana » (harem) n'était pas inconnu dans l'Inde antique, les Aryens ayant adopté des races sémitiques la coutume de réserver aux femmes une partie de la maison. Mais il est certain que cette réclusion n'était pas obligatoire. Au théâtre, pendant les premières années de l'ère chrétienne, les rôles féminins furent joués par des actrices dont on applaudissait souvent le talent. Dans le « Kathasaritasagara », ouvrage du XI^e siècle, une jeune mariée demande à son époux d'ouvrir à ses amis les portes de leurs appartements privés, « car les femmes sont protégées par leurs principes, et toutes précautions sont inutiles si elles ne tiennent pas à leur honneur ». Dans une autre œuvre, on voit l'héroïne Mrichhakati, parlant librement avec les amis de son mari. Le purdah tel qu'il existe aujourd'hui, date de la période musulmane, les hindous s'étant alors trouvés dans l'obligation de protéger leurs femmes contre les conquérants. Au sud, où la pénétration musulmane se fit moins sentir, les femmes restèrent beaucoup plus libres. Même dans

(1) Elle doit émacier son corps, vivre volontairement de fleurs, de racines et de fruits, et ne même pas prononcer le nom d'un autre homme après la mort de son seigneur.

(2) Il faut noter ce qu'a dit le mahométan, Albénuri, au onzième siècle : « Si un homme meurt, sa femme ne peut pas se remarier, elle n'est libre que de choisir entre deux choses : s'immoler avec son mari, ou rester veuve jusqu'à la fin de sa vie.

(3) Purdah veut dire rideau, et par extension désigne la coutume de réserver des appartements aux femmes et de ne les laisser sortir que voilées.

les régions devenues partie de l'empire islamique, la réclusion obligatoire n'aurait pas duré si les hindous n'avaient été eux-mêmes persuadés que la complète liberté féminine était indésirable.

On ne saurait exagérer le tort fait par le purdah, non seulement aux femmes mais à toute la nation. Confinées dans leurs appartements, c'est à peine si elles peuvent s'occuper de leur maison ; n'ayant aucun intérêt dans le monde extérieur, elles finissent souvent par attacher une importance disproportionnée aux questions sexuelles ; les enfants, surtout les garçons, sont généralement très gâtés. Privées d'éducation, d'air, de lumière, la plupart de ces femmes mènent une existence que seule l'ignorance de toute autre vie leur permet de supporter. D'après Lakshmi Menon, à peu près quarante millions d'Indiennes observent le purdah ; parmi elles 44,6 des musulmanes et 18,81 des hindoues entre l'âge de dix et quatorze ans sont atteints de tuberculose. Le sort d'une jeune mariée dans le « zanana » d'une « joint family » est bien peu enviable si sa belle-mère est acariâtre. Elle se lève la première et se couche la dernière, même quand elle est fatiguée ou souffrante. Pendant la journée elle ne voit jamais son mari, et doit obéir aux ordres donnés par toutes les femmes plus âgées qu'elle et surtout par sa belle-mère. Elle ne peut prendre sa revanche qu'au moment où ses fils étant mariés, elle a enfin la possibilité de tyranniser ses brus. On comprend donc qu'à part toute question religieuse une Indienne désire si ardemment avoir des fils.

Le Matriarcat. — Les femmes de la caste des Nairs sur la côte Malabar sont parmi les plus heureuses de l'Inde. Le divorce, qui n'est pas défendu, est cependant très rare. Le nom et les biens familiaux sont hérités de la femme. N'ayant jamais connu la servitude, ces femmes ont une allure et une confiance en elles-mêmes qui font l'admiration de tous, mais qui déplurent aux premiers Portugais et Hollandais venus dans ce pays.

Les Dévadasis (1). — Par un étrange paradoxe, c'est dans l'extrême sud de l'Inde, où les femmes sont les plus indépendantes et traitées avec beaucoup d'égards, que s'est perpétuée la prostitution religieuse. Suivant la légende, les dévadasis descendent des asparas, courtisanes et danseuses du ciel d'Indra. Il est fort probable que cette institution fut au début purement religieuse et que ces prêtresses entrées vierges au temple, le restaient ; elles prenaient une part active aux cérémonies du culte. De ce sacerdoce que seules des femmes absolument pures de corps et d'esprit pouvaient exercer, il ne reste actuellement que quelques usages : l'un veut que les dévadasis jeûnent et soient chastes pendant la

(1) Les servantes des dieux.

semaine précédant certaines fêtes religieuses ; un autre, suivi seulement dans quelques temples, exige qu'il ne soit pas fait de « pouja » (1) tant que le cadavre d'une dévadasi du temple, décédée dans les dépendances du sanctuaire, n'a pas été enlevé, car l'idole, son époux, se trouve polluée par cette mort. Cette catégorie de danseuses est en voie de disparaître. Le premier projet de loi en ce sens date de 1927, et eut pour but d'abolir le recrutement des petites filles vouées aux idoles ; depuis, plusieurs états indiens ont supprimé ou ont décidé de faire disparaître peu à peu cette coutume.

C'est aux temples de l'Inde du Sud que la prostitution sacrée, quoique condamnée par les Shastras, doit d'être restée longtemps florissante. Durant des siècles et jusqu'au début du XX^e siècle, les dévadasis jouissaient d'une position sociale enviable. Certaines réalisèrent de grosses fortunes dont elles employaient généralement une bonne part au bien public, en faisant construire des ponts, des puits et surtout des travaux d'irrigation. On dit que les premières dévadasis furent des filles illégitimes de parents de castes différentes. Il arrivait autrefois que des fillettes fussent achetées par des temples ; actuellement des bayadères se recrutent surtout, soit à la suite d'un vœu fait par leurs parents pour obtenir des dieux quelque grande faveur ou le pardon d'une faute grave, soit dans une certaine caste de tisserands ayant gardé l'usage de consacrer l'une de leurs enfants aux idoles, soit encore et surtout chez les dévadasis dont les filles sont irrémédiablement destinées à la même profession que leurs mères. Les fils ne sont pas contraints de rester dans leur caste, mais le font le plus souvent, et deviennent musiciens des temples, professeurs de musique ou de danse. Actuellement, la caste des dévadasis a son « panchayat », ses règles, ses coutumes, ses habitudes professionnelles et son code de politesse ; dans ses lois d'héritage il n'est pas fait de différence entre filles et garçons. Il y a sept classes de dévadasis, depuis les femmes qui se consacrent aux temples par dévotion ou pour attirer la bénédiction divine sur leur famille, aux danseuses et chanteuses rétribuées par le temple ; les usages de cette caste et de ses sous-castes varient d'une région à l'autre, mais deux traits sont communs à toutes : elles ne peuvent se refuser aux brahmanes du sanctuaire, et leur principal moyen d'existence est la prostitution.

Pour être admise dans un temple, une dévadasi doit être indiscutablement vierge, n'avoir pas plus de huit ans, et être présentée par la danseuse la plus ancienne. Après diverses cérémonies, elle est mariée à une épée ou à un arbre puis menée en procession telle

(1) Cérémonie religieuse.

une nouvelle épousee. Le professeur, chargé de lui apprendre tous les secrets de son art, fait sévèrement son éducation dans le chant et la danse. Ceci dure aussi longtemps qu'il est nécessaire avant qu'elle soit autorisée à se produire en public, car le plus souvent les dévadasis sont des femmes accomplies, sachant lire et chanter, aussi bien que danser. Leurs devoirs religieux étaient et sont encore nombreux. Elles doivent tenir compagnie aux idoles, les éventer et les distraire par leurs chants et leurs danses. Celles-ci précèdent encore les processions qui se font avec grand appareil et en de rares occasions avec un char où se trouve le double des idoles du temple — une statue ne quitte jamais le sanctuaire qui lui est consacré. Les dévadasis s'acquittent encore du rôle de servante, car les idoles sont considérées comme des êtres vivants et les prêtres, avec des cérémonies accompagnées de chants liturgiques, les baignent, habillent, déshabillent, nourrissent, réveillent.

Aussitôt qu'une danseuse a atteint la puberté, elle est vendue aux enchères, et le dernier enchérisseur, généralement un riche vieillard, achète fort cher le droit de posséder cette vierge qui, durant quelque temps, devient sa propriété avant de retourner au temple. Les dévadasis, généralement très couvertes de vêtements, sont souvent comparées à des arbres de chair chargés de fruits d'or cachés. En effet, un savant instructeur leur enseigne qu'une femme éteint le désir plus qu'elle ne l'éveille en divulguant trop tôt les secrets de son corps, et surtout qu'il est plus aisé de capter l'imagination par la danse et le chant que par les yeux. Primitivement elles étaient censées, étant mariées à un dieu, pouvoir avoir des enfants sans perdre leur virginité ; plus tard l'on admit que les servantes des divinités pouvaient avoir des enfants avec les hommes.

Les dévadasis vivent aux alentours des temples, et sont à la disposition des brahmanes et des visiteurs sans être pour cela en aucune façon honnies ou réprouvées. Toutefois, elles ne s'abandonnent jamais à un paria. La plupart des hindous n'accepteraient pas qu'elles s'assoient ou mangent près de leurs femmes légitimes, mais par contre des hommes n'ayant jamais recours à leurs services, les honorent et les comblent de présents. Elles sont libres d'avoir des liaisons passagères, mais l'idée d'union charnelle sans créer la vie est si inconcevable pour la plupart des Indiens, que leurs enfants, presque toujours de père inconnu, sont considérés comme légitimes. Passant pour porter bonheur et non sujettes au veuvage, (le plus grand mais « juste » malheur pouvant arriver aux femmes hindoues) elles sont conviées à animer les fêtes de leurs chants et de leurs danses ; comme elles empêchent l'action du mauvais œil, on les fait

marcher en tête du cortège conduisant une jeune mariée à la maison de son époux.

Leur Art. — Dans la plupart des temples, l'art du chant et de la danse est en décadence, cependant c'est grâce à ces femmes que bien des pas et des airs se sont conservés, car la musique indienne, ne s'écrivant pas, se transmet uniquement par tradition orale. Ces chants et ces danses restent hermétiques à tous les Européens qui refusent de s'y laisser noyer, mais procurent une évasion complète à qui s'y abandonne. Il est nécessaire mais suffisant de regarder et d'écouter jusqu'à ce que la monotonie et le rythme des gestes et des sons vous fassent perdre le contact avec le monde extérieur. On ne sent plus, on ne pense plus qu'à ce qui, peu à peu par les yeux et les oreilles vous imprègne ; envahis d'une faible et sinueuse ivresse, bercés de monotonie, les muscles se détendant, l'esprit se délasse, alors qu'un grand calme empreint de sérénité s'empare de vous. Pour l'initié, capable de suivre les moindres modulations de la voix, des yeux et des instruments, et de comprendre toutes les idées exprimées par les « mudras » (gestes de la main) et les postures du corps, ces plaisirs passifs se changent en de subtils délices de l'esprit et des sens.

La Femme Aborigène. — On trouve une curieuse coutume chez les Marias, tribu aborigène de l'Inde centrale. Le frère cadet peut flirter et plaisanter autant qu'il veut avec la femme de son aîné et, si celui-ci meurt, la veuve ne peut pas éconduire son beau-frère sans le dédommager s'il le demande. Par contre le frère aîné ne doit même pas regarder la femme du cadet ; cette interdiction est l'une des règles les plus importantes de la société maria, et elle crée une situation étrange : « Le jeune frère », dit Elwin, « trouve sa belle-sœur charmante puisqu'il peut la voir facilement et prendre des libertés avec elle sans avoir la conscience troublée. Pour le frère aîné, l'interdiction si sévèrement imposée, rend la jeune femme deux fois plus attrayante » (1). Etant donné que les frères vivent très souvent ensemble, on pouvait s'attendre à des drames conjugaux ; s'ils ne se produisent que rarement, c'est parce que l'on accorde aux femmes maria une position que leurs sœurs plus « civilisées » auraient raison d'envier. Dans cette tribu où le mariage d'enfants est presque inconnu, la jeune fille jouit en effet d'une grande liberté avant son mariage, généralement arrangé par ses parents et consacré par les rites très simples. Pour les fiançailles, le père du jeune homme se rend avec des cadeaux à la maison de sa future bru, et dit : « Nous avons ouï dire qu'il y a une fleur dans votre jardin. Nous sommes venus la cueillir pour la mettre

(1) « Maria Murder and Suicide », par VERRIER Elwin.

dans nos cheveux ». Les détails de la cérémonie nuptiale varient d'une région à l'autre mais partout où les aborigènes n'ont pas été trop influencés par le monde extérieur, musique, danse et festins y figurent largement. Pour vaincre la timidité des jeunes mariés, on les enferme tous deux ensemble. Si un homme n'est pas à même d'acheter des présents pour sa fiancée, il peut, tel Jacob, travailler pour elle dans la maison de son père. La jeune fille est quelquefois enlevée par son amoureux, ou bien il arrive qu'en s'imposant à celui qui lui plaît, elle le mette dans l'obligation de l'épouser. On attache une très grande importance à la fidélité conjugale qui est beaucoup plus qu'une question personnelle entre mari et femme. L'adultère peut avoir des conséquences graves pour toute la communauté : par exemple, un ancêtre ou la divinité locale en se fâchant pourrait détruire tout le bétail du clan. Inutile pour les coupables de nier leur péché. Tout le monde sait ce qui s'est passé en examinant la langue et la bouche d'un animal.

Quelques Indiennes Célèbres. — L'arrogance et l'égoïsme masculins n'ont jamais pu étouffer l'ambition d'une femme exceptionnellement belle et douée, telle l'incomparable Persane, l'impératrice Nur Jahan. Elle épousa Jahan Gir, fils du grand Akbar en 1611 quand elle avait trente-quatre ans, ce qui était à cette époque la vieillesse pour la plupart des femmes, et se montra capable de garder son ascendant sur son mari jusqu'à la mort de celui-ci en 1627. La grande aventure que fut sa vie, commença dès sa naissance dans le désert de Kandahar. Ses parents, alors ruinés, étaient en route pour les Indes où son père espérait trouver une situation à la cour du Grand Mogol. Quand leur fille fut au sommet de la gloire, la légende naquit qu'abandonnée, faute de nourriture, elle n'avait dû son salut qu'au riche chef de la caravane qui la mena à sa mère. Bien compréhensible est la passion que cette femme intelligente, dont l'ambition, le courage et l'énergie étaient sans limite, éveilla dans le cœur de son faible mari, qui ne se lassa jamais de sa beauté, de ses goûts artistiques et de ses dons littéraires, et lui abandonna presque entièrement la conduite de l'empire.

L'histoire hindoue nous offre également de nombreux exemples de femmes célèbres. Pour n'en citer que quelques-unes, la rani Chandbibi se battit héroïquement contre Akbar, la rani de Jhansi fut tout aussi courageuse lors de la mutinerie contre les Anglais. Les admirateurs du grand Shivaji n'oublient pas ce que ce chef mahratte devait à sa mère, et les Radjpoutes se souviennent toujours des femmes de leur race qui préféraient se brûler vivantes, plutôt que de tomber entre les mains des musulmans.

Anglaise de naissance et éducatrice d'idées très radicales, Marga-

ret Noble, disciple ardent du Swami Vivekananda, est bien connue aux Indes sous le nom de Sister Nivédita. Comme tous les convertis, elle était plus royaliste que le roi. Pour elle tout ce qui était indien était excellent, et dans son enthousiasme de néophyte, elle trouva que le purdah, le mariage d'enfants et le veuvage obligatoire pouvaient, jusqu'à un certain point, se défendre, ce qui fait dire au Sardar Pannikar qu'elle a eu une influence regrettable sur plusieurs générations d'hindous. Il ne faut cependant pas oublier les grands services qu'elle rendit aux femmes indiennes. S'habillant, parlant, vivant comme elles dans les plus sordides quartiers de Calcutta, Sister Nivédita était toujours là quand il y avait une famine ou une épidémie, quand pauvres et malheureux avaient besoin d'elle. Les Indiens, surtout les Bengalis, perdirent un des meilleurs amis qu'ils aient jamais eus quand, épuisée de travail, elle mourut prématurément. Malgré les efforts de cette courageuse Anglaise et de nombreuses Indiennes, malgré le contact avec l'Europe et les mouvements politiques de Gandhi auxquels les femmes orthodoxes n'hésitèrent pas à prendre part, le progrès du mouvement féminin fut si lent, qu'un hindou comme Sir Radhakrishnan fut obligé, il y a à peine dix ans, de faire cette constatation : « La bigoterie religieuse qui fait traiter des millions de nos compatriotes d'une façon inhumaine, et qui limite rigoureusement les activités de nos femmes, corrompt l'esprit. Elle est très dangereuse ».

La Santé de la Femme Indienne. — C'est l'un des graves problèmes de l'Inde contemporaine. Le purdah, les mariages d'enfants, l'ignorance des principes d'hygiène les plus élémentaires font de terribles ravages. Des cent quatre-vingt-huit millions d'Indiennes, quarante millions (1) environ observent le purdah et sont, de ce fait très exposées à la tuberculose. La mortalité des femmes en couches est la plus élevée du monde. Malgré le « Sarda Act » beaucoup de femmes deviennent mères trop tôt ; la pauvreté et la sous-alimentation faisant le reste, l'on comprend pourquoi deux cent mille jeunes mères (1) meurent chaque année. Ignorante, et victime des préjugés, une femme remuera ciel et terre pour avoir un enfant, quels que puissent être sa condition matérielle et son état de santé. Les mesures anticonceptionnelles sont presque inconnues.

La Femme dans la Vie Publique. — L'action des femmes chef de file, prouve ce que l'éducation peut faire des femmes indiennes. Vijaylakshmi Pandit, sœur du premier ministre, est ambassadrice de l'Union Indienne à Washington ; Rajkumari Amrit Kaur, ministre de la santé publique a, malgré de grandes difficultés et le

(1) Ces chiffres augmentent avec l'accroissement de la population, mais la proportion reste sensiblement la même.

manque de crédits, beaucoup fait pour améliorer les conditions sanitaires du pays ; Kamalavedi Chattopadhyia et Aruna Asaf Ali jouent un rôle de premier plan dans les partis de gauche ; Maniben Kara est une personnalité très en vue du syndicalisme ; Lilavati Munshi est l'un des pionniers du mouvement féministe et s'intéresse tout particulièrement à l'éducation des femmes. De plus, l'Assemblée constituante qui termina ses travaux en décembre 1949, comptait dix femmes parmi ses trois cent huit membres, et il en est beaucoup dans les parlements provinciaux.

Le Travail des Femmes. — Si les dames riches se sont toujours occupées des œuvres de charité, et les femmes pauvres ont travaillé pour augmenter un peu l'aisance de leur famille, la bourgeoisie gagnant sa vie hors de son foyer n'existait presque pas jusqu'en 1918. La seule exception sans doute était la maîtresse d'école, généralement une veuve ou une vieille fille, objet de pitié pour les femmes mariées. Une fille passant sa journée dans un bureau avec des étrangers aurait scandalisé tous les gens convenables. Fiancée, elle n'aurait pu rompre sans risquer de nuire à sa réputation, c'est-à-dire à ses possibilités de faire un autre mariage. La révolution économique et psychologique résultant des deux guerres mondiales a tellement transformé la société indienne, tout au moins dans les grandes villes, que peu de bourgeoises peuvent se permettre aujourd'hui de rester chez elles, en faisant du piano ou de la peinture, dans l'attente de l'irrésistible prince charmant. Mais si beaucoup de femmes (25 % de la population féminine) gagnent leur vie, elles occupent généralement des postes inférieurs, et sont presque toujours moins payées que les hommes faisant le même travail. Il y avait en 1940, à peine quelques milliers de femmes médecins, sages-femmes et infirmières.

Le Vote. — La victoire de la femme anglaise qui obtint le vote après une lutte acharnée, ayant puissamment aidé sa sœur aux Indes, les auteurs des réformes Montague-Chelmsford (1919), après avoir reçu une délégation féminine dont Sarojini Naidu et Rani Lakshmibai Rajwade faisaient partie, eurent soin de prévoir les mesures à prendre si les Indiens voulaient permettre à leurs femmes de participer à la vie politique. Les hommes de ce pays s'étant montrés plus raisonnables que les Anglais conservateurs, les femmes de Bombay et de Madras obtinrent le vote en 1921, celles des Provinces-Unies en 1923, et du Pandjâb, du Bengale et des Provinces-Centrales en 1926. En 1927, Madame M. Reddi fut la première femme élue à une assemblée législative (Madras). Ce fut un grand pas en avant, mais les lois électorales basées principalement sur l'importance des rentes et des salaires empêchèrent la

plupart d'entre elles d'en tirer les avantages, et jusqu'en 1933, il n'y avait que trois cent quinze mille six cent cinquante et une électrices dans tous le pays. Grâce aux efforts des Begums Shah Nawaz et Hamid Ali, de Sarojini Naidu, de Rajkumari Amrit Kaur, de Mesdames R. Subbharayan et de M. Reddi, ce chiffre fut porté à six millions (1) par l'Acte de 1935, mais ce ne fut qu'en janvier 1950 que la Constitution de la République donna tous les droits politiques aux femmes indiennes.

Le Mouvement Féministe. — Les Ram Mohan Roy, les Vidyasagara, les Malbari, les Ranade et tant d'autres, ont joué un rôle de premier plan dans le développement du mouvement féministe. Sans eux, sans leur courage moral, leur persévérance, leur refus de se laisser intimider par l'opposition orthodoxe, la grande majorité des Indiennes, qui depuis des siècles ne vivaient que par ou pour les hommes, n'auraient pu résister aux injustices qui leur sont imposées au nom de la religion. Si le champ fut préparé au XIX^e siècle, la moisson ne se fit qu'au XX^e quand Annie Besant, Anglaise et ancienne collaboratrice du grand Bradlaugh, fonda la première organisation des femmes en 1917. L'action de la « Indian Association » ayant produit une excellente impression, la nécessité d'une autre organisation du même genre se fit sentir, et la « All India Women's Conference » fut créée en 1926, surtout grâce aux efforts de Madame Margaret Cousins. En collaboration avec d'autres sociétés comme le « National Council of the Women Of India », cette association, répartie en plusieurs branches, a fait et fait encore un excellent travail pour améliorer le sort de la femme indienne.

L'influence de « l'All India Women's Conference », comme celle des autres organisations féministes, est presque entièrement limitée aux grandes villes, ce qui est très regrettable, étant donné l'énorme pourcentage de la population villageoise. La tâche la plus urgente du réformateur est d'éveiller chez ces millions de femmes le désir d'être libres, car sans ce désir elles ne pourront ni lutter contre les abus sociaux, ni profiter des privilèges déjà acquis. Il leur faut comprendre que l'éducation, le droit d'être heureuses ne sont pas exclusivement réservés aux gens riches, et qu'elles ont un devoir à accomplir, vis-à-vis d'elles-mêmes, de leurs enfants, de leur pays. Le plus beau jour de l'histoire de l'Inde sera celui où les Indiennes retrouveront la liberté de leurs aïeules védiques.

(1) Il était 29 millions pour les hommes.

APPENDICES

Le Pakistan. — Créé le 15 août 1947, le Pakistan comprend deux régions, séparées l'une de l'autre par plus de 1.500 km. de territoires indiens. Ce pays agricole d'une superficie totale de 935.000 km², dont 17.560.000 hectares sont cultivés, a une population de 81 millions d'habitants (1948).

Le Pakistan de l'Ouest. — Bordé à l'ouest par l'Iran et l'Afghanistan, à l'est par l'Union Indienne, au sud par la mer d'Oman, il est arrosé par l'Indus et ses affluents et a une population de plus de 35 millions d'habitants. Il se compose du Pandjâb de l'Ouest, du Sind, du Baloutchistan, de la Province de la Frontière Nord-Ouest et des états organisés en tribus qui se trouvent entre elle et l'Afghanistan. Karachi, sa capitale, situé sur la mer d'Oman, est un excellent port, ainsi qu'un aéro-port très important. Elle a plus d'un million d'habitants, comme Lahore, la capitale de la province du Pandjâb. Peshawar est le chef-lieu de la Province de la Frontière Nord-Ouest qui est habitée par des tribus belliqueuses.

Le Pakistan de l'Est. — Il est entouré de tous les côtés par l'Inde, sauf au sud où il est bordé par le golfe du Bengale et la Birmanie, et comprend le Bengale de l'Est et le Sylhet. Cette riche région agricole englobe la basse vallée du Gange et du Brahmapoutre ainsi que leur immense et fertile delta. Dacca, sa capitale, a une population de 225.000 habitants. Chittagong, bon port naturel a été, jusqu'ici, négligé au profit de Calcutta.

La Constitution. — Le Pakistan est une fédération de provinces et d'états dont les membres jouissent d'une très grande autonomie. Le pouvoir exécutif est confié à un conseil de ministres nommé par le chef de l'Etat et responsable devant le corps législatif parmi lequel ils sont choisis.

Le Commerce. — Le Pakistan de l'Ouest produit 26.500.00 livres de laine dont il exporte près du tiers, du bon coton qui lui permet d'exporter de 12 à 15 % de la quantité totale de cette fibre utilisée dans le monde. Il exporte également et en grande quantité du cuir et des peaux, des fruits secs, du gyps et du nitrate de potassium. Le Pakistan de l'Est récolte 80 % de la production mondiale du jute et en exporte les trois quarts à l'état brut. Il produit également beaucoup de thé. Le Pakistan importe principalement des articles manufacturés, du charbon, des huiles, du fer, de l'acier et des machines. Sa balance commerciale est excellente, quoiqu'il n'ait pas

encore de tissages ni d'usines et que son industrie soit entièrement à créer.

L'Inde Portugaise. — Les Portugais n'ont conservé dans ce pays que Goa, Damao et Diu, situés sur les bords de la mer d'Oman et enclavés dans l'Inde. La superficie totale de ces établissements est de 4.240 km². Dans Goa, la capitale, se trouvent de grandes et belles cathédrales et la basilique où repose le corps de Saint François Xavier. La population qui s'élève à environ 700.000 âmes est très différente de celle des régions limitrophes par suite des nombreux croisements entre Portugais et Indiens ; elle comprend à peu près autant de chrétiens que d'hindous. En 1947, la plupart des Goanais, portés par la vague de nationalisme qui déferla à cette époque sur toute l'Inde, souhaitèrent voir leur pays intégré à l'Union Indienne. Actuellement il est fort probable qu'un référendum serait en faveur du Portugal. Du reste, Lisbonne a toujours catégoriquement refusé d'envisager aucun changement à la situation présente.

Les Indes Françaises. — Elles comprennent cinq villes, isolées les unes des autres et quelques territoires adjacents dont la superficie totale est de 513 km², et la population d'environ 350.000 âmes. Pondichéry, la capitale, et Karikal se trouvent sur la côte de Coromandel, Yanaon sur la côte d'Orissa, Mahé sur la côte du Malabar, et Chandernagore sur le fleuve Hougli, non loin de Calcutta, au Bengale. La France a abandonné au profit de l'Union Indienne, tous ses droits sur les très petits territoires nommés Loges, qu'elle possédait sur la côte du Malabar, au Bengale et au Goudjerate.

Le premier comptoir de la Compagnie française des Indes fut créé à Surate en 1668. Pondichéry fut fondé en 1673 et François Martin s'y installa définitivement trois ans plus tard. Au XVIII^e siècle, Dupleix étendit l'influence française sur plus du quart de la péninsule, mais après son rappel en France, en 1754, l'Angleterre, peu à peu se rendit maîtresse de tout le pays. Les possessions françaises furent réduites à ce qu'elles sont, par le traité de Paris (1763) qui mit fin à la guerre de Sept Ans.

Depuis l'indépendance, les nationalistes indiens font campagne pour que l'Inde française soit rattachée à l'Union Indienne. Il sembla, en 1947, que la population eût été sur le point de se laisser convaincre. Cependant sauf pour Chandernagore dont le conseil municipal et les électeurs ont opté pour l'Union Indienne, les esprits se sont calmés et le référendum envisagé pour la fin de l'année 1949, en vertu d'un accord intervenu entre l'Inde et la France, n'a pas eu lieu.

Données Statistiques

A. — COMMUNICATIONS

Chemins de fer

Longueur totale du réseau	54.682 km.
Capital investi	535.072 mill. de frs
Main-d'œuvre employée	900.000 personnes
Nombre de voyageurs transportés annuellement	1.113.284.000
Tonnage des marchandises transportées annuellement	91.921.532 tonnes
Recettes totales annuelles	153.735.000.000 Fr.

Routes

Réseau actuel	415.122 km.
Routes en construction	500.399 km.

Aviation civile

Réseau africain	32.180 km (Services Internationaux)
Heures de vol par an	78.963 heures
Kilométrage de vol par an	22.168.802 km.
Nombre de passagers transportés par an	348.840

Navigation

Tonnage actuel	198.000 tonnes
Tonnage prévu	2.032.880 tonnes
Nombre de grands ports	5

B. — PRODUCTION ANNUELLE

Agriculture

Riz	19.164.800 tonnes
Biz	5.431.500 —
Pois Chiche	4.378.900 —
Autres céréales	13.060.000 —
Sucre brut	5.064.000 —
Arachide	3.122.200 —
Autres oléagineux	1.594.000 —
Thé	572.000.000 —
Tabac	200.225 mill. de kg.
Coton	1.864.000 balles de 149.296 kg. chacune
Jute	1.982.000 balles de 149.296 kg. chacune
Caoutchouc	13.064.000 kg.

Minerais

Charbon	30.299.000 tonnes
Or	5.340 kg. 995
Pétrole	297.297.540 litres
Fer	2.454.000 tonnes
Manganèse	655.200 —

Mica	6.150 tonnes
Cuir	328.200 —
Sel	1.559.600 —
Ilménite	257.500 —

Industrie

Fonte	1.888.200 tonnes
Fonte moulée	141.600 —
Lingots d'acier	1.217.371 —
Acier fabriqué	830.000 —
Acier semi-brut	876.400 —
Aluminium	3.415 —
Ciment	1.720.000 —
Verre	71.120 —
Saron	193.000 —
Produits chimiques	144.800 —
Bicyclettes	65.735 —
Allumettes	18,6 millions de grosses
Engrais	137.200 tonnes
Papier	112.614 —
Fils	536 kg.
Tissus	4.016 mètres
Articles de jute	1.021.900 tonnes
Sole	19.203.000 mètres
Rayonne	104.242.000 mètres
Lainages	10.900.000 kg.

C. — ENERGIE ELECTRIQUE ET IRRIGATION

Production annuelle	1,4 million K.W.
Production prévue	8,5 millions K.W.
Etendue irriguée	19.020.000 Ha.
Irrigation prévue	16.201.240.000 Ha.

D. — COMMERCE

Importations	395.006.896.000 fr.
Exportations	296.006.412.000 fr.
Total	691.613.298.000 fr.

1° Importations

Articles entièrement ou en grande partie manufacturés	57 %
Matières premières, produits et articles non manufacturés	24,5 %
Alimentation, boisson et tabac	18 %
Divers	0,5 %

2° Exportations

Articles entièrement ou en grande partie manufacturés	55 %
Matières premières, produits et articles non manufacturés	23 %
Alimentation, boisson et tabac	21 %
Divers	1 %

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE

GEOGRAPHIE

PREFACE	5
CHAPITRE PREMIER. — LE CLIMAT	7
Les saisons, 8. — Le mécanisme des moussons, 9.	
CHAPITRE II. — LE PAYS	10
Les frontières terrestres, 11. — Les voies d'accès, 11. — Les frontières maritimes, 12. — Les ports principaux, 12. — Les régions naturelles, 12. — <i>La région des montagnes</i> , 13. — <i>La plaine Indo-Gangétique</i> , 13. — Le Bassin de l'Indus, 14. — Le Pandjâb, 15. — Le Sind, 15. — La vallée du Gange, 16. — La vallée du Brahmapoutre, 18. — Le delta du Gange et du Brahmapoutre, 18. — <i>L'Inde Péninsulaire</i> , 20. — La région intermédiaire, 20. — Le Radjpoutana, 20. — Le plateau de l'Inde Centrale, 20. — Le plateau péninsulaire, 21. — Le Dekkan, 22. — La plaine côtière occidentale, 23. — La plaine côtière orientale, 26. — <i>Les deux Dominions</i> , 28.	
CHAPITRE III. — VEGETATION NATURELLE ET ANIMAUX SAUVAGES	30
Les forêts, 30-31. — Les différentes essences d'arbres, 31 — Les prairies, 32. — Les animaux sauvages, 32.	
CHAPITRE IV. — LES HABITANTS	33
<i>Les races principales</i> , 34. — Répartition de la population, 35. — Les religions, 36. — Les professions, 38. — Le recensement de 1950, 38.	

DEUXIEME PARTIE

APERÇU DE L'HISTOIRE DE L'INDE

AVANT-PROPOS	39
CHAPITRE V. — L'INDE ANCIENNE	41
Mohan-jo-Daro, 41. — Les Dravidiens, 41. — Les Aryens, 42. — Darius et Alexandre, 43. — L'Empire Maurya, 43. — Açoka, 44. — L'invasion des Grecs Bactriens, 46. — Les invasions Scytho-Parthes, 47.	
CHAPITRE VI. — LA PERIODE HINDOUE	47
L'Age d'Or de l'Hindouisme, 47. — Les invasions des Huns Hephthalites, 48. — Harsa, 48. — Les Radjpoutes, 50. — <i>L'Inde du Sud</i> , 50. — Le Dekkan, 50. — Les Andhra, 50. — Les Câlukya de Bâdâmi, 51. — Les Rastrakuta, 52. — Les Câlukya de Kalyani, 52. — <i>L'Inde Dravidiennne</i> , 52. — Les Chola, 53. — Les Pallava, 53. — Les Pandya, 54.	

CHAPITRE VII. — LA PERIODE MUSULMANE	54
Mohammed-ibn-Quasim, 54. — Les Ghaznévide, 55. — Mahmoud le Ghaznévide, 55. — Les Ghouride, 56. — <i>Les raisons du succès des Musulmans</i> , 57. — Les Rois Esclaves de Delhi, 58. — La dynastie des Khilji, 59. — La dynastie des Tughluq, 60. — L'invasion de Tamerlan, 61. — La dynastie des Sayyid, 61. — La dynastie des Afghans Lodi, 61. — Les causes du démembrement du Sultanat de Delhi, 62. — <i>L'Inde avant les Mogols</i> , 62. — Le royaume musulman du Bengale, 62. — Le royaume du Goudjerate, 63. — Le royaume de Jaundpour, 63. — <i>L'empire hindou de Vijayanagar</i> , 63. — Le royaume Bahmani, 66. — Les cinq royaumes musulmans du Dekkan, 69. — Le royaume de Bijapour, 69. — Le royaume d'Ahmadnagar, 69. — <i>L'empire mogol</i> , 70. — Baber, 71. — Humayun, 73. — Akbar, 73. — L'Administration, 76. — Akbar protecteur des Arts, 77. — Le mysticisme d'Akbar, 77. — Jahan Gir, 79. — Nur Jahan, 79. — Les jardins mogols, 80. — Shah Jahan, 81. — Le Taj Mahal, 83. — La situation du pays à la mort de Shah Jahan, 83. — Aurang Zeb, 83. — L'intolérance d'Aurang Zeb, 85. — La guerre du Dekkan, 86. — Aurang Zeb et les Arts, 88. — <i>Les causes de la chute de l'empire mogol</i> , 88. — <i>Les Mahrattes</i> , 89. — Shivaji, 89. — Les Peshwas, 91.	
CHAPITRE VIII. — LA PERIODE ANGLAISE	92
<i>Les Européens</i> , 92. — Les Portugais, 92. — Les Hollandais, 93. — Les Danois, 93. — Les Français, 93. — Les Anglais, 94. — <i>Le déclin de l'empire mogol</i> , 96. — Shah Alam II, 97. — <i>Les Anglais au Bengale</i> , 97. — La bataille de Plassey, 98. — La course au Pouvoir, 100. — <i>Les Gouverneurs-Généraux de 1774 à 1856</i> , 101. — Le renouvellement de la Charte, 104. — <i>La mutinerie des Cipayes</i> , 105. — <i>L'Inde sous la Couronne</i> , 106. — La guerre de 1914-1918, 109. — La deuxième guerre mondiale, 112. — Quittez l'Inde, 113. — La famine du Bengale, 114. — Lord Wavell (1943-1947), 114. — Janvier-Août 1947, 117. — <i>Après la libération</i> , 122. — Les relations Indo-Pakistaniennes, 122. — La fin des Maharajas, 123. — L'Inde et le Commonwealth, 123. — L'Assemblée Constituante, 123. — Les problèmes du Gouvernement Indien, 123. — <i>Conclusion</i> , 124.	
CHAPITRE IX. — L'EVEIL DU NATIONALISME ET LES PARTIS POLITIQUES	125
Le Congrès National Indien, 127. — La Ligue Musulmane, 128. — Le Mahasabha Hindou, 128. — <i>Les Partis de Gauche</i> , 129. — Le Parti Socialiste, 129. — Le Parti Communiste, 130.	
CHAPITRE X. — LE GOUVERNEMENT DE L'INDE	133
Le Gouvernement Impérial de l'Inde en Angleterre, 133. — Le Gouvernement Impérial de l'Inde dans l'Inde, 134. — L'Administration des Provinces, 134. — Le système électoral, 134. — La justice, 135. — « L'Indian Civil Service », 135. — Le District, 135. — <i>La constitution de l'Union Indienne (1950)</i> , 135.	
CHAPITRE XI. — LES ETATS INDIENS	140
Généralités, 140. — Le Baroda, 143. — Le Jammu et Cachemire, 144. — L'Haiderabad, 144. — Le Mysore, 144. — Le Travancore, 144. — <i>Conclusion</i> , 145.	

TROISIEME PARTIE

RELIGIONS ET COMMUNAUTES

CHAPITRE XII. — L'HINDOUISE	146
Le « Karma » et la Réincarnation, 148. — <i>Les Castes</i> , 148. — Le « Joint Family », 152. — Le Dharma, 153. — Nourriture, Végétarisme, Ahimsa, 154. — <i>L'évolution de l'Hindouisme</i> , 155. — L'Epoque Védique, 155. — L'Epoque Musulmane, 158. — L'Epoque Anglaise, 158. — Le Brahma Samaj, 158. — L'Arya Samaj, 159. — <i>Les Intouchables</i> , 159. — <i>Les Grands</i> <i>Schismes</i> , 161. — Le Jainisme, 161. — Le Bouddhisme, 162.	
CHAPITRE XIII. — L'ISLAM AUX INDES	163
CHAPITRE XIV. — LES SIKHS	166
Les Gourous, 167. — La Confédération Sikhe, 172. — <i>Ranjit</i> <i>Singh</i> , 172. — Les deux guerres anglo-sikhes, 174. — <i>Conclu-</i> <i>sion</i> , 175.	
CHAPITRE XV. — LES ABORIGENES	176
CHAPITRE XVI. — LE CHRISTIANISME AUX INDES	179
L'Eglise Syrienne du Malabar, 180. — L'Eglise Catholique, 181. — L'Eglise Protestante, 183. — Conclusion, 184.	
CHAPITRE XVII. — LES ANGLO-INDIENS	185
CHAPITRE XVIII. — LES PARSIS	191
Religions, 192. — Histoire, 193.	

QUATRIEME PARTIE

CHAPITRE XIX. — L'INDE RURALE	196
Les famines, 196. — L'irrigation, 197. — <i>Les systèmes terriens</i> , 197. — La vie au village, 198. — Les « Panchayats », 202. — Les problèmes actuels, 204.	
CHAPITRE XX. — L'INDE INDUSTRIELLE	205
L'artisanat dans l'Inde ancienne, 205. — Les métiers au XX ^e siècle, 206. — <i>L'Age de la machine</i> , 207. — Le coton, 207. — Le jute, 207. — La soie, 208. — La laine, 208. — Le riz, 208. — Le blé, 208. — Les graines oléagineuses, 208. — Le sucre, 208. — Le thé, 209. — Le café, 209. — Le tabac, 209. — Les épices, 209. — Les industries Tata, 209. — <i>Les industries minières</i> , 209. — Le charbon, 210. — Le mica, 210. — Le minerai de manganèse, 210. — Les chemins de fer, 210. — Le cinéma indien, 210. — L'artisanat campa- gnard, 211. — Les autres industries, 211. — <i>L'ouvrier indien</i> , 211. — Le problème du logement, 211. — <i>Le Mouvement</i> <i>Travailleiste</i> , 212.	
CHAPITRE XXI. — L'EDUCATION DANS L'INDE	214
CHAPITRE XXII. — LA FEMME INDIENNE	217
L'Epoque Védique, 217. — Après l'Epoque Védique, 219. —	

Héritage, viol, mariage, mariage d'enfants, 220. — Les veuves, 221. — La sati, 223. — Le « Purdah », 224. — Le Matriarcat, 225. — Les Dévadasis, 225. — La femme aborigène, 228. — Quelques Indiennes célèbres, 229. — La santé de la femme indienne, 230. — La femme dans la vie publique, 230. — Le travail des femmes, 231. — Le vote, 231. — Le Mouvement Féministe, 232.

<i>APPENDICES</i>	233
Le Pakistan, 233. — L'Inde Portugaise, 234. — L'Inde Française, 234.	

CARTES, TABLEAUX ET STATISTIQUES

	Pages
Les grandes zones climatiques	9
La République Indienne	24 et 25
Superficie et Population des Etats de l'Union Indienne	29
La Constitution Indienne. — Gouvernement Central	120 et 121
La Constitution Indienne. — Gouvernement Provincial	136 et 137
La République Indienne. — Manufactures et Industries	200 et 201
Données statistiques	235



Pl-
N^o 3.9.74



CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY,
NEW DELHI

Issue Record.

Catalogue No. 901.0954/Pet/Mul.-
2965.

Author—Petit-Dutaillis, Yves and
Mulla, Mani.

Title—L'Inde Dans Le Monde.

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.